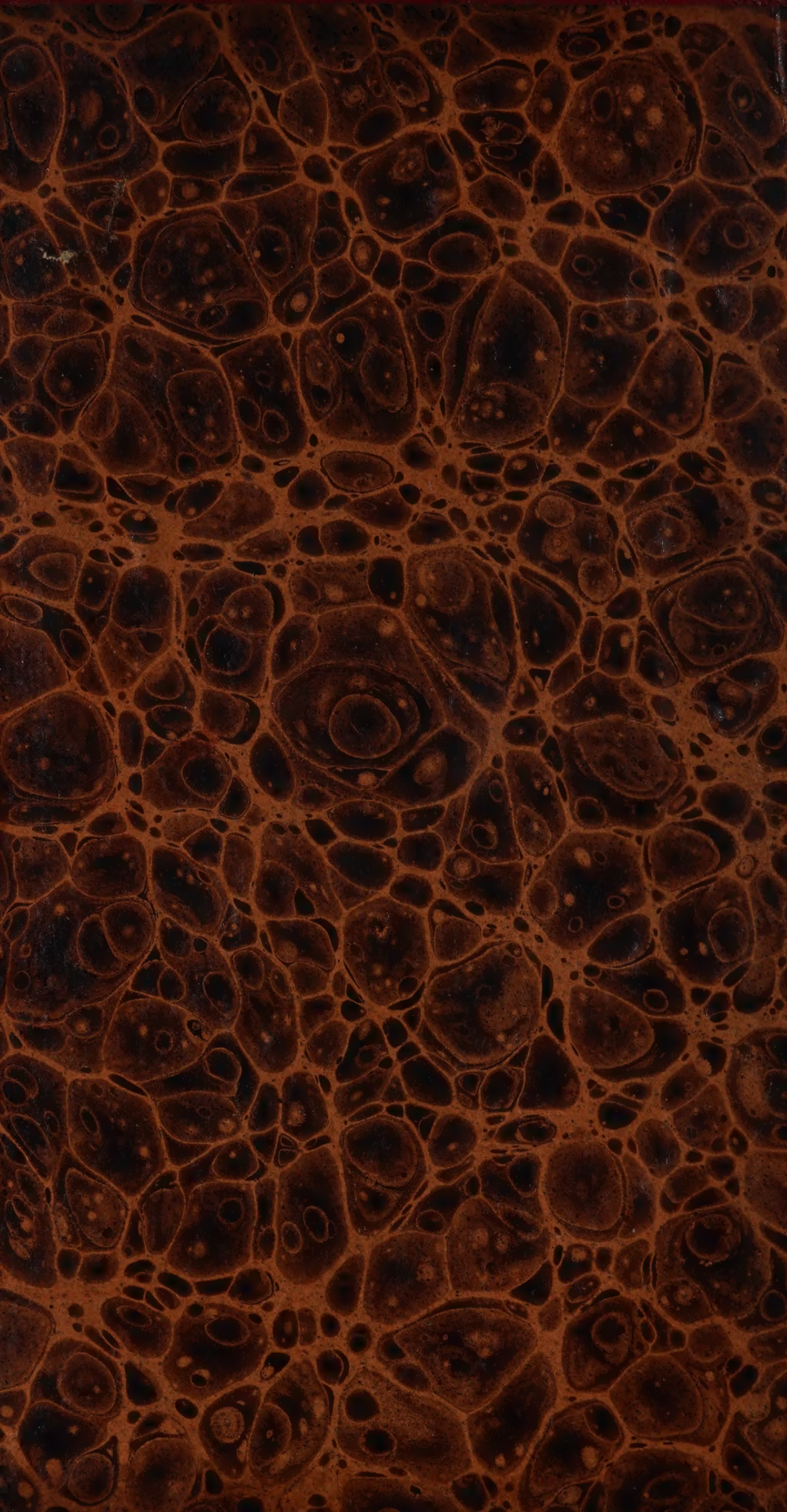
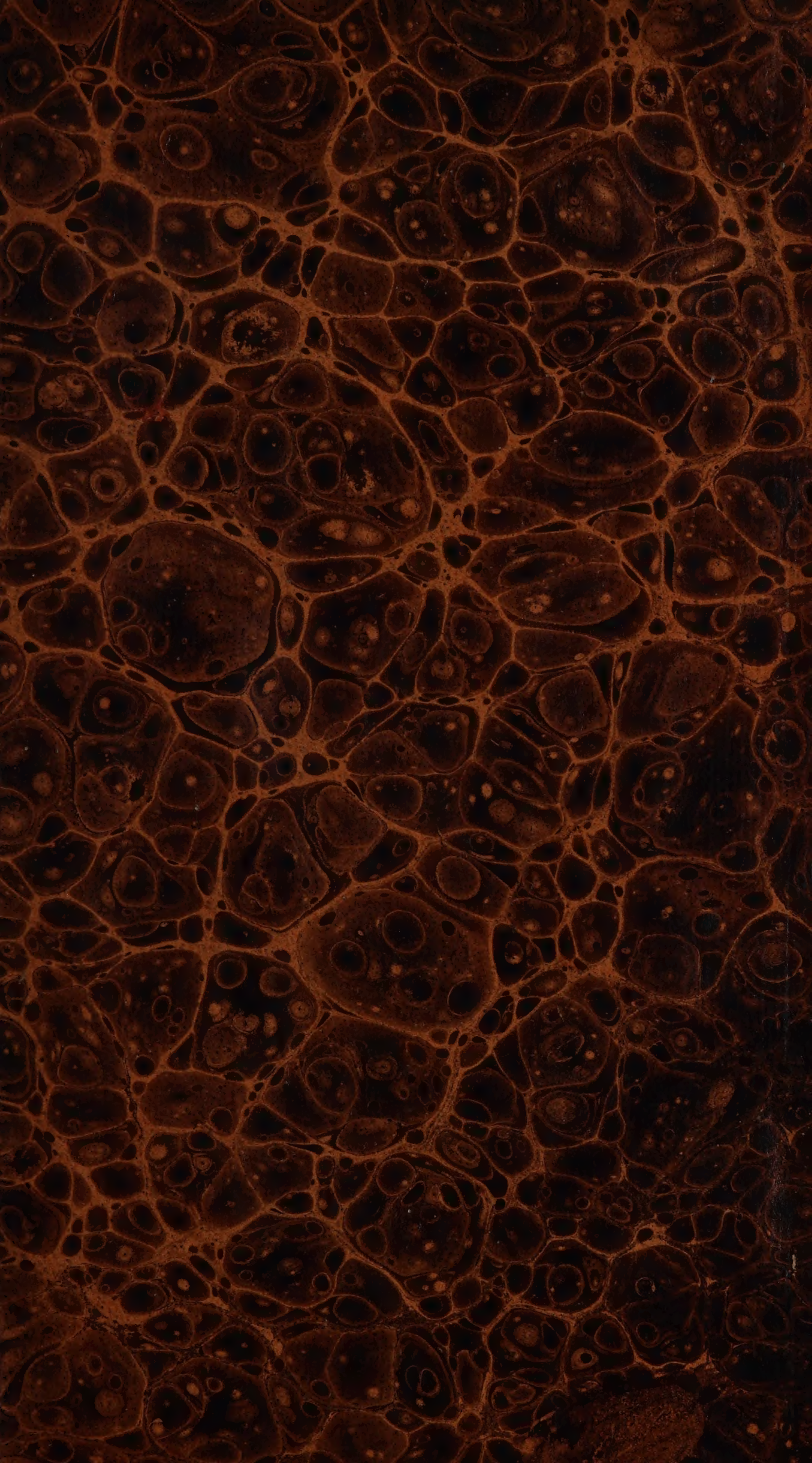
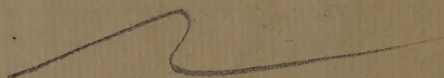


W









TRAITÉ

SUR

L'ALIÉNATION MENTALE

ET SUR

LES HOSPICES DES ALIÉNÉS.

TRAITÉ

SUR

L'ALIÉNATION MENTALE

ET SUR

LES HOSPICES DES ALIÉNÉS.

PAR

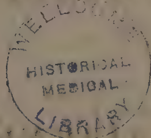
JOSEPH GUISLAIN,

MÉDECIN À GAND.

OUVRAGE COURONNÉ ET PUBLIÉ PAR LA COMMISSION DE SURVEILLANCE MÉDICALE DANS LA PROVINCE DE NORD-HOLLANDE, SÉANT À AMSTERDAM.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
CHEZ J. VAN DER HEY ET FILS,
et
LES HÉRITIERS H. GARTMAN.
1826.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

Un coup d'œil jetté sur notre littérature psychologique, doit faire voir qu'elle ne peut soutenir le parallèle avec celle de nos voisins. La direction de nos hospices d'aliénés souffre de ce silence, et n'a guère fait de progrès. Il nous manque, pour les études psychologiques, des ouvrages originaux, et même ces faciles traductions qui abondent dans les autres branches des sciences médicales. Aussi, dans nos établissemens n'a t'on point adopté les nombreuses améliorations, introduites ailleurs avec tant de succès; on n'y fait aucun usage de ces nombreux moyens de guérison, à la fois physiques et psychiques, pratiqués si heureusement ailleurs, recommandés par l'expérience et l'autorité de noms célèbres. Depuis le commencement de ce siècle, les instituts de Londres, de Cork, de Paris, de Berlin, de Würtzburg, de Pirna et d'Aversa offrent l'exemple des plus heureuses réformes. Il serait facile d'en imiter tout ce que notre climat, nos mœurs, nos besoins et notre manière de vivre permettraient d'en emprunter; cependant, nos hospices d'aliénés ne sont encore que de veritables maisons de fous, où les

les diverses variétés de maladies mentales sont confondues, où nombre d'infortunés gémissent, quelquefois renfermés dans des cachots malsains, souvent chargés de liens, et entièrement abandonnés à la dure bienveillance, ou à la grossièreté brutale de subalternes qu'aucune instruction ne dirige, qu'aucune récompense n'encourage.

Il est donc peu surprenant que nos meilleurs instituts, dont les régistres offrent des listes de guérison et des tableaux de mortalité, ne puissent être comparés à la Salpétrière, Charenton, à la Charité, à Bedlam, St. Luke ou Sonnestein, et que les Chefs, ou plus exactement les entrepreneurs des divers hospices particuliers refusent, soit par manque de notes exactes, soit par de plus deplorables motifs, les renseignemens qui serviraient à dresser une Statistique générale.

Convaincue que l'urgente necessité d'une reforme se fait sentir dans les provinces tant méridionales que septentrionales du royaume, la commission de surveillance médicale de la Nord-Hollande, séant à Amsterdam, s'efforça d'en faciliter l'execution en proposant, en 1821, pour sujet d'un prix, la question suivante:

« Quels sont les moyens, tant psychologiques « que physiques, qui ont été proposés de- « puis quelques années pour la guérison des « aliénés? Lesquels de ces moyens l'expé- « rience a-t-elle prouvé améliorer ou guérir « l'é-

« l'état de ces infortunés? Quelle influence « ces moyens ont-ils eue sur les maladies qui, « quoique ne dépendant pas de l'aliénation « mentale, ont néanmoins quelquefois ac- « compagné celle-ci. Quelle est l'influence de « ces maladies sur l'aliénation mentale, et de « quelle manière celle-ci influe-t-elle réci- « proquement sur ces maladies?"

La commission eut la satisfaction de recevoir, en 1823, une réponse portant pour épigraphe:

» Un sage médecin est celui qui connaissant nos passions,
» sait les flatter quand il ne peut les guérir."

Cette réponse, quoique laissant des objets à désirer, méritait, sous beaucoup de rapports, l'approbation de la commission: elle prit le parti de rouvrir le concours: mais, en même temps, elle offrit à l'auteur du mémoire, de lui communiquer les observations et les renseignemens dont il jugerait avoir besoin. Mr. GUISLAIN *accepta, mit en œuvre ces nouveaux matériaux; et la commission, en 1825, n'hésita point à décerner, à son travail augmenté et enrichi, le prix qui avait été doublé.*

La commission se propose de donner, dans le courant de l'année, le second volume qui comprendra le reste de la partie pratique et statistique, l'influence des diverses maladies, la construction des hospices, et l'application de

de ce qui a été dit sur l'état physique du pays. Elle se flatte d'avoir bien mérité de ses concitoyens, en couronnant cet ouvrage recommandable, destiné à remplir une lacune importante dans notre littérature médicale, et à fournir les détails nécessaires pour servir à la construction et à la réforme des hôpitaux d'aliénés.

Au nom des membres de la commission.

24 Mars 1826.

G. VROLIK, Président,
H. HAAKMAN, Secrétaire.

LIVRE PREMIER.

PROLÉGOMENES.

Un mot sur les auteurs qui ont traité de la folie.

Les médecins de l'antiquité n'ont point laissé échapper, à leur observation, les désordres de l'esprit. On trouve dans leurs écrits, différens articles concernant ces affections, et des observations, souvent très curieuses, qui comme fruits d'une longue expérience, serviront, frequemment, de guide à celui qui s'applique à la connaissance des moyens curatifs de l'aliénation mentale.

L'époque où l'art de guérir prit naissance est très obscure; et celui qui prétend interroger les premiers hommes connus, sur la science médicale, doit inévitablement désespérer de ces entreprises. Mais, à peine, voit-on disparaître ces ténèbres, que, déjà, il se présente, et des notions sur l'aliénation mentale, et l'indication des moyens curatifs de cette affection. La postérité a conservé le nom de MÉLAMPE, célèbre par ses connaissances, et par la cure dont il a fait usage, dans l'aliénation men-

mentale (1). Cependant, on est loin de pouvoir le prendre pour modèle, dans le sujet que nous avons à traiter ici. Le même jugement peut être fait à l'égard *d'Hippocrate*. Ce grand homme ne nous à laissé que des notions éparses sur le désordre de l'esprit, et sur les moyens curatifs de cette maladie (2). *Galien* est le premier qui ait fait sur la folie une doctrine spéciale. Il est à plaindre, cependant, que *Galien*, vraiment doué d'une rare intelligence, n'ait pu se défendre contre les théories vagues de son imagination fertile. Cet objet a été traité, avec non moins de latitude, par *Cœlius Aurelien* (3); mais, les observations que cet auteur a recueillies dans les écrits de ses devanciers, portent le timbre d'une théorie, (strictum, laxum, et mixtum), qui ne trouve de juste application que dans les systêmes des méthodistes de ce temps. *Arétée* de *Cappadoce*, dans son traité de furore, *Oribase*, de insania, *Paul d'Egine*, et *Avicenne*, ont également eu d'excellentes notions sur la manière de traiter les aliénés. Partout recommandable par une justesse dans la description des maladies, *Alexander de Tralles*

(1) Au rapport des historiens, *Mélampe* vecut 130 ans avant *Esculape le Grec*. voyez *Etienne Tourtelle*, hist. de la médecine, T. 1. p. 32.

(2) Lib. de Cris; prædict; de insania; de morbis sacris.

(3) Lib. de loc. affect. Cap. 7.

(4) Morb. Chron. L. 1. Cap. 5, 6. Tractat. de mania.

les (1) est supérieur dans celle relative à l'aliénation mentale. Enfin, *Celse* (2), célèbre à juste titre, offrira toujours aux médecins un fonds de connaissances précieuses, et plus d'une fois nous aurons, dans le cours de cet ouvrage, occasion de parler des préceptes, qn'il a établis pour la cure du désordre de l'esprit. Acquérant successivement des connaissances de plus en plus étendues, l'art médical a vu s'agrandir, dans celles relatives à l'aliénation mentale. *Jason a Pratis* (3), *Wier* (4), *L. Lemnius* (5), *Tulp* (6), *P. Forestus*, *Boerhaave* (7), *Fréderic Hoffman* (8), *van Zwieten* (9), *Sauvages* (10), *Cullen* (11) et d'autres, ont donné d'excellentes remarques sur le désordre de l'esprit; et les différens moyens curatifs, dont ils ont fait emploi dans cet-

(1) Lib. 1. Cap. 16, 22.

(2) Lib. 3. Cap. 18.

(3) *Jason a Pratis* de affectionibus Cerebri, Basiliae A°. 1545.

(4) *J. Wier*, de Praestigiis Daemonum et de Incantationibus ac Veneficiis in Oper. ed. a *P. van den Berge*, Amst. 1660.

(5) Lib. de Naturae miraculis.

(6) Obs. medicin.

(7) Aph.

(8) De medic. offic.

(9) Comment. in aphor. *Boerhaavii.*

(10) Nosol. method.

(11) Médecin. pratiq. trad. de *Bosquillon.*

cette maladie, sont encore, de nos jours, mis en usage avec succès. Cependant, l'aliénation mentale n'a point été pour eux un objet d'étude spéciale: l'Angleterre, la France, et l'Allemagne virent naître, dans les dernières années, des hommes éclairés et philantropes, qui surent éveiller l'attention des médecins, et de tout coeur sensible, sur le sort des aliénés. C'est ainsi que la connaissance de l'aliénation mentale devint bientôt un sujet d'étude particulière. Depuis ce temps, on a compris que le malheureux insensé ne cesse point d'être homme, et qu'il ne diffère de son semblable que par le désordre qui s'est emparé de la partie la plus précieuse de son être. Avant cette importante révolution, on avait bien étudié la folie, proposé et employé des moyens curatifs en conséquence; mais, les établissemens, où séjournaient les infortunés atteints de cette affection, les soins hygiéniques assidus que leur pénible état exige, les incalculables avantages qu'on retire d'une cure morale, étaient, ordinairement, passés sous silence.

Les auteurs qui dans les dernières années, ont contribué le plus à répandre de la lumière sur l'étude des aliénations mentales, sont:

Fawcet: observat. on the nature causes and cure of melancoly, 1780.

Arnold: observat. on the nature of insanity. Leicester 1782.

Harper: a traetise of the real cause and cure of insanity. Lond. 1789.

Perfect: annals of insanity &c.

Mars-

Marshal: on insanity.

Pargeter: observat. on maniacal disorders. Lond. 1792.

Crichton: inquiry into the nature and origin of mental derangement. Lond. 1798.

Haslam: Observat. on insanity. Lond. 1798.

——— Illustrations of madness. Lond. 1810.

——— Considerat. on the moral menagement of insan persons. Lond. 1817. &c. &c.

——— Sound mind. 1819.

Rowly: a treatise on madness and suicide. Lond. 1804.

Cox: practical observ. on insanity. Lond. 1805.

Hallaran: practical observ. in the cause and cure of insanity. Lond. 1810.

Crowther: on insanity. 1811.

B. Rush: on mental derangement. Berl. 1812.

Hill: essay on the prevent, and cure of insan. Lond. 1814.

Mayo: John et Thomas, remarks on insanity. Lond. 1817.

Burrow: cursory remarks on a bill now &c. Lond. 1819.

——— an inquiry into certain errors. Lond. 1820.

F. Willis: on mental derangement. Lond. 1823.

Weickard: Philos. Aerzt. Leipzig 1782.

Hoffbauer: Naturlehre der Seele. Halle 1796.

——— Untersuchungen über die Krankheiten der Seele. Halle 1802.

Hoffbauer: Psychologische Untersuchungen über den Wahnsinn. Halle 1807.

———— Psychologie. Z. Rechtpflege.

Storr: Unters. uber den Begriff, die Nat. und die Heilbeding. der Hyponchond. Stuttgard 1805.

Joseph Frank: Reise nach Paris &c.

Vering: Psychische Heilkunde, Th. II.

Spurzheim: Beob. über den Wahnsinn.

T. F. Fries: Psych. Anthrop. 1821.

Joseph Frank: praxeos medicinæ univ. præcepta.

Horn: Archiv &c.

Hufeland: Journal.

C. Reil: Rhapsodien &c. Halle 1803 et 1818.

——— uber die Erkentn. und Kur der Fieber. Halle 1823. 3e ausg.

——— et *Hoffbauer*: Beytrage zur Beforderung einer Kurmethode auf psychischen Wege. Halle 1818. &c. &c.

Nasse: Zeitschrift fur Psych. Aerzte. 1818 et suiv. années.

Heinroth: Lehrbuch der Störungen des Seelenlebens. Leipzig 1818.

———— Seelen diätetik. 1824.

J. C. A. Heinroth: Anweis. für Irrenarzte. 1825.

J. M. Leupold: Heilwiss- und Magnet. 1821.

Neumann: die Krank. des Vorstellungsvermogen &c. Leipzig 1822.

Jacobi: Sammlungen fur die Heilkunde der Gemuthskrankheiten. Elberfeld 1822 et 1825.

Cas-

Casper: Charakteristik der francösischen Medicin &c. Leipzig 1822.

Bruckner: über die Unterbringung und Verpflegung der gemuthskranken Personen &c. Gotha 1824.

J. M. Leupoldt: Irrenanst. 1824.

Sneider: Entwurf zu einer Heilmittellehre gegen psychische Krankh. 1824.

Muller: Julius Hospital. Wurzburg 1824.

Klose: Beitr. zur Arzneiw. 1824.

Lenhossek: Darstell. des Mensch. Gemuths. 1824.

Stiebel: Beitr. zur Arzneiw.

Schulze: Psych. Anthropol.

Lorry: de Melanchol. et morb. melanchol. Parisiis 1764.

D. Gaubius: Serm. de regimine mentis.

Lutken: de affect. Spiritualibus.

F. Francke: de sede et causis Vesaniæ 1821.

Camus: médecine de l'esprit. Paris 1769.

Dufour: essai sur les opérations de l'entendement humain et sur les maladies qui les dérangent. Amsterdam 1770.

Audry: recherches sur la mélancolie. Paris 1786.

Amard: traité analytique, de la folie. Lyon 1807.

Andry Matthey: nouvelles recherches sur les maladies de l'esprit. Paris 1816.

Cabanis: rapport du physique et du moral.

Pinel: de l'aliénation mentale. 1801.

Dubuisson: des vésanies ou maladies mentales. Paris 1816.

Foderé: traité du délire. Paris 1817.

Anseaume: sur la mélancolie. Paris 1818.

Esquirol: art. manie, mélancolie, démence, Idiotisme &c. du dict. des scienc. médic.

——— des établissemens des aliénés en france et des moyens d'améliorer le sort de ces infortunés. Paris 1819.

Luce Roubaud: recherches médico-philos. sur la mélancolie.

Scipion Pinel: thèse inaugurale. Recherches sur quelques points de l'aliénation mentale. 1819.

Georget: de la folie. Paris 1820.

——— Physiologie du syst. nerv.

Desportes: rapport sur les aliénés. Paris 1823.

Falret: suicide. 1822.

Di-

Division des aliénations mentales.

Un article sur la classification des aliénations mentales ne parait point, au premier abord, appartenir à notre question; mais, il est impossible de traiter un tel objet, même de se faire comprendre, sans avoir des notions préliminaires sur les différences que les aliénations mentales présentent entre elles: l'utilité de ces recherches n'aurait rien d'urgent, si la cure de ces affections n'en recevait de nombreuses modifications.

La diversité d'opinion qui regne à l'égard de la classification des aliénations mentales est, en quelque sorte, le prélude de la difficulté que l'on doit trouver, aussi souvent qu'on s'occupe d'un tel objet. Il en est des aliénations mentales, comme d'une infinité d'autres affections, quant à la classification qu'on leur impose: on veut les contenir dans le cercle d'un système nosologique; on les groupe; on les classe vainement: toujours la nature franchit nos limites. Il faut néanmoins, autant que la similitude des maladies le permet, ou selon que les différences en sont physiquement connues, se servir d'une classification: établie sur de telles

bases, elle est non seulement utile, mais même indispensable.

Les aliénations mentales, en général, peuvent se ranger sous quatre chefs principaux. Ce sont: 1°. la mélancolie, (monomanie *d'Esquirol*); 2°. la manie; 3°. la Démence (amentia *de Sauvages*); et 4°. l'Idiotisme. (démence innée *de Cullen*; Idiotie *d'Esquirol*).

Cette classification, d'abord établie par *Pinel*, a été généralement adoptée, et principalement en France. Elle me parait lumineuse, parcequ'elle émane, et de la nature de la folie, et des phénomènes les plus saillans qui s'y remarquent invariablement.

Les anciens ont eu une idée peu exacte de la nature de l'aliénation mentale qu'ils ont nommée mélancolie. Ce terme composé de μέλας noir, et de χολή bile, désigne une maladie ayant généralement sa source dans un vice de la sécrétion biliaire; maladie qu'on n'a plus reconnue pour telle, depuis que les autopsies cadavériques sont devenues plus fréquentes et plus soignées. Le terme de monomanie que lui a substitué le docteur *Esquirol* (5), renferme plus de vérité: dérivatif de μονος seul et de μανια manie, il exprime, l'idée d'une aliénation mentale, et le caractère d'un délire qui se rapporte à une série isolée d'idées. Cette dénomination, comme on voit, émane du symptôme principal de l'affection. Donc, la monomanie se distingue des autres aliénations mentales, par un délire sur un objet exclusif. Il est nécessaire, au-

tant

tant que la chose est possible, d'en connaître les principales variétés: on peut les rapporter aux suivantes.

1°. Toutes les facultés morales et physiques du malade sont absorbées dans le dessein de nuire à sa propre personne, ou de porter atteinte à sa vie: cet état constitue le *Spleen*, le suicide, ou le *taedium vitae.*

2°. Quand la monomanie est accompagnée d'aversion pour le genre humain, on la nomme Misantropie.

5°. Si la crainte et la terreur assiègent les monomaniaques, si ces passions s'étendent à tout objet indistinctement, on l'appelle Panophobie (*de Sauvages* et *de Cullen*).

4°. Quand le délire isolé roule sur les événemens de l'autre monde, on le nomme Démonomanie; Monomanie religieuse.

5°. Le désir et l'espérance occupent, quelquefois seuls, les idées des monomaniaques: ces sentimens agréables se rapportent-ils à l'amour ou à la volupté, on appelle le délire Érotomanie (*de Linné*).

6°. Le malade manifeste une foule de passions agréables; il rit, chante sans cesse et ne témoigne aucun chagrin: Cet état est la monomanie joyeuse. (Melancholia moria de *Sauvages;* mania moria de *Joseph Frank;* Chaerophrognia de *Zwédiaur*).

7°. La monomanie a souvent pour caractère un vice de l'imagination qui se rapporte à un sup-

supposé changement d'état du corps : dans la Zoantrophie (dict. des scienc. Médic.) l'aliéné est en erreur sur les qualités de son individu ; il y a des cas où il se croit Dieu, Roi, Empereur, ou un autre personnage ; dans l'hypocondrie(1), (mania hypocondriaca *de Joseph Frank*,

---

(1) l'Hypocondrie doit se distinguer de toute attention soutenue sur l'état sanitaire du corps dépendant d'un vice organique réel ; telles sont les maladies organiques du coeur et des gros vaisseaux, les vers intestinaux, les calculs hépatiques &c. (1).

On doute encore si l'hyponcondrie doit trouver place dans les aliénations mentales, ou dans les maladies nommées nerveuses, et particulièrement dans celles qui appartiennent au tube digestif. *Pinel* (2), *Villermey* (3) et d'autres, pensent que l'hypocondrie est une névrose du canal digestif, et *Formey* (4) y donne le nom de névrose ganglionaire abdominale. Je ne prétends pas nier que cette maladie n'offre, en beaucoup de circonstances, des indices qui font entrevoir un dérangement dans les fonctions du canal gastro-intestinal ; mais on a droit de dire que, presque toutes les aliénations mentales présentent ce phénomène, et qu'on est loin de pouvoir déterminer, avec justesse, si ces prétendus phénomènes nerveux sont

---

(1) *Frank :* Praxeos medic. univers. praecept. art. de maniis.
(2) Nosograph. Philos.
(3) Traité de l'hypocondrie.
(4) Verm. schr. s. 112.

Frank : Mélancolie des malades imaginaires *de Cullen*), l'aliéné n'a qu'une sollicitude : cel-

---

sont invariablement et réellement le résultat d'un dérangement primitif dans les fonctions nerveuses du tube digestif, ou s'ils ne dépendent point d'une autre maladie existant dans ce système d'organes dont ils ne sont que l'effet, le symptôme.

Passons en revue les causes de l'hypochondrie et celles des autres variétés de la monomanie : A quelques légères exceptions près, elles sont toutes de même nature. Partout, ce sont des peines morales; partout, ce sont des causes qui déterminent, dans l'organe intellectuel, des impressions tristes et pénibles : le chagrin, les travaux de cabinet, la culture des beaux arts et des sciences, les méditations profondes, toutes sortes d'actions fortes et durables de l'ame, la vie inactive, une éducation trop molle, la fréquentation de malades, certaines professions, surtout celle de la médecine, et d'autres, appartiennent comme causes, soit à l'hypochondrie, soit aux autres variétés de la monomanie.

Passons aux symptômes : des terreurs relatives à la santé sont propres aux hypochondriaques : des séries d'idées qui roulent sur un objet isolé et particulier, sont également du caractère général de la monomanie; tantôt la religion, tantôt l'amour, ou un autre objet imaginaire, est l'attribut dominant de cette affection. Or, cette différence ne consiste que dans le mode d'être du délire : l'hypochondriaque est absorbé dans des soins et des inquiétudes continuelles relatives à sa santé; le démonomaniaque ne voit que l'hor-

celle de la conservation de sa santé, qu'il croit bien plus délabrée qu'elle ne l'est en effet.

Telles sont les principales divisions de la Monomanie.

On voit, par cet aperçu, que quelques unes des variétés de la monomanie se rapportent particulièrement à un vice des passions, tandis que d'autres admettent, comme caractère dominant, un trouble de l'imagination. Le vide que cette distinction laisse encore n'est point du tout facile à remplir. Cependant, on peut dire que de toutes les différentes es-

---

l'horreur de l'enfer; un autre, tout occupé de sa fausse imagination, se croit Empereur, Roi, Mort &c. et agit en conséquence.

En dernier lieu, que l'on examine le traitement adapté à l'hypocondrie, on trouvera que sa principale essence consiste dans les moyens moraux: si le siège primitif de l'hypocondrie était invariablement, tel qu'il est établi par les auteurs, dans les plexus nerveux abdominaux, alors, toute la série des moyens dont se compose la cure morale, devrait être de peu d'efficacité dans cette maladie. L'expérience atteste cependant le contraire. Je ne veux pas nier que l'hypocondrie n'ait, dans quelques cas, son origine dans une altération morbide d'un organe quelconque de l'abdomen; mais, ce phénomène n'est point exclusif à l'hypocondrie; il est propre à toutes les variétés de la monomanie: Notez aussi, que l'hypocondrie se change souvent en une autre variété de la monomanie. — Ces réflexions m'ont déterminé à placer l'hypocondrie dans les aliénations mentales.

espèces d'aliénations mentales, la monomanie est celle dont les variétés se prêtent le mieux à l'analyse: c'est la fixité et l'invariabilité de ce délire qui fait qu'on peut en saisir les nuances avec assez de facilité.

La Manie se montre sous des formes tout-à-fait différentes: au lieu d'une détermination spéciale, fixe, et invariable, comme dans la monomanie, le délire maniaque s'étend sur une multitude d'objets divers, qui se rapportent à des idées vagues, incohérentes, se succédant sans ordre, sans liaison, qui se heurtent en tout sens, et qui, le plus souvent, expriment des images fantastiques, accompagnées de passions violentes, de colère, de mépris, de haine, ou de fureur. C'est cette grande incohérence dans les actions des maniaques, ce tumulte, cette singulière diversité dans les idées, qui a été, peut être, la cause qu'on n'ait pu déterminer, toutes les variétés propres à la manie. En distinguant la manie en celle avec, et en celle sans délire, *Pinel* a beaucoup amélioré l'étude de cette espèce d'aliénation mentale. C'est ainsi que, par des observations excellentes, cet auteur a établi que, dans la manie *avec délire*, les rapports des sens avec les objets extérieurs sont complettement pervertis; en un mot, que l'aliéné agit au hasard; tandis que dans la manie *sans délire*, les malades ont le sentiment de leur état, de leur existence, mais sont portés, par une impulsion aveugle, à des actes de violence ou de fureur sanguinaire,

sans

sans lésion notable de l'imagination, de l'entendement, ou des sens. Or, le délire maniaque suppose une lésion dans les fonctions de l'entendement, et une perversité dans les passions: dans la manie *sans délire*, la passion domine, et l'intellect n'est que faiblement altéré. Cette distinction est basée sur le caractère du mal; mais on a encore divisé la manie, d'après l'ordre et la succession de son développement, en *continue*, *rémittente*, *intermittente*, et *périodique*. Cette dernière espèce, encore nommée *mania brevis*, vient surtout à propos, dans la médecine légale, lorsqu'il s'agit d'établir si une action criminelle a été commise avec intégrité de l'esprit, ou si elle est le résultat d'un délire passager. Il y a des cas ou la manie suit, en tout, le type d'une fièvre intermittente; par fois il revient a des periodes fixes de l'année, et ne dure que peu de jours, même quelques heures seulement (1).

Une altération tout à fait en opposition avec celles que nous venons de voir, est la *démence*. Toutes les fonctions intellectuelles présentent dans cette maladie, une diminution notable dans leur énergie; les impressions extérieures déterminent de légères secousses dans l'organe intellectuel; l'imagination est non seulement faible, mais

(1) Pour de plus amples détails. Voyez *Nasse*, Zeits. 1822. St. 2; 1824. St. 2 und St. 4. *Hufeland*, Journal. 1823. Junius.

mais ne produit point ces grands écarts que nous avons observés dans la monomanie et la manie; la mémoire est presque nulle; le raisonnement est le plus souvent éteint. De cet état résulte, que le malade ne donne que des jugemens incohérens, des idées sans liaison, qu'il est dans l'impossibilité de raisonner, ou de comparer des sensations.

La Démence offre deux variétés: la Démence des vieillards (*de Cullen*), et celle qui est accidentelle.

Offrant beaucoup de similitude avec la Démence, l'Idiotie en doit cependant être distinguée. Dans ces deux affections, les fonctions intellectuelles offrent les indices les plus marquans d'un défaut d'énergie; mais l'une est accidentelle, l'autre est originaire: la démence ne se manifeste qu'à une certaine période de la vie; l'Idiotie commence avec la vie, et, comme le remarque le docteur *Esquirol* (1), « les fonctions intellectuelles ne « se sont jamais manifestées, ou n'ont pu se déve-« lopper assez pour que l'Idiot ait acquis les con-« naissances relatives à l'éducation que reçoivent les « individus de son age, et placés dans les mêmes « circonstances."

Un autre trait qui distingue ces deux affections, c'est que la démence offre, dans son cours, des caractères variables. L'Idiot, au contraire, reste dans une éternelle enfance: il est sans instinct; la vue,

(1) Dict. des Scienc. Médic. art. Idiotie.

vue, le goût, l'ouie, l'odorat, le toucher, sont chez lui, à peine ébauchés, et ne transmettent au cerveau que des impressions faibles ou nulles; toutes les actions se font de travers.

On doit admettre, dans l'Idiotie, deux variétés; l'Imbécillité et l'Idiotie proprement dite. Dans la première, les facultés intellectuelles sont au dessous de leur état naturel, mais ne sont pas totalement nulles comme dans la seconde espèce.

Les hommes instruits qui se sont occupés de l'histoire et de la classification des aliénations mentales sont, comme nous venons de voir, seulement parvenus à donner à ces maladies, des degrés plus ou moins saillans de similitude, ou de dissemblance; d'après un caractère dominant, ils les ont groupées en masses, sans, cependant en avoir pu établir toutes les différentes nuances: elles sont aussi nombreuses que les désirs et les aversions des hommes.

Une circonstance qui rend la distinction de ces maladies difficile, c'est la tendance qu'elles offrent à se changer les unes dans les autres. C'est ainsi que la monomanie se change en manie, ou en démence; que la manie, à son tour, se transforme en monomanie, ou en démence; et que cette dernière peut prendre le caractère de la manie ou de la monomanie; l'Idiotie, dans quelques cas, se change en monomanie. (Voyez *Esquirol* (1)) Les an-

---

(1) Dict. des scienc. Médic. art. Idiotie, p. 512.

anciens ont conclu de ce phénomène que la manie ne diffère de la monomanie que par un degré plus intense du délire « *nihil aliud est mania quam melancholiae ad majorem feritatem intensio*" dit *Alexander de Tralles* (1): *Boerhaave* (2), adhere à la même opinion: *Pinel* (3), *Esquirol* (4), *Joseph Frank* (5), appellent, à leur tour, l'attention des observateurs sur cet article; j'y insiste également parcequ'il est essentiel pour la cure, et que ces mutations décident souvent de la guèrison, ou de la non curabilité du malade. Rien de si désesperant que de voir passer la monomanie ou la manie, en démence: on pourrait affirmer, en thèse générale, que tout moyen curatif, dans ce cas, sera administré à pure perte. Il n'en est pas de même, si la manie survient à la démence: c'est alors qu'on peut, à l'aide de moyens convenablement dirigés, conduire le malade vers un rétablissement plus ou moins parfait. L'Explosion du délire maniaque, dans la monomanie, porte toujours avec lui, un caractère équivoque: dans quelque cas il allége le mal; dans d'autres, il ne fait que l'augmenter.

Les attributs, que nous avons vus appartènir à cha-

(1) Lib. I. Cap. XVI.

(2) De cog. et curand. morb.

(3) De la manie, dans le cours de l'ouvrage.

(4) Dict. des scienc. Médic. manie et mélancolie.

(5) Praxeos medic. &c. Vol. I. part. II. art. de maniis.

chaque espèce d'aliénation mentale en son particulier, sont loin de se manifester, en tout cas, isolément; ils se combinent tellement ensemble, qu'il est rare de les voir dans tout leur état de simplicité. Cette remarque s'applique presque exclusivement à la monomanie et a la manie, et l'observation qu'a faite à cet égard *Cullen* (1), me parait fort juste. Le sens de la traduction de ce passage porte: « on considère comunément la mé« lancolie comme une folie partielle, et je l'ai « définie comme telle, dans ma nosologie; mais, « aujourd'hui, je doute que cette définition soit « bien exacte. Par folie partielle j'entends un ju« gement faux et erroné sur un objet particulier, « et sur ce qui y a rapport, quoique le malade « juge de tout autre objet comme le commun des « hommes. Il y a certainement eu de ces exemples « de folie; mais je pense que l'on en a peu ob« servé où la folie partielle fut strictement limitée. « Dans plusieurs cas de folie générale, il y a un « sujet de chagrin ou de crainte sur lequel roule « plus particulièrement le faux jugement, ou qui « est, au moins, plus fréquemment que tout au« tre, l'objet dominant du délire: les absurdités « que produit cet objet dominant donnent lieu à « la folie de s'étendre sur presque tous les autres; « néanmoins, cela varie beaucoup, non seulement « chez

(1) Élémen. de médec. pratiq. trad. de *Bosquillon*. T. 2. p. 495.

« chez les différens individus, mais aussi chez le « même, dans différens tems. Ainsi, ceux que l'on « regarde comme fous, jugent cependant de tems « en tems, et dans quelques cas, assez convenable- « ment des circonstances présentes et de certains « événemens auxquels ils ne s'attendaient pas; « mais, lorsqu'on cesse de leur présenter ces ob- « jets qui attiraient leur attention, le désordre de « l'imagination peut ramener facilement la confu- « sion générale, ou rappeler l'objet particulier du « délire. Ces observations me portent à conclure « qu'il n'est pas toujours possible d'assigner, aussi « exactement, les limites qui distinguent la folie gé- « nérale et partielle, que de déterminer quand l'af- « fection partielle doit être considerée comme con- « stituant une espèce particulière de maladie diffé- « rente d'une folie plus grande."

LIVRE SECOND.

NATURE ET SIÈGE DE LA FOLIE.

L'étude du siège et de la nature des aliénations mentales occupe, de nos jours, la plupart des médecins psychologistes.

Dans des considérations accessoires à la question j'avais dans mon mémoire, adressé à l'honorable commission médicale d'Amsterdam, pour son concours de 1821, légèrement touché cet objet: je ne l'avais qu'effleuré, parcequ'il n'entrait pas dans le sens de la demande. Mon mémoire presenté en ce temps, ne fut pas jugé indigne de l'attention de la commission: elle se décida en faveur de cette réponse, et m'invita à donner aux considérations sur la cause prochaine de la folie, toute l'étendue dont elles sont susceptibles, dans l'état actuel de la science. C'est ce motif qui m'a déterminé à écrire l'essai qu'on va lire: je crois nécessaire d'en avertir le lecteur, pour qu'il ne me taxe point d'avoir donné à cet écrit, une extension hors du sens de la demande.

Recherches sur la question de savoir : si la folie est une maladie de l'ame ou du corps.

Les médecins d'allemagne se sont presque seuls occupés de ce sujet : l'étude de cette partie de la psychologie se propage, en ce pays, avec une ardeur, une profusion, dont on chercherait vainement des exemples en d'autres contrées. Des systêmes ingénieux sont, tour à tour, mis en avant, tantôt pour prouver l'indépendance de l'ame, tantôt pour démontrer que le corps seul est le siège de l'aliénation mentale. Un grand vide regne cependant dans la plupart de ces écrits : on parle de l'ame comme d'un être bien connu dans tous ses rapports, et partant d'un principe si incertain, on a produit une foule de conclusions de peu de mérite. Je me demande donc :

A-t-on des notions exactes sur l'ame ?

Un grand homme a dit : « je suis corps et je « pense, voilà tout ce que je suis." (*Voltaire*). Nous sommes loin d'adopter ce système ; car, indépendamment de ce que nous enseignent les écrits théologiques, tout annonce qu'il est en nous un principe supérieur, indéfinissable par sa nature, qui ordonne des actions, suscite des opérations au physique, et le modifie de mille manières. Mais, si l'homme *sent* l'existence du plus noble attribut de son être, ce n'est que par le sentiment seul qu'il a de l'exercice de son ame ; *Pascal* nous

apprend, non sans raison, que « l'homme ne peut « concevoir ce que c'est qu'un corps, moins « encore ce que c'est qu'un esprit, et moins, « qu'aucune chose, comment un corps peut être « uni à un esprit."

Comment résoudre ce qu'on ne peut concevoir, l'ame étant inconnue dans son essence, dans ses rapports avec le corps, dans son état de santé et de maladie? en vain s'efforcera-t-on d'éclaircir cette question: il n'appartient point à l'homme de pénétrer ce secrèt, dont L'ÊTRE SUPRÊME est seul dépositaire.

L'homme peut dire, je sens; c'est moi qui sens; je veux, j'existe; mais tout ce qui est relatif à la connaissance de son ame se borne à ce sentiment, à cette induction.

Quand nous raisonnons en physiologistes, nous devons croire à l'ame comme à la vie qui fait agir la matière; seulement, parceque des phénomènes en décèlent l'existence. Nous connaissons les facultés de l'ame; nous connaissons également les propriétés vitales (1); mais nous ignorons la nature de

(1) On voudra se ressouvenir de cette assertiou à l'article: *Étude de l'entendement humain;* un examen superficiel pourrait faire croire que je coutredis là, ce que j'avance ici: je ne confonds point la nature avec sa propriété, ses attributs; c'est ainsi que je parlerai de l'indépendance de l'ame des sens, mais sans pénétrer ce grand mystère de l'union de l'ame avec le corps. Ici, je dis que l'ame existe: là je prouverai qu'elle est indépendante des sens.

de l'une et celle des autres. Saurions nous dire comment la vie se comporte dans le coeur, en produisant les contractions de cet organe? c'est en vain qu'on voudra connaître comment l'ame se comporte relativement au corps: Il faudrait, avant tout, prouver si la vie qui anime nos tissus, qui fait circuler les fluides dans nos vaisseaux, qui donne aux muscles le principe de leurs contractions, est distincte de notre vie *ame*. St. PAUL, tout en nommant l'ame χυχὴ, esprit vivant, et πνεῦμα, esprit vivifiant (1), n'a que légèrement passé sur cet article; il faut cependant que l'ame et le principe de vie, proprement dit, soient étroitement unis, puisque les révolutions survenues dans l'une influent sur l'autre (2).

En prenant l'ame, je le répète, comme bien con-

---

(1) 5 Chapit. aux Corinthiens.

(2) Plusieurs grands philosophes de l'antiquité se sont servis de cet argument pour prouver l'idendité du principe vital avec l'ame.

Lucrèce dit (de rerum natura, Lib. III).

» Verum, ubi vehementi magis est commota mens,
» Consentire animam totam per membra videmus;
» Sudores itaque et pallorem existere toto
» Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
» Caligare oculos, sonere aures, succidere artus;
» Denique concidere ex animi terrore videmus
» Saepe homines: facile ut quivis hinc noscere possit
» Esse animam cum anima conjunctam, quae cum animi vi
» Percussa est, et in corpus perpellit et icit."

connue dans sa nature, dans ses rapports avec le corps, en appliquant ce principe à l'aliénation mentale, plusieurs hommes célèbres sont tombés dans de graves erreurs. Ils ont voulu déterminer si *la folie est une maladie de l'ame ou si le trouble mental réside dans le corps:* c'est à dire dans une altération de nos organes. J'ai fait des efforts inutiles pour pénétrer les raisonnemens obscurs tenus à cet égard, et, si j'avoue ici mon ignorance, plusieurs hommes de grand mérite m'en ont donné l'exemple. Le Philosophe, dit *Helvétius* (1), « marche, mais appuyé sur le baton de « l'expérience; il avance, mais toujours d'observa-« tions en observations; il s'arrète où l'observation « lui manque." Pour déterminer, en effet, les altérations qui sont propres à l'ame, et les distinguer de celles qui appartiennent à l'organisme, il faudrait d'abord faire voir comment l'ame se comporte relativement au corps; il faudrait faire voir l'action de nos organes sur le cerveau, et du cerveau sur l'ame; il faudrait encore démontrer l'action et la réaction de l'ame sur le cerveau; mais pour tirer quelque avantage de ces démonstrations, les preuves qui en résulteraient dévraient être des plus évidentes: c'est alors qu'un vaste champ serait ouvert. On est encore bien loin de là: Toutes les recherches, qu'on a faites à cet égard, sont purement hypothétiques, et n'ont pas avancé la scien-

(1) De l'homme, pag. 74.

science d'un seul pas. Nous mettrions cent fois, notre esprit à la torture, qu'il se refusera toujours à résoudre de telles questions : qu'est-il besoin, a dit l'immortel *Bichat*, de vouloir rechercher la nature de ces principes ? observons les phénomènes ; analysons les rapports qui les unissent les uns aux autres, sans remonter à leur cause première :

La folie réside-t-elle dans le corps ? existe-t-elle dans l'ame ?

« L'ame," est immortelle, ont dit ceux qui placent le siège de la folie dans le corps : « les causes « physiques, ou morales, ne peuvent l'altérer, « puisqu'elles sont incapables de la détruire : l'état « de maladie est une déviation de la santé vers la « destruction, et d'elle à la mort, il n'y a qu'un « pas. Si l'homme déraisonne, a-t-on ajouté, « c'est que le corps transmet de faux rapports, « de perverses sensations à l'ame, et dans l'état « morbide de ces rapports réside la folie. L'ame « ne souffre jamais ; elle juge, exécute des actes en « conséquençe ; mais ce sont les impressions, ou « les sensations qui la font agir. Or, si la sensa- « tion est alterée l'ame est en erreur. Le principal « attribut de l'ame est son libre arbitre ; par con- « séquent, si la folie était une maladie de l'ame, « elle ne se distinguerait pas du péché.

« Les tempéramens a-t-on encore ajouté, l'héré- « dité, influent sur l'aliénation mentale ; des modi- « fications de notre sensibilité ; l'introduction des « plan-

« plantes vénémeuses dans l'estomac produisent le « délire (1).

On a dit, d'un autre côté, que l'ame seule est le siège de l'aliénation mentale.

On a prétendu que, « la folie nait et se développe sans être précédée de la moindre altération au physique; qu'elle est ordinairement la suite d'une forte commotion de l'ame; que l'âge des folies est celui où le moral est le plus en vigueur, et le plus agité par les troubles et les inquiétudes."

Il a été ajouté que, « chez les sauvages la folie est une maladie inconnue, et que l'altération intellectuelle peut se guérir par de simples moyens moraux."

Mais, d'entre toutes les opinions rapportées comme hypothèses, pour démontrer le trouble de l'ame dans le délire, celle du Professeur allemand *Heinroth*, psychologiste renommé, mérite, par sa singularité, qu'on s'en occupe un instant.

Selon *Heinroth* (2), il n'y a qu'une cause de trouble intellectuel, et elle réside dans une prédisposition de l'ame même: un moral dépravé; l'habitude des crimes; une conduite dissipée, tous les vices de l'imagination, constitueraient une prédispo-

(1) Voyez *Nasse* Zeitsch., 1818, Heft 1, pag. 128. Heft 3, pag. 409. — 1819. Heft 1, pag. 220. — 1822. Heft 1, pag. 30. Heft 2, pag. 71.

(2) Lehrbuch der Störungen des Seelenlebens, T. 1, S. 179.

position qui serait la seule cause de la folie. Le climat, les variations atmosphériques, l'age, le sexe, le tempérament, &c. n'influeraient point directement sur l'ame, en donnant lieu à son désordre: ils ne produiraient aucun trouble mental, si l'ame n'y était prédisposée.

Il en est de même, continue notre auteur, des causes morales: une imagination ardente, de violens désirs, une attention soutenue, des revers et d'autres causes semblables, ne produiront jamais la folie dans des individus dont le moral ne serait pas prédisposé à ce genre de maladies.

L'homme ne trouverait, d'après *Heinroth*, de préservatif spécifique contre la folie, que dans sa propre raison; dans la volonté sur l'ascendant des passions: idée absurde, parcequ'elle confond le *libre arbitre* du criminel avec l'état maladif de notre moral, parcequ'elle exclut également tout moyen agissant sur le physique.

Heinroth apporte encore, à l'appui de son opinion, que les altérations de tissu ne se rencontrent pas invariablement dans l'aliénation mentale; que ces mêmes altérations sont propres à d'autres maladies, et que, lorsqu'on les observe dans les cadavres des hommes succombés à la folie, elles sont alors, non la cause, mais l'effet de la maladie. Cette remarque avait été faite par plusieurs auteurs anglais, entre autres *Cox*, *Crichton*, *Arnold*, et vient d'être reproduite par *Burrow*.

Le Système de *Heinroth*, envisagé dans ses details, n'est pas tout-à-fait dénué de vérité; car,

car, si nous jetons un coup d'œil sur les différens caractères des hommes, nous y rencontrons, à chaque moment, cette prédisposition morale. Un individu presente une propension au vol, à l'avarice ou vers tout autre sujet; cette passion sera toujours dominante. Le criminel, l'homme enclin au meurtre, n'aura besoin que d'un bien faible motif, pour exécuter ses funestes desseins; son moral est plein de ces sortes d'idées, et il les reproduit à chaque instant: Une forte raison est seule capable d'en arrèter le cours. Cette prédisposition est souvent celle de l'aliénation mentale: le moral peut être disposé vers ce genre d'affections, et ne produire la folie qu'à l'arrivée d'une cause occasionelle.

Si *Heinroth* avait été moins général dans ses conclusions, s'il eût envisagé le moral sous le rapport qu'il a avec les fonctions du corps, sa théorie aurait, peut-être, pu mener à d'heureux résultats: au reste, cet auteur est abstrait et hypothétique, dans tout ce qu'il avance sur les aliénations mentales; il se livre, par fois, à des raisonnemens qu'on croirait à peine être fait par un médecin (1).

Crich-

(1) Que signifie, en effet, le passage suivant? „ Ein witziger Schriftsteller sagt, es könne den Teufel kein grösserer Gefalle geschehen als wenn man „ nicht an ihn glaube, ihn für etwas nicht existirendes „ ansehe, und er hat sehr recht (!). Deshalb wird auch „ die-

Crichton, *Arnold*, *Cox*, *Heinroth* et d'autres, ont certainement contribué à rendre la doctrine des aliénations mentales plus précise, en considérant les altérations organiques qu'on trouve dans les cadavres des aliénés, non comme cause, mais comme effet du désordre intellectuel: toutefois cette doctrine est trop générale; mille exemples pourraient venir attester qu'une altération vitale, organique ou mécanique de nos tissus, peut produire le désordre intellectuel. Nous aurons bientôt occasion, en parlant des *diverses altérations organiques de tissu considerées dans l'aliénation mentale*, de faire voir combien ces lesions peuvent influer sur la production du désordre de l'esprit. Le médecin sera surtout réservé, lorsqu'il voudra se rendre raison des vices organiques trouvés dans les cadavres de ces malades; et, sans doute, il devra s'armer d'une sévère lo- gi-

---

„ diese unsere Behauptung von dem Wesen der Seelenstörungen, daß sie das Werk und Wesen des bösen Geistes sind, schwer eingang finden, weil man „ das gute Zutrauen zu sich hat, ohne den bösen „ Geist auskommen, alles Böse auch ohne ihn verrichten zu können" — et plus loin: — „ Man sage „ was man wolle, aber ohne gänzlichen Abfall von „ Gott gibt es keine Seelenstörung. Wo Gott ist, ist „ Kraft, Licht, Liebe und Leben; wo Satan ist, Ohnmacht, Dunkel, Haß, und überall Zerstörung. Ein „ böser Geist also wohnt in den Seelengestörten." Ouvrage cité. T. 1. pag. 379.

gique, lorsqu'il aura à prononcer sur l'existence, ou la non existence de ces altérations qui ont causé le désordre de l'esprit. Les changemens de structure qu'il rencontre dans le cadavre d'un aliéné peuvent être totalement étrangers à la maladie qui fait le sujet de ses recherches; ils peuvent avoir existé avant elle, ou s'être développés dans le cours du délire, sans qu'ils aient eu le moindre rapport avec l'aliénation mentale; mais, si l'existence d'un vice organique n'est pas toujours une preuve que ce vice soit la cause, et encore moins l'effet du trouble intellectuel, la non existence d'un altération organique n'est également pas une preuve que ce vice n'existe pas: Il ne donne aucunement le droit d'envisager l'ame comme le siège exclusif du délire. Si je demandais au professeur *Heinroth*, s'il connait la structure intime de nos tissus organiques, il me repondrait sans doute, par la négative. Le cerveau, par exemple, cet organe qui mérite toute notre attention, connait-on sa structure? peut on seulement déterminer l'origine de ses nerfs? a-t-on bien la moindre notion sur son tissu organique? or, nos connaissances à cet égard, sont très bornées: nous ne connaissons que quelques formes de cet organe auxquelles on a donné des noms particuliers. On peut juger, par là, combien nous sommes encore éloignés d'avoir précisé la composition intime du cerveau. Dans cet état de choses, comment veut on disputer sur les vices organiques de cet organe, ou sur ceux d'autres parties. Faut-il toujours avoir une injection

rou-

rouge des membranes cérébrales, un abcès dans le cerveau, un ramollissement, un endurcissement de cet organe, un foie énorme, des intestins ulcérés, pour croire à un vice organique? Si j'ignore la vraie structure du tissu cérébral, comment puis-je décrire ses altérations morbides? C'est donc faute de s'être pénétré de cette vérité, qu'on a produit tant de raisonnemens et de conclusions vraiment absurdes. Je dirai plus: la mort même, ne peut-elle faire disparaître des altérations des organes, comme elle produit des changemens d'état de nos parties, qui n'existaient pas dans le vivant?

Ce qui plus est: si par l'absence d'une altération organique, on veut prouver l'altération de l'ame, que fera-t-on, comme le dit très justement le Doct. *F. Francke* (1), dans une épilepsie, une paralysie, ou dans une autre névrose qui ne laisse, après la mort de l'individu, aucune trace de son existence? que fera-t-on encore dans la commotion du

(1) Le Docteur *F. Francke* a inseré dans le 9ème cahier de 1824 du journal de *Nasse*, une notice concernant la question de l'affection du corps et de l'ame dans la folie: mon essai sur cette matière était déjà composé, lorsque je reçus le cahier susdit. Quelques uns de mes raisonnemens sont analogues à ceux du Docteur de Dresde, et je crois devoir faire connaître cette identité d'opinions qui pourrait faire croire à une compilation de ma part, ce qui n'est pas: les idées nouvelles que m'a fournies la lecture de cet écrit, sont citées avec le nom de l'auteur.

du cerveau qui ne laisse aucun indice d'altération de tissu ?

Je ne veux pas, par ce raisonnement, conclure pour l'existence générale d'un vice organique dans l'aliénation mentale : j'ai seulement en vue de faire voir les bases fragiles sur lesquelles repose la théorie de ceux qui ont placé le trouble intellectuel dans l'ame même. Sans doute, il y a des cas où tout porte à croire que les vices organiques dont nous parlons n'existent pas, et le succès des moyens moraux, dans l'aliénation mentale, n'est plus un objet de doute : *Érasistrate* ne songeait pas à un vice organique quand, se présentant près du lit d'*Antiochus* malade d'amour pour sa belle mère *Stratonice*, il découvrit la cause du mal de ce jeune prince.

La guérison obtenue par des moyens moraux est toujours un argument qui prouve contre l'existence des vices organiques ; mais cette opinion, dont se sont servis tous ceux qui ont prétendu établir le siège de la folie dans l'ame, n'est nullement satisfaisante, quand on la met en avant pour prouver l'altération de l'ame dans le délire ; elle démontre simplement qu'il y a des aliénations mentales purement intellectuelles : quand je dis intellectuelles, je réunis et l'action du cerveau *organe*, et celle du cerveau ame spirituelle (1). C'est là une

(1) Les allemands emploient le terme de *Seelen-organ*, organe de l'ame, pour désigner cette union mutuelle.

une remarque que *Heinroth*, et d'autres, ont perdue de vue: elle est cependant bien digne d'attention. Des modernes, en parlant de l'ame malade, de l'ame souffrante, ont oublié le cerveau. Ils n'ont pas observé que cet organe a ses nerfs, ses vaisseaux, son parenchyme particulier; ils ont également passé sous silence le grand rôle qu'il joue dans la production de nos idées. J'ai déjà fait voir combien est vrai le sentiment que nous avons de notre ame; mais, combien nous sommes également loin de connaître les attributs et les liaisons que cet esprit indéfinissable a avec le corps: dans les considérations sur les fonctions intellectuelles, j'aurai occasion de revenir sur cette matière.

Ne voit-on pas, à tout moment, cette connexion intime des opérations intellectuelles avec les autres fonctions du corps, et de ces dernières avec le moral? les peines morales existent rarement, sans produire quelque altération au physique: pour peu, d'un autre côté, qu'une altération physique soit grande, elle change, à l'instant, l'ordre des idées et des passions. Laissons parler de l'ame ceux à qui appartient l'explication des doctrines religieuses; unissons ce principe au corps, puisqu'on le trouve partout en connexion avec le corps, et envisageons tout simplement le moral de l'homme comme une fonction: nous pouvons le faire, sans enfreindre ce que nous devons à la science divine, et à nous mêmes.

On devrait être aveugle et obstiné pour ne pas

reconnaître dans les fonctions intellectuelles, les mêmes lois qui président aux autres actes organiques du corps: les fonctions de l'entendement se développent, ou se détériorent, selon que nos tissus organiques, et notamment le cerveau, se fortifient, ou tombent en décrépitude: le grand développement du cerveau ou de quelques unes de ses parties, comme dit *Gall* (1), amène la possibilité de manifester les fonctions intellectuelles avec beaucoup d'énergie; l'intelligence s'agrandit et se détériore par l'age, le sexe, l'idiosyncrasie, ou l'abondance du sang qui arrive au cerveau.

Partout nous trouvons l'intelligence sous l'empire de la sensibilité générale. Chez le maniaque et le mélancolique, la sensibilité est souvent tellement bouleversée, que ces aliénés supportent la faim, la soif, le froid, et l'humidité, avec une indifférence incroyable; les agens les plus stimulans, les poisons mêmes, restent parfois sans action sur la surface nerveuse de leur estomac. Or, que la sensibilité générale soit une émanation de notre ame, ou qu'elle ne le soit pas, il est certain que l'intelligence se trouve gouvernée par les lois qui sont relatives aux propriétés vitales qui animent nos tissus. Ainsi, quand je guéris, par la distraction, un homme atteint de mélancolie; quand je délivre un autre de son délire par un stratagême, un troisième par l'évidence des sens, un quatrième,

(1) Dict. des sciences méd. art. *cerveau*.

me que l'amour égare, par la possession de l'objet qu'il désire, un cinquième que j'expose à une forte terreur, et qui y trouve son salut, un sixième que je console, un septième qui trouve sa guérison dans une heureuse nouvelle : ainsi dis-je, par tous ces résultats, je puis douter de l'existence d'un vice organique dans la folie, puisque je guéris l'aliéné par des moyens purement moraux, c'est-à-dire, agissant sur les fonctions intellectuelles. Mais rien ne me démontre comment on affecte l'ame, et comment cette dernière se comporte dans la folie. Si l'intelligence offre des phénomènes morbides qui appartiennent aux tissus en général, elle peut offrir les *maladies organiques* qui sont propres à d'autres tissus ; si elle modifie la sensibilité physique, ou si cette dernière la modifie à son tour, nous avons autant de droit de supposer que *l'aliénation mentale peut être, dans quelques cas, le résultat d'une modification survenue dans la sensibilité organique du cerveau :* modification qui peut seulement être considerée comme *dynamique*.

Quelques faits peuvent corroborer notre assertion.

D'abord, le caractère de beaucoup d'aliénations mentales nous démontre des phénomènes qui appartiennent à la sensibilité générale, et qu'on retrouve dans d'autres maladies : la périodicité appartient à un grand nombre de vésanies ; c'est aussi le caractère de beaucoup de maladies nerveuses :

 les

les symptômes d'excitation inflammatoire se retrouvent dans la folie; ceux de faiblesse s'y rencontrent également.

2°. Les aliénations mentales sont particulièrement accompagnées de maladies nerveuses: telles sont l'épilepsie, l'hystérie, la nymphomanie, le satyriasis, &c.; tels sont encore quelques mouvemens critiques comme le ptyalisme, les fièvres intermittentes, et d'autres.

3°. L'aliénation mentale provient souvent des mêmes causes qui produisent les maladies nerveuses; telle est la frayeur qui occasionne et la folie, et l'épilepsie.

4°. La manie et l'épilepsie peuvent toutes deux conduire à l'imbécillité.

5°. Les moyens curatifs qui agissent sur la sensibilité, et particulièrement sur celle du système nerveux cérébral, sont parfois très efficaces dans l'aliénation mentale: telles sont la rotation, l'usage des venins, celui de l'opium et des dérivatifs.

6°. Voyons l'influence des passions sur l'action de nos tissus: la paralysie guérie par un accès de colère ou de terreur; les accès de fièvre intermittente arrêtés par la même cause; les syncopes, les morts subites occasionnées par une joie instantanée, par une grande crainte.

7°. Voyons encore la phtisie alternant avec l'aliénation mentale: elle se développe dans le cours de la folie, et en arrête les progrès; ou bien la folie, à son tour, se manifeste dans le cours de

la

la phtisie, et diminue la marche, ou suspend entièrement les progrès de la consomption pulmonaire.

8°. Enfin, des vices organiques soit du cerveau, des organes thorachiques, ou abdominaux, que nous rapporterons dans les considérations suivantes, ne nous feront plus douter de l'altération matérielle dans la folie. Prenons ici seulement pour exemples la démence qui est le résultat d'une apoplexie; la manie qui suit la répercussion de la gâle ou d'un autre exanthème.

S'il y a des troubles de l'esprit qui se transmettent de père en fils, qui se développent sans aucune cause apparente; si la folie peut durer plusieurs années, et disparaître subitement sans la moindre crise; si elle sévit avec le plus de violence à l'age des passions; si elle est influencée par le climat, par les mœurs des habitans, et par les idées dominantes du siècle; rien ne nous annonce l'ame souffrante dans la folie; tandis que, de tout côté, nous rencontrons des phénomènes physiologiques et morbides dans notre intelligence, qui appartiennent à l'altération des propriétés vitales de nos tissus.

Ainsi nous pouvons conclure, que tout ce qu'on a avancé touchant l'altération de l'ame dans la folie est dépourvu de fondement, et que, malgré les raisonnemens nombreux faits pour éclaircir cette question, on ne l'a point dégagée des ténèbres dont elle est enveloppée; que nous avons quelque droit de croire, avec *Nasse*,

F. Francke (1), et d'autres, que le véritable siège de la folie est dans nos fonctions organiques: tantôt c'est *une modification des propriétés vitales: tantôt une altération des tissus* qui cause le desordre mental.

On pourrait, à l'exemple de plusieurs auteurs, distinguer l'altération intellectuelle *en dynamique*, *organique*, et *mécanique*.

Les considérations qui suivent ont pour but de faire connaître l'altération dynamique et organique des divers tissus dans l'aliénation mentale; l'influence de cette altération sur la naissance de cette maladie; et l'influence de la folie sur les fonctions des autres organes.

DU CERVEAU CONSIDÉRÉ DANS L'ALIÉNATION MENTALE.

Nous venons de faire entrevoir la lésion du cerveau dans la folie: tout ce qui a été dit sur cette matière ne l'a été que d'une manière générale: ici le cerveau seul est le sujet de nos recherches.

Quelles sont les altérations dynamiques et organiques du cerveau dans la folie?

Nous venons de voir, dans nos remarques géné-

ra-

(1) Zeitsch. von *Nasse*.

rales sur l'altération du corps dans le désordre mental, que ce trouble peut être purement dynamique. Nous avons tout lieu de croire, d'après ce qui a été dit précédemment que le cerveau, atteint dans ses fonctions, est parfois le siége d'un état anomal qui n'intéresse que l'influence nerveuse présidant à ces fonctions: c'est l'opinion de *Reil* (1) et d'autres.

Cette modification survenue dans le mode d'être de la vitalité, peut se présenter, dans la folie, sous différens états: tantôt la puissance nerveuse éprouve dans son énergie, une soustraction plus ou moins considérable. Un grand nombre de démences et d'idioties, par exemple, sont dans cette cathégorie: tantôt elle est fortement augmentée, et, tel est le cas de plusieurs maniaques et monomaniaques. Le premier état est une paralysie, le second, une espèce de convulsion des organes de la pensée.

Ces modes d'être de la sensibilité sont prouvés par l'analogie des causes et des symptômes des maladies nerveuses; par l'absence de tout vice organique dans les cadavres des individus qui ont succombé à ces affections; et par les succès des moyens curatifs spécialement dirigés sur le système nerveux.

Cependant, n'accordons pas une trop grande latitude à ce principe: ce trouble nerveux peut, ou provenir d'un vice organique *invisible* pour l'ana-

to-

(1) Fieberl. T. IV.

tomiste, ou lui-même, donner lieu à une *altération de tissu.*

Pour ce dernier cas, on doit citer de préference l'excitation des vaisseaux cérébraux. L'état inflammatoire et celui d'orgasme sanguin sont fréquens dans la folie; et d'eux au vice organique, il n'y a que peu de distance. L'homme peut devenir aliéné par une cause affaiblissante, montrer des symptômes d'altération nerveuse, et offrir, après la mort, la désorganisation inflammatoire la plus prononcée. Je m'explique. On a dit: parmi les causes morales les unes sont déprimantes, les autres excitantes: le chagrin, la tristesse viennent dans la première classe; la joie, la colère, l'orgueil, appartiennent à la seconde. Jamais principe ne fut moins exact. Ces désordres intellectuels qui ont pour cause une passion triste, sont bien loin de porter invariablement dans le cerveau, un état de faiblesse; puisque l'ouverture cadavérique, des individus succombés à des troubles moraux provoqués par ces sortes de passions, a prouvé que des vices organiques, de grandes excitations artérielles, peuvent, être le résultat de cet état d'inertie cérébrale apparente.

Il est vrai, un individu rongé par le chagrin, offre un visage pâle et défait; son pouls sera fréquent, mais faible, et d'autres symptômes de faiblesse se joindront aux précédens; mais cet état est-il bien applicable aux fonctions intellectuelles? cette image de tristesse, de crainte, ou de frayeur, n'est-elle pas une idée plus forte que cel-

celle fournie par le cours naturel de l'entendement? dans cet état de choses, l'homme ne se représente-t-il pas tous les objets de son triste délire, avec plus de vivacité, et de coloris? Le criminel qu'on mène à l'échafaud est triste et défait, mais peut-on en conclure que ses idées soient alors plus faibles qu'à l'ordinaire? cet homme est débile au corps; son cœur bat plus vite, et avec moins de violence; mais étudiez son moral, et voyez si vous n'y rencontrerez pas une augmentation d'action, un surcroit de vitalité.

Je puis fournir des faits comme preuves de cette assertion, et on n'en saurait avoir de plus frappantes, que les altérations organiques trouvées dans les cerveaux des sujets succombés à la nostalgie. Tous, comme l'a prouvé le célèbre *Larrey*, laissent des traces d'inflammation cérébrale. J'ai été à même d'observer différens individus morts nostalgiques, et chaque fois, cette vérité s'est trouvée confirmée. En parlant ici de la nostalgie, sur la quelle se reviendrai bientôt, j'ai seulement voulu faire voir l'état du cerveau chez un individu abattu par la tristesse. Qu'on ne s'imagine pas que, soit dit en passant, cet état d'excitation des vaisseaux cérébraux exige pour moyen curatif, comme on a voulu le prétendre tout récemment, les soustractions sanguines. Une cure plus efficace et durable est réservée à ces sortes d'affections: on l'obtient par des moyens moraux, le retour à sa chère patrie. Ceci nous démontre donc l'altération physique du cerveau

dans

dans les aliénations mentales par causes morales : cependant, l'existence de ces restes morbides nous instruit peu sur l'action du cerveau dans la pensée, et sur son état d'altération dans la folie. Ces exsudations albumineuses, ces restes d'inflammation du cerveau, trouvés dans les cadavres d'aliénés, prouvent bien qu'ils sont une conséquence de l'interversion des idées ; mais rien ne fait connaître de quelle manière la pensée transmet l'action morbide, soit aux vaisseaux capillaires du cerveau, soit à ceux des membranes de cet organe. C'est faute de s'être pénétré de ce principe, que tant d'auteurs ont mal expliqué la nature de l'aliénation mentale. *Cox*, entre autres, a pensé que la pléthore cérébrale, seule, constituait la cause prochaine du plus grand nombre des aliénations mentales ; et c'est sur cette idée qu'il a basé le plan curatif de ces sortes de maladies. La plupart des aliénés, dit-il, offrent, après la mort, des indices de congestion sanguine au cerveau (1). Cet auteur auroit du réfléchir que le développement de cette excitation vasculaire a du, nécessairement, dans un grand nombre de cas, être précédé de quelque altération dans la sensibilité organique du cerveau, et que cette même excitation peut encore n'être que l'effet, et non la cause prochaine du mal. On doit observer aussi, que l'inaltération de la texture cérébrale, l'absence de la moindre congestion des vais-

(1) Pract. obs. trad. de *Reil*, pag. 36.

vaisseaux sanguins qu'on trouve dans nombre de cadavres d'aliénés, confirment ce que nous avons dit précédemment, et font présumer que l'excitation vasculaire, dont parlent *Cox*, *Haslam*, *Majo* et d'autres n'est pas un caractère qui se trouve si généralement qu'ils le prétendent, dans l'aliénation mentale.

Il faut encore faire une importante distinction quant à l'excitement vasculaire du cerveau. Cet organe peut se trouver dans un vrai état inflammatoire, ou bien, ses vaisseaux sanguins peuvent être atteints d'un autre mode d'être de la sensibilité nommé *orgasme vasculaire*. *L'inflammation* est une altération dynamique des vaisseaux capillaires: *l'orgasme* appartient plutôt à des vaisseaux d'un plus grand calibre. Ce dernier a une grande analogie avec les névroses proprement dites: il revient par périodes, il accompagne l'épilepsie, l'hystérie et d'autres maladies des nerfs, et on le combat toujours plus efficacement par les nervins: l'inflammation, au contraire, est plus durable dans sa marche; elle laisse des traces de son existence; la périodicité n'est pas de sa nature, et quand elle est primitive, on lui oppose, avec succès, les débilitans. Je dis primitive, mais l'inflammation est rarement telle dans la folie; le trouble nerveux la précède presque toujours. La preuve de ceci, c'est que les déplétions sanguines sont loin d'avoir un succès général dans la folie. Quand je trouve dans une aliénation mentale, survenue par *cause morale*, les signes ou les restes

d'un

d'un état inflammatoire du cerveau, je suis sûr que cette cause n'a point agi directement sur les vaisseaux du cerveau, mais qu'elle a d'abord affecté les nerfs, d'où cette modification nerveuse, cette irritation, si l'on veut, est communiquée aux vaisseaux sanguins. Indépendamment des nerfs que lui-même il fournit, le cerveau compte dans sa structure des nerfs ganglionnaires; selon *Gall*, ils président à l'action du cerveau: qu'ils y président ou non, le cerveau agit dans la pensée, et c'est dans cette action, lorsqu'une *cause morale* produit la folie, que siège cette maladie: le trouble de la circulation n'est que la suite, l'effet d'un trouble plus profond.

Les altérations de tissu trouvées dans les cerveaux des aliénés sont-elles la cause ou l'effet de la maladie?

Greding a ouvert un grand nombre de cadavres d'aliénés, et nous a fait connaître, plns que tout autre, les altérations de la structure cérébrale dans la folie (1). Il a remarqué l'épaisseur considérable des os du crâne; l'adhérence de la dure-mère au crâne; l'injection bleuâtre de la pie-mère; la mollesse du cerveau; la gangrène de cet organe; l'énorme dilatation des ventricules antérieurs et postérieurs &c. &c.

Morgagni (2) a également observé des vices or-

(1) Sammtl. Sch. L. I. S. 130—326.

(2) De sedibus et causis morborum epist. VIII. 2, 9. Ep. IX. 20 &c.

organiques dans le cerveau des aliénés. Il a porté particulièrement son attention snr la couleur de cet organe, et assure avoir trouvé, à côté des processus falciformes, des corps d'une couleur bleuâtre, et d'une molle consistance. *Dę Laye*, et *Foville* (1) prétendent avoir toujours trouve la substance du cerveau d'une couleur rosacée.

Marchal (2) a cru observer, dans les aliénés, le défaut de dureté des os du crane, la mauvaise conformation de ces os, l'ossification des vaisseaux sanguins encéphaliques, la grande dureté du cerveau, la pâleur des plexus choroïdes. Il a également fixé l'attention des pathologistes sur la collection de sérum dans le canal vertébral, observation qui vient d'être reproduite par le Doct. *Romberg* de Berlin (3).

Meckel(4) a observé, chez un mélancolique, les corps striés d'une dureté extrème. *Haslam* (5) a signalé l'exsudation séreuse de l'arachnoïde, et la couleur blanchâtre de cette membrane. *Gall* veut que les bras et les cuisses du cerveau, ainsi que le corps calleux, soient particuliérement altérés dans le suicide. Il a reconnu l'epaisseur et la densité du crâ

(1) Nouveau Journ. de médecine. — Prix remporté au concours de Mr. *Esquirol*.

(2) The morbid anatomy etc.

(3) Voyez *Nasse*, Zeitsch. 1822. Heft 1. s. 140.

(4) Recherch. &c. de l'académie de Berlin, 1766. Tom. XX.

(5) Obs. on madn. and melanc.

crâne dans cette espèce d'aliénation mentale. Enfin, on n'en finirait pas, en rapportant tout ce qui a été trouvé de morbide, ou de contre naturel, dans les cerveaux des aliénés.

Toutes ces observations ont été recueillies avec beaucoup de soin; mais elles sont peu concluantes, puisque on a tout-à-fait négligé des recherches qui sont d'un grand poids, quand on veut tirer des conclusions rigoureuses de ces remarques: on ne trouve nulle part décrit, si l'altération morbide, rencontrée dans le cadavre, est la suite ou la cause du trouble intellectuel: 2°. Si cette même altération ne provient point d'une maladie accidentelle au trouble mental: 3°. Si elle n'est point l'effet de la mort: 4°. Si l'altération cérébrale ne tient pas à une altération générale des tissus.

Aujourd'hui que le cercle des connaissances relatives à l'aliénation mentale s'est agrandi, les conclusions qu'on tire des autopsies cadavériques sont plus justes. Il est plus que probable que, dans le plus grand nombre de cas, les changemens rencontrés dans le tissu cérébral sont, chez l'aliéné, plutôt l'effet, que la cause de son délire: je dis dans le plus grand nombre de cas, parcequ'il y a des aberrations intellectuelles qui tiennent réellement à une altération organique du cerveau; altération qui peut-être considerée comme primitive, lorsqu'elle constitue la véritable cause du mal. Les chutes, ou les coups sur la tête, l'insolation et d'autres, peuvent donner lieu à la folie; la cessation d'un exanthème, sa suppression, une abondan-

dance de sang, l'apoplexie, une métastase quelconque peuvent, également, la produire: dans ces cas, le vice organique est évidemment primitif. Mais, si on le rencontre dans une aliénation mentale survenue à la suite de chagrins domestiques, d'un amour contrarié, ou d'événemens politiques; si le fanatisme, la frayeur, la jalousie, la colère, l'ambition trompée, la misère, et les revers de fortune ont précédé le mal; nous avons tout lieu de croire, que l'altération organique est, ici, plutôt la suite, que la cause de l'aberration intellectuelle. Les causes du mal doivent donc être soigneusement prises en considération; elles seules peuvent corroborer ce que nous venons de dire. L'altération physique survenue après l'action d'une cause morale, est une preuve manifeste de l'influence du moral sur le physique, ou de l'étroite connexion de l'ame avec le corps; et chaque fois que l'aliénation mentale se déclare après une cause morale, on a toujours à supposer le dérangement primitif des fonctions intellectuelles; chaque fois qu'une cause physique, à son tonr, produit la folie, nous avons tout lieu de croire que l'altération physique du cerveau a précédé le trouble moral.

Cette distinction est d'une grande importance pour la cure des maladies mentales. On aura beau consoler, distraire, ou effrayer l'homme devenu aliéné à la suite d'un coup ou d'une chute sur la tête; on ne parviendra jamais à le guérir: faites revenir une éruption supprimée qui avait causé la

folie, et vous êtes dans la possibilité de sauver votre malade; débarrassez l'abdomen d'un sang stagnant, et vous opérerez encore de salutaires effets au moral, puisque vous agissez sur la cause même du délire. D'un autre côté, si la folie provient de causes morales, les moyens moraux occuperont le premier rang: l'insensé, par amour, est restitué à la raison, par la possession de l'objet de ses désirs; le malheureux mélancolique reçoit les effets salutaires des consolations; le nostalgique revient à la vie, en se trouvant au sein de sa famille; l'aliéné par religion n'a qu'une voie de salut, et c'est la religion même. Cependant, comme la sensibilité morale est en connexion étroite avec la sensibilité physique, et que cette dernière est, pour ainsi dire, son excitant naturel, ces aliénations mentales auront l'avantage de recevoir l'indication des moyens curatifs dirigés sur le physique.

Pour revenir à notre sujet, je dirai qu'il y a des cas douteux, où l'on est presque dans l'impossibilité de connaître l'origine des altérations organiques dont il s'agit ici: la folie peut se déclarer sans cause apparente, et offrir, après la mort du sujet, l'existence d'un vice dans le tissu organique du cerveau. Voici un cas de cette nature; il me parait fort intéressant.

Une femme agée de trente quatre ans, paysanne de naissance, et habitant la campagne, offre les symptômes de démonomanie: elle se dit ensorcelée; perd le repos; devient triste; croit son plus jeune enfant dans le même état; et se rend chez

un homme, connu dans sa commune, comme sachant, par des prestiges, prémunir le corps contre l'influence de l'esprit malin : cet individu lui promit un prompt rétablissement, avec cette injonction, qu'il ne pouvait exercer sa science sur le dit enfant. Cela suffit pour aggraver le mal de cette malheureuse : croyant son enfant perdu sans ressource, elle mit fin à l'existence de ce petit être, en lui enfonçant le crâne. Je fus requis pour assister à l'expertise cadavérique, et trouvai un délabrement considérable de la masse encéphalique.

Traduite devant la cour d'assises, cette femme se disait aveugle ; elle fut condamnée à un emprisonnement de quelques années ; mais à peine avait-elle fait trois mois de réclusion, que des accès violens de manie se déclarèrent, suivis d'intervalles lucides. L'amaurose devint complète. Après que cet état eut duré quelques mois, des symptômes d'apoplexie se manifestèrent tout-à-coup ; tout le côté gauche fut paralytique, et malgré les saignées, les révulsifs, et d'autres moyens, la malheureuse expira vingt quatre heures après cet accident.

L'ouverture cadaverique a démontré le phénomène suivant.

Une tumeur enkystée, ayant à-peu-près la grosseur d'une orange, et d'une figure assez régulièrement ovalaire, se laissait voir au milieu du lobe droit du cerveau ; elle était simplement recouverte, en haut, par l'arachnoïde ; en bas, elle reposait sur le ventricule latéral du même côté. La substance cérébrale était tellement amincie, en

 cet

cet endroit, qu'elle n'avait plus qu'une ligne d'épaisseur. Le kyste complètement isolé du cerveau, était renfermé dans une membrane particulière; il pesait cinq onces, (poids hollandais), et son intérieur était parsemé de vaisseaux sanguins; il reposait sur les couches des nerfs optiques (1).

Que de réflexions ne fournit point un fait si remarquable? La démonomanie, un meurtre, des accès de manie, des momens assez lucides, l'abolition de la vue, l'apoplexie, (signe précurseur de la mort), et l'existence d'un vice organique démontrée par l'autopsie cadavérique: voilà une succession de phénomènes des plus intéressans. Tout porte à croire que le vice organique a été, ici, la cause primitive des désordres moraux et physiques, auxquels cette malheureuse avait été sujette.

Wepfer (2) nous fournit ce cas: une femme, agée de 37 ans, devient apoplectique, et paralytique, sans cause manifeste; ce dernier état dure six mois; au bout de ce temps, elle devient aliénée, reste telle pendant deux ans; il survient ensuite une amélioration, et la malade guérit: ce bien-être est de courte durée, et la mort suit, de près, cette guérison inattendue. A l'ouverture cadavérique, on trouve le cerveau gorgé de sang; un épaississement considérable de la dure-mère; et une

(1) Cette pièce d'anatom. pathol. est deposée chez M. le Doct. *Decourtray*.

(2) Hist. apoplect. pag. 375.

une transudation séreuse entre l'arachnoïde et la pie-mère.

Le Docteur *Schneider* (1) a fait connaître le cas suivant, curieux sous tous les rapports, et où le vice organique est évidemment cause de la folie.

Un paysan de *Wunsterthale*, agé de soixante ans, gagne une tumeur sur la partie supérieure de la tête; d'abord d'un volume presque imperceptible, elle acquiert, en deux années de temps, la grosseur d'une paume ordinaire; on fit l'extirpation de la tumeur, à deux reprises, mais elle se renouvella avec une rapidité étonnante; des vertiges se déclarèrent, et, de temps en temps, on s'aperçut d'un *trouble dans les fonctions mentales*; à la fin, une démence se manifesta. Toutes les sensations éprouvèrent une diminution sensible dans leur énergie; le volume de la tumeur devint énorme. Des accès d'épilepsie eurent bientôt lieu, et le malade perdit totalement l'esprit. Il mourut en 1822, et c'était en 1816, qu'il avait éprouvé les premiers indices de cette tumeur. A l'ouverture cadavérique, on trouva que le fongus était formé d'une substance caséuse racornie en différens endroits, dont le noyau avait quelque analogie avec la substance médullaire du cerveau. Séparé du reste de la tête, il avait l'énorme poids de vingt-cinq livres. A son incision, on vit s'écouler un pus ichoreux, et toute la partie supérieure du

(1) *Nasse* Zeitsch. 1824. Heft. 2.

du crâne, sur laquelle il reposait, était détruite; il n'y avait plus de vestige de dure-mère, ou d'arachnoïde; et, ce qui est bien plus surprenant, le cerveau ne paraissait plus exister: aussi, la masse caséeuse, dont était formée la tumeur, remplissait l'intérieur du crâne; mais le cervelet était dans son état normal. Voilà donc un fait qui démontre l'aliénation mentale comme étant la suite d'une altération physique du cerveau.

On ne saurait user de trop de prudence lorsqu'il s'agit de tirer quelque conclusion de l'inspection du cerveau d'hommes morts d'aliénation mentale. L'altération organique de ce viscère, comme il vient d'être dit, peut être étrangere au délire, et constituer une maladie absolument accidentelle. Le nombre d'altérations, considérées comme causes de folie, est beaucoup diminué, depuis qu'on a mieux combiné les causes avec la nature de l'aliénation mentale: c'est ainsi qu'*Esquirol* n'a trouvé, sur 168 mélancoliques, que deux endurcissemens des membranes du cerveau; quatre vices organiques de la substance cérébrale; trois cas où des points cartilagineux se faisaient remarquer sur la faux du cerveau; et cinq extravasations de sang dans ses cavités et dans sa substance même.

Casper (1) rapporte qu'au *Bethlam* à Londres, sur trente sept ouvertures de têtes d'aliénés, onze ont offert le cerveau augmenté en consistance, et six

(1) Caraklerist. &c.

six chez lesquelles cet organe a présenté une grande mollesse.

Greding a fait la même observation; il a ouvert 216 cadavres d'aliénès, et, dans tous, il a remarqué ou la grande mollesse, ou une consistance plus ferme du cerveau.

Je ne prétends nullement révoquer en doute que la consistance accrue ou diminuée du cerveau ne soit, dans la folie, un phénomène morbide propre à cette maladie; mais, n'y a-t-il pas une infinité de circonstances qui font varier la texture de cet organe, sans que l'aliénation mentale y entre pour quelque chose? le scorbut, l'abstinence prolongée, les veilles, un état fébrile accidentel, peuvent augmenter les fluides dans le système cérébral, les y diminuer, ou faire circuler avec moins d'aisance. Donc, rien de si trompeur, de si difficile, que de connaître la vraie origine des altérations du tissu cérébral chez les aliénés. Prenons encore, pour exemple, les exhalations de sérosité trouvées dans les ventricules du cerveau, ou entre les membranes de cet organe, phénomène très fréquent dans la folie. *Greding* l'a partout signalé, et nombre d'autres écrivains ont également fixé l'attention sur cette altération organique. Elle est, sous toutes probabilités, l'effet d'une grande excitation du cerveau: aussi la rencontre-t-on le plus souvent dans des sujets où l'aliénation mentale est caractérisée par des symptômes inflammatoires, ou de compression cérébrale. Ce phénomène, cependant, appartient souvent aux derniers instans, et je

me suis assuré, sur des individus morts assassinés, que de pareilles collections aqueuses se forment, parfois, sans autre cause que le trouble de la circulation, et de l'absorption, à la mort.

On a beaucoup disserté sur les vices de conformation du crâne; presque tous les auteurs les ont considérés comme causes de la folie, et *Georget* est le seul, que je connaisse, qui les ait pris pour un effet de l'aliénation mentale (1). Il prétend que l'état morbide du cerveau est toujours la cause qui engendre la configuration vicieuse du crâne: si, dit *Georget*, un poumon reste atrophié pendant longtemps, le thorax s'affaisse du même côté; l'orbite se rétracte, quand on en a extrait l'œil cancéreux; les alvéoles disparaissent après l'extraction des dents. Je ne saurais partager l'opinion de cet auteur: les mauvaises conformations du crâne, du moins celles dignes d'attention, ne s'observent que chez les idiots, les crétins, et les imbécilles; et je ne saurais les envisager, chez ces individus, comme cause, et encore moins comme effet de l'aliénation mentale. Le crâne offre, dans ces sortes de cas, d'étranges aberrations, telles que la dépression du front, la mauvaise configuration de l'une ou de l'autre partie latérale de cette boîte osseuse, la petitesse de sa cavité, son volume considérable, l'épaisseur énorme de sa substance osseu-

se

(1) De la folie, pag. 487.

sé &c. Les fonctions cérébrales sont ici lésées, non par-ce que le crâne ait empêché l'exercice des fonctions intellectuelles, mais, parce-que le cerveau participe du même vice de structure qu'on rencontre dans son enveloppe osseuse, et dans d'autres parties du corps.

Une altération osseuse qui vient tout récemment d'être signalée comme cause de la folie, est la désorganisation de la selle turcique. *Rosenthal* de Berlin (1), parle de deux aliénés chez lesquels il a trouvé l'excavation de la selle turcique affectée de véritable carie. Je dois à la complaisance de Mr. le Docteur *Thyssen* d'Amsterdam, le rapport de cinq épileptiques succombés à l'apoplexie, chez lesquels il a trouvé les apophyses clinoïdes antérieures et postérieures, en grande partie, ou totalement détruites; l'os ethmoïde, pour le reste, n'était en rien altéré. Cette remarque avait été également, faite par *Earle* (2), et *Formey* prétend que l'altération de la substance osseuse du sphénoïde, n'est que le résultat d'un état maladif de la glande pinéale.

Nous ne pouvons ici passer sous silence les altérations de la colonne épinière qu'*Esquirol*, et *Scipion Pinel* ont fait connaître dans la folie. Sur dix aliénés épileptiques, *Esquirol* en a compté neuf

(1) *Horn's* Archiv für Med. Erfahr. 1818. pag. 411.
(2) *Cooke*, nervous Diseases. II. p. 117.

neuf chez lesquels il y avait un ramollissement des vertèbres lombaires.

Plusieurs autres ont rencontré des concrétions osseuses dans différentes parties du cerveau. *Esquirol*, et d'autres, ont trouvé l'ossification de la glande pinéale (1). On a ouvert le cadavre d'un aliéné chez lesquel la dure-mère était ossifiée (2). *Walter* (3) a trouvé plusieurs concrétions osseuses dans la substance même du cerveau. Mais ces remarques ne peuvent mener à aucune déduction rigoureuse, car ces sortes d'altérations ont été trouvées, plus d'une fois, chez des personnes qui n'avaient, de leur vivant, montré le moindre écart dans leur intelligence.

De tout ce qui précéde, on peut déduire : que les altérations organiques du cerveau sont, parfois, une cause manifeste de folie; que, parfois, elles sont l'effet de cette dernière, et qu'il y a des cas où il est difficile, même impossible, d'en déterminer la vraie origine.

Nous ne sommes point entré dans de longs détails sur les aliénations mentales qui proviennent d'un trouble survenu dans l'influence nerveuse qui préside aux fonctions du cerveau: cet objet a été traité dans le chapitre précédent, en parlant de l'ame. Les considérations qui ont rapport à cet

état

---

(1) Journ. général de médec. 1818. pag. 355.

(2) Hist. de l'academ. des sciences avant. 1699.

(3) Observ. anat. pag. 42.

état nerveux, envisagé dans ses diverses nuances, seront encore passées en revue, quand nous parlerons des moyens curatifs dirigés sur le système nerveux.

Le cerveau est-il le siége exclusif de la folie ?

On a disputé sur le siége de la folie, et peu de maladies ont été le sujet de tant de discussions diverses. Tantôt on ne voit dans l'aliénation mentale qu'une affection du cerveau ; tantôt on en place le siége dans d'autres organes ; mais la plupart des médecins ont envisagé le désordre mental comme une maladie appartenant exclusivement au cerveau, et *Georget* (1), tout récemment, vient d'embrasser cette dernière opinion. Je crois que la folie est une maladie dont le siége est dans le cerveau : mais quand je le place dans cet organe, j'entends parler du mal même, et non de sa cause. C'est sur ce point que nombre d'auteurs se sont expliqué avec une obscurité impénétrable. On a dit : le siége de la folie peut être dans le foie, dans le cœur ou dans tout autre organe : mais, est-ce bien là que réside la maladie ? n'est-ce pas une cause de la folie qu'on y trouve ? Être en état de folie c'est, en effet, avoir l'entendement troublé ; et jamais on ne placera l'esprit dans la poitrine, ou dans le ventre ; mais ce sont les parties organiques renfermées dans ces cavités, qui

(1) De la folie.

qui peuvent devenir le foyer de quelque altération, de quelque modification, qui réagisse sur le cerveau, en causant la folie. Je dis, donc, que l'aliénation mentale est toujours une maladie du cerveau, mais qu'elle peut avoir pour *cause* l'anomalie de quelque autre organe : dans ce dernier cas, on l'a nommée sympathique.

Cet objet demande des éclaircissemens.

Georget (1), en disant que la folie est une maladie du cerveau, base son opinion sur les argumens suivans.

1°. Le mal consiste toujours dans la lésion d'une fonction cérébrale, sans cela point de délire.

2°. Le trouble intellectuel est toujours joint à celui d'autres fonctions cérébrales, tels sont l'insomnie, la céphalalgie &c.

3°. Les troubles dans d'autres organes ne sont ni constans ni graves ; ils sont les mêmes que ceux qui accompagnent toute lésion subite d'un organe important.

4°. Les causes agissent directement sur le cerveau. Celles qu'on nomme sympathiques ne le sont pas, et sont les effets des premières.

5°. La terminaison naturelle de la folie, lorsqu'on n'en meurt pas, est une atonie, une paralysie du cerveau.

No-

---

(1) De la folie, pag. 75.

Notre auteur poursuit ainsi :

Les symptômes cérébraux peuvent exister seuls, et sans la moindre altération dans un autre organe. Ils sont aussi les premiers qui se développent.

Les symptômes qui se manifestent dans les autres organes, sont toujours consécutifs, sympathiques; il y a toujours une cause morale qui les précède.

Les auteurs qui ont admis des causes pathologiques, ont pris l'effet pour la cause du mal.

Les ouvertures du corps nous instruisent négativement. Une foule d'altérations organiques sont le résultat de puissances destructives qui entourent le corps, et qui sont indépendantes de l'aliénation mentale.

Georget finit par dire, que la folie est toujours idiopathique, et quand elle nait de causes sympathiques, qu'alors l'altération de l'esprit appartient au délire aigû.

On conçoit qu'il ne peut y avoir de délire sans une altération dans les fonctions de l'entendement; il est également vrai, quoique moins généralement, que l'insomnie, la céphalalgie accompagnent le désordre mental; mais, que les causes de la folie agissent toujours directement sur le cerveau; que cette maladie est invariablement idiopathique; que les symptômes primitifs appartiennent toujours, au désordre intellectuel; et, qu'en tout cas, il y a une cause morale qui les précède,

sont

sont des questions que je suis loin de pouvoir résoudre par l'affirmative, et voici mes raisons.

L'harmonie dans toutes nos parties organiques imprime au moral, des idées de quiétude et de bien-être: pour peu que les fonctions soient dérangées, le moral en souffre. Un viscère malade peut tellement influencer le cerveau, que l'homme qui y est en proie, reconnait tout le danger de sa position; par exemple dans un vice organique du cœur.

Le vin, le café, l'opium, les poisons, le tabac, la belladonne, la pomme épineuse, troublent, plus ou moins fortement, le moral des personnes qui usent de ces substances.

La puberté change le moral; elle y fait naître de nouveaux chainons d'idées.

Un estomac trop chargé produit les rêves.

L'excès du coït énerve la mémoire.

L'accouchement, même la grossesse, affectent singulièrement l'intelligence et les passions.

Le chatouillement des pieds produit le rire, la colère, la fureur.

Donc, le moral est influencé par d'autres causes que celles qu'on nomme morales. Un changement survenu dans la vitalité des viscères peut donc changer l'ordre des idées. Mais, me dira *Georget*, ce sont là des cas physiologiques, et si la folie est sympathique, ce ne sera plus qu'un délire aigu; mais, pourquoi ce délire aigu des maladies graves? Si *Georget* convient qu'une altération de la sensibilité de quelque viscère autre que le cerveau,

veau, puisse engendrer le délire aigu, pourquoi ne pas admettre que ce même changement dans la manière d'exister de ce viscère ne puisse être de longue durée, et donner lieu à un délire également chronique. Que fera-t-il de cette femme qui, devenue aliénée par un cancer au sein, récupéra la raison à la suite de l'extirpation de son mal? (Cette histoire est rapportée par *Lafontaine* dans un mémoire lu à la société de *Gœttingue*). N'a-ton pas vu, au rapport de *Chrichton* (1), la manie survenir à une entorse, à la fracture d'un os, par une balle logée au milieu des muscles extérieurs du corps? Le Docteur *Daudebertieres* rapporte (2) l'histoire d'un jeune homme atteint de manie, à la suite d'une excroissance carcinomateuse qu'il portait à la première phalange du doigt annulaire: on fit l'amputation du doigt, et la folie disparut. Je pourrais rapporter ici les altérations du foie, du tube alimentaire, et d'autres, qui donnent lieu au trouble intellectuel; mais réservant ces considérations pour des articles suivans, je veux seulement faire voir, d'une manière générale, qu'il y a des causes sympathiques en état de produire la folie. Tant d'exemples nous montrent, à chaque pas, l'influence de nos tissus organiques sur le moral, et la physiologie, qu'on doit toujours prendre pour point de départ, quand il s'agit de maladies, démontre com-

(1) Into the Nature of ment. Derang.

(2) Journal Complémentaire du dict. des scienc. méd.

combien est grande l'influence du physique sur le moral. Un cœur gros et volumineux coïncide toujours avec la valeur et le courage : un foie grand, une sécrétion de bile abondante, dispose aux idées tristes et sombres, à la contemplation, au calcul, à l'attention : on connait combien les individus sanguins sont, au moral, différens des bilieux ; ceux là ont des idées promptes et vives, des passions fougueuses et gaies ; ceux-ci les idées plus concentrées, plus abstraites. Le bilieux pense avec plus d'énergie ; il a les passions plus fortes, mais elles sont moins bruyantes ; toute son intelligence offre une énergie plus prononcée.

Plus que dans toute autre maladie, on doit, dans la folie, distinguer la cause de l'effet. La fréquence des pulsations cardiaques, dans une inflammation partielle, n'est pas un indice que le siége du mal est dans le cœur ; elle dénote seulement que le cœur souffre, et le même raisonnement est applicable à la folie ; et, si le cœur, l'estomac, l'utérus, ou un autre organe, est placé sous l'influence des sympathies, par quelle loi d'exception pourrait-on en exclure le cerveau ?

Si nous reconnaissons, comme cause de folie, des altérations organiques autres que celles du cerveau, nous sommes également convaincus que les vices organiques des viscères peuvent être un effet de l'aliénation mentale, ou constituer, comme le dit fort bien *Georget*, une maladie étrangère à la folie.

Les sympathies sont la voie par où le cerveau agit

agit sur les viscères, et par où les viscères agissent sur cet organe. C'est la raison pour laquelle le cerveau peut recevoir des sensations morbides sympathiques, et peut en donner à son tour. Les organes avec lesquels il est intimement lié lui transmettront avec le plus de facilité ces maladies; ce seront aussi ces organes qu'il influencera, à son tour, le plus aisément. Si le saisissement me fait pâlir, si la honte injecte les capillaires de mes joues, et fait palpiter mon cœur, si une joie subite suspend mes digestions, augmente ou diminue mes excrétions alvines, pourquoi ne serait-il pas également possible que ces mêmes passions, ou d'autres qu'enfante le délire, agissent sur les viscères, dans la folie.

La plupart des aliénés doivent être considérés comme des hommes en passion; ils sont, par conséquent, sujets à toutes les aberrations que ces troubles de l'ame sont en état de produire dans les viscères. Soit que la colère, la joie, la fureur, le chagrin, se développent chez un homme sain d'esprit, soit que ces mêmes passions proviennent d'une aberration de l'intelligence, l'effet est toujours de même nature; ce sera, toujours, le cerveau influençant les autres viscères, et rien n'empêchera que cette influence morbide n'y exerce de grands ravages. C'est pour ce motif qu'un nombre considérable d'altérations viscérales doit être envisagé comme une conséquence de l'aliénation mentale même. Quand je vois un individu qui a perdu la raison par suite d'un chagrin, de la per-

te d'un bien, d'une épouse, d'un enfant ou d'une autre cause de cette nature; quand, dis-je, cet individu n'a présenté, avant l'action de ces causes morales, pas la moindre altération dans le mode d'être de ses organes, et que je trouve, à son décès, un vice du cœur, un engorgement de la rate, du foie, ou d'un autre viscère, ne dois-je pas en déduire que c'est à des suites de la folie que j'ai à faire, et non à la cause de cette maladie? Toute violente passion, comme nous venons de le dire, a pour effet général, d'agiter fortement la circulation du sang. Tantôt une contraction violente du cœur fait arrêter le sang dans le système veineux: c'est le cas de la frayeur; tantôt le spasme vasculaire occupe la surface cutanée; les fluides s'accumulent à l'intérieur des cavités, et les viscères les plus perméables, les plus flasques, reçoivent ce que la peau avait coutume de contenir: de là, les engorgemens, les rougeurs du tube alimentaire, les vices organiques du foie, des poumons &c. Dans d'autres cas, toute la circulation du sang est vivement agitée; ce fluide circule avec vitesse; le cœur se dilate et se contracte avec énergie; la surface cutanée est rouge et injectée: c'est le cas de la colère, des affections de l'ame chaudes et violentes. Quelques passions semblent se diriger sur une partie organique de préférence: dans la haine, le mépris, la vengeance, l'orgueil, l'amour, et la fureur, des sensations douloureuses se font sentir à l'épigastre, et la bile est fournie plus abondamment dans tout accès de colère.

Cé-

Cependant, on ne peut pas envisager exclusivement ces déterminations viscérales; car, pour peu que les passions soient violentes, on les voit influencer tout le système ganglionnaire.

Ce que je viens de dire n'est applicable qu'à certaines aliénations mentales, telles que la manie: la folie qui n'a pour caractère que des actes intellectuels paisibles, le calcul, le raisonnement, par exemple, ne peuvent porter cette influence morbide sur les viscères. Les aliénés qui se croient heureux, qui sont toujours gais, qui vivent dans les délices, qui semblent tout payer par des bienfaits, se rangent encore dans cette cathégorie. La plupart des idiots, et des aliénés en démence, y trouvent également leur place.

Revenons à *Georget*.

Georget dit, comme nous avons vu, que l'organe intellectuel se dérange toujours le premier (1).

Cette assertion est-elle généralement vraie?

Si elle est exacte, *Pinel*, et nombre d'autres médecins, tels que *Amard*, *Esquirol*, *Prost*, et *Villermay*, ont dû professer des erreurs. Ces auteurs ont établi que le trouble mental a souvent pour symptôme précurseur un dérangement dans les fonctions des viscères. Tous nous ont dépeint cette chaleur d'entrailles, ce resserrement à l'épigastre, ce dérangement dans les digestions, comme avant-coureurs de l'explosion d'un accès de manie.

Nous

(1) De la folie, pag. 240.

Nous avons été à même de nous assurer de la vérité de cette observation, et nous aurons encore occasion de revenir sur ce sujet.

Concluons de ce qui précède,

1°. que l'aliénation mentale doit toujours être envisagée comme une maladie des organes de l'intelligence.

2°. Que les causes de la folie, comme dit le Docteur *Esquirol*, n'ont pas toujours une action directe sur le cerveau; mais qu'elles peuvent l'exercer sur des organes éloignés. Tantôt les extrémités du système nerveux et les foyers de sensibilité, placés dans diverses régions; tantôt le système sanguin et lymphatique, l'appareil digestif, le foie et ses dépendances; tantôt les organes de la reproduction peuvent être le siége de la *cause* de l'alienation mentale, mais non celui de la maladie même.

3°. Que plusieurs lésions des viscères peuvent être l'effet de l'aliénation mentale; c'est-à-dire que l'encéphale peut communiquer une action morbide à d'autres appareils organiques.

4°. Que les révolutions dans les viscères sont parfois indépendantes de l'aliénation mentale, et constituent des maladies accidentelles.

5°. Que les troubles dans d'autres organes que le cerveau, comme le dit *Georget*, ne sont pas constans.

6°. Que nous croyons que la disposition morale

vers

vers la folie entre, pour beaucoup dans la production de cette maladie; mais qu'on ne peut, d'après *Georget*, appliquer ce principe à toutes les aliénations mentales indistinctement; puisqu'il y a des cas, où cette maladie se développe sans la moindre prédisposition héréditaire, et chez des individus remarquables par la justesse de leur entendement, ou la pureté de leur raison.

ÉTUDE DES ORGANES THORACHIQUES DANS L'ALIÉNATION MENTALE.

Poumons.

Au rapport du Docteur *Esquirol* (1), les maladies des organes thorachiques sont, dans l'aliénation mentale, comme deux sont à huit; et *Georget* assure qu'il a trouvé, sur plus des trois quarts des cadavres d'aliénés ouverts par lui, des affections organiques des poumons: telles que des pneumonies chroniques, la suppuration, ou l'état tuberculeux de ces organes.

Il est à supposer que, dans le plus grand nombre de cas, ces maladies doivent être considerées comme accidentelles au trouble intellectuel.

Il y a cependant des circonstances où il est facile

(1) Art. Folie du dictionnaire des scienc. médic.

cile de reconnaître une influence particulière du cerveau sur les poumons, et de ces organes sur le cerveau. On a vu la phthisie arrêter le cours de la folie, et la folie se développer dans le cours de la phthisie. Mais je réserve les considérations qui ont rapport à ce phénomène pour un autre article. Nous allons parler du

Cœur.

Nasse (1) vient de fixer l'attention des médecins sur les altérations organiques du cœur dans l'aliénation mentale. Il a réuni toutes les notions émises, à cet égard, dans les temps anciens et modernes; et ce qu'il a dit sur ce sujet porte le sceau d'un savoir peu commun. Depuis long-temps, on avait trouvé des vices organiques au cœur, dans les corps des individus qui ont succombé à l'aliénation mentale; mais tout avait été décrit vaguement, ou se bornait à des notions éparses. On faisait une autopsie; on découvrait un vice des viscères dans le cadavre; et presque toujours la recherche de la véritable origine de cette altération était passée sous silence. *Senertus* (2) parle de vices organiques du cœur dans la folie. *T. Bartholin* s'attache particulièrement à décrire la défectueuse po-

(1) Voyez Archiv. f. med. Erfahr. und Zeitsch.
(2) Lib. II. inst. p. 111. sect. 2. c. 4.

position du cœur, dans quelques cas de trouble intellectuel (1). *Regnier*, et *Cattier*, ont observé le même phénomène. *Forestus* (2), *Lieutaud* (3), *Sœmmering* (4), *Cruishank* (5), *Severinus*, *Wepfer*, *Greding*, et d'autres, ont parlé d'altérations organiques du cœur dans la folie, mais d'une manière très superficielle. Quelques observateurs ont mieux joint le raisonnement à l'experience, sans qu'on puisse cependant affirmer que des argumens décisifs aient été rapportés sur cet article. On a trouvé, dans quelques cadavres d'aliénés, de mauvaises configurations ou des vices organiques du cœur; mais tout ce qu'on rapporte à ce sujet se borne presque toujours à la seule description de ces affections: le reste n'est plus que conjecture, et les mêmes observations que nous avons faites sur les causes et la suite de la folie, (art. cerv.), trouvent place ici.

Les maladies du cœur sont-elles, dans l'aliénation mentale, causes ou effets; ou bien, ne sont-elles qu'accidentelles au trouble intellectuel?

Tous les auteurs qui ont décrit les altérations de cet organe, paraissent avoir passé légèrement sur cet

---

(1) *Nasse* Zeitsch.

(2) Lib. X. obs. 12.

(3) Hist. anat. Vol. II. N. 448, 456, 493, 507, 619, 624, 705.

(4) Notes à Baillie, N. 1.

(5) Neueste Beytrage.

cet important article. *Bonet*, par exemple, nous parle de sécheresse du cœur dans l'aliénation mentale; de ramolissement considérable; d'aridité de cet organe (1). Il a trouvé un anévrisme de l'artère sous-clavière droite (2), dans un individu mort d'aliénation mentale. Mais tous ces récits laissent un grand vide: ils ont le mérite d'exciter la curiosité, mais n'apprennent rien, quant à la cause du mal. *Hermogènes de Tarse*, après avoir enseigné, dit-on, la Rhétorique à quinze ans, et après avoir composé, à dix-huit, plusieurs ouvrages, oublia tout ce qu'il savait, à vingt-quatre. Il mourut, et on trouva à l'ouverture de son cadavre, le cœur d'une grandeur prodigieuse: on a ajouté que cet organe était velu (3). Ce récit, comme on voit, est peu satisfaisant. *Frank* (4), en donnant le cas d'un cœur dilaté et enflammé rencontré dans le cadavre d'un criminel, tombe dans le même écueil: en effet, l'existence de ces maladies ne prouve rien pour l'aliénation mentale, ou pour l'influence du cœur sur les fonctions intellectuelles. *Nasse* (5), pour établir cette influence du cœur sur le cerveau, rapporte une observation de

---

(1) Voyez sepulc. obs. 5, 7, 8. sect. IX. obs. 15. T. I. p. 233.

(2) Obs. 38.

(3) Encyclop. méthodiq. art. aff. de l'ame.

(4) Epitom. du curand. Homin. morb. pag. 175.

(5) Zeitsch. 1818. St. 1.

de *Cox:* il s'agit d'un homme qui, avec un pouls de quarante pulsations, était à moitié mort; à cinquante, mélancolique; à soixante-dix, parfaitement raisonnable, et à quatre-vingt, maniaque. Eh bien, je demande si cet individu était mélancolique, raisonnable, et maniaque, parceque son pouls avait plus ou moins de pulsations; ou si son pouls avait quarante, cinquante, soixante, ou plus de pulsations, seulement parceque le moral influençait le système circulatoire?

Depuis quelque temps, on a beaucoup parlé de sécheresse, de mollesse, de grandeur de volume du cœur: combien tout médecin, à qui les ouvertures cadavériques d'aliénés, et d'autres malades sont familières, ne doit il point s'étonner de pareilles assertions! Le Docteur *Romberg* de Berlin (1) a fait l'ouverture cadavérique de sept aliénés, et sur cinq de ces individus, il a trouvé une mollesse extraordinaire du cœur; chez un autre, il a rencontré une atrophie complète du ventricule aortique. Mais si j'examine le cœur de vingt personnes mortes n'importe de quelle maladie, il ne me sera nullement difficile d'y trouver, soit une mollesse, soit une sécheresse ou tout autre état non naturel. Tant de modifications se présentent dans la structure de nos tissus, et les derniers momens de la vie y apportent des changemens si inattendus, qu'il est, parfois, très difficile de connaître ce [illegible] qui

(1) Zeitsch. von *Nasse.* 1822.

qui appartient à l'état naturel ou à la maladie. Celui qui est habitué à voir des corps morts a seul le droit d'en juger. Il en est autrement de l'atrophie du ventricule aortique dont parle le Docteur *Romberg*: c'est une maladie qui se reconnait facilement: aussi *Marchal* l'a-t-il trouvée souvent dans les cadavres des hommes qui ont succombé à la folie; et l'extrême atrophie des deux ventricules est, selon lui, un phénomène qui n'est pas rare dans l'aliénation mentale. Avec plus de notions sur l'origine du mal, ces observations seraient d'un vrai mérite.

On est donc encore bien éloigné de pouvoir dire quels sont les vices organiques du cœur qui peuvent être considérés comme causes d'aliénation mentale, ou quels sont, d'un autre côté, les désordres intellectuels qui produisent un tel état du cœur. Les raisonnemens qu'on a faits à cet égard, sont ingénieux, mais peu de faits positifs viennent à leur appui. Sans notions préliminaires sur les causes du mal, à quoi sert une autopsie cadavérique quelconque? Si je trouve un rétrécissement, une augmentation de volume, une inflammation, une ulcération du cœur, dans le cadavre d'un aliéné, ai-je bien le droit, par ce seul aperçu, et parceque ces affections se présentent dans cet individu, d'en déduire que le désordre de l'esprit soit la cause, ou l'effet de la folie? Il est de fait qu'un grand nombre de maladies du cœur existent sans altération au moral; il est aussi de fait que nous trouvons beaucoup d'aliénés chez lesquels le

cœur

cœur n'offre aucun changement dans sa structure. Ces verités suffisent pour nous prémunir contre toute erreur. Pourquoi une maladie du cœur ne pourrait-elle exister dans l'aliénation mentale, et être indépendante de cette affection? d'ailleurs connait-on bien les causes des maladies du cœur, et n'attribue-t-on pas souvent au cerveau, ce qui dérive d'une autre cause? Un vice du cœur ne peut-il pas être l'effet de l'influence morbide d'un organe autre que le cerveau? Les efforts de respiration chez les aliénés, les mouvemens que ces malades se donnent, les longues inspirations qu'ils effectuent, toutes ces actions ne laissent-elles pas entrevoir de grands obstacles dans la circulation pulmonaire, qui entrainent à leur suite, des maladies du cœur? Ces affections sont purement accidentelles.

On a cru rendre cette question moins obscure, en alléguant que, parfois, on trouve dans l'aliénation mentale des symptômes qui appartiennent aux maladies du cœur; que la tristesse et l'abattement, si familiers à la folie, sont particulièrement propres à ces maladies; qu'il n'est pas rare de rencontrer dans la folie, comme dans les maladies du cœur, des syncopes, des morts apparentes, une pâleur subite, des frissons alternant avec des bouffées de chaleur; et que les aliénés rapportent parfois à la région du cœur un sentiment de malaise, qui leur est difficile à décrire etc. Mais de pareils argumens sont de peu de valeur. Si l'on trouve la tristesse et l'abattement dans les maladies

du

du cœur, elles sont également du domaine de toute maladie, de tout vice organique. La mort apparente, la syncope, la pâleur subite, sont des phénomènes rares dans l'aliénation mentale; et quant au sentiment d'anxiété que quelques aliénés rapportent à la région du cœur, c'est un des symptômes les plus illusoires de tous. Si le malade éprouve un sentiment désagreable au cœur, il ne donne pas la certitude que, ce que lui nomme *son cœur*, le soit en réalité. Cette souffrance n'appartient-elle pas plutôt à une altération du nerf grand sympathique abdominal, et notamment du plexus solaire? On dit: le cœur me fait mal, il s'épanouit de joie, il est navré de douleur, soulagé d'un fardeau; mais ces expressions ne se rapportent-elles pas à toute la région épigastrique?

Si nous faisons voir ici les points où la théorie de l'influence morbide, entre le cœur et le cerveau, parait défectueuse, il est nécessaire de produire également tout ce qui vient à l'appui de ce point de doctrine: On a dit avec justesse, que c'est du choc des opinions que doit jaillir la lumière. Cette méthode de raisonner est celle que nous avons adoptée dans tout le cours de ce mémoire. Nous demanderons donc:

Y a-t-il une influence physiologique et morbide du cerveau sur le cœur?

D'abord, la disposition du nerf de la huitième paire; celle du grand sympathique relativement au cœur; l'entrelacement des extrémités de l'un, avec les

les plexus de l'autre; l'épanouissement de ces nerfs dans le cœur; l'origine de la huitième paire dans le cerveau; la communication du cerveau avec le grand sympathique; toutes ces dispositions, dis-je, nous font voir un flux nerveux entre le cerveau et le cœur. La huitième paire nous fournit l'idée d'une direction du cerveau vers le cœur: le grand sympathique, celle d'un mouvement du cœur vers le cerveau.

Si les autopsies cadavériques, en démontrant, dans quelques cas de folie des vices organiques du cœur, n'ont pas produit des résultats satisfaisans, il n'en est pas moins vrai, que l'existence de ces désorganisations n'est pas indispensable pour admettre l'influence réciproque du cerveau sur le cœur, ou de celui-ci sur le cerveau: un trouble dans les fonctions des nerfs peut en être seul la cause. C'est ainsi que nous n'avons pas besoin de squirre au pylore, d'inflammation de la muqueuse gastrique, pour prouver la sympathie entre l'estomac et l'organe encéphalique.

Personne ne révoquera en doute que le moral influe puissament sur les organes internes, et que le cœur n'est, aucunement, étranger à ce phénomène. Quelques cas pathologiques laissent voir cette influence dans tout son jour. Un anatomiste d'illustre mémoire nous a laissé l'intéressant récit d'un individu chez qui un violent chagrin exerça la plus facheuse influence sur le cœur: un homme respectable, dit *Har-*

vée

vée (1), éprouva un sensible affront de la part d'un dignitaire; dans l'impuissance où il était de s'en venger, il renferma dans son *cœur* les violens emportemens qu'aurait, en toute autre occasion, provoqué cette injure: une cruelle oppression de poitrine, jointe à une douleur obtuse dans la région du cœur, en fut bientôt le résultat: le malheureux y succomba. On fit l'ouverture du cadavre, et le cœur avait tellement augmenté de volume, qu'il égalait, en grosseur, un cœur de bœuf; ce viscère, ainsi que l'aorte, étaient gorgés de sang.

On trouve, dans les *Miscellanea curiosa* (2), ce récit de *Vater:* un militaire donne rendez-vous à une fille qu'il aimait vivement; ne la voyant point arriver à l'heure convenue, il se lève, se promène, s'arrête, et la voit enfin venir à sa rencontre; il vole à elle, l'embrasse, jette un cri de douleur, et expire aux pieds de son amie. On fit l'ouverture du cadavre, et une transudation considérable de sang se fit apercevoir dans le sac du péricarde. L'auteur de ce récit ajoute que ce fluide avait transudé à travers les parois du cœur. *Fernel* parle d'une femme qui tombait en syncope, chaque fois qu'elle entendait un son un peu fort.

On ne saurait donc nier cette influence des pas-

(1) Exercit. anatom. 3.

(2) Décad. 3, an 9, pag. 293.

passions sur le cœur. Comme nous devons encore revenir sur cet article, il suffira d'ajouter ici, que, dans la tristesse, dans toutes les passions nommées froides par les anciens, le sang se concentre à l'intérieur, et, par conséquent, est susceptible de produire des distensions, et d'autres maladies du centre de la circulation.

Nombre d'aliénés, avons-nous déja dit, ne présentent pas le moindre signe d'affection morbide du cœur.

On peut ajouter, que des maladies du cœur peuvent exister chez les aliénés, sans qu'ils en offrent le moindre indice (1): circonstance qui fait présumer que les altérations du cœur ne se forment parfois que pendant le cours de l'aliénation mentale. Alors, le centre de perception est fermé pour les souffrances, et ne peut plus laisser voir les désordres qu'il dépeint, si bien, dans l'état de santé morale de l'individu.

Voilà pour ce qui est de l'influence du moral sur le cœur: voyons maintenant *l'influence de cet organe sur le moral.*

Corvisart (2) nous fait entrevoir l'influence du cœur sur les opérations de l'entendement: à la troisième période de l'anévrisme du cœur, dit cet auteur, le malade est souvent pris de délire furieux.

J'ai traité un individu atteint d'hydropisie du pé-

(1) *Nasse. Marchal.*

(2) Essai sur le maladies du cœur, 2e édit.

péricarde qui, de temps-en-temps, était sujet à une espèce de délire joyeux.

Nasse dit (1) que l'aliénation mentale est parfois le résultat d'une inflammation du cœur. Il s'appuie sur le témoignage de *Salius Diversus*, *de Davis*, *de Kreisig* et *de Testa*. Il assure que le trouble intellectuel est ici la suite de l'affection du cœur, parceque dit-il les ouvertures de corps ont prouvé que le cerveau n'a pas offert la moindre trace d'inflammation, ou de vice organique.

Le même auteur a connu un jeune homme (2) qui, six ans de suite, montra les indices les plus marquans d'une maladie du cœur : au bout de ce temps, une mélancolie se déclare ; le malade est d'une inquiétude extrême, se croit empoisonné, et reste dans cet état, plus de trois ans.

D'après la remarque de différens écrivains, les maladies du cœur seraient susceptibles d'imprimer au moral des altérations d'un caractère distinctif, et plus ou moins invariable. On a cru observer que le désir de la vengeance, la propension au crime, au suicide, au vol, à verser le sang, et les violentes passions, sont particulièrement propres aux maladies de cet organe.

Nasse a réuni, avec un soin extrême, toutes les observations relatives à cette modification du mo-

(1) Archiv für med. Erfahr. Jul. Augst. 1817, pag. 171.
(2) Archiv für med. Erf. 1817.

moral, dans les maladies du cœur (1). Ces remarques se trouvaient citées d'une manière éparse, dans différens ouvrages, et c'est un grand service rendu à la science que de les avoir réunies en un seul corps.

Amatus le Portugais (2) rapporte l'autopsie cadavérique faite sur un individu qui avait été remarquable de son vivant par une propension au vol et aux querelles, et chez qui on a trouvé le cœur couvert d'excroissances capillaires.

Scultetus et *Bonet* ont vu des cas semblables. Ce dernier a trouvé dans le cadavre d'un bandit différentes incrustations pierreuses au cœur: cet homme avait été sujet à de fortes palpitations du cœur (3).

Larrey a trouvé la position inverse de tous les organes thoraciques sur un homme condamné aux galères.

Béclard et *Cloquet* (4) citent le cas d'une autopsie faite sur le cadavre d'un criminel, dans lequel ils ont trouvé la veine cave supérieure bifurquée.

Bartholin et *Haller* avaient déja fait la même remarque. Le premier a trouvé le cœur divisé en deux, de manière que les deux ventricules étaient isolés l'un de l'autre. *Haller* parle de deux voleurs, chez qui le cœur offrait une position inverse (5).

P.

---

(1) Zeitsch. H. 1. S. 58.

(2) Curat. medic. VI. curat. 65.

(3) T. I. pag. 82.

(4) Bulletin de la faculté de médecine de Paris. 1816.

(5) Element. phys. Vol. I. pag. 304. et de part. homin. fab. Vol. II. pag. 83.

P. Frank (1) a découvert dans le cadavre d'un individu qui avait subi la peine capitale, une inflammation du cœur jointe à un état anévrismal du même organe.

Testa (2) dit qu'il a vu, à différentes reprises, dans des cadavres de criminels, le cœur couvert d'une fausse membrane. Il a observé que, dans ces cas, cet organe était remarquable par rapport à son extrême dureté.

Les observations qu'on a recueillies pour constater l'altération du cœur dans le suicide, ne sont pas moins nombreuses.

Lieutaud (3) rapporte le cas d'un homme qui s'était suicidé, et chez qui le cœur était d'une petitesse remarquable.

Le Dr. *Thyssen* d'Amsterdam a trouvé cette petitesse accompagnée de dureté chez une garde-malade d'une taille gigantesque, qui s'etoit percée le cœur après une légère querelle. Il possède le cœur d'un suicide remarquable et par une vie dereglée, et par la position droite du cœur, dont les ventricules et grandes vaisseaux offraient des ossifications partielles.

Duvernay donne une observation du même genre.

Osiander (4) parle de l'inflammation du cœur dans le suicide.

Un

---

(1) De curand. homin. morb. Lib. II. pag. 175.

(2) Vol. III. pag. 422.

(3) Observ. anatom. obs. 454.

(4) Dans son traité du suicide.

Un élève en pharmacie, dont parle *Corvisart* (1), depuis plusieurs années sujet à de profondes inquiétudes, s'empoisonna par l'opium: on trouva, à l'ouverture du corps, un vice organique du cœur. Le symptôme caractéristique de la troisième période de l'anévrisme du cœur, est remarquable, au rapport de cet auteur, par un désir que le malade éprouve de voir finir son existence.

Sennert (2), *Meckel* (3), *Testa* (4), et d'autres, ont également eu occasion de rencontrer les vices organiques du cœur dans le suicide.

Nasse (5), rapporte que les maladies du cœur sont fréquentes dans la maladie bleue, et que les enfans atteints de cette affection, sont remarquables par des accès d'emportemens de colère. *Sandifort*, *Obet*, *Farre*, *Bertholetti*, et *Kreisig*, ont fait la même remarque.

Les emportemens de colère et l'impatience sont encore, d'après *Corvisart*, les indices d'un anévrisme du cœur.

Le Docteur *Romberg* de Berlin (6) a donné ses

(1) Ouv. cité, pag. 45.

(2) Pract. medic. L. II. pag. 2. c. 15. pag. 703. edit. Lugd.

(3) Mémoires de l'académie de Berl. 1775. pag. 76.

(4) Della malat. de cuore, Vol. II. pag. 176.

(5) Archiv für medecin Erfah. 1817.

(6) *Nasse* Zeitsch. 1822. Heft 1.

ses soins à une femme qui éprouvait une forte douleur dans la région du cœur, laquelle s'étendait jusque dans l'épaule du coté gauche; cette douleur revenait par paroxismes, et la malade avait, lors de l'exacerbation de ses souffrances, un penchant irrésistible au meurtre: tantôt elle désirait vivement d'immoler ses plus chers amis; tantôt elle dirigeait ses funestes desseins sur son propre individu.

Nos connaissances, cependant, n'en sont pas encore à pouvoir établir si un caractère spécial d'aliénation mentale est propre aux maladies du cœur; il est même à supposer, s'il est vrai que les affections de cet organe donnent lieu à la folie, que le désordre mental doit varier suivant la nature de ces maladies. Une inflammation du cœur ne produira point, dans l'entendement, les mêmes aberrations qu' y déterminerait une névrose de cet organe: la folie qui résulterait d'un anévrisme de l'aorte ou du ventricule ganche, devra encore être d'une autre nature.

Concluons de tout ce qui précède sur les altérations organiques ou dynamiques du cœur:

1°. que quelques phénomènes démontrent une influence du cœur sur le cerveau:

2°. que l'influence qui a lieu du cerveau vers le cœur, est plus évidente et mieux connue que celle du cœur sur le cerveau:

3°. comme les maladies du cœur sont rares, qu'il est à supposer que la folie, qui nait de

ces

ces affections, doit égalcment être peu commune :

4°. les maladies du cœur etant la suite fréquente de fortes commotions morales, nous devons croire, que, si l'on rencontre ces affections dans la folie, elles y sont, dans le plus grand nombre de cas, l'effet de l'aliénation mentale, c'est-à-dire d'une influence du cerveau sur le cœur :

5°. que tout ce qui a rapport à cette influence mutuelle du cerveau et du cœur est assez bien prouvé physiologiquement, mais que l'art manque encore de faits nombreux et bien décrits, qui démontrent que les maladies du cœur appartiennent réellement à l'aliénation mentale, et ne sont point l'effet de quelques causes accidentelles :

6°. que les maladies du cœur sont parfois, au rapport de quelques auteurs dignes de foi, accompagnées de manie ou de délire ; mais qu'un grand nombre de faits pourraient également attester que ces maladies parcourent leurs périodes sans la moindre altération au moral :

7°. qu'il s'agit encore d'établir, lorsque les maladies du cœur donnent lieu à la folie, quelles sont les affections de cet organe qui la produisent ; quels en est la nature, le caractère &c.

8°. que les variations de volume, de consistance, de sécheresse, ou de flaccidité du cœur

 sont

sont des dispositions qui ne donnent pas toujours des résultats positifs sur l'état morbide de ce viscère, ou sur la variation dans la structure de nos organes, et les modifications qu'y apporte la mort:

9°. qu'on ne nous a pas encore démontré, avec justesse, si quelque altération morale ayant des attributs particuliers, comme le suicide, les passions violentes, la tendance à l'emportement, aux crimes, au meurtre &c. appartiennent particulièrement aux maladies du cœur:

10°. que les symptômes généraux appartenant aux maladies du cœur sont fort illusoires; que, cependant si ces symptômes ont existé avant l'aliénation mentale, et si l'autopsie cadavérique confirme, sur le même sujet, l'existence d'une maladie du cœur, ils sont alors un objet de grande importance:

11°. que sans cette dernière condition les symptômes de maladie du cœur ne mènent à aucun résultat satisfaisant, parceque les sensations que le malade rapporte au cœur, appartiennent également au centre épigastrique, et parceque les lésions dans la respiration peuvent dépendre d'une maladie des poumons: toutes choses égales d'ailleurs, de fortes palpitations, une irrégularité dans le pouls seront les indices les plus surs de maladie du cœur:

12°.

12°. que, cependant, les maladies du cœur peuvent être, dans la possibilité des choses, une simple névrose, et ne laisser après la mort, la moindre trace de leur existence :

13°. que, dans ce cas, il sera toujours difficile de distinguer les altérations qu'elles produisent au moral, des affections nerveuses de l'estomac.

Si les considérations dans lesquelles je viens d'entrer sur les maladies du cœur, sont plutôt négatives que positives ; elles démontrent l'état de la science relativement à cet objet. En marchant dans le labyrinthe d'un mystérieux enthousiasme, la vérité est éclipsée ou obscurcie, et cette maxime de jurisprudence, que la vérité du témoignage doit être plus évidente que le soleil qui nous éclaire, devrait être constante en médecine plusque dans aucune science.

DE L'ABDOMEN DANS L'ALIÉNATION MENTALE.

Notre horizon s'éclaircit. Nous aurons peu à disputer ici, sur l'existence réelle de tel ou tel phénomène : l'expérience d'un grand nombre d'années est là pour attester de nombreuses vérités. Nous n'aurons qu'à parler sur quelques conclusions.

La sympathie physiologique et morbide entre le cerveau et les viscères abdominaux, est un phé-

 no-

nomène qui n'est plus susceptible de la moindre contestation. *Hippocrate* reconnut déjà, de son temps, cette influence admirable. Dans différens passages de ses écrits, ce rare talent laisse voir les ressources que l'art peut tirer de la connaissance d'un point de doctrine aussi important.

Vint un homme non moins extraordinaire que savant qui, bouleversant toute la science médicale, fit connaître l'influence des viscères abdominaux sur l'encéphale, d'une manière dont on chercherait en vain des exemples dans ses devanciers.

L'idée lumineuse de *van Helmont* sur le centre épigastrique a été rendue plus intelligible, plus correcte, par *Bordeu*, *Barthez*, *Fouquet*, et *Cabanis*. *Bichat*, cet immortel génie, a trouvé dans les écrits de ces grands hommes le germe du sublime article (1) qu'il a consacré à l'étude du centre épigastrique.

Les fonctions du cerveau sont-elles dérangées ou abolies, presque au même instant, la digestion, la sécrétion de la bile, du suc pancréatique, de l'urine et celle de la surface muqueuse du tube alimentaire, éprouvent des changemens notables. On connaît la facheuse influence des passions sur ces fonctions, celle non moins pernicieuse d'un travail outré de l'intelligence, d'une lésion de structure du cerveau. N'avons-nous pas tous, et main-

(1) Dans son ouvrage sur la vie et la mort.

maintefois dans la vie, éprouvé de ces fortes sensations que le cerveau reçoit, mais qui vont retentir dans le bas-ventre: c'est un éclair qui passe par nos sens, mais qui envoie ses ravages dans les viscères abdominaux.

D'un autre côté, un estomac trop chargé appelle le sommeil, engourdit la sensibilité, éteint l'imagination, et rend notre jugement différent de ce qu'il est lorsque nous sommes à jeun. Le tube digestif change-t-il ses fonctions, est-il le siège d'une maladie, il est rare que le cerveau n'en souffre.

Certaines substances introduites dans ce système d'organes affectent spécialement les fonctions mentales: la jusquiame rend triste, sombre, mélancolique; l'opium donne de la gaité, du bien-être, excite souvent la fureur; la belladone, la digitale, et le stramoine semblent agir de préférence sur le sens de la vue. Le foie, la rate, et tout le système de la veine porte, déviennent-ils de leur état normal, les sympathies morbides du cerveau ne tardent guères à se manifester. On connaît les goûts bizarres des individus atteints de maladies chroniques des viscères abdominaux; ces appetits singuliers de manger de la craie, du charbon, et qu'on trouve dans quelques femmes enceintes, sont encore des exemples de l'influence des organes du bas ventre sur le système cérébral.

Les considérations que nous ferons bientôt sur quelques organes abdominaux, en leur particulier,

 lais-

laisseront voir la fréquence de l'altération organique de ces viscères dans le désordre intellectuel. *Esquirol*, d'après le résultat que lui a donné l'ouverture de six cents cadavres d'aliénés, assure que les maladies de l'abdomen sont très fréquentes dans la folie, et qu'elles le sont bien plus que celles du thorax.

On rencontre, dans la folie, des lésions organiques du foie, de l'utérus, de la rate, du pancréas, des phlegmasies, des altérations de tissu du tube digestif, des vers intestinaux, des maladies du péritoine &c.

Voyons encore, les symptômes concomitans de l'aliénation mentale: les organes abdominaux sont frappés d'engourdissement; presqu'insensibles à tout ce qu'on applique sur leur tissu, les venins, les stimulans se glissent en quelque sorte, sur la surface des premières voies sans les affecter; la bile, le suc pancréatique et l'urine sont moins abondans; les contractions du plan musculaire, du tube alimentaire se font lentement, ou ne se font pas du tout: de là, la constipation, la perte de l'appétit. Souvent le sentiment impérieux de la faim est totalement émoussé; les malades rejetent tout ce qu'on leur présente d'alimens, ou de boisson; parfois, il y a diarrhée, vomissement, soif extrême; dans d'autres cas, appétit vorace.

Une série de phénomènes auxquels les pathologistes ont particulièrement porté attention, c'est le sentiment pénible que quelques aliénés éprou-

vent

vent à l'épigastre. Cette anxiété précordiale se trouve souvent liée à des douleurs d'entrailles, à la cardialgie, et à d'autres névralgies.

Des desordres si bien constatés ont du naturellement fournir l'idée que l'aliénation mentale a parfois sa cause dans les viscères abdominaux. Les anciens ont particulièrement attaché de l'importance à l'étude de ces viscères dans la folie. *Arétée* de *Cappadoce* (1) mérite surtout d'être cité à cet effet. *Pinel*, *Amard*, *Prost*, et d'autres parmi les modernes, ont assez bien décrit les phénomènes qui se passent dans les organes du bas-ventre, avec cette différence que les anciens prenaient particulierement la mélancolie, et les modernes la manie pour objet de cette étude; mais, ni les uns, ni les autres, n'ont fait des recherches exactes pour connaître si le trouble abdominal, tout en s'irradiant vers le cerveau, produit le dérangement de l'esprit, ou si le trouble de l'esprit se réfléchit dans les organes abdominaux, et occasionne l'altération de ces derniers.

Il serait inexact de dire, par le même principe déja rapporté précédemment, que l'aliénation mentale a son siége dans l'abdomen; il n'y a qu'un vrai siége de la folie, et il se trouve, dans l'organe de l'entendement. Le cerveau envoie au loin, des prolongemens nerveux destinés à puiser, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur du corps, des sen-

(1) Lib. I. c. 6.

sensations: ce même organe, par une direction inverse, réfléchit, à son tour, des sensations dans les viscères, et y cause des changemens dans leurs fonctions. C'est de cette double manière que peuvent être envisagés les troubles intellectuels dont il s'agit. Tantôt c'est une modification survenue dans la digestion, dans la sécrétion de la bile, dans la fonction d'un organe abdominal quelconque, qui produit le dérangement mental: tantôt c'est le cerveau, qui affecte sympathiquement ces mêmes viscères.

Amard (1) prétend que la manie *sans délire* consiste principalement dans cette perversité d'action des viscères abdominaux; cependant, son opinion n'est étayée par aucune preuve concluante. *Pinel* a mieux tracé que tout autre les signes précurseurs de l'explosion d'un accès de manie sans délire. Le premier symptôme, au rapport de cet observateur, que ces sortes d'aliénés ressentent, est un sentiment de chaleur dans l'abdomen; ils sont constipés, et se plaignent de soif; cette chaleur monte progressivement vers la poitrine, le cou, et la figure; alors la face rougit; les yeux sont étincelans; une grande mobilité règne dans tous les muscles de la face; les lèvres sont affectées d'un mouvement convulsif; les vaisseaux sanguins se remplissent fortement; quelquefois on distingue leurs pulsations: alors le délire éclate.

La

(1) Traité analytique de la folie, pag. 27.

La succession de ces phénomènes démontre que le trouble des viscères a lieu avant que celui de l'intelligence se développe. C'est une raison pour croire qu'il est antécédent à ce dernier; mais c'est aussi tout ce que nous savons de positif sur ces phénomènes; nous n'avons, pour toute preuve, mieux vaudrait dire conjecture, que cet unique indice: le trouble des viscères qui se développe avant l'explosion du délire.

Nous ne saurions établir si cet état est exclusivement propre à la *manie sans délire*, ou s'il se rencontre pas également dans la manie proprement dite. Cette première espèce de folie est caractérisée par des passions impétueuses; l'aliéné est avide de sang; il s'engage dans le crime, et cependant sa raison ne l'a point abandonné; lui même, il voit toute l'horreur de sa position; mais il faut qu'il obéisse à son instinct, à une voix intérieure. Ceux qui ont prétendu que les passions siégeaient dans la vie organique et particulièrement dans les viscères abdominaux, en ont conclu que cet état de passion, propre à la manie sans délire, était une preuve manifeste de son origine dans les organes du bas ventre.

Si l'on avait dit, comme *Nasse* l'a avancé, que plus l'irritabilité des viscères du bas ventre est exaltée, plus l'homme est porté vers les affections violentes, tout le monde aurait compris la question. L'estomac vide suscite un état de passion, le désir des alimens; l'inflammation de cet organe prédispose à la colère, à la tristesse, à la fureur

mê-

même ; l'engorgement du système de la veine porte rend l'homme taciturne, pusillanime, mélancolique ; mais on ne peut voir dans ces phénomènes que des sensations viscèrales transmises au cerveau. Ce principe est tellement vrai, que l'exaltation même de la sensibilité prédispose, avec non moins d'énergie, aux passions fortes, quand on la rencontre dans les nerfs des sens externes. Jetons les jeux sur cette femme à caractère mobile, dont le regard est vif, le tact exquis, l'oreille délicate, et voyons si la grande impressionnabilité de ses sens ne la disposera pas à toutes sortes de passions. Interrogez son moral, et vous verrez que chez elle, les impressions qui lui viennent par les sens externes, celles surtout qu'on nomme morales, ne provoqueront pas des passions moins énergiques que les sensations viscérales. Ainsi, pour revenir à notre sujet, une modification survenue dans les fonctions des viscères abdominaux est en état de troubler la raison : mais, n'attachons pas trop de prix à cette sympathie morbide, et ne perdons point de vue les causes morales. C'est l'organe intellectuel qui reçoit, par ces causes, presque toujours les premières atteintes dans la folie. L'aliénation intellectuelle est une maladie rare chez les individus qui ont le moral peu sensible ou peu développé ; elle est encore une maladie peu commune chez ceux qui évitent tout ce qui excite les passions. Je le répète : l'influence des viscères abdominaux dans la folie est manifeste ; mais, celle du cerveau sur les viscères, n'est pas moins éviden-

dente; et *Georget* (1) a eu raison de dire que l'affection de presque tous nos organes est accompagnée de lésions sympathiques des viscères abdominaux, et notamment du tube alimentaire. Toujours, dit cet écrivain, quelques légères que les sympathies paraissent, elles débutent par la perte de l'appétit, par la soif; il y a dégoût pour les alimens, dévoiement ou constipation opiniâtre; de manière qu'à l'aspect de l'altération de ce système, nous ne devons point croire à une maladie qui soit la cause de la folie. On doit ajouter encore, que ces lésions des fonctions abdominales sont loin d'être constantes dans la manie sans délire. C'est une raison pour croire que ce délire peut avoir une toute autre cause qu'une altération dans les viscères du bas-ventre.

Nous parlons seulement ici, des organes de l'abdomen, d'une manière générale; les remarques qui concernent ces organes en leur particulier; leurs altérations morbides; le genre de délire qu'ils provoquent ou, pour mieux dire, dans lequel on les observe, vont faire le sujet des considérations suivantes. Mais avant d'étudier chaque système d'organes en particulier, disons un mot du lien qui les unit tous: j'entends parler du système ganglionnaire ou *nerf grand sympathique*.

La disposition du plexus solaire correspondant à l'endroit au quel les aliénés rapportent l'an-

(1) Pag. 173. Ouvrage cité.

l'anxiété précordiale dont nous venons de parler, fait entrevoir que c'est dans ce système nerveux qu'a lieu ce pénible sentiment. *Amard* (1) adopte cette opinion : c'est de l'altération des nerfs des ganglions et des plexus abdominaux que résulte, dit-il, l'altération des facultés affectives.

Ce système nerveux, comme nous savons, envoie, à presque tous les viscères abdominaux, des entrelacemens de filets nerveux qui, tout en accompagnant les troncs artériels, vont se perdre dans le tissu de ces organes. Une telle disposition dénote que la constipation, le dégoût pour les alimens, l'altération survenue dans la sécrétion biliaire, phénomènes qui sont tous propres à la folie, peuvent être le résultat d'une modification survenue dans la manière d'être de ces plexus nerveux.

Cette supposition prendra de la consistance, lorsque dans des individus, remarquables de leur vivant par des symptômes pareils, il ne se fait pas apercevoir à l'autopsie cadavérique, la moindre altération organique, soit abdominale soit thoracique. Un tel concours de circonstances nous donne le droit d'admettre un trouble nerveux des viscères abdominaux dans la folie. Si l'aliénation mentale et les phénomènes sympathiques qui l'accompagnent, viennent par accès, laissent des momens lucides, pendant lesquels l'intégrité des fonc-

(1) Ouv. cité. pag. 27.

fonctions viscérales est parfaite; si en même temps il y a absence de tout symptôme inflammatoire, de vice organique, d'obstacle à la circulation des fluides, alors, nous avons des raisons de croire, avec Amard, et d'autres, que ce système nerveux est le siège de quelque altération qui fait changer le mode d'être des viscères du bas-ventre.

Il est à supposer que le nerf grand-sympathique, de concert avec la huitième paire, est le conducteur par où les viscères abdominaux envoient leurs influences physiologiques et morbides au cerveau. Cet abattement, ce défaut de courage, cet esprit de minutie, ce soin extrême de la santé, cette fluctuation entre l'espoir et la crainte, ces chimères, cette opiniâtreté dans les décisions, caractères qui sont tous propres aux maladies organiques du foie, de la rate, du système de la veine-porte et de l'estomac, ne sont, dans l'opinion de *Reil* (1), que des sensations transmises, par le grand-sympathique, au cerveau. L'ivresse que produit l'ingestion des spiritueux, l'état de veille qui suit celle du café, et le sommeil qu'on provoque par l'opium, ne paraissent résulter que d'une modification survenue dans les nerfs de la surface muqueuse des premières voies, qui l'envoie, de ces organes, au système cérébral. Après avoir pris du Napel, dit *van Helmont*, je

(1) Raps. S. 265. édit. 1818.

je me suis aperçu que mon intelligence n'agissait pas comme de coutume; mais je sentis, en même temps et distinctement, que tout cela se passait du côté de mes entrailles.

Des faits rapportés par *Pinel* (1) fournissent quelques données sur les fonctions de ce nerf, et sur son état morbide dans des cas d'aliénation mentale. Voici ce que dit Pinel: « Le hasard fit « que je disséquai la névrologie sur le cadavre d'un « individu mort idiot. Je fus étonné d'y rencon- « trer les différences que je vais indiquer, et que « j'eus occasion de retrouver sur huit autres corps « de personnes affectées de la même vésanie.

« Les nerfs cérébraux et rachidiens étaient jau- « nes, minces, et comme atrophiés; ils étaient « entourés d'un tissu-cellulaire très dense, et qui « en rendait la préparation pénible. Je rencontrai « le nerf, qu'on appelle grand-sympathique, pré- « sentant une disposition inverse: ses ganglions « cervicaux étaient trés développés, surtout le su- « périeur qui était trois fois plus gros que dans « l'état ordinaire; la substance grise, dont ils sont « formés n'était pas altérée; les ganglions situés « dans le thorax, ainsi que ceux nommés sémi- « lunaires participaient du même développement; « de même, la multitude des branches qui en par- « tent, les viscères contenus dans la cavité abdo- « minale, offraient un développement remarquable.

« Ce

(1) Nouveau Journal de médecine, Septemb. 1819.

« Ce phénomène, ajoute Pinel, explique pour-
« quoi les idiots ont la vie d'assimilation plus ac-
« tive. On trouve, dit-il, le développement de ce
« nerf plus gros chez les animaux où l'intellect est
« peu développé."

Cette disposition est cependant loin de pouvoir être considérée comme généralement et exclusivement propre au système nerveux du grand-sympathique; puisqu'elle se rencontre aussi dans les nerfs cérébraux, et avec des caractères non moins frappans. Le Docteur *Romberg* (1) a donné le récit détaillé et comparatif de deux idiots chez lesquels, à l'ouverture cadavérique, il remarqua les particularités les plus singulieres dans le systême nerveux, tant cérébral que sympathique: l'altération organique était la plus évidente dans les nerfs des extrémités supérieures; tous avaient l'apparence d'une construction *ganglionnaire*, et étaient remarquables par un excessif développement. Les ganglions du grand-sympathique participaient bien de ce surcroit de développement, mais on ne pouvait, à beaucoup près, les comparer, en grosseur relative, avec les nerfs cérébraux. Nous sommes donc portés à conclure, que l'idiotie se caractérise parfois par un développement considérable des nerfs, mais que cette disposition n'est nullement propre au grand-sympathique.

Bi-

(1) *Nasse* Zeitsch. 1823. Th. III.

Bichat rapporte, dans son *anatomie générale* (1), qu'il a trouvé le ganglion sémi-lunaire cartilagineux, sur le cadavre d'un homme amené à *l'hôtel-Dieu* pour une manie périodique.

Canal alimentaire.

Estomac et intestins-grêles.

D'après ce qui précède, on a pu voir combien la sensibilité organique de l'estomac est capable d'influencer, par ses altérations, les fonctions intellectuelles. Les alimens, les boissons, les médicamens introduits dans cet organe, changent l'ordre et la succession des idées. Ce changement doit bien être un effet de la sympathie entre l'estomac et le cerveau, puisqu'il a lieu au moment même que ces substances entrent dans l'estomac : elles ne sauraient agir directement sur le cerveau, l'absorption n'ayant encore pu se faire.

Scipion Pinel, dans sa dissertation inaugurale, donne des faits qui prouvent, à l'évidence, l'influence de l'estomac sur le cerveau dans l'aliénation mentale.

Un jeune homme mangea quelques cigares, sur le défi qui lui en avait été fait : il devint maniaque, avec des symptômes de gastrite qui furent calmés par les mucilagineux ; mais une rechute eût lieu,

(1) Tom. I. pag. 225.

lieu, elle détermina une mélancolie des plus sombres qui se termina par le suicide.

Un militaire, dans l'intention de se délivrer d'une fièvre intermittente, avala un gros verre d'eau-de-vie, dans lequel il avait mis de la poudre à canon. La fièvre disparut; mais bientôt il se déclara une manie furieuse, qui dura pendant plusieurs mois.

Un autre fait également rapporté par Mr. Scipion Pinel prouve, avec non moins de clarté, l'influence du cerveau sur l'estomac, dans la folie.

La femme Martin, agée de cinquante-deux ans, éprouve de profonds chagrins par la mort de son époux; d'autres chagrins domestiques viennent augmenter sa tristesse: elle devient inquiète, abattue, maigrit beaucoup, veut se donner la mort et gagne de continuels vomissemens. Cet état de mélancolie et de vomissement dura plusieurs années; mais à la fin, une diarrhée colliquative termina l'existence de cette pauvre femme.

L'ouverture cadavérique laissa voir un rétrécissement de l'estomac; il y avait un état squirrheux de la muqueuse de cet organe, et, sur une étendue de quatre pouces, cette membrane se trouvait ulcérée. Deux excroissances à couleur rouge, de forme arrondie, se faisaient remarquer sur cette partie de la surface interne de cette membrane. Le tissu-cellulaire placé entre la muqueuse et le plan musculaire avait acquis, là où l'ulcération existait, une épaisseur de trois lignes; il paraissait changé en un fluide purulent.

 Par-

Parmi un grand nombre de maladies de cet organe qu'on observe dans l'aliénation mentale, l'état inflammatoire de la muqueuse gastrique doit être compté pour la plus fréquente. Cependant, elle n'est pas exclusivement propre à l'estomac; tout le tube alimentaire peut en participer. Sur deux cent cinquante neuf ouvertures cadavériques, que Scipion Pinel a eu occasion de voir, et de recueillir des observations d'*Esquirol*, de *Louger-Villermai*, de *Landré-Beauvais*, et de feu *Swilgué*, il a compté cinquante et une phlegmasies chroniques de la membrane muqueuse du tube alimentaire; tandis qu'il n'a rencontré qne treize vices organiques de ce même canal.

Prost a vu l'inflammation du tube alimentaire sur différens individus qui avaient succombé à la manie, et à la mélancolie. Ces observations sont consignées dans son ouvrage intitulé: *Médecine éclairée par l'observ. et l'ouverture du corps.* J'en rapporterai seulement ici deux cas cités par Mrs. *Deschamps*, chirurgien en chef de l'hospice de la *charité*, et *Gastaldy*, médecin en chef de l'hospice des aliénés à Charenton (1), comme exemples de l'inflammation de la muqueuse du tube alimentaire, dans la folie.

Un homme, agé de trente six ans, d'une constitution forte, était sujet depuis seize ans à des accès

(1) Voyez encore essai sur la sensibilité par *Prost*, pag. 236—241.

cès de manie furieuse auxquels il succomba. L'ouverture cadavérique laissa voir l'inflammation de la muqueuse du duodenum, du jejunum, et notamment de l'iléon. Le cœcum et le colon participaient, tant soit peu, de cet état. Les autres parties du corps furent trouvées saines, à l'exception du cerveau: les plexus-choroïdes étaient gorgés de sang, et chaque ventricule latéral contenait environ un gros de sérosité.

On reçut, à l'hospice de Charenton, un homme agé de cinquante deux ans; il était maniaque. D'abord assez calme, il offrit bientôt les symptômes d'un violent délire. Une saignée, et des remèdes évacuans furent incessamment suivis d'un soulagement très marqué; mais, peu de temps après, les premiers symptômes se renouvelèrent avec fureur. En tournant longtemps sur place, le malade tomba, et se fit une forte contusion au dessus de l'œil gauche. Dès ce moment, assoupissement profond qui fut suivi de la mort. On remarqua par l'autopsie cadavérique une phlogose légère des intestins-grêles, du cœcum, et du colon. Le cerveau n'était point lésé; les vaisseaux de cet organe étaient cependant assez remplis de sang.

D'après l'observation de Prost, l'ulcération du tube alimentaire doit être assez commune à l'aliénation mentale. Il parle d'un autre phénomène qu'on a négligé de vérifier; c'est une espèce d'éruption boutonneuse de la muqueuse intestinale, qu'il a rencontrée dans différens cadavres d'aliénés. Cette éruption consisterait en de nombreuses taches rou-

ges, plus ou moins élevées, qui se laissent particulièrement remarquer sur la muqueuse du colon.

Osiander (1), a trouvé des inflammations du tube alimentaire chez les suicides.

Intestin colon.

Le docteur *Esquirol* fit paraitre, en 1818 (2), un mémoire sur le déplacement du colon observé dans la folie. Mair des observations, dit *Bergman*, rapportées par *Wichman*, *Hesselbach*, même par *Greding*, nous font voir qu'on connaissait déjá les vices du colon avant que le docteur Esquirol en parlât dans le Journal de médecine et dans le dictionnaire des sciences médicales. Sans disputer ici sur l'honneur de la priorité de cette découverte, il est juste de dire qu' Esquirol a fixé l'attention sur cet objet, et que c'est seulement depuis ce temps que les altérations de cet intestin sont devenues un sujet d'étude spéciale. Esquirol n'a cependant que légèrement traité cet objet; et, s'attachant tout-à-fait à décrire la position vicieuse de cet intestin, il a presque passé sous silence un vice non moins frequent: le *rétrécissement* du colon. Le docteur Bergman, médecin d'un institut pour aliénés, vient de traiter ce sujet avec un ra-

(1) Falret du Suicide.

(2) Voyez Journal général de médecine, 1818, mois de Mars, Mai, et Juin.

rare savoir. Parlons d'abord des faits observés par Esquirol.

Téroigne de Méricourt, Joua un rôle célèbre dans la révolution Francaise; elle souleva le peuple, corrompit les soldats, et s'adonna à toutes les extravagances imaginables: quand le directoire fut établi, les sociétés populaires fermées, Téroigne perdit la raison.

Envoyée, en 1810, à la *Salpêtrière*, elle était très agitée, et ne parlait que de liberté, de salut public, et de comités. Son insensibilité au froid était remarquable. L'aliénation mentale passa en démence. Ses menstrues étaient régulières. En 1817, une éruption se montre sur tout le corps. Téroigne se lave avec de l'eau froide, à son ordinaire: les boutons disparaissent; elle perd l'appétit; maigrit; devient faible, abattue, et un œdème se manifeste aux pieds et aux mains. Le 9 Juin de la même année, elle s'est éteinte à l'âge de cinquante-sept ans. A l'ouverture du cadavre, outre la mollesse et la décoloration des diverses parties du cerveau, et d'autres altérations organiques, on a trouvé *le colon transverse* perpendiculairement précipité derrière le pubis.

Jeanne, agée de cinquante-huit ans, entre à la Salpêtrière le 5 Octobre 1811. Sa santé avait toujours été bonne. Son père était devenu fou après avoir été trépané. Une des filles de Jeanne s'était jetée dans la rivière. Elle avait vu partir un fils pour l'armée, et fut délivrée d'un délire mélancolique

 par

par la saignée. A cinquante ans, elle perdit sans cause connue la raison. A son entrée à la Salpétrière elle offre: maigreur extrême; physionomie inquiète, troublée; peau brune; elle épie constamment les occasions de s'évader; prie beaucoup; s'agite; supplie; pleure souvent; a peu de mémoire; ne mange presque pas, et a de fréquentes déjections involontaires. En Octobre 1812, elle entre à l'infirmerie, se trouve faible, et bientôt, après avoir montré tous les symptômes de l'adynamie, se meurt. A l'ouverture du corps, outre des lésions encéphaliques, comme la ligne médiane divisant la capacité du crâne en deux moitiés inégales, le cervelet mou, le cerveau dense, on découvre le *colon-transverse descendant* situé presque perpendiculairement dans la cavité pelvienne, entrainant avec lui l'extrémité supérieure du colon-ascendant.

Manceau, fille couturière, agée de 41 ans: à trente ans, mariage contrarié; manie; mélancolie: à trente-six ans, fureur continuelle: à trente-sept, elle entre à l'hospice, le 10 Juin 1806. Elle est maigre, délicate; elle est bien réglée; ses yeux sont hagards et menaçans; l'appétit est bon; mais elle mange par caprice; le délire est furieux: à 46 ans, les régles sont irrégulières: elle est malade; une hémorrhagie utérine à lieu: tendance au marasme: adynamie: mort. L'ouverture du cadavre à laissé voir: *le colon-transverse* descendu jusque vers le pubis; différentes lésions de

l'en-

l'encéphale; hydro-péricarde; intestins enflammés, noirâtres en plusieurs points; et matrice squirreuse.

B, agée de 32 ans, entre à la Salpétrière le 11 Décembre 1808, pour mélancolie religieuse. On ignore la cause du mal; elle ne parle que d'objets religieux, et mange peu. En Juillet 1812, elle devient phthisique; le dévoiement et l'enflure aux pieds s'établissent, et la malade expire. A l'ouverture du corps, on trouve le *colon-transverse* s'étendant, par l'une de ses extrémités, jusqu'au pubis; poumons tuberculeux; épanchement de sérosité dans les deux plèvres; lésions organiques du cerveau; inflammation des intestins.

Buel, agée de 28 ans, entre à la Salpétrière en Décembre 1808: mélancolie religieuse. On ignore la cause du mal. Les menstrues coulent peu, et la malade a de fréquentes fluxions de tête. A 31 ans, Buel ne se plaint plus de la tête; mais elle maigrit, devient faible, mange cependant beaucoup, et tousse souvent: à 32 ans, fluxion à la tête; toux; séjour prolongé au lit; faiblesse extrème; phthisie; mort. Autopsie: *colon-transverse* s'étendant jusqu'au pubis; quelques points d'inflammation et d'ulcération sur la muqueuse intestinale; sérosité entre la pie-mère et l'arachnoïde, et dans les deux plèvres; d'autres lésions moins considérables.

D, veuve H........ était agée de trente six ans quand elle entra à la Salpétrière, le 5 Janvier 1807, pour cause de mélancolie avec tentative au suicide.

A

A 28 ans, ayant perdu son mari, elle s'afflige beaucoup; la grande misère dans laquelle elle se trouvait ajouta à ses souffrances; elle était mère de plusieurs enfans. Bientôt elle devient triste, sombre, et en proie à des tourmens imaginaires. A son entrée à l'hospice: maigreur; bon appétit; menstrues régulières. Elle s'accusait de différens crimes, et demandait le supplice de la croix: elle fit plusieurs tentatives pour se détruire. On s'aperçut qu'elle se livrait à la masturbation. Tous les ans, elle avait des catarrhes intenses. A 39 ans, elle parut délivrée de sa terreur religieuse. A 40 ans, la malade dépérit insensiblement: dévoiement. A 41 ans, maigreur; crachats; faiblesses; caprices dans sa nourriture; sueurs nocturnes: elle ne déraisonne plus: dévoiement sereux; crachats purulents; toux très douloureuse; œdème des pieds: elle soutient ses forces avec un peu de bouillon. Mort. Ouverture du corps: diverses lésions de l'encéphale: poumons adhérens aux plèvres costales; glandes mésentériques développées; *colon-transverse* s'étendant vers le pubis; foie mou, gras, &c.

Mr. .... agé de 43 ans, est en proie, depuis sa jeunesse, à une ambition effrénée. Il avait occupé des places importantes; mais, depuis quelque temps, il ne remplissait qu'un poste secondaire: de là, tristesse; accès de colère; écarts de conduite: la raison se trouble; il se dit roi, et exige les égards dus à la royauté. Soif; constipation: sangsues à l'anus et aux tempes; douches froides

sur

sur la tête, le malade étant placé dans un bain tiède. Le calme se rétablit, et des momens lucides ont lieu; mais toujours même prétention à la royauté. Aprés cinq mois, le malade prend de l'embonpoint: paralysie de la langue; calme; sommeil; appétit bon: les idées de grandeur persistent; la mémoire s'affaiblit. Vésicatoire à la nuque; un séton; les drastiques; la valériane; le quinquina. Après douze mois de maladie, une apoplexie foudroyante termina l'existence du malade. L'ouverture cadavérique laissa voir le *colon-transverse* devenu perpendiculaire; le foie gros et volumineux; des vers dans le cæcum.

Esquirol s'exprime ainsi, à l'égard de ces positions défectueuses du *colon transverse*. « Ce dé-« placement ne peut être attribué à une action « mécanique dépendante de l'épaississement des pa-« rois du colon, ou de l'accumulation des matiè-« res fécales dans son intérieur; car, dans le plus « grand nombre des sujets que j'ai ouverts, le co-« lon était vide; chez tous, il était sain. Il en est « de même des portions ascendantes et descendan-« tes du colon qui, par leur action, pourraient en-« trainer la portion transverse. Ce déplacement, « ajoute-il, n'est pas l'effet de la dernière maladie « à laquelle succombent ces aliénés; car ce phé-« nomène s'observe chez les individus morts de « différentes maladies."

D'après cet aperçu, il est facile de voir que le déplacement du colon n'est pas un vice unique et exclusif à cet organe; qu'il peut être accompagné d'au-

d'autres lésions de l'encéphale, des organes de la poitrine, ou des viscères abdominaux. Nous avons pu observer qu'ils ont presque tous rapport à un état inflammatoire: la fille Manceau avait les intestins enflammés; B. souffrait également d'une inflammation des intestins; le cadavre de Buel offrait aussi des points d'inflammation et de suppuration; D., veuve H., avait les poumons adhérens à la plèvre; plusieurs autres vices organiques, compliquaient encore le déplacement du colon. Mais, avant de tirer quelques conclusions de ces faits, étudions d'abord les observations recueillies par Bergman (1).

1°. B., agé de trente-neuf ans, est atteint de manie périodique, et se trouve pour la quatrième fois à l'hospice. Une propension à la mélancolie est héréditaire dans sa famille. Un jour, il se met fortement en colère, et boit, immédiatement après, deux verres d'eau-de-vie. Des tremblemens de membres se déclarent suivis d'une perte absolue de connaissance. Le tremblement continue pendant plusieurs jours; de pénibles anxiétés se manifestent, et la manie devient furieuse. Pendant six mois, il fut sans délire: une affection pulmonaire se déclara bientôt, suivie de la mort. On découvre à l'ouverture du corps: collection d'eau dans la

(1) *Nasse* Zeitsch. 1821. H. 3.

la poitrime : vomique dans le poumon droit ; estomac distendu ; foie gros, sain ; rate petite ; *rétrécissement de la partie moyenne du colon-transverse* : l'extrémité descendante de cet intestin tournée vers le côté droit du bassin, dans la région du cœcum, en descendant dans le petit bassin ; les vaisseaux de la base du crâne très distendus par un sang noir; et plusieurs altérations de tissu dans le cerveau.

2°. Un aliéné en démence et épileptique, dont la sœur avait été aliénée et épileptique, devient hectique. On lui remarque une forte rougeur de la langue. A l'ouverture du corps on découvre : tubercules dans les poumons ; foie énorme, adhérent au diaphragme par sa face supérieure ; petitesse de la rate ; tous les intestins dans une position contre nature, et offrant des taches inflammatoires ; *le colon-transverse et descendant* précipités dans le petit bassin.

3°. Un homme avait été atteint, pendant quatre ans, de mélancolie, alternant avec des accès de manie : le mal passa en démence. Pendant plusieurs années, diarrhée ; désir de manger toutes sortes d'immondices. Ouverture du corps : la membrane muqueuse du rectum épaissie, de couleur noirâtre, gangrénée ; *le colon-transverse* rétréci, n'ayant pas le quart de son diamètre ordinaire, et of-

offrant, dans le reste de son étendue, une série de constrictions.

4°. Un homme agé de quarante ans, était atteint de mélancolie hypochondriaque; il éprouvait un désir insurmontable pour les spiritueux, et s'y adonnait beaucoup dès son enfance: rien ne pouvait le détourner de ce funeste penchant. Un jour, il éprouve un paroxisme de mélancolie, qui se termine par l'apoplexie et la mort. On trouva le foie grand, mais sain; petitesse de la rate; dilatation excessive du duodenum; *rétrécissement du colon à commencer du cæcum, très considérable au colon-transverse, et s'étendant jusqu'au rectum;* celui-ci très distendu.

5°. Un aliéné hypochondriaque se plaint de fortes douleurs coliques; d'un mal-aise dans la poitrine; de douleur de tête; d'insomnie; de constipation opiniatre; et de selles extrèmement dures. Son caractère est vif; il éprouve une propension continuelle à pleurer. Une manie se déclare. Les paroxismes sont violens, surtout le matin. Il croit entendre des sons et voir toutes sortes d'images; la conjonctive est rouge. Le malade éprouve un tremblement des membres et des frissons; tout son corps est dans un mouvement convulsif continuel: manie. A l'ouverture du cadavre, on voit un

état

état inflammatoire de tous les intestins; *le colon-transverse* très dilaté; mais, dans l'endroit où il descend, un *rétrécissement considérable.*

6°. On fit l'ouverture du corps d'un aliéné en démence, agé de soixante-huit ans: on trouva *un rétrécissement à la partie moyenne de l'estomac;* des indices d'inflammation en cet endroit; le reste de la muqueuse de l'estomac d'une couleur brune; cæcum dilaté; *rétrécissement considérable du colon-transverse*, s'étendant jusqu'à l'S du colon: puis, dilatation de cet intestin; différens vices à la matrice; poumons tuberculeux; différentes artères ossifiées.

7°. Suit un fait de *rétrécissement du colon* sans aliénation mentale.

8°. Un aliéné en démence, issu de parens aliénés, meurt à l'age de quarante quatre ans: on ignore la cause du mal. Différens restes d'inflammation se laissent voir sur le canal alimentaire, notamment à l'estomac, et des adhérences dans le paquet des intestins. Tous sont placés dans un ordre non naturel; *le colon-ascendant dilaté* est *fortement adhérent au péritoine; le colon-transverse* est *également dilaté jusqu'à sa partie moyenne, où il se rétrécit tout-à-coup;* ses membranes sont épaissies; le *colon-descendant* fortement

distendu, forme à sa partie moyenne des circonvolutions adhérentes entre elles. Absence des testicules dans les bourses: le testicule droit atrophié, placé derrière l'anneau inguinal, et absence du gauche: poumons tuberculeux, hépatisés en quelques endroits: restes d'inflammation dans le cerveau; différens vices de structure au corps calleux, aux corps mamélonnés &c. — absence complète de la glande pituitaire.

9°. Un paysan, agé de quarante trois ans, est atteint de manie périodique. Sa conduite avait toujours été dissipée, et il éprouva un goût décidé pour les spiritueux trois mois avant sa mort. Une inflammation se manifesta à la jambe gauche, avec fièvre; un abcés s'y forma. Plus tard, un gonflement envahit l'oreille gauche, et l'esprit reprit son état naturel: derechef il devint aliéné. Fièvre, toux, et expectoration: l'esprit révint. Mort. Ouverture du corps: collection de sérosité dans la poitrine; points gangréneux dans les poumons; *rétrécissement à la partie moyenne du colon, s'étendant jusqu'au rectum*, et paraissant former nombre de circonvolutions. Cet intestin avait une longueur démesurée.

10°. T. D., agé de trente deux ans, aliéné en démence et épileptique, avait dans sa jeunesse fait une chûte sur la tête. En posant la tête du côté gauche, il lui arrivait souvent de

de tomber dans les convulsions; elle mourut subitement. Développement frappant des vaisseaux capillaires encéphaliques; corps granulés sur le sinus longitudinal supérieur; plexus-choroïdes dégénérés; sac du péricarde rempli d'eau; couleur livide des intestins, et développement des capillaires de la séreuse abdominale; couleur noire de la muqueuse du rectum; *colon-transverse passant sur l'estomac, et comprimant le diaphragme dans la poitrine; descendant ensuite, dans la région droite abdominale, se courbant dans la région du cœcum pour aller se perdre dans le rectum.*

11°. J. *d.*, ancien soldat, devient aliéné sans cause manifeste. On observe qu'il tousse beaucoup après avoir pris des alimens; il éprouve un froid continuel et un tremblement de tout le corps. Mort. Le côté gauche du scrotum rouge; poumons marbrés, noirs; tant soit peu d'eau dans la poitrine; intestins livides, d'un aspect gangréneux; *le colon rétréci dans toute son étendue, formant une rangée de constrictions et de dilatations; l'estomac contracté*, d'une petitesse extrême; engorgemens au pylore et au cardia; le cerveau ramolli; extravasations de sang dans les ventricules latéraux; et autres vices du cerveau et de ses membranes.

12°. Un individu, âgé de quarante ans, est en dé-

démence; son front est continuellement couvert de sueur; quelques jours avant sa mort, l'appetit s'était perdu, et une diarrhée lui était survenue. Adhérences du poumon gauche avec le péricarde; dégénération complète du poumon droit, qui est d'une grandeur excessive, et adhérences à la plèvre costale; estomac très distendu, une surface enflammée vers sa grande courbure; des taches brunes sur les intestins grêles; le cœcum ayant le double de son volume ordinaire; *rétrécissement de la partie ascendante et transverse du colon.*

13°. Une femme, agée de quarante-trois ans, est atteinte de manie périodique, par suite d'une vive frayeur. Peu de jours avant sa mort, dans un accès de manie, elle avait éprouvé un gonflement assez considérable de toute la tête. A l'ouverture du corps, on trouva les vaisseaux encéphaliques remplis de sang, la consistance du cerveau diminuée; en incisant le cervelet il s'offrit dans le soit-dit arbre de vie, des contours extraordinaires, des formes bizarres. *Le colon était courbé dans le petit bassin; il était fortement rétréci* dans sa portion descendante; l'S du colon distendue; les vaisseaux mésentériques très développés, et gorgés de sang; *l'estomac ayant un rétrécissement à sa partie moyenne.*

Nous renvoyons, pour de plus amples détails, au *Jour-*

Journal de Nasse: nous avons seulement fait connaître ici les points essentiels à notre sujet. Une observation du Docteur *Heuze*, consignée dans le Journal de Hufeland (1), confirme encore ce que nous venons de dire sur le colon: il s'agit d'une femme aliénée suicidé, chez qui on trouva *un rétrécissement considérable au colon-transverse, et celui-ci tellement jeté hors de sa position naturelle, qu'il formait un triangle dont le sommet correspondait à l'ombilic.* Au moment où je fins la rédaction de cet article, je reçois l'ouvrage du Docteur *Muller* de Wurzburg, *die irren Anst. &c.* 1824: j'y vois egalement la description de sept aliénés, chez lesquels ce praticien renommé a remarqué un rétrécissement considérable du colon-transverse; d'autres altérations du tube alimentaire, de l'encéphale et des organes thorachiques.

L'existence d'un changement d'état dans le colon est donc confirmée; les ouvertures cadavériques que nous venons d'exposer sont décisives, et l'observation faite précédemment sur les autopsies du Docteur Esquirol peut trouver place ici. Mais le rétrécissement, et le déplacement du colon, sont des vices qu'on rencontre rarement sans qu'ils soient accompagnés d'autres altérations des tissus. Dans presque tous les cas que nous venons de citer

(1) 1822. Sept. pag. 351.

ter, on a pu remarquer, le ramolissement, l'extension, ou la grande contraction du cœur; des altérations dans les sécrétions, dans la couleur et la consistance du tube alimentaire, ainsi que des restes d'inflammation plus ou moins prononcés. Une lymphe coagulée, ayant l'aspect de verre fondu (*glasschleim*), couvre souvent, au rapport de Bergman, le péritoine et les intestins, ou se trouve en forme de fausse membrane à l'intérieur du tube alimentaire; des adhérences multipliées s'observent sur les intestins; souvent ces parties sont adhérentes au péritoine; les poumons le sont fréquemment à la plèvre costale, ou les membranes du cerveau entre elles, ou avec les os du crâne. Une autre altération que Bergman a toujours vu marcher de pair avec la constriction colique, c'est la pléthore abdominale et encéphalique; la disposition aux hémorroides; les gonflemens de la rate, du foie, de la matrice; les vaisseaux du cerveau distendus par un sang noir et épais.

Les signes auxquels on reconnait une altération du colon sont surtout dignes d'étude. Les malades atteints de cette affection éprouvent, au rapport de notre observateur, un sentiment de pulsation, d'ondulation dans l'abdomen; ce bruit est surtout sensible dans la région ombilicale, et a beaucoup d'analogie avec les battemens du pouls. Souvent, le ventre est dur, et on remarque sur son extérieur différentes tumeurs, variables par leur figure et leur consistance; une douleur plus ou moins prononcée se fait sentir dans la région du colon-

trans-

transverse. Cette région est très sensible; mais, plus l'aliéné se rapproche de l'état de démence, moins ce sentiment est prononcé. La position du malade est courbée; sa marche est lente et incertaine; il éprouve une anxiété précordiale; souvent il y a une grande excitabilité des organes sexuels. La peau est d'une couleur bleuâtre et très froide au toucher: c'est d'après Bergman un symptôme caractéristique. Il y a constipation opiniâtre; les excrémens sont durs; des nausées et des vomissemens ont souvent lieu. Il y a, comme nous avons pu voir par les observations précédentes, un tremblement, une grande mobilité des membres, parfois des convulsions, l'épilepsie. Cette agitation des muscles est surtout sensible quand le malade va à la selle. Souvent, il éprouve un désir insurmontable pour la boisson; il est sans sommeil. L'aliénation mentale qui correspond à ces affections est ordinairement du genre des chimériques; le malade croit avoir des grenouilles, des serpens dans le ventre; il est tourmenté par des rêves bizarres, des images fantastiques. Le mal dégénère en manie, et de là en démence. Quand le malade se trouve dans ce dernier état, le centre des perceptions est insensible aux souffrances, et l'affection abdominale ne se laisse plus reconnaître qu'à des mouvemens désordonnés des membres. Le tremblement du corps, l'état convulsif, même tétanique, l'épilepsie, des frissons continuels, la diarrhée, une difficulté d'uriner, sont les avant-coureurs de la mort.

 L'exis-

L'existence des vices organiques au colon est donc dûment constaté pour quelques cas d'aliénation mentale; on n'a pas, cependant, établi la nature, la cause prochaine de ces affections intestinales. Ce changement d'état, cette construction, ces déplacemens, sont-ils le résultat d'un mouvement convulsif de l'intestin et prenent-ils leur origine dans les plexus mésantériques comme Bergman cherche à l'insinuer? Je ne le crois pas: il me semble que la constriction et le déplacement coliques doivent admettre une toute autre nature. Il est vrai que l'affection du système nerveux peut, en quelque sorte, être envisagée comme le trouble primitif dans la formation de ces anomalies; mais l'effet secondaire qu'il produit dans la texture de l'intestin, le rétrécissement et le déplacement, me paraissent constituer une maladie toute autre qu'une névrose: je les considère comme l'effet d'une inflammation chronique des plans musculeux du colon, et compare cet état, à une atrophie des membres résultant d'un rhumatisme chronique. Les plans musculeux enflammés tendent toujours à la contraction; leurs vaisseaux capillaires s'engorgent, se distendent, et deviennent incapables d'exercer leurs fonctions: c'est l'image d'un rhumatisme chronique: c'est aussi celle d'une phlegmasie chronique de la membrane musculaire des gros intestins. Je crois pouvoir baser cette opinion sur les raisonnemens suivans.

1°. Les faits que nous venons d'énumérer, et ceux dont nous allons bientôt parler, démontrent que la constriction, et le rétré-

cis-

cissement du colon n'existent presque jamais sans un état inflammatoire d'autres tissus, soit des membranes muqueuses et séreuses, ou des parenchymes organiques. Les vomiques des poumons, l'injection des membranes cérébrales, les adhérences du péritoine, des intestins entre eux, l'inflammation et la gangrène de la muqueuse intestinale en sont de manifestes preuves. Je me demande donc: par quelle exception devrait-on en exclure l'inflammation de la membrane fibreuse, tandis que, par une grande abondance de vaisseaux sanguins, elle y est aussi disposée que les membranes séreuses et muqueuses?

2°. La constriction et les déplacemens sont des états, des modes d'être permanens de l'intestin; ils persistent après la mort de l'individu, et opposent une grande résistance aux causes qui tendent à vaincre ces obstacles: ce qui se prouve par les énormes distentions au dessus et au dessous de l'endroit du rétrécissement; résultat de l'accumulation des matières fécales ou des gaz. Cette disposition me fait voir un état bien éloigné du simple spasme qui devrait cesser avec la mort.

3°. L'analogie de cette affection avec l'inflammation des muscles volontaires me démontre qu'un muscle enflammé se raccourcit, et force le membre à l'extension ou à la flexion, selon que le muscle atteint est ex-

tenseur ou fléchisseur. Quand le rhumatisme est chronique, il y a souvent atrophie du membre auquel les muscles enflammés appartiennent. Le rétrécissement et le déplacement du colon, paraissent avoir la même cause; la première résulterait d'une phlegmasie chronique des fibres circulaires; le déplacement de celle des plans longitudinaux. La constipation, qui est propre et essentielle à cette maladie, me parait résulter de cet état inflammatoire. Un muscle enflammé ne peut s'exercer sans provoquer de fortes douleurs, sans augmenter l'état inflammatoire: le plan musculaire est également inactif, parce qu'il est malade et incapable d'agir.

4°. Si la constriction ou le déplacement étaient le résultat d'un mouvement convulsif de l'intestin, ces états seraient moins limités; le rétrécissement ne s'offrirait point par intervalles, et s'étendrait aux intestins grêles.

5°. Le rétrécissement n'est pas du à une inflammation de la membrane séreuse, parceque cette membrane ne couvre point l'intestin dans toute son étendue.

6°. Le déplacement et le rétrécissement pourraient cependant marcher de pair avec l'état inflammatoire de cette membrane, et plus encore avec celle de la muqueuse.

Une question nous reste à résoudre; c'est celle de savoir *si les états morbides que nous ve-*

nons

nons de voir sont une cause de folie ; ou bien, *s'ils ne sont que l'effet de cette dernière.* Cet important objet est enveloppé de ténèbres si impénétrables, qu'il devient presque impossible de le résoudre. Nous nous sommes dûment expliqués sur l'influence sympathique des viscères abdominaux avec les fonctious de l'encéphale, et de celles-ci sur l'abdomen: cette connexion réciproque est constantée; nous n'y reviendrons plus; mais, reste à savoir quand les altérations du colon influencent le cerveau, et quand l'altération de cet organe agit sur le bas-ventre. La cause du délire doit ici être notre guide; mais malheureusement elle est si rarement connue. Retournons aux faits rapportés par Esquirol et Bergman, et voyons s'ils peuvent nous mener à quelques conclusions.

A la lecture de ces récits, on a du s'apercevoir que les seules causes connues et annotées par ces auteurs agissent directement sur les fonctions cérébrales. Dans les faits rapportés par Esquirol, Théroigne de Méricour, la veuve D., et le sieur ...., sont devenus aliénés à la suite de causes morales; chez Manceau, B.... et Buel, la cause du delire n'est pas connue; chez Jeanne, il y a une disposition héréditaire.

Voilà donc trois faits qui démontrent l'altération du colon dans des sujets où le cerveau fut primitivement affecté: les quatre autres ne sont ni positifs ni négatifs, puisque l'origine du mal est ignorée.

En

En examinant de près les faits rapportés par Bergman, nous obtiendrons les mêmes résultats. Le fait N°. 1, le N°. 10 et le N°. 13 nous démontrent une cause exerçant son action directement sur le cerveau; les N°. 2 et 8 offrent une disposition héréditaire; chez les six autres, rien ne fait soupçonner l'origine et les premiers symptômes du mal: or, la certitude est encore ici du côté des causes morales.

Nous ne doutons nullement qu'il peut y voir des cas où l'altération du colon dont il s'agit soit primitive, et où le trouble cérébral ne soit que secondaire: une expérience ultérieure décidera de cet objet; mais dans ce moment, on manque de faits pour le prouver.

L'influence du moral sur le physique est étonnante. On aurait peine à croire que le chagrin, la colère, et d'autres affections de cette nature, soient capables de susciter des inflammations dans presque tous les tissus du corps, si l'expérience ne venait attester cette vérité. Comme cet objet est d'une importance majeure, je vais rapporter quelques faits relatifs à la nostalgie, pour démontrer que l'opinion que nous émettons, pour prouver combien les lésions cérébrales, et surtout les affections morales, influent sur le physique, repose sur quelques données certaines.

Dans la nostalgie, on ne reconnait qu'une seule cause, et elle est toute morale: le chagrin causé par l'éloignement du pays natal. Il n'y a donc ici

rien

rien qui agisse sur le physique, et il n'y a peut-être pas de trouble mental où les ravages soient si terribles et si constans, dans toutes les parties du corps. D'après l'observation de *Larrey*, *Laugier*, et *Devaux*, ces altérations sont: 1°. l'injection du cerveau; l'inflammation de la dure-mère, et de l'arachnoïde; une exsudation albumineuse sur cette dernière; 2°. l'engorgement sanguin des poumons; 3°. la rougeur de la muqueuse intestinale (1).

Ce point de doctrine mérite qu'on le considère de plus près; je rapporterai, en peu de mots, les faits historiques qui y concernent: ils me paraissent interessans.

Larrey (2) rapporte qu'un soldat nostalgique fut trouvé baigné dans son sang, quelques jours après son entrée à l'hopital; il s'était fait, avec un couteau, une plaie à la région du cœur: la plaie pénétrait dans les poumons. Dans la nuit, le malade arrache l'appareil qu'on lui avait mis pour arrêter l'hémorrhagie, et meurt. A l'ouverture du crâne, on trouva, au dessous de la dure-mère, une couche de substance albumineuse, purulente, couvrant toute l'étendue du cerveau; différens points de suppuration se faisaient remarquer dans la substance corticale de cet organe; tout le système sanguin cérébral était gorgé de sang: dans les ventricules, il se trouvait une assez grande quantité d'eau; la base du cerveau et celle du cervelet étaient intactes,

A

(1) *Larrey*, Recueil de mém. de chirurgie. 1821.

(2) Ouvrage cité.

A la poitrine, on trouva une plaie pénétrant dans le poumon gauche, et les signes évidens d'une grande hémorragie.

Jean Humbert, soldat, entre à l'hopital pour une plaie de poitrine, et, à peine guéri de ce mal, on remarque chez lui, des symptômes de nostalgie. Il présente d'abord de légers écarts moraux, accompagnés d'un mal de tête. Le malade parlait peu, et tout ce qu'il disait était sans liaison. Pendant la nuit, il était atteint de somnambulisme; bientôt il ne se plaint plus de douleur de tête; mais on le voit souvent porter la main à cette partie. Il est sans sommeil, et toujours agité. Les extrémités deviennent froides; le pouls est lent et irrégulier; les yeux du malade sont larmoyans, et l'aspect de sa figure est égaré. Il ne mange pas; mais boit assez bien une tisane amère. Une prostration générale bientôt suivie de léthargie succède à cet état. Après l'emploi des saignées et des révulsifs, le malade meurt.

L'ouverture cadavérique laissa voir: l'injection sanguine de la muqueuse du tube alimentaire; le foie gorgé d'un sang noir, proéminent et gonflé. Une membrane albumineuse couvrait toute la superficie des hémisphères cérébraux; de petits points purulents jaunâtres s'enfonçaient dans les anfractuosités de cette surface. Les ventricules latéraux contenaient beaucoup d'eau rougeâtre; la substance du cerveau était plus consistante, et la moëlle épinière se trouvait enflammée dans ses membranes. (Larrey).

Un

Un soldat de la garde, agé de vingt-trois ans, entré à l'hopital du Gros-Caillou pour une douleur à l'épaule gauche, en fut bientôt guéri. Il témoignait beaucoup d'aversion pour le service; un désir de retourner à la maison paternelle l'occupait sans relâche. Sorti de l'hopital, il y rentra peu après, avec tous les symptômes de fièvre cérébrale, et quoique la sensibilité fût déjà anéantie dans tous ses sens, il faisait encore entendre l'extrême désir qu'il ressentait de revoir sa chère patrie. Tous les remèdes furent employés sans effet, et au délire succeda un état comateux; toutes les actions animales cessèrent; le malade tomba dans une perte considérable de forces; les pupilles étaient dilatées, insensibles à la lumière, et le malade mourut le septième jour de sa rentrée à l'hopital. La séreuse des intestins était enflammée et couverte de quelques granulations charnues. La membrane muqueuse de ce tube était pâle dans toute son étendue, et le foie, ainsi que la rate se trouvaient gorgés de sang noir; l'arachnoïde était enflammée, et couverte de taches blanches albumineuses; la substance cérébrale même participait de cet état dans une grande étendue; le lobe gauche du cervelet était d'un sixième plus grand que le droit; on decouvrit, à sa base, une collection de pus; beaucoup d'eau était contenue dans les ventricules latéraux et dans le canal de l'épine, et la substance du cerveau, considérablement gonflée, était poussée en tout sens, sur les impressions digitales du crâne. (Larrey).

De-

Devaux rapporte, dans le journal général de Médecine (1), un cas semblable aux précédens.

Un soldat, agé de vingt-trois ans, entre au service avec la plus grande répugnance. Nombre de demandes sont faites pour obtenir son congé; mais vains efforts. Cet homme devient sombre et triste; cherche la solitude; est insensible à toutes les distractions que veulent lui procurer ses camarades. Les nuits sont pénibles; le malade ne rève que patrie; l'appétit se perd; l'insomnie se déclare; les forces diminuent, et une fièvre lente a lieu; il se manifeste un vomissemeut violent et périodique; un mal de tête se manifeste également. Vésicatoires, bains de pieds, et mixture de rivière. Après un soulagement momentané, les symptômes primitifs reparaissent avec plus de violence; le malade ne peut plus quitter le lit. Vin, moschus, opium &c.; le malade maigrit considérablement; il meurt.

L'ouverture cadavérique laissa voir la muqueuse de l'æsophage dans l'état d'inflammation, et couverte d'une couche noirâtre; l'estomac était sain, mais fortement contracté; la muqueuse des intestins grêles était enflammée. Le rétrécissement des intestins était tel, qu'un corps de deux à trois lignes d'épaisseur n'aurait pu y passer. Le crâne étant enlevé, on trouva la dure-mère d'une dureté et d'une sécheresse remarquables. Nombre de taches noi-

(1) 1822. pag. 284.

noires existaient sur la superficie du cerveau; la substance de cet organe paraissait plus ferme que de coutume. Une grande quantité d'eau était contenue dans les ventricules latéraux. Au milieu du ventricule droit, il se trouvait une hydatide allongée, de la grosseur d'un gland. Le cervelet et la moëlle allongée n'offraient rien de remarquable.

Laugier nous a fait connaître un cas tout-à-fait semblable au précédent (1).

Un soldat, agé de vingt-neuf ans, entra au service militaire contre son gré; tous les efforts pour obtenir son congé furent infructueux. Il devient triste, morose; il maigrit, et exprime, avec tous les actes du désespoir, combien il souhaite de retourner dans sa patrie. La nostalgie se déclare avec tout ce qu'elle a d'affreux. Le malade entre à l'hopital: il a un degoût d'alimens; il ressent des douleurs de tête vagues. On le met à la diète et aux rafraichissans. Après un mois de traitement à l'hopital, le malade est beaucoup maigri: il est faible, et ne quitte plus le lit: des nausées se déclarent. Vin cordial; vésicatoire au cou; sinapismes aux pieds, et l'opium: pas le moindre allégement des symptômes. La faiblesse augmente de jour en jour; le malade perd l'usage de la parole, et meurt après trois mois de séjour à l'hopital.

On trouva une forte contraction de l'estomac, et l'inflammation de la membrane muqueuse de cet or-

(1) Journal de médecine, 1820.

organe. Les intestins étaient également contractés, et montraient des indices d'inflammation dans leur membrane muqueuse.

Les membranes du cerveau se trouvaient dans leur état naturel. Cet organe paraissait plus dur qu'à l'ordinaire, et ses ventricules contenaient quelque sérosité. Au cervelet, on trouva une espèce de sac; il contenait trois corps ovales mollasses, de la grandeur d'un œuf de pigeon, joints ensemble par un pus épais. On pouvait facilement distinguer que ces corps étaient des dépendances du cervelet, séparées et détruites, et l'effet d'une inflammation chronique: ils n'avaient aucune ressemblance avec des hydatides, ou avec de l'adipocire.

J'ai le souvenir de cinq autopsies cadavériques que je vis faire, il y a quelques années, sur des nostalgiques. Chez tous, il y avait des traces d'inflammation, et le cerveau était la partie la plus essentiellement lésée. Je n'ai conservé de ces ouvertures cadavériques, qu'un souvenir confus, et il me serait impossible d'en donner une description exacte; mais voici un cas récent qui mérite quelque attention.

Le 29 Décembre 1823, on fit l'ouverture cadavérique d'un soldat nostalgique, à l'hopital militaire de Gand; j'y assistai, et observai les phénomènes suivans: grande collection de sérosité dans l'abdomen; la vésicule du fiel énormément distendue par une bile liquide et jaune; (la quantité de ce fluide égalait, au moins, cinq onces); l'estomac, le

le pancréas, le foie sains; intus-susception de l'iléon; l'estomac et les intestins gorgés d'une bile jaune et très liquide; la muqueuse du jéjunum, de l'iléon &c., enflammée, épaisse, et dure en plusieurs endroits. Le mésentère offrait la plus étrange altération. Toutes les glandes de cette duplicature membraneuse étaient rouges, dures, et d'une grosseur énorme. Cette disposition donnait au mésentère une forme tout-à-fait remarquable. Les plus grands d'entre ces corps avaient le volume d'une noix ordinaire: les plus petits celui d'un pois. Ils étaient disposés en forme d'arcades, d'ou partaient des branches en tout sens. Quelques-unes de ces glandes avaient la dureté du cartilage. L'épiploon gastrocolique était fortement injecté. Je ne pus découvrir la moindre position vicieuse au *colon-transverse*.

Les deux cavités de la plèvre contenaient beaucoup de sérosité. Le poumon droit était fortement enflammé; il se trouvait adhérent, dans toute son étendue, à la plèvre costale: (le malade ne s'était jamais plaint de douleur de poitrine); il y avait des hydatides sur la plèvre; ce sac était gorgé d'une humeur citrine. Le cœur était d'une petitesse vraiment extraordinaire; je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu tel: il n'avait pas deux pouces et demi de long, sur deux de large. Toute la surface externe de cet organe était couverte de rayons blancs, et on pouvait facilement distinguer qu'ils n'appartenaient qu'au péricarde qui se réfléchit sur la surface externe du cœur.

Cet organe était absolument vide de sang dans ses quatres cavités. A l'ouverture du crâne on trouva la dure-mère saine. Après l'avoir incisée, je découvris une couche d'humeur albumineuse couvrant toute la superficie de l'arachnoïde. Les vaisseaux sanguins du cerveau étaient gorgés de sang. La couleur de cet organe était plus rouge qu'à l'ordinaire. Sa consistance était ferme. Les quatre ventricules contenaient beaucoup de sérosité, et la superficie des couches des nerfs optiques et celle des corps cannelés étaient remarquables par l'injection de leurs vaisseaux sanguins. Les branches latérales de la voute à trois piliers offraient, chacune, un prolongement latéral probablement formé par l'arachnoïde. Il était dur, blanchâtre, membraneux. Le canal vertébral était gorgé de sérosité.

L'individu qui fait le sujet de cette histoire, était entré à l'hopital deux mois avant sa mort. Il ne parlait que de ses parens et de son village; souvent, on le surprenait ayant les yeux remplis de larmes. Insensiblement une fièvre lente se déclare; le malade s'assoupit, ne répond plus aux demandes qu'on lui fait: en quelque sorte immobile, il fait ses besoins dans son lit même; il maigrit beaucoup, et s'abandonne à un rire sardonique que les lèvres exprimaient encore quand le malheureux avait cessé de vivre: jamais cet homme ne s'était plaint de la moindre douleur. La respiration avait toujours été naturelle. On avait remarqué, quelques heures avant sa mort, un accroissement d'énergie dans les fonc-

tions

tions intellectuelles; son corps était couvert de sueurs, et dans cet état il avait expiré lentement.

Que de réflexions ne suggèrent pas de tels faits! nul doute que les vices organiques que nous venons de voir, ne soient un effet de l'aliénation mentale, et ne prouvent, à l'évidence, l'étroite union du moral avec le physique. Qu'on nous explique comment ce chagrin et ce désir des nostalgiques produisent des inflammations du poumon, du péricarde, du tube alimentaire, des glandes mésenteriques, du cerveau et de ses membranes; qu'on nous explique comment de tels malades peuvent avoir le poumon engorgé, enflammé, adhérent à la plèvre, et ne pas témoigner la moindre douleur; pas la moindre gêne dans la respiration? alors nous saurons si la théorie de l'altération morbide de l'ame repose sur de solides bases, ou si elle est seulement digne de figurer dans les annales de nos erreurs.

L'inflammation des tissus doit donc être un caractère propre à la nostalgie, puisqu' on la retrouve partout dans cette maladie. Elle n'est pas, cependant, particulièrement propre à tel ou tel organe. Tantôt, comme nous avons vu, c'est le tube alimentaire qui, de concert avec l'encéphale, donne des traces d'inflammation; tantôt c'est l'encéphale seul; dans d'autres cas, le cerveau et ses membranes, les poumons, les intestins offrent simultanément les restes d'une profonde désorganisation inflammatoire.

Une dernière question pourrait nous occuper, si elle était susceptible de résolution, savoir : *le rétrécissement du colon, et le déplacement de cet intestin, sont-ils essentiellement propres à l'aliénation mentale, et le sont-ils plus, à un genre particulier de folie ?*

Esquirol rapporte que, sur 168 mélancoliques, il a trouvé 33 fois, le déplacement dont il s'agit. *Desgenettes*, et *Baillieu* paraissent confirmer cette remarque.

Lawrence, chirurgien du Bethlem, à Londres, dit, au contraire, que dans les nombreuses ouvertures cadavériques faites par lui, dans cet institut, il n'a jamais remarqué le déplacement du *colon-transverse ;* mais il ajoute que souvent il a trouvé ce vice, chez des personnes qui avaient succombé à des affections tout autres que le désordre intellectuel. *Bergman* fournit des faits de rétrécissement au colon sans désordre mental. *Neuman* n'a trouvé le déplacement de cet intestin que deux fois, sur 50 aliénés.

On a prétendu que le déplacement du colon appartenait particulièrement au suicide ; mais *Falret* a démontré le contraire.

On a également cru trouver ce vice dans la nostalgie : des faits ont pu démontrer cette existence ; mais ceux que nous venons de rapporter, laissent voir que cette altération ne se rencontre pas invariablement dans cette aliénation mentale.

D'après Bergman, les vices du colon seraient par-

particulièrement propres aux hypocondries et aux monomanies chimériques.

Concluons, de tout ce qui précède sur le tube alimentaire, que l'expérience a prouvé;

1°. qu'il y a des altérations de l'estomac capables de produire la folie:

2°. que l'influence morbide de l'estomac, sur l'entendement, est également prouvée:

3°. que les mêmes questions sont décidées pour les intestins grêles:

4°. que le rétrécissement et le déplacement du colon ont, presque toujours, été accompagnés, dans la folie, d'autres altérations de tissus, et particulièrement d'inflammations:

5°. qu'il est à supposer que ces vices organiques du colon sont dus à un état inflammatoire de ses membranes, notamment de la fibreuse :

6°. qu'il y a des argumens décisifs qui prouvent que les altérations du colon sont secondaires à l'affection cérébrale; tandis que, jusqu'ici, rien ne démontre l'altération primitive du colon, dans la folie:

7°. que rien n'a fait voir si ces vices organiques sont propres à un genre spécial d'aliénation mentale.

Système Biliaire.

Un homme de lettres, au rapport de Mr. *Scipion Pinel* (1), reçoit un violent coup sur l'hypocondre droit; il perd à l'instant connaissance, et vomit les alimens qu'il venait tout récemment de prendre. Le lendemain, il ressent des douleurs dans l'épigastre, qui se propagent dans l'hypocondre droit: le pouls est dur et fréquent. Vers le soir, le malade gagne un accès fébrile et se plaint de grande anxieté.

Le septième jour, la peau se teint en jaune; le ventre est serré, sensible; une douleur lancinante se fait sentir dans le coté droit; l'urine est brune; les sueurs teignent les linges en jaune.

Le 17ème jour, l'état aigu s'était amélioré; le pouls était moins fort, et la douleur dans la région du foie, plus obtuse. Le moral, cependant, s'affectait: le malade devenait craintif; une chaleur incommode lui montait continuellement au visage; il avait des vertiges, et craignait fortement de mourir. Les idées se troublent, le malade devient soupçonneux, et tout annonce le délire hypocondriaque. De jour en jour, le mal s'aggrave, et, après neuf mois de temps, le malade cesse de vivre.

Dans les premiers mois de sa maladie, cet homme croyait voir des fantômes qui voltigeaient devant ses yeux: quelques-uns lui semblaient parler

(1) Thèse inaugurale.

ler du fond de ses entrailles. Cet état dura trois mois, et fut remplacé par des terreurs paniques et une profonde tristesse qui se prolongea jusqu'à la mort.

A l'ouverture du corps, on trouva les organes cérébraux dans leur état normal.

Le foie était d'un grand volume et anticipait beaucoup sur l'hypocondre gauche: il renfermait des squirres et des parties lardacées. Quoiqu'il ne fut pas endurci dans sa totalité, il était jaunâtre et d'une consistance assez ferme; la vésicule du fiel contenait une petite quantité de bile rougeâtre.

Voilà un exemple de *l'influence morbide du foie sur le cerveau.*

Hippocrate, *Aretée*, *Galien*, *Boerhaave*, *Lorry*, et d'autres, ont attaché beaucoup d'importance à l'étude du foie, dans l'aliénation mentale, et principalement dans la mélancolie. Aujourd'hui, que les ouvertures cadavériques sont devenues plus fréquentes, et qu'on met plus de soin dans ces recherches, ce principe des anciens, que les altérations du foie et de tout le système biliaire sont la source du plus grand nombre des mélancolies, ne se trouve nullement confirmé par les modernes. *Esquirol* (1) ne compta, sur 168 aliénés mélancoliques, que deux vices du foie; tandis qu'il trouva, sur le même nombre, soixante-cinq altérations des poumons. Il rencontra deux maladies de

(1) Art. mélanc. du Dict. des sc. méd.

de cet organe, sur soixante aliénés en démence. On ne voit, parmi deux cent cinquante-neuf altérations organiques rapportées par Scipion Pinel, que cinq lésions organiques du foie (1).

Il n'est donc pas étonnant, que si peu d'exemples se présentent pour constater l'état maladif de cet organe dans la folie. Rien n'empêche, cependant, que les fonctions du foie ne soient troublées dans le délire. La sympathie de cet organe avec le cerveau, est une vérité que personne ne contestera. Les commotions et les plaies du cerveau, comme tout le monde sait, donnent lieu à l'inflammation et aux abcès du foie. Les passions fortes excitent ordinairement la sécrétion de la bile: la nature ou les qualités de ce fluide ont encore une influence marquée sur l'intelligence de l'homme. Nous avons déjà agité cette question; il serait superflu d'y revenir. *Lorry*, *Baglive*, *Hoffmann*, et d'autres, décrivent fort bien les altérations du foie qui surviennent à la suite de profonds chagrins; mais ce qu'ils disent de ces sympathies morbides ne porte pas cette précision avec laquelle on aimerait à voir décider la question qui nous occupe ici.

Je serais assez porté à croire que le foie est souvent dérangé dans ses fonctions, sans que ce trouble donne naissance à des vices organiques, et soit

---

(1) Thèse inaugurale.

soit reconnaissable par l'ouverture cadavérique: mille nuances peuvent avoir lieu dans la sécrétion biliaire, dans la circulation de ce fluide, sans que l'anatomiste découvre le moindre vestige de ces aberrations purement dynamiques: je parle du cerveau influençant le foie. Le foie, et tout le système de la veine-porte, sont sujets à un genre spécial de maladies qui émanent de la structure même de ces parties. En constituant ce système d'organes de manière à y rendre la circulation du sang peu libre, par rapport à l'absence des valvules dans ces vaisseaux, la nature l'a ainsi disposé aux maladies d'obstruction.

Les anciens ont regardé la bile comme cause de ces sortes d'affections, et le nom de mélancolie, qu'ils ont donné à l'aliénation mentale avec tristesse et fixité dans les idées, dénote assez de quelle source ils ont fait dériver ce genre de folie.

Nous n'entrerons dans aucun raisonnement sur l'atrabile des anciens; nous ne pouvons voir dans cette maladie, avec nombre d'observateurs, qu'une obstruction vasculaire du foie, de la rate, ou de tout le système de la veine-porte. L'aliénation mentale qui accompagne cette affection doit seule ici fixer notre attention. Ce délire est absolument sympathique, et ne se développe qu'après la manifestation d'une altération dans les fonctions du foie et dans celles de tout le système de la digestion. La tristesse et l'abattement sont l'apanage de ces sortes d'aliénés; et, si l'on pouvait assigner une aliénation de l'esprit à l'altération d'un organe,

ne, ce serait bien ici le cas d'en faire l'application. Tout ce qu'il y a de sombre, de caché dans le caractère, appartient à ces malades; souvent un soin extrême de la santé occupe toutes leurs idées: c'est le cas d'une foule d'hypocondriaques, injustement désignés sous ce nom, puisque dans ces cas le soin de la santé est très bien motivé; tantôt le malade est dégouté de la vie et cherche, par tous les moyens possibles, d'abréger son existence. La dénomination de *spleen* (1), que les anglais emploient pour désigner ce genre de delire, dénote et la source du mal, et l'organe atteint.

L'art possède un nombre assez considérable d'exemples qui démontrent l'origine de ce délire sympathique; mais il serait superflu de les rapporter ici. Voyez, pour cet effet, *Tissot* (2), *Morgagni* (3), *Lieutaud* (4), *Jacobs* (5), et d'autres.

Le grand développement du système biliaire influe donc sur le tempérament moral; il rend l'homme sombre et concentré; et l'obstruction des vaisseaux, l'état maladif de ce système reproduisent encore, au moral, ce même état de tristesse.

Indépendamment des altérations que je viens de

(1) Corruption du latin *splen* et dérivé du grec σπλὴν. rate.

(2) *Zimmerman.*

(3) De sedibus et caus. morb.

(4) Historia anatomica.

(5) De melæna multiplici.

de signaler, le foie en offre dans l'aliénation mentale différentes autres. *Georget* (1) désigne comme les plus fréquentes.

1°. Les tubercules de différente grandeur.

2°. Des abcès, ou plutôt des kystes contenant un pus blanc-jaunâtre mêlé de bile.

3°. La dégénérescence graisseuse, qui est l'altération la plus fréquente. Le foie alors est plus volumineux que de coutume; il est d'un blanc jaunâtre et mollasse; si on le divise, ses vaisseaux ne laissent échapper aucun liquide; l'instrument reste enduit de graisse.

4°. Sur un cadavre, cet organe contenait un énorme kyste rempli d'hydatides, lequel communiquait avec une semblable poche formée dans le poumon gauche.

Bergman, *Georget*, et d'autres, ont vu la substance convexe du foie adhérente au diaphragme. La vésicule du fiel contient souvent des concrétions pierreuses. Le Professeur *Wiedeman* en a rencontré une grand nombre dans la vésicule biliaire d'un homme aliéné depuis nombre d'années. Un autre individu aliéné offrit, après la mort, un corps de substance caséeuse contenu dans cette poche (2).

Georget a trouvé, au lieu de bile, un liquide clair

---

(1) Ouv. cité. pag. 499.

(2) *Hufeland*, Journal, T. III. S. 383.

clair et transparent; et d'autres fois une matière blanche, crémeuse, inodore.

Le Docteur *Hayner* (1) a découvert des vers dans le foie et dans les canaux biliaires d'une femme aliénée, et dont le délire avait été caracterisé par un esprit de crainte, de tristesse, et d'inclination au suicide.

Scipion Pinel rapporte l'histoire d'un jeune homme atteint de folie hypocondriaque survenue par suite de revers de fortune. Cet aliéné devint faible et maigrit beaucoup. On trouva, à l'ouverture du cadavre, une distension énorme de la *rate*, et le foie était remarquable par l'extrême diminution de son volume. Quelques points lardacés se faisaient voir dans ce dernier organe. Le cerveau n'offrit rien d'anormal (2).

D'après ce qui précède, on a déjà pu voir que quelques maladies du foie sont causes d'aliénation mentale; que d'autres ne sont que les effets de cette dernière, et qu'un troisième ordre d'affections de ce viscère ne peut être rapporté ni à la cause, ni à l'effet du délire, vu l'obscurité qui règne dans l'origine du mal.

Quand une cause agit directement sur le foie, et qu'immédiatement après des symptômes d'un changement d'état dans les fonctions de ce viscère se développent; quand le délire s'établit seulement dans

(1) *Nasse* Zeitsch.

(2) Thèse inaugurale.

dans le cours de cette affection, et que l'autopsie du cadavre confirme l'existence d'un vice organique du foie; c'est alors qu'on peut établir, avec certitude, que la cause de la folie réside dans cet organe. L'histoire rapportée en tête de cet article nous fournit l'exemple d'un pareil délire; et les aliénations mentales par suite d'obstructions dans le système de la veine-porte viennent encore se ranger dans la même cathégorie.

Quand c'est une cause morale qui produit le trouble mental, et que les symptômes d'altération du système biliaire ne se développent qu'à la suite ou pendant le cours de ce délire, le vice organique qui s'offre alors dans le cadavre doit être envisagé comme un effet de l'influence du cerveau sur les organes abdominaux, et ne sera jamais qu'une conséquence du délire primitif. Mais il en est tout autrement de beaucoup d'altérations morbides du foie qu'on a décrites sans en avoir étudié les causes ni les symptômes primitifs, et qui, pour ce motif, ne sauraient être d'aucun intérêt pour la science. *Burrow*, entre autres (1), a considéré, sous un point de vue général, toutes les espèces d'aliénations mentales, comme ayant une origine sympathique dans le foie. Les bases sur lesquelles il établit cette opinion sont cependant bien fragiles. Au dire de cet auteur, tous les monomaniaques, tous les maniaques, éprouveraient dans les

(1) Horn. archiv. T. XXX. S. 201.

les fonctions du foie, des altérations plus ou moins notables : à moins, dit-il, que l'aliéné ne soit furieux, il sera toujours facile de s'assurer de l'état morbide de cet organe, par l'exploration des hypocondres. Mais on sent tout le vide d'un pareil raisonnement. Burrow oublie les causes morales, et il lui suffit de parler du foie malade : l'origine du mal n'entre pour rien dans son système. C'est ainsi qu'il donne la description de cinq ouvertures cadavériques pour constater l'altération morbide du foie dans l'aliénation mentale : trois des individus, qui font le sujet de ces remarques, dit-il, offrirent une lésion organique du foie, sans état maladif du cerveau ; les deux autres avaient éprouvé des convulsions, et présentèrent le cerveau gorgé de sang, et le foie atteint de vice organique.

Une telle description laisse trop à désirer pour que nous nous en occupions d'avantage.

Il serait impossible d'attribuer aux maladies du foie une aliénation mentale particulière : déjà, nous avons discuté ce point de doctrine en parlant d'autres organes ; mais toujours même embarras : les observations exactes nous manquent pour décider cette question. Cependant, comme il vient d'être dit, les maladies du foie et celles de tout le système de la veine-porte sont remarquables par un délire fixe, par un état de tristesse, d'abattement, d'hypocondrie ou d'ennui de la vie.

Je suis porté à croire que cette espèce d'altération intellectuelle appartient à nombre de maladies du foie ; mais il serait inexact d'attribuer ce délire ex-

exclusivement aux maladies de cet organe; puisque l'hypocondrie, le suicide, et la mélancolie, peuvent résulter d'une affection morbide de tous les organes abdominaux, même de ceux du thorax. Je n'oserais, ce qui plus est, soutenir que la manie la plus furieuse ne puisse provenir d'un vice du foie, comme de celui de tout autre viscère abdominal: c'est ce que les ouvertures cadavériques ont prouvé, quoique rarement. Les considérations dans lesquelles je viens d'entrer relativement au foie, peuvent s'appliquer à la rate, et à tout le système de la veine-porte; aussi ai-je envisagé ces différentes parties sous un même système, puisque la disposition organique en est la même, puisqu'encore ils concourent au même but. J'aurais pu y joindre le *pancréas*, peu connu dans ses fonctions, mais dont on a reconnu, dans quelques cas rares, l'altération dans l'aliénation mentale. *Bichat* (1) veut que cet organe soit souvent atteint dans l'hypocondrie. Scipion Pinel rapporte ce fait: un homme sain et robuste fait une chute sur la tête, et se fracture les os du crâne: il devient imbécille. A l'ouverture de la tête, au lieu d'une lésion du cerveau, des méninges, ou de la boite osseuse, on trouve un squirre du pancréas.

Les auteurs ont rapporté des altérations du *péri-*

(1) Recherches sur la vie et la mort, pag. 53.

ritoine et de ses divers replis, comme du mésentère et des épiploons. Tout ce qu'on a dit sur cette membrane présente peu d'intérêt pour l'étude des aliénations mentales; ces altérations se rapportant presque toujours à une inflammation antécédente. Un fait décrit par Sc. Pinel démontre l'état maladif du péritoine, sur une femme devenue maniaque et mélancolique à la suite d'un profond chagrin. Elle était triste, abattue, immobile et insensible à tout. Elle avait constamment les yeux fixes et levés. A l'ouverture du cadavre, on trouva une grande quantité de fluide purulent dispersé dans toute la cavité abdominale. Dans plusieurs endroits, le péritoine était couvert d'un fluide albumineux, et montrait les restes d'une violente inflammation; les intestins avaient pris de l'adhérence entre-eux; l'épiploon était ulcéré en différens endroits; l'intérieur du tube alimentaire se trouvait sain, à l'exception du cœcum, qui offrait quelques points d'inflammation; le foie était couvert d'une membrane albumineuse.

Voilà encore une inflammation occupant une partie organique de l'abdomen et survenue à la suite d'une passion triste: nous avons annoté ce phénomène, en parlant de la nostalgie. On trouve donc toujours le chagrin, la tristesse, la mélancolie sombre, quand il s'agit de la sympathie du cerveau sur l'abdomen, et de celui-ci sur le cerveau; quoique des exceptions se présentent à cette règle éminemment générale: la manie par exemple, qui survient à la suite de l'inflammation du péri-

toi-

toine chez les nouvelles accouchées. On n'est jamais plus embarrassé que quand il s'agit d'établir des règles générales : les exceptions se pressent toujours en foule.

Un mot sur l'utérus.

On a dit, avec raison, que cet organe est le principal mobile des actions de la femme. Voyons la mariée, la veuve, celle qui éprouve les rigueurs du célibat ; voyons encore la femme à la puberté, et dans l'age critique ; quels changemens remarquables le moral n'offre-t-il pas dans ces divers états, dans ces diverses périodes de la vie ? N'est-elle pas plus irascible, moins raisonnable, vers l'époque de ses règles ? La fille pubère n'est-elle pas troublée par un mot indécent qu'une femme mariée écoute à peine ?

Esquirol (1) a connu une demoiselle qui devint aliénée par la suppression de ses règles. Un jour, en se levant, elle court embrasser sa mère : maman, je suis guérie !.... ses menstrues venaient de couler spontanément, et sa raison se rétablit aussitôt.

Le même auteur rapporte qu'à la Salpétrière il se trouvait une femme qui, à la première menstruation, était devenue folle, et qui guérit à quarante-deux ans, lors de la disparition des menstrues (2). L'a-

(1) Art. folie du Dict. des scienc. méd.
(2) Idem.

L'aliénation mentale qui survient à la suite des couches est encore un exemple de la sympathie morbide de l'utérus sur le moral. Esquirol a démontré (1) que la proportion des aliénées par suite d'accouchement est, à la Salpétrière, comme 1 est à 11 et $\frac{1}{2}$. Elle est d'un septième dans les classes élevées

Sc. Pinel (2) rapporte le cas d'une manie survenue par suitede la suppression des lochies à laquelle avait donné lieu une péritonite aigue. Le quatorzième jour il survint un délire maniaque des plus furieux; la péritonite se guérit assez promptement, mais l'aliénation mentale persista pendant cinquante-trois jours.

Le même écrivain compte, sur deux cent cinquante-neuf ouvertures de corps d'aliénées, quatre lésions organiques de l'utérus, et deux lésions organiques des ovaires.

APERÇU SUR LES CAUSES MORALES ET PHYSIQUES DE LA FOLIE.

Dans les remarques précédentes, nous avons étudié l'aliénation mentale dans sa cause prochaine: nous avons, cependant, eu occasion de signaler,

(1) Ext. d'un mémoire lu à la soc. de méd. le 17 Mars 1818.

(2) Thèse inaugurale.

ler, à différentes reprises, des causes physiques inhérentes à l'organisation même de l'homme, et qui donnent lieu au dérangement de l'esprit. Ici nous allons voir la prééminence des causes morales sur les physiques.

D'après l'observation du Professeur *Pinel*, le nombre des causes morales l'emporterait, dans l'aliénation mentale, sur celui des causes physiques.

Voici le résultat qu'il a consigné dans le journal de physique &c. (1).

Il obtint 464 causes morales, sur 219 causes physiques, dans l'ordre suivant.

Manié..........	285	causes morales.	Dans l'espace de cinq années.
	165	—— physiques.	
Mélancolie...	148	—— morales.	
	46	—— physiques.	
Suicide........	31	—— morales.	
	8	—— physiques.	
Démence......	26	—— morales.	
	31	—— physiques.	
Idiotisme......	26	—— morales.	
	31	—— physiques.	

Es-

(1) Mois de Septembre 1808.

Esquirol, dans son article *manie* du Dictionnaire des sciences médicales, rapporte :

321 causes morales,
209 —— physiques, dans l'ordre suivant :

Causes morales.

	Salpêtrière.	Établissement de M. *Esquirol*.	
	femmes.	hommes.	femmes.
Chagrins domestiques	62	9	20
revers de fortune	6	13	6
misère	19	»	»
amour contrarié	58	4	14
jalousie	4	1	8
amour-propre blessé	1	15	7
frayeur	36	1	6
colère	2	1	1
excès d'étude	»	10	»
	183	56	62

Causes physiques.

	femmes.	hommes.	femmes.
hérédité	88	38	37
masturbation	8	6	2
menstruation	27	=	11
suites de couches	38	=	19
temps critiques	12	=	8
abus du vin	14	0	=
insolation	2	3	=
exposition au feu	12	2	=
chutes ou coups	8	1	2
mercure	2	2	1
cessation de la gale	3	1	=
cessation des dartres	2	2	6
ulcère supprimé	1	=	=
fièvre	3	4	1
apoplexie	=	1	1
	132	26	51

Dans son article mélancolie, le même auteur laisse voir, par le relevé qu'il donne des causes de cette espèce d'aliénation mentale, que les morales sont en plus grand nombre que les physiques : non comprise l'hérédité, son relevé porte

207 causes morales.
165 —— physiques.

hérédité.........110

Causes physiques.		Causes morales.	
suppression des menstrues	25	soins domestiques	60
age critique	40	revers de fortune misère	48
suites des couches	35	amour malheureux	42
chutes sur la tête	10	jalousie	8
onanie	6	terreurs	19
vie dissipée	30	amour-propre blessé	12
abus du vin	19	colère	18
	165		207

Dans la *Démence*, d'après un tableau également fait par Esquirol, on trouve une augmentation sensible dans les causes physiques (1).

On y compte { 195 causes physiques.
40 —— morales.

Causes morales.

	1 colonne.	2 colonne.	
amour malheureux	1	4	40
frayeurs	4	3	
événemens politiques	≠	8	
amour-propre blessé	≠	3	
misère	5	≠	
chagrins domestiques	8	4	

Cau-

(1) Voyez art. démence.

Causes physiques.

	1 colonne.	2 colonne.
anomalies de la menstruation.	11	6
age critique	39	6
suites des couches	5	3
chutes sur la tête	3	»
age avancé	46	3
fièvre irrégulière	1	2
suppression des hémorroïdes.	»	2
manie	14	4
mélancolie	13	2
paralysie	3	2
apoplexie	3	2
syphilis, abus du mercure.	6	8
vie dissipée	»	6
abus du vin	6	»
onanie	4	7

} 195

D'après un autre tableau sur les causes de la folie, également dressé par Esquirol, il résulte que les causes morales sont tantôt en plus grand, tantôt en plus petit nombre que les physiques. Mais dans un mémoire lu à la Société de Médecine de Paris le 17 Mars 1818 (1), cet auteur a prouvé que les causes morales sont aux physiques, comme quatre sont à un.

Pendant les années 1811 et 1812, on reçut à la Salpêtrière 323 aliénées par causes morales.

361 ——— + ——— physiques.

A

(1) Journal général de médecine.

A l'institut d'Esquirol et pendant les mêmes années, on obtint un résultat tout-à-fait opposé.

Les causes morales furent 167.
— — physiques — 120.

Ici ne sont point compris 105 aliénés par cause héréditaire pour la Salpétrière, et 150 de même nature, pour l'institut de M. Esquirol.

Casper (1), d'un autre côté, dit que, de 1069 aliénés qui entrèrent à Bicètre pendant les années 1808—9—10—11—12—13, on en compta 536 par causes morales, et 533 par causes physiques.

Mais Casper ajoute, dans un autre endroit de son ouvrage, que, de 1631 cas d'aliénation mentale annotés à la Salpétrière on en vit 919 par causes morales, et 712 par causes physiques.

D'après un tableau fait à l'institut de Waldheim et qui se trouve consigné dans le journal de *Nasse*, il résulterait que les causes physiques seraient, dans l'aliénation mentale, en plus grand nombre que les morales (2), comme on voit par le suivant tableau.

Canses morales.		Causes physiques.	
Immoralité	25	hérédité	23
fantaisies violentes	10	mauv. conform. origin.	54
passions opiniâtres	18	lésions mécaniques	9
	53	maladies physiques antécédentes	41
		métastases	12
			139

II

(1) Carakterist. S. 380.

(2) *Nasse* Zeitsch. 1822.

Il règne donc, dans ces calculs, une diversité frappante. Dans le tableau de Waldheim, l'hérédité, comme on voit, se trouve comptée parmi les causes physiques. Esquirol l'y place également; mais sans la faire entrer dans l'addition de ces agens, comme l'a fait *Hayner* de Waldheim. Je ne conçois point pour quel motif l'hérédité peut être envisagée comme cause physique: je n'y puis rien trouver de tel: elle me parait, en tout, une cause *morale prédisposante* de la folie. Quels sont, en effet, les attributs de l'hérédité? Des bizarries dans le caractère, dans les penchans; une tendance vers telle ou telle action non approuvée par la généralité des hommes; un esprit de querelle; un amour-propre excessif; une perversité dans l'ordre des idées, et surtout, une excessive sensibilité morale, qui porte à de grandes études, à des excès ou à des passions quelconques. Peut-on bien trouver dans cette disposition, le moindre phénomène physique?

Quoiqu'il en soit, ce tableau æthiologique de l'institut de Waldheim montre une préponderance sensible des agens physiques sur les moraux.

Ce tableau est donc en opposition avec les calculs faits par les médecins français et particulièrement par Pinel. Cette différence sera toujours telle, si l'on se tient exclusivement à des calculs de ce genre. Pour moi, il m'a été impossible d'en faire de pareils aux hospices des aliénés à Gand; et je ne puis qu'admirer Pinel, Esquirol, Hayner et d'autres, d'avoir pu venir à bout d'un

d'un travail auquel j'ai reconnu tant d'obstacles. Un aliéné entre-t-il à l'hospice, il est interrogé; on n'obtient pour réponses que des phrases décousues. Souvent un crime, une action illicite est la cause du délire, et le malade soit fou, soit convalescent, met parfois le plus grand soin à cacher l'origine de sa folie. Son crâne est-il irrégulier, L'individu a-t-il eu la gale, son père a-t-il été atteint de folie, voilà bientôt le germe de sa maladie. D'ailleurs, sur quoi la connaissance de ces causes est-elle ordinairement basée dans les instituts des fous? Sur le dire d'un parent, d'une connaissance qui, rarement, possède un jugement assez sain, pour raisonner en cette matière. Les premiers symptômes du délire sont pris pour sa cause même; et il ne sera pas rare d'entendre dire qu'un homme dans la misère est devenu fou par ambition, lorsque cette passion se montre comme caractère du délire. Cette cause est annotée au régistre: un parent du malade l'a dit: plus de contestation. Je sais très bien, qu'il y a des cas où les actions les plus simples de l'aliéné, sa conversation dominante, ses habitudes, la répétition d'un mot, d'un rien, suffisent parfois, pour découvrir la cause du mal: je suis loin de contester cette vérité, et de croire que l'investigation des causes morales ou physiques soit toujours impossible: mon intention est seulement de faire voir, lorsqu'il s'agit d'établir des tableaux æthiologiques dans un institut pour aliénés, que les cas où l'on peut déterminer, avec precision, l'origi-

ne du mal, sont rares. La connaissance des causes de la folie est un objet d'étude des plus difficiles. Le médecin même, encore qu'il connaisse le malade, ses manières de vivre, le moral de sa famille entière, a souvent besoin de la plus grande perspicacité pour découvrir la vraie source de la folie. Je puis affirmer que, de cent trente habitans de l'hospice des hommes aliénés à Gand, je n'ai pu parvenir à connaître, avec certitude, la cause de l'aliénation mentale de vingt d'entre ces individus. Si je mets le résultat de mes tentatives infructueuses en avant, je doit regarder les tableaux æthiologiques que nous venons de voir, non seulement comme inutiles; mais comme menant à de faux résultats. On doit connaître le moral et le physique de l'homme; il faut avoir des notions sur le climat, la manière de vivre des habitans, l'idée dominante du siècle, d'un peuple, d'un homme en particulier, pour étudier avec fruit l'æthiologie des aliénations mentales. Tout porte à croire que le nombre des folies par causes morales doit être plus grand que celui par causes physiques. A chaque pas, nous rencontrons des agens qui troublent moralement l'esprit; tandis qu'une foule de ceux qu'on appelle physiques, sont plus rares et enveloppés d'une grande obscurité dans leur manière d'agir. Je ne veux point dire, avec Georget, que l'aliénation mentale ne vient qu'à la suite des causes morales: (opinion qui avait déjà, mais sous d'autres formes, été professée comme nous avons vu, par Heinroth): cette manière de voir

est

est trop générale. Une inflammation de l'estomac; un vice organique de ce viscère, du foie ou d'un autre, peuvent déranger le moral; et dans ces sortes de causes, tout appartient à la lésion de la sensibilité physique. Un vice organique du cerveau, une fracture de crâne, une commotion du cerveau, l'usage immodéré du mercure, une fièvre antécédente, et plusieurs autres agens, absolument physiques, peuvent troubler la raison.

Georget est évidemment en erreur, et tout récemment encore dans son ouvrage intitulé Physiologie du système nerveux, il établit, comme principe fondamental de doctrine, qu'il n'y a que les sensations, proprement dites arrivant au cerveau, qui puissent être considérées comme telles: « le cerveau, dit-il, n'est susceptible d'être im« pressionné que par les irritans des extrémités « nerveuses, assez intenses pour devenir des sen« sations; toute opération organique qui a lieu « sans conscience, reste locale, n'exerce aucune in« fluence sur le cerveau." Rien de si inexact que ce principe; les poisons, les alimens, les boissons narcotiques, d'autres substances introduites dans l'estomac sont tout-à-fait sans conscience pour l'individu; le cerveau ne voit, ni ne goûte les alimens contenus dans cet organe, quoiqu'ils produisent, dans le centre intellectuel, des désirs, des aversions ou d'autres ordres d'idées. Donc, le cerveau agit à la suite d'une modification de l'organisme que l'ame, la conscience, le moi, n'ont point perçue. Le cerveau fait plus: il sent, il agit, il pense, en

quel-

en quelque sorte, sans que l'individu, chez qui ces opérations ont lieu, en soit averti. Nous aurons, dans le livre suivant, occasion de prouver l'indépendance entre nos idées et nos sensations ; il serait déplacé ici, de réfuter le système dont il s'agit.

Mais, pour revenir à notre sujet : si Georget a parlé d'une manière trop générale, sa doctrine renferme cependant de grandes vérités. Souvent, dit cet auteur, l'effet de l'aliénation mentale est pris pour la cause de cette affection ; et il a fait très judicieusement remarquer, que, la suppression des menstrues qu'on voit figurer dans tous les tableaux des causes physiques, est presque toujours, une conséquence du désordre intellectuel. Il ajoute, avec justesse, que les menstrues se suppriment encore plus souvent, non par l'aliénation mentale, mais par la cause qui la produit. C'est ainsi qu'une vive frayeur peut supprimer les règles, en même temps qu'elle donne lieu au trouble de l'esprit.

Une autre réflexion qu'on ne perdra pas de vue, c'est que les vices organiques trouvés après la mort et qu'on avait envisagés comme causes du délire pendant la vie de l'individu, ne le sont souvent pas en réalité. Une gastrite chronique, une obstruction du foie, ou de la rate, rendent l'homme chagrin ou le disposent à la colère : arrive alors une cause morale, qui, agissant sur un entendement déjà exalté, en trouble facilement l'harmonie. Cet aliéné meurt, et à l'ouverture du corps, le vice organique est pris pour la cause du mal :

mal : cette altération viscérale n'a cependant fait que contribuer, de concert avec une cause morale, à produire la folie : il a seulement provoqué une disposition intellectuelle vers le délire. Je m'abstiendrai de parler de ce nombre infiniment grand, de vices organiques trouvés dans les cadavres des aliénés et qui ne sont que l'effet de la maladie. Songeons seulement à la nostalgie pour ne plus douter de l'influence du moral sur le physique ; mais nous avons déjà parlé à satiété sur cette matière.

Si les causes morales ne surpassaient les physiques ; comment chaque pays, chaque siècle, aurait-il ses fous ? Les aliénés de Waldheim ne sont, certainement pas ceux de Paris ou de Londres. La mélancolie religieuse est plus fréquente en Angleterre qu'en tout autre pays. Les affaires politiques et guerrières occupent particulièrement les Français et plus que les Allemands. Chaque siècle, chaque pays, a ses révolutions ; il a aussi ses aliénés. Point de découverte, point de changement politique qui ne produise des aliénations mentales. L'éducation, l'ignorance, la superstition diminuent ou augmentent le nombre de ces maladies. L'epidémie de suicides dont parle *Sydendam* ; les filles de *Milet* de *Plutarque* ; le grand nombre de suicides qu'on remarqua, en 1816, à Rouen, et d'autres faits de cette nature, ne tiennent-ils pas plus à des causes morales qui agissent sur la généralité du peuple, qu'à des désordres physiques ?

Un

Un seul argument détruit toutes les objections qu'on ferait à cet égard. Les sauvages connaissent à peine la folie, comme on peut le voir par la relation d'une expédition de Petersbourg aux Roctry mountains faite en 1819 et 1822 (1). Humbold dit également qu'il a vu fort peu de fous parmi les sauvages du nord de l'Amérique; et Carr (2) assure qu'il est rare de trouver des aliénés dans les régions non civilisées de la Russie. Les aliénations mentales, au dire d'Esquirol, seraient moins fréquentes dans les pays où le despotisme étouffe toutes les lumières. On cite, à cet effet, la Chine, la Turquie, l'Espagne, et le Mexique (3).

En général, tous les individus que de fortes passions ont agités pendant la plus grande partie de leur carriére sont disposés plus que d'autres à la folie. Les militaires, les négocians, les courtisanes sont dans cette cathégorie. Georget (4) dit que, de deux cents individus aliénés, quatre-vingt au moins le sont devenus par de fortes commotions morales.

Comparons de tels individus avec ces bienheureux mortels qui, par une morale sage, savent tempérer la violence des passions, et nous pourrons voir

(1) Voyez, Bibliot. britan, Aout 1823.
(2) Été du Nord.
(3) Art. folie.
(4) De la folie.

voir combien il est vrai que les causes morales l'emportent sur les physiques. Chez le *Quaker* toute espèce de passion est étouffée : la vie simple, la paix de l'ame, sont les principes religieux de cet homme vraiment admirable, et ses aliénations mentales ne sont point remarquables par l'amour-propre blessé, l'orgueil, la colère, une espérance déçue &c. (1). *Zimmerman* a eu bien raison de dire que les hommes deviennent fous par orgueil; les filles par amour, et les femmes par jalousie (2); tellement cet auteur a voulu faire connaître la grande influence des commotions morales sur le désordre de l'esprit; et, si la chose n'était point ainsi, comment l'aliénation mentale serait elle plus fréquente chez la femme que chez l'homme? On reçut, dans l'hospice des hommes aliénés à Gand, pendant l'espace de quinze années, deux cent quatre-vingt onze aliénés. Dans l'hospice des femmes, et dans le même intervalle de temps, le nombre des insensés est monté à trois cent trente-sept. A Amsterdam on compta, en quatorze années, à l'hospice des fous, cinq cent trente-trois hommes, et le nombre considérable de mille et quarante-neuf femmes. A Louvain, mêmes résultats : en quatorze années, il entra à l'hospice des hommes aliénés de cette ville, quatre-vingt quatre

su-

(1) *Jacobi*, Sammlung. Th. I.

(2) Traité de l'expérience, T. III. trad. de *Lefebure*; pag. 284.

sujets, et dans l'hospice des femmes quatre-vingt treize.

La femme est douée d'une plus grande sensibilité morale; elle possède moins de raison que l'homme, mais ses passions sont plus vives. L'homme est plus robuste, moins sensible; son éducation morale est plus solide; sa raison plus cultivée, plus énergique.

Étudions les diverses périodes de la vie morale, et nous retrouverons encore les aliénations mentales. C'est de vingt à trente-cinq ans que l'homme jouit le plus de ses facultés mentales; et c'est encore à cet age que la folie se développe particulièrement. Voyez, à cet effet, un tableau de l'hospice de la charité de Berlin rapporté par Burrow (1). Pinel et d'autres ont fait la même remarque. Soixante et onze individus, dit Pinel (2), entrèrent à Bicêtre, l'an II de la République: trois seulement étaient compris entre la quinzième et la vingtième année de l'age; vingt-trois autres aliénés étaient intermédiaires entre la vingtième et la trentième année; quinze, entre trente et quarante, et autant entre quarante et cinquante: six seulement, depuis cette dernière époque, jusqu'à soixante dix ans, et aucun au delà de ce dernier terme.

Les enfans et les vieillards sont donc moins su-

(1) An inquiry, pag. 309.

(2) Art. manie de l'encycloped. méthod.

sujets à la folie qu'une personne à la fleur de l'age. C'est une preuve manifeste que le calme de l'ame, tel qu'on l'observe chez les enfans, que l'absence des passions et la chute de l'énergie morale, chez le vieillard, sont des obstacles moraux qui s'opposent au développement de l'aliénation mentale, et que les chagrins, les combinaisons fortes, les inquiétudes sociales de l'age moyen, disposent l'homme vers ce genre d'affections.

D'après ce que nous venons de dire, il est plus que probable que, le plus grand nombre d'aliénations mentales nait de causes morales. Malheureusement la civilisation parait avoir favorisé ce genre de maladies. Les régrets amers, le luxe effréné, l'ambition, l'avarice, le désir immoderé de la vie même, la superstition, et « l'inquiétude, comme « dit *Pline* (1), de ce qui sera lorsque l'homme « n'existera plus," sont autant de fléaux de la civilisation que le moral de l'homme soutient à peine sans s'égarer. Soyons de bonne foi, et, sans tomber dans les chimériques délices des mœurs sauvages pronées par le philosophe de Genève (2), disons que l'homme simple et rustique, celui qui vit retiré du monde n'est certainement pas en butte à des passions si fortes et si étranges, que le citadin qui se trouve au milieu de ce que la civilisation a de plus raffiné. Pline a raison de dire que

(1) 7 Livre préface.
(2) Émile de *J. J. Rousseau.*

que les plus grands maux n'arrivent à l'homme, que par l'homme même.

Notre but n'a pas été de faire connaitre les causes de l'aliénation mentale; nous avons seulement démontré la prééminence des agens moraux sur les physiques. Je pourrais entrer en de longs détails sur les causes physiques, et démontrer que l'assertion de Georget, qui n'admet exclusivement que des causes morales, est hypothétique et nullement vraie; mais ces considérations seraient trop déplacées ici.

En résumé de tout ce qui vient d'être rapporté sur le siége et les causes des aliénations mentales nous disons:

1°. Tout porte à croire que l'aliénation mentale peut naître, et d'une altération dans la sensibilité, et d'un vice organique dans nos parties.

2°. Rien ne fait connaître l'état de l'ame dans ces sortes de maladies.

3°. Le siége du trouble mental est toujours dans les fonctions encéphaliques.

4°. Les causes de la folie peuvent exister dans des organes éloignés du cerveau, et influencer le moral sympathiquement.

5°. Des altérations organiques également éloignées du centre cérébral peuvent être l'effet de l'aliénation mentale même.

6°. Les altérations du cœur, dans la folie, sont peu connues.

7°. Il est prouvé que le tube alimentaire peut, par des altérations morbides, influencer le moral, et que ce tube même peut être influencé par le moral.

8°. Les altérations organiques et dynamiques du foie et de tout le système biliaire peuvent donner lieu à l'aliénation mentale; mais le moral, à son tour, influe sur le système hépatique.

9°. D'autres organes abdominaux participent, plus ou moins, de cette influence réciproque: tels sont l'utérus, le pancréas, le péritoine et ses duplicatures.

10°. Les causes morales sont bien plus nombreuses dans l'aliénation mentale, que ne le sont les physiques.

LI-

LIVRE TROISIÈME.

CURE MORALE DE LA FOLIE.

Ce livre se compose 1°., de remarques sur l'entendement humain appliquées à l'étude de la folie; 2°., de considérations sur les moyens moraux.

La première partie comprend l'idéologie humaine considérée dans son état de santé et de maladie, et les principes que l'on peut en déduire pour la cure de la folie.

La seconde renferme tout ce que l'art prescrit comme agent moral pour la cure de la folie.

REMARQUES SUR L'ENTENDEMENT DE L'HOMME, APPLIQUÉES A L'ÉTUDE DES ALIÉNATIONS MENTALES ET A LEURS MOYENS CURATIFS.

Lorsqu'il s'agit d'établir les principes de la cure morale, l'entendement humain doit être envisagé comme un ensemble de fonctions dans lesquelles le médecin psychologiste détermine des modifications diverses, dont le but doit tendre à changer l'état maladif d'une ou de plusieurs de ces fonctions. En ignorant l'état naturel de ces fonctions on

on ne saurait remplir ce but; on saurait encore moins le remplir, si l'état pathologique de ces mêmes fonctions nous était inconnu dans la folie.

Dans mon premièr mémoire que j'eus l'honneur de présenter à l'honorable commission, je n'avais que superficiellement traité des fonctions intellectuelles considerées dans leur état de santé. L'honorable commission a jugé que ces remarques étaient susceptibles de plus grands développemens, et c'est à son invitation qu'est dû l'écrit qu'on va lire.

Idéologie.

La plante ne se déplace point, et c'est dans le sein de la terre qu'elle puise sa nourriture. Chez l'animal, à cet arbre de végétation, sont assujéties d'autres fonctions, dont le but est de mouvoir, de déplacer l'individu; de lui faire sentir ses besoins, et de veiller à sa conservation. Plusieurs animaux ont ces fonctions divisées, éparpillées, en différentes régions du corps: l'homme, et un grand nombre d'autres animaux, les ont toutes rassemblées en un même point, et on nomme cerveau l'organe qui en est le siége.

C'est un instrument adapté à la vie végétative de l'individu; un rouage dans le grand mécanisme de l'animal. On doit le considérer comme un point central, qui est affecté de tous les objets qui environnent l'être auquel il appartient; qui reçoit des impressions de tous les organes, de cha-

que

que partie du tout commun de l'animal; il est l'interprète du besoin des viscères; il songe à la conservation de l'individu, et préside à la propagation de l'espèce. C'est un point central qui envoie, au loin, des prolongemens nerveux, par lesquels l'animal est averti de la présence des corps extérieurs, et qui portent, dans les organes locomoteurs, le principe de leur action. C'est encore un point central qui est le siége des opérations les plus admirables, et qu'on a nommées *entendement*, *intellect*, *pensée*, &c. L'homme seul se distingue, d'entre tous les animaux, par la complication et l'éminence de ces dernières fonctions.

Les remarques que nous avons déjà faites sur l'*ame* se lient avec celles dans lesquelles nous allons entrer sur l'entendement humain. Les premières sont des généralités; celles qui suivent, des détails. Je n'aborde un tel sujet qu'avec le sentiment d'une crainte bien fondée. Dès l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, on n'a cessé d'expliquer les admirables phénomènes de notre entendement, et malheureusement, de nos jours, on n'est pas beaucoup plus instruit, en cette matière, que ne l'ont été les philosophes de l'antiquité. De nombreux systèmes ont été proclamés, embrassés même avec enthousiasme, mais, tous laissent dans l'esprit un vide immense.

L'entendement c'est la *réunion* de toutes nos connaissances, et *l'action* de nos facultés intellectuelles.

 L'hom-

L'homme aurait, d'après *Pythagore*, *Socrate*, *Platon*, *Proclus*, et d'autres une existence indépendante des sens, et apporterait, en naissant, un certain nombre d'idées. Il est à régretter que des remarques vraiment judicieuses aient été submergées, par ces auteurs, dans une mer de raisonnemens incompréhensibles.

Démocrite, *Épicure*, *Aristote*, et nombre d'autres anciens philosophes ont proclamé que, toute notre intelligence réside uniquement dans les sensations, et quelle ne se compose, en tout, que d'impressions déjà reçues. *Aristote* s'est exprimé, là dessus, en termes formels, disant: « *Nihil est in intellectu quod prius non fue-* « *rit in sensu.*"

Naquit *Bacon* qui admit le premier, parmi les idéologues modernes, la théorie des sensations comme élémens de notre pensée. Il a eu pour successeur *Locke*, qui s'est emparé de ce système; pour y donner une extension démesurée. Locke a eu, dans l'abbé de *Condillac*, un ardent partisan. Ce dernier, homme d'un rare talent, a su, par une pureté de langage, une élégante simplicité, envelopper la théorie des sensations de séduisans attraits. Il a trouvé, dans *Crichton* et *Destutt-Tracy*, des partisans et de sages critiques.

Descartes croyait aux idées innées, et c'est en cela que sa doctrine est vicieuse; mais il a jeté les plus grandes lumières sur l' Idéologie. Il dit, en

en peu de mots, que l'homme a la faculté de penser; mais que la pensée doit être excitée par les sensations. S'il n'avait ajouté à cela les idées innées, sa doctrine aurait renfermé tout ce qui a été dit après lui.

Wolff a également reconnu la spontanéité de l'ame dans la pensée. *Hoffbauer*, *Leibnitz*, et d'autres philosophes Allemands, ont démontré, avec non moins de justesse, l'invraisemblance de l'axiome d'Aristote.

Il était réservé à *La Romiguière* de dissiper une foule de nuages qui couvraient encore la théorie de ses prédécesseurs.

Le plan et le but de cet ouvrage ne me permettent pas d'entrer en de plus longs détails sur ces différens systèmes : nous allons donc aborder les questions suivantes.

L'ame, le centre intellectuel, l'intelligence, cette qualité de l'homme, par laquelle il sent qu'il est distinct de tout ce qui l'environne; par laquelle, encore, il a le sentiment de sa propre existence, est-elle douée d'une activité spontanée?

L'ame peut-elle produire ce que jamais les sens n'ont perçu?

Notre intelligence se compose-t-elle d'autres actes que de sensations?

Les facultés de l'ame, dit Condillac, naissent successivement de la sensation; elles ne sont que la sensation même transformée pour devenir chacune d'elles; toutes les opérations de l'ame, en un mot,

mot, selon cet idéologiste, ne sont que *la sensation* qui se transforme différemment (1).

Condillac a perdu de vue les sensations qui arrivent des viscères, et, de ce côté, sa théorie est imparfaite. L'homme, selon Condillac, est un être qui puise tous les élémens de son intelligence dans l'extérieur. Il suppose une statue dont les sens s'animeraient successivement, et prétend, par là, expliquer la source et la filiation de toutes nos idées. Il néglige encore les idées qui viennent de la réflexion; il ne distingue point, dans la pensée, l'effet de la cause, et ne sépare point la faculté de l'âme de la sensation.

Dans le sens de cette doctrine, avoir une idée c'est sentir, goûter, voir, entendre, souffrir, ou vouloir une chose; toutes nos idées, complexes ou non, ne seraient qu'une chaine de sensations externes diverses et entrelacées de mille manières. Un homme, dit Locke (2), privé par la naissance du sens de la vue, ne connaîtra jamais les couleurs; et Locke cite, à cet effet, un aveugle pour qui la couleur rouge avait beaucoup d'analogie avec le son de la trompette: cette individu ne pouvait avoir l'idée de couleur, puisqu'il était privé du sens de la vue; l'idée qu'il attachait à cette sensation était celle qu'un autre sens avait déjà fourni à son esprit. Locke a voulu démontrer

(1) Essai sur l'entend. humain.
(2) Idem.

trer, par cet exemple, qu'on ne peut avoir d'autres idées que celles qui nous viennent des sens.

Destutt-Tracy (1), quoique adoptant en grande partie le système de Condillac, a mieux apprécié les sensations; il dit bien: toutes nos perceptions sont des objets que nous sentons; c'est-à-dire des sensations auxquelles on a donné différens noms; mais, il a profité de la division des sensations faite par *Cabanis :* il les a distinguées en externes et viscérales.

Nos sensations entrent, pour beaucoup, dans la pensée. et certes, dans plusieurs circonstances, la netteté, et l'abondance des idées dépend du nombre et de la clarté des sensations que l'on éprouve; nous oserions même dire, avec Crichton, qu'elles sont la mère des opérations intellectuelles (2). Le cercle de nos connaissances s'agrandit par les sensations externes; elles sont la base de notre entendement: l'homme qui n'aurait vu, de sa vie, que du pain, de l'eau, une surface de terrain, et une étendue d'air, serait, du côté de l'intellect, plus borné qu'un autre, chez lequel les sensations auraient été plus nombreuses, et fréquentes: mais, dire que toute notre intelligence réside dans les sensations; que toutes nos idées, aussi complexes qu'on les suppose, ne sont qu'un en-

(1) Ideol. pag. 239.

(2) Inquiry into the origin. of mental derang. pag. 150. trad. d. *Hoffbauer*.

trelacement d'impressions diverses; ne sont que couleur, bruit, son, odeur, saveur, ou attouchement; que le jugement, la volonté, les désirs, les aversions ne sont que des sensations reçues et sous différens noms, me paraît un principe des plus inadmissibles.

L'entendement s'appauvrit par le manque d'un ou de plusieurs sens. Cette proposition est sans réplique: mais, si l'intelligence dépendait exclusivement des sensations, on la trouverait invariablement plus développée chez les sujets chez les quels les sensations sont vives. L'esprit, comme l'a très bien dit *Helvétius* (1), n'est pas en raison de la vigueur des sens; mainte personne les possède à un degré de susceptibilité extrême, et ne présente cependant qu'un esprit très borné. Nous en connaissons d'autres, remarquables par l'imperfection des sens, chez les quelles l'intelligence jouit de facultés extraordinaires. Buffon était myope, et Homère devint aveugle étant encore jeune.

S'il est vrai que le développement de l'esprit dépend de l'énergie des sensations, à coup sûr, la femme doit, de ce côté, avoir la supériorité sur l'homme. C'est ce que, cependant, l'observation journalière ne confirme point. D'ailleurs, qu'on parcoure toute la série des animaux quadrupèdes et autres, et il sera facile de se convaincre que là, où les sensations et les sens sont les plus développés,

(1) De l'homme, pag. 117.

pés, on ne rencontrera, très fréquemment, qu'un esprit borné. Le singe, par ex. (1), chez qui la sensibilité est si exquise, ne possède cependant pas assez d'esprit pour alimenter un feu prêt à s'éteindre, avec des morceaux de bois voisins de la flamme. Tous les hommes ont été doués des mêmes sens, dit La Romiguière; reçoivent les mêmes impressions; ils éprouvent des sensations semblables; et cependant, qu'elle différence prodigieuse dans leur intelligence! Et dans un autre endroit de son excellentouvrage (2): ve c des couleurs, on fera des couleurs, avec des sons, on fera de la musique: on ne fera pas de la morale.

Les auteurs de la doctrine des sensations ont dit: pour se convaincre combien il est vrai que notre intelligeuce se compose de sensations reçues, on n'a qu'a songer à un objet, à un être qui n'a jamais touché nos sens; dans le même instant, une sensation déjà reçue, remplacera ce même objet. Par ex.: le médecin, en se figurant l'esprit vital qui anime l'organisme, l'action de notre système nerveux, se représente ou la vibration d'une corde, un fluide, ou un æther. Celui qui se forme une idée de l'être suprême, prend, ordinairement, la figure humaine pour prototype.

Ces argumens, qui au premier aperçu paraissent décisifs, ne le sont nullement. Celui qui prend une

(1) Dict. des scienc. medic.
(2) Tom. II. pag. 164.

une sensation déjà reçue, pour se représenter un objet qui n'a jamais passé par ses sens, ne raisonne pas; il ne fait, comme on dit très bien, que sentir; mais, quant il se dit: tont ce qui m'environne annonce l'existence d'un créateur, et me donne la conviction de son inpénétrable et sublime sagesse, reproduit-il encore des sensations reçues? L'idée de grandeur qu'il attache à la Toute-Puissance Divine, la conviction qu'il a de la création, ne sont-ce pas là des idées abstraites qui, en elles-mêmes, ne portent aucune sensation externe. Le médecin qui entrevoit partout l'esprit vital, et qui ne le voit jamais, qui dit: j'ignore la nature et les qualités de ce principe, mais les phénomènes de la vie m'annoncent qu'il existe, se trouve dans le même cas. L'idée qu'il se forme de *l'existence* de ce principe, sans l'avoir jamais perçu par les sens, est encore un procédé de l'intellect qui ne peut se rapporter à aucune sensation reçue. Je dirai plus: l'aveugle, le sourd, le muet, n'ont-ils pas l'idée de vertu, de beau-moral, de justice?

Ce n'est pas que de telles idées émanées du centre intellectuel même ne méritent le nom de sensation: elles doivent avoir ce nom; puisque elles sont toujours, pour l'âme, une sensation, un sentiment, mais non dans le sens qu'y attachent Locke, Condillac, et d'autres. La Romiguière a fort bien établi que, dans l'esprit de l'homme, il n'y a aucune idée qui n'ait son origine dans quelque sentiment; mais ce vaste génie nous a fait con-

connaître que toutes les idées ont leur source dans le *sentiment*, et leur cause dans *l'action* des facultés de l'entendement. Il fait une distinction entre les sensations provenant des sens et celles qui émanent de nos facultés intellectuelles mêmes (1): nous connaissons autre chose que les objets extérieurs et leurs différentes qualités; nous avons l'idée de notre propre entendement, le sentiment de notre ame. Nous avons, quoique Helvetius ait voulu soutenir le contraire (2), l'idée de ressemblance, d'analogie, de cause et d'effet; nous avons celle du bien et du mal moral, d'utile, de nuisible, de liberté, de préférence, de faiblesse, de force opprimée, de crime triomphant &c. Notre intellect a plus que de simples impressions sensitives externes.

C'est par cet éminent attribut que l'homme s'élève au dessus des animaux. L'homme réfléchit; et la réflexion est le miroir de son intelligence. Il se sent méditant, sentant, agissant, et, pour nous servir d'un expression peu propre, nous dirons que l'homme qui réfléchit a, en quelque sorte, l'organe de la vue tourné en dedans. La conscience de son propre individu est l'attribut de l'homme parfait. C'est ce qu'on appelle le *moi*. L'enfant voit, entend, goûte, sent; mais il se sent, seulement comme sensation de plaisir ou de dou-

(1) Leçons de philosophie, tom. II. pag. 170.

(2) De l'homme, pag. 88.

douleur. C'est encore le cas de la vieillesse décrépité, de l'homme hébété, de l'idiot, de l'aliéné en démence &c.

D'après ce principe, il y a donc deux sortes d'idées ; une qui vient directement *des sens*, et une autre qui prend sa source dans *la réflexion*. Descartes avait déjà fait apercevoir cette différence, et, c'est à-peu-près la même division qu'a faite Kant, en distinguant nos sensations en objectives et en subjectives. Les premières naissent des sens ; les autres de notre intelligence, de la réflexion, du raisonnement.

Destutt-Tracy (1) a mal expliqué l'entendement humain en disant : penser n'est rien que sentir et se réduit à sentir des sensations proprement dites, des souvenirs, des rapports, et des désirs.

Penser, dans le fait, est un état actif de notre intelligence ; c'est la formation d'idées ; et sentir est recevoir des sensations, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur du corps, soit de la réflexion : c'est un état passif. La Romiguière va plus loin ; selon lui, les idées, que l'on perçoit par les sens, ne peuvent jamais se changer en idées de rapport, en idées morales : elles ne sont que le stimulus, pour s'exprimer ainsi, qui met en action la partie ou l'être destiné à produire les idées de rapport.

Quand un corps, nn objet, agit sur nos sens, ou

(1) Idéologie, pag. 442.

ou que les viscères transmettent, envoient au cerveau le sentiment de leurs besoins, il peut en résulter deux phénomènes distincts l'un de l'autre : ou notre centre intellectuel ne perçoit point l'impression faite sur les organe des sens, ou il en est averti. Dans le premier cas, c'est une simple *impression*, dans le second une *perception.*

L'impression, ce qui mérite toute notre attention, peut cependant provoquer des actions dans le cerveau à l'insçu de l'individu même : c'est-à-dire qu'un homme peut être placé dans des circonstances où ses nerfs transmetteut à son cerveau des modifications et y sollicitent des actes, auxquels la volonté ne prend aucune part, et que l'ame ignore parfois complètement.

La perception est la sensation proprement dite par excellence ; elle suppose toujours l'action d'un objet qui s'exerce sur les organes des sens externes ou sur les viscères ; la transmission de cette action au cerveau, et le cerveau qui en fait part à l'âme : elle suppose encore les sensations qui arrivent de la réflexion (1). C'est cette manière d'être de nos sensations qui constitue l'idée. Nous avons une idée, quand nous percevons un objet quelconque avec toutes ses couleurs, avec tous ses attributs. Démêler, distinguer, apercevoir, connaître, c'est avoir des idées.

Nous avons un exemple frappant des sensations qu'on

(1) La Romiguière T. II. pag. 58.

qu'on doit nommer impressions dans le nouveau-né. Immédiatement après la naissance, les muscles soumis à l'influence du cerveau sont déjà en action ; donc, il agit. L'enfant prend le sein, parceque tous ses viscères communiquent au cerveau l'impression de leurs besoins. Cet organe envoie leur principe d'action dans les muscles des lèvres et de la langue ; mais, peut-on dire que le nouveau-né sait ce qu'il fait, que l'ame est déjà intelligente, et perçoit ce mécanisme? On ne saurait voir dans ces étranges combinaisons intellectuelles que des phénomènes qui sont également propres à la vie intérieure. L'estomac, le cœur, le foie, et tous les viscères, en un mot, sont mis en jeu par des impressions ; ils exécutent des fonctions à l'insçu de l'ame. Le centre intellectuel ne sent point le passage du sang par le cœur, ni l'impression des alimens sur l'estomac ; cependant, tout comme le nouveau-né qui distingue le lait de toute autre substance, nos viscères doivent éprouver, lorsque la sensibilité en est mise en jeu, un sentiment de bien-être ou de malaise ; puisqu'ils rejetent ce qui leur est nuisible, et s'approprient de tout ce qui convient à leur action. Donc, si le nouveau-né prend le sein, et distingue le lait d'une substance amère par exemple, ce n'est pas son centre intellectuel, son ame, qui préside à cette fonction ; c'est le même principe qui veille à l'action des viscères internes. *Bichat*, comme on peut voir par ce principe, a été trop exclusif quand il a divisé les fonctions en animales et (or-

ga-

ganiques. Tout s'enchaîne dans les fonctions de notre organisme, et nous pouvons trouver, dans les actes cérébraux, le même caractère qui est propre aux fonctions des organes internes.

Ces considérations exigent de plus grands développemens.

De telles actions ne sont pas toujours instinctives: elles ont maintefois leur source dans les sens externes. Quel est l'homme qui, fortement préoccupé d'une idée, n'ait traversé des espaces, fait de longs détours pour arriver à sa destination, et qui, chemin faisant, n'ait pas eu la moindre idée des objets qui se présentaient sur son passage, et par où il devait juger qu'il était en bonne voie: il suffit que cet homme se dise, en sortant de sa demeure: je dois me rendre en tel endroit, pour que le cerveau exécute le reste. Le centre intellectuel, tout absorbé dans l'idée qui l'occupe, a totalement perdu de vue les objets externes. On pourrait, en quelque sorte, dire que le cerveau voit, pense, et agit en conséquence, sans que l'ame, qui est préoccupée d'un autre objet, y prenne attention. Il y a donc là évidemment deux séries d'opérations intellectuelles; une qui est perçue, et une autre qui s'exécute à l'insçu de l'individu. Encore, le nouveau-né ne clignote-t-il pas à l'approche d'une lumière plus ou moins vive? Il est bien évident que, dans cette opération, il n'y a pas la moindre intelligence; et cependant une action cérébrale y est manifeste, et s'exécute en vertu d'un stimulus appliqué sur les nerfs sensitifs de l'œil.

 Les

Les muscles inspirateurs, le diaphragme principalement, ne sont-ils pas en activité du premier moment de la naissance? Leur principe d'action ne dérive-t-il pas du cerveau, et le besoin d'une sensation interne n'est-il pas la cause occasionelle de la contraction de ces muscles?

On sort par un temps froid, et sans le savoir, sans s'apercevoir de cette intelligence obscure, on accélère le pas: le centre de perception ne préside pas à cette opération: nous marchons vite, sans en connaître le motif; un besoin intérieur nous force à contracter les muscles locomoteurs; et, cependant, cet acte est un signe évident de la sagesse qui veille à notre conservation, à l'insçu de notre moi.

Le changement de position que l'on prend étant endormi, n'est-il pas aussi une action musculaire qui a sa source dans une sensation externe, dans le sentiment d'une position douloureuse ou difficile?

Les actions diverses que les muscles prennent dans les maladies du cœur pour diminuer un état d'anxiété, ne sont-ce pas là des combinaisons d'idées non perçues, et n'y trouve-t-on pas un esprit indépendant de notre centre de perception?

Qu'on analyse les actions de cet homme occupé de quelque opération scientifique; les premiers mouvemens qu'il fait, c'est de soustraire ses sens à tous les objets extérieurs de distraction: il ferme les yeux; il cherche une position commode; il reste sans parler, sans voir, sans entendre, sans agir:

c'est

c'est alors qu'il médite à son aise: mais, dira-t-on que cet homme, ainsi plongé dans des rêveries, se rende raison de ce qu'il fait pour concentrer la pensée sur son objet d'étude? N'y a-t-il pas là une autre série d'idées, une force intellectuelle, une volonté qui envoie des ordres dans les muscles et règle leurs mouvemens, tandis que l'ame, le moi, est occupé d'objets tout différens chez cet individu?

On s'endort le soir tout en se disant: demain à telle heure je me lève: quand quelque grand besoin est attaché à ce réveil, il est rare qu'on n'ouvre les yeux à l'heure marquée. Je demande, si, dans ce cas, le mécanisme mental, mot impropre pour désigner un état moral, n'a pas agi à l'insçu de l'ame endormie. Il y a des circonstances où l'on a le sentiment confus de ce qui se passe dans nos facultés intellectuelles. Quel est celui qui n'ait éprouvé des pressentimens, qui n'ait dit cent fois dans sa vie: je dois exécuter tel projet, et ne puis découvrir ce que c'est? Maintefois, une idée nous tombe des nues, comme dit le vulgaire.

Le somnambule nous offre encore l'exemple le plus frappant de l'absence du moi. Cet homme se lève, parle, marche, l'organe du tact jouit d'une finesse admirable; mais, il n'a pas la conscience de ce qu'il fait; il ne voit pas son propre individu en réalité.

Je crois utile d'observer que l'habitude mérite ici une grande attention. Plus on répète un acte quelconque, plus est grande la facilité pour l'exécu-

cution; mais, comme chacun sait, l'habitude émousse le sentiment: cette action par conséquent sera d'autant moins ressentie qu'on la répétera plus souvent. Il n'est pas rare de voir que l'homme exécute, avec une agilité étonnante, un acte qu'il a souvent répété; mais ce même acte qui demanda tant d'efforts dans les premiers exercices, n'exige plus, à la fin, la moindre attention dans le centre intellectuel. C'est encore une preuve qu'il y a des actes de l'entendement indépendans du sentiment de l'ame. En effet, nous apprenons souvent avec une difficulté sans bornes; une fois, cependant, que nous avons bien jugé et calculé une opération; que nous avons, en quelque sorte, bien mesuré chaque partie dont se compose ce tout commun, on parvient non seulement à une exécution facile; mais, à la fin, le centre de perceptibilité n'y prend plus aucune part. Le pianiste, par exemple, une fois qu'il est parvenu à bien placer ses doigts, à savoir quand il doit les relever, les changer de telle en telle position et suivant les règles indiquées, et qu'il a répété ce mécanisme un certain nombre de fois, ne voit à la fin, plus que la musique qui est devant lui, et c'est aussi le seul et unique objet qu'il voit; le reste de l'action proprement dite, l'exécution, se fait par un enchainement d'idées qui ne parvient pas jusqu'à l'ame, jusqu'au centre des sensations.

Ce qui est digne de remarque, c'est que, dans de telles opérations, on trouve, par l'analyse, les

plus

plus grandes complications de l'entendement : le jugement, la mémoire, l'imagination y jouent parfois le plus grand rôle, sans que l'action de ces facultés parvienne jusqu'au centre des perceptions. Revenons encore au musicien, au chanteur : il voit des notes ; il chante ; mais, il ne se dit pas : ceci est une croche, une double-croche, une noire, une blanche; il ne se dit plus : telle note a telle ou telle valeur ; son cerveau a déjà acquis cette connaissance, et n'en fait plus part à l'ame. Il hausse, il diminue, il accélère ou ralentit la voix à la vue des notes de musique ; mais, à chacun de ces signes il n'est point averti des jugemens et autres opérations mentales qui s'y rattachent. Moi-même, au moment où j'écris ces lignes, je ne m'occupe que de mes idées ; je cherche, dans ma mémoire, les mots les plus convenables à l'expression de ma pensée, et ne suis aucunement averti des mouvemens qu'exécute ma main pour tenir la plume. La composition même des mots, la distribution des lettres, se font déjà à mon insçu, à moins que la volonté n'y dirige l'attention. Vous même, judicieux lecteur qui me lisez, vous n'avez en vue que la conception de ce que j'exprime, et la connaissance des signes des lettres, sujet de tant de peines pour l'enfance, semble ne plus toucher votre esprit. Elles y existent cependant gravées, pour m'exprimer ainsi, et, tout en lisant mot pour mot, chaque lettre produit, en vous, une image, un son, une figure. De ces impressions diverses réunies se forme le

 mot,

mot; et c'est seulemcnt de cet ensemble que l'ame prend connaissance.

J'ájouterai encore comme preuve de mes assertions, le passage suivant extrait de la Zoonomie de *Darwin* (1). « Je me rappelle, y est-il dit, avoir « vu la jeune et jolie actrice qui remplaça Mad. « Arne dans la pièce célèbre intitulée, the Padlock. « Elle répétait sa partie de chant, en s'accompag- « nant du piano-forte, sous les yeux de son maî- « tre, avec beaucoup de goût et de délicatesse. « J'aperçus sur sa figure une émotion dont je ne « pus définir la cause; à la fin elle fondit en lar- « mes. Je vis alors que, pendant tout le temps « qu'elle avait employé à chanter, elle avait con- « templé son serin qu'elle aimait beaucoup, lequel « paraissait souffrir, et qui, dans ce moment, tomba « mort dans sa cage."

En résumé, disons donc que ce que nous appelons *ame*, centre *de perceptibilité*, *moi etc.* parait être une faculté, un principe distinct d'autres combinaisons intellectuelles, puisque le cerveau peut recevoir des sensations, les élaborer en quelque sorte dans son sein, en tirer des résultats, agir en conséquence sur les muscles, sans que l'individu, chez lequel ces opérations ont lieu, en soit averti, ni en ait la conscience: que

(1) Traduct de J. F. Klüyskens.

que l'entendement parait doué de spontanéité, c'est-à-dire qu'il produit ce que jamais les sens n'avaient perçu: que cependant on doit considérer les sensations internes et externes comme la plus grande source de nos idées: qu'elles éveillent et engendrent les idées de rapport, de combinaison: qu'il est de fait que l'homme qui aura reçu beaucoup de sensations aura un plus grand nombre d'idées que celui chez lequel les sensations auraient été moins fréquentes. que Locke, Condillac, et d'autres ont été en erreur en prenant les sensations pour nos facultés. Ils ont oublié les sensations internes pour rapporter tout aux externes.

Descartes, en croyant aux idées innées, a été aussi inexact. Il n'existe point d'idées innées; mais on apporte seulement, en naissant, la faculté de penser.

L'homme ne vient pas, au monde, riche d'idées, riche de connaissances. L'ignorance, comme dit La Romiguière, est son état primitif: il ne peut en sortir qu'à mesure que la vivacité du sentiment perfectionne les facultés qui doivent lui former une intelligence.

Les seules idées qu'on pourrait nommer innées seraient celles qui nous viennent de l'instinct.

Leibnitz a jeté le plus grand jour sur l'intellectualité, mais il a perdu de vue les sens.

J'insiste sur ces considérations parcequ'elles me pa-

paraissent d'un grand poids pour la connaissance des aliénations mentales.

Le maniaque a perdu le sentiment de son existence, de son moi. L'aliéné en démence et l'idiot, n'offrent que peu, ou presque pas de relation entre les sensations et l'ame. Dans la monomanie, le sentiment de l'existence existe, mais il s'annonce par de faux rapports. L'homme se sent plus malheureux qu'il ne l'est en effet; il voit dans son individu des défauts qui n'existent pas; il s'imagine recevoir des sensations qui n'ont pas de sens commun.

Mais c'est dans la manie sans délire que l'ame se montre isolée, en quelque sorte, des sensations. Un tel malade nous dira: prends garde, une fureur s'élève de mes entrailles; une force intérieure, un penchant invincible veut que je verse du sang: il faut y obéir, je ne puis y résister. Les fastes de la psychologie renferment nombre de faits de cette nature, et un des plus remarquables est le suivant rapporté par *Horn* dans ses archives (1). Un jeune homme est porté par un besoin insurmontable à répandre le sang d'une fille qu'il aimait beaucoup. Ce malheureux connaissait toute l'horreur de sa position; il se fit même saigner, croyant, par là, calmer les anxiétés et le pénible désir qui le tourmentaient jour et nuit. Tout fut sans succès: l'infortuné plongea un stylet dans le sein

(1) De 1820, Avril, Mars; S. 292.

sein de sa bien-aimée, pour qui il avait le plus grand amour, et, tout en lui faisant les plus tendres adieux, il se réjouit en voyant couler le sang de sa victime. Pinel, et d'autres ont enrichi la science de faits semblables. Quand un pareil individu connait la position de son moral; quand il prend des mesures en conséquence, et qu'il veut trouver un moyen de salut dans les déplétions sanguines; n'y a-t-il pas, dans son entendement, deux sortes d'opérations distinctes? Cet homme raisonne sur son propre malheur, sur la fatale passion qui le subjugue, en même temps qu'une autre série d'idées prépare des actions musculaires pour accomplir l'ordre d'une sensation non naturelle transmise à son cerveau.

Nous avons parlé de l'habitude: c'est encore un objet digne d'étude dans l'aliénation mentale. Il arrive, dans nombre de cas, que toute la sphère de l'intelligence est bouleversée, et que les idées, provenant de l'habitude, restent calmes au milieu de ce tumulte. Un exemple donnera plus de lumière. Je tiens un grand nombre d'écrits qu'un aliéné m'envoie à tout moment: aucune de ses lettres ne renferme la moindre idée claire, compréhensible; pas la moindre liaison entre la signification des phrases; cependant, l'ortographe y est suivie avec une rigoureuse exactitude; les virgules, les points, les signes d'exclamation, les formules du style épistolaire, etc. sont remarquables par une précision peu commune. Cet individu, imprimeur de son état, a dans toute la force du terme la ma-

nie

nie d'écrire. Sa conversation, quoique versatile, est plus liée que ses écrits.

Nous rencontrons donc partout, des preuves qui démontrent, dans notre entendement, un principe indépendant de nos actions; mais on est encore bien loin d'avoir établi la correspondance de ce centre d'intellectualité avec le cerveau proprement dit. Je n'élèverai aucune opinion à cet égard. Un cas rapporté par Crichton, et dont ce véridique auteur garantit l'exactitude, laisse ample matière à nos réflexions. Voici le fait. Une demoiselle au service de la princesse De ...., ayant été sujete, pendant de longues années, à de cruelles maladies de nerfs, dans un accès de cette maladie fut reconnue pour morte: ses lèvres étaient pâles; sa figure était d'un aspect cadavérique, et la peau froide. Elle fut posée dans un cercueil, et le jour de son enterrement étant venu, on chanta autour d'elle les hymnes des morts. Dans l'instant même où le couvercle allait être posé sur la bière, on remarque une espèce de vapeur qui s'élévait du corps. Cette vapeur devient de plus en plus visible; à la fin, un mouvement convulsif se fait remarquer dans les pieds et les mains; après quelques minutes, les signes de vie sont évidens; les yeux s'ouvrent; on l'entend pousser des cris lamentables, et dans un court délai, la malade récupera sa santé.

La description qu'elle donna de son état est tout-à-fait curieuse et importante pour l'Idéologue. Sa position était telle qu'elle se trouvait comme dans un rêve. Elle se croyait réellement morte; mais

elle

avait le sentiment de tout ce qui se passait autour d'elle dans cette affreuse position. Elle entendait les pleurs de ses amis, et sentit très distinctement quand on lui mit le drap mortuaire. Cette sensation fut des plus pénibles : elle voulait crier ; mais sa volonté était enchaînée et ne pouvait agir sur son corps. Elle avait le sentiment d'une existence différente de celle de son corps ; elle se trouvait dans l'impossibilité d'étendre les bras, d'ouvrir les yeux ou de pousser des cris. L'anxiété intérieure fut à son comble quand on entonna les hymnes des morts, et que l'on allait clouer le cercueil. L'idée qu'elle allait être enterrée vivante donna de la force à sa volonté (1).

Ce cas est instructif : il est unique en son genre : et on aurait de la peine à y croire, s'il ne reposait sur un témoignage digne de foi.

Disons un mot sur la cure morale.

Cette cure ne peut être laissée aux métaphysiciens. Le jeu de nos facultés intellectuelles n'est pas indépendant des autres fonctions. Si nous rencontrons un principe intelligent, distinct autant que nous pouvons l'observer des fonctions corporelles, nous voyons aussi qu'il est sous l'influence des lois qui président aux autres fonctions. Nous avons déjà touché cet objet en parlant de l'ame ; il s'agit seulement ici, de démontrer qu'on doit joindre aux connaissances de métaphysique cel-

(1) Crichton, trad. de Hoffbauer, pag. 309.

celles de la physiologie, pour pouvoir entreprendre la cure des désordres de l'esprit. Quelques philosophes, entre autres Hoffbauer (1), ont écrit longuement sur l'utilité des moyens moraux dans la folie; mais, ces considérations sont trop vagues, et c'est en vain qu'on y cherche les lois des propriétés vitales. L'intelligence tire ses plus grandes ressources des sensations, comme il est déjà dit, et elle en est fortement modifiée; les agens externes; les modifications apportées dans les sens internes sont en état de changer l'ordre naturel ou morbide des opérations intellectuelles; l'usage des spiritueux, des boissons en général; celui des narcotiques; l'air, les alimens influent encore puissament sur le moral de l'homme. « Un habitant du Zuiderzée, dit Virey (2), se nourrit de laitage et de « pâtes; ces pesantes nourritures, au milieu d'un « air épais et des humides brouillards qui, d'ailleurs amortissant la sensibilité, ne lui inspirent « que l'indifférence, des goûts indolens, l'ennui « d'une existence inerte et monotone; mais si « déblayant ces amas de mucosités qui gorgent ses « viscères intestinaux, qui enveloppent et encroutent ses extrémités nerveuses, vous soumettez cet « honnête Bataye à un régime plus stimulant; si « vous remplacez sa bierre par du vin généreux de Porto ou de Xérès; si les épices de l'O-

« rient

(1) Untersuchungen über die Krankh. der Seele. 1802. Psychol. Unters. über den Wahnsinn. 1807.

(2) Ephem. de la vie hum.

« rient sont substitués au beurre; si le café, les « liqueurs alcooliques de Curaçao et les plus ar- « dens aromates viennent agacer, secouer cette in- « dolence du système nerveux abdominal, vous « verrez bientôt cet homme, d'abord si impassible, « et si phlegmatique, relever plus fièrement la tête; « ses yeux bleus étincèleront d'un feu plus bril- « lant; ses muscles se déplaceront avec plus de « souplesse et de grâce; enfin son esprit et ses af- « fections s'élevant dans leur essor, planeront au- « dessus de cette sombre atmosphère dans laquelle « il croupissaient."

Sans convenir complétement de la vérité de ce tableau, il est de fait qu'une infinité de substances, en agissant sur la sensibilité physique, ont la faculté de changer l'ordre de notre entendement. Sur ce principe était basée la diète végétale des Pythagoriciens; et les législateurs de l'église romaine n'ont-ils point prescrit, à nombre d'ordres monastiques, le régime végétal afin d'étouffer la grande excitabilité des sens, et de rendre ainsi ces hommes pieux moins aptes à nombre de passions?

Mille exemples pourraient démontrer le moral influencé par le physique. Voyez l'homme chez lequel on provoque le rire, en lui chatouillant la plante des pieds; voyez cet individu qui délire par une douleur existante au gras des jambes: ce sera toujours le physique qui influe le moral. J'ai connu un malade qui, pour un gonflement œdémateux des extrémités, fut mis les pieds dans une bouillie de semences de moutarde: au fur et à

mesure que la douleur se développait, on vit la raison s'obscurcir, et en peu d'heures un délire complet eut lieu. Le malade, l'homme le plus doux, le plus raisonnable que je connaisse, quitta son lit, fit une infinité d'extravagances, et ne se plaignit plus des douleurs que devait naturellement lui causer cet escarotique. On lui fit prendre quelques cuillerées de gelée de viande, et dans l'instant même le délire cessa, et sa figure changea d'expression. Cet exemple démontre qu'une modification survenue dans une surface sensible ou nerveuse peut troubler l'harmonie de notre entendement. Mais ce qui est étonnant dans le cas que je viens de citer, c'est que le rétablissement de la raison eut lieu par une substance nutritive introduite dans l'estomac. Ne doutons donc pas que le moral puisse être influencé par le physique. Ne perdons pas également de vue que le moral, à son tour, influe sur nos tissus. Cabanis dans son ouvrage sur le rapport du moral avec le physique a, le premier, fait sentir cette correspondance mutuelle.

Il n'y a pas, à strictement parler, une aussi grande différence, entre la cure morale et la cure physique, qu'on serait porté à le croire. Quand je plonge un maniaque dans le bain froid; quand je lui donne des douches sur la tête; si je lui fais des aspersions d'eau froide à la figure; quand je provoque, chez cet aliéné, des pustules sur la peau du crâne par les frictions stibiées; quand j'agace ses nerfs par la digitale, le stramoine ou d'autres médicamens en

ce

ce genre, je modifie les sensations, ou pour mieux dire le principe sentant : en outre on ne peut consoler, effrayer, causer du plaisir, sans parler aux yeux ou à l'ouie.

Le moral est certes l'attribut le plus noble de notre être : le rang qu'on assignera aux moyens moraux sera également le plus éminent ; mais il faut, dans l'emploi de ces agens, une sage réserve, comme dans tout autre. On ne peut assigner aux moyens moraux une vertu trop exclusive, ni les négliger, les prendre isolément, ou y attacher une confiance sans bornes : tout doit se prêter un mutuel secours dans cette cure. Tantôt on agit sur la cause du mal ; tantôt on produit des commotions, et on emploie les sens pour rétablir le centre intellectuel. Dans d'autres cas, on porte ses remèdes sur le tube alimentaire ; on rétablit l'équilibre du derme avec les autres organes ; on exalte, on diminue l'énergie des vaisseaux sanguins et des autres systèmes d'organes. « Fortunate medebitur, « dit *Stoll* (1), qui remedii exhibendi occasiones « sagax captat ; quive repertæ indicationi potius « quam specificæ cuidam virtuti confidet." On ne perdra pas de vue non plus que la cure morale, quoique très précieuse, ne repose que sur des bases très fragiles. Ces moyens agissent sur notre principe intellectuel, et de ce principe, nous n'en connaissons que l'ombre : aussi doit-on remarquer que

(1) Ratio medendi, P. 1. pag. 145.

que le plus grand nombre des moyens qu'on nomme moraux ne sont, en effet, que des principes déduits de l'Hygiène. C'est étonnant : il n'y a certainement pas de maladie où les médecins soient tant en opposition dans leurs vues curatives. L'un veut tout obtenir du moral, un autre, du physique; mais le sage médecin sera toujours convaincu que la nature mérite, en nombre d'occasions, l'honneur qu'on rend à son ministre. Pour ce motif, qu'on soit circonspect s'il s'agit de décider de la vertu réelle d'un moyen employé dans l'aliénation mentale. Il est de fait que ces sortes d'affections ne sont curables que dans leurs premiers débuts; et c'est aussi le temps où l'on observe le plus de guérisons spontanées. Mais ici, comme dans toute autre maladie, la médecine apporte parfois des secours efficaces : c'est ce dont nous allons nous occuper dans le reste de ce mémoire. Avant tout, considérons les facultés intellectuelles en leur particulier, en tant qu'elles fournissent des lumières pour la cure des maladies dont il s'agit.

Sensations et attention.

L'attention suppose la perception. La sensation et l'attention sont inséparables l'une de l'autre. L'attention est la sensation par excellence : le centre de perception est tout à la sensation dans cet acte. Puisque être attentif n'est que sentir avec force, il est évident que sentir c'est avoir plus ou moins

moins d'attention. Tout ce qui opère avec énergie sur les sens éveille l'attention : c'est une preuve que les sensations en sont inséparables. Une vive lumière, un coup de tonnerre, une chaleur subite, excitent toujours notre attention. Cette faculté est nulle quand la sensation ne parvient point jusqu'au centre des perceptions. On a nommé cet état *impression* : c'est-à-dire un acte qui suscite des opérations intellectuelles, mais dont l'individu n'est point averti.

Il y a cependant des nuances à observer dans les sensations à l'égard de l'attention. On peut sentir faiblement, ou d'une manière forte : dans ce dernier cas on perçoit la sensation dans tous ses rapports ; on en a une idée claire et distincte. Quand l'ame voit ou entend, elle sent faiblement ; quand elle regarde ou écoute, elle est attentive. Une loi invariable, c'est que l'attention ne se porte que sur un objet, ou sur une seule série de sujets à la fois. Mais la mobilité dont jouit le centre intellectuel fait qu'il dirige successivement l'attention sur un nombre de sensations diverses.

Destutt-Tracy (1) est le premier qui ait fait voir que l'attention n'est pas une faculté distincte de la sensation. « J'aimerais, dit-il, autant faire une faculté de la tristesse et de la fatigue ;" et il observe très bien (2) que l'attention est presque insé-

(1) Idéologie, pag. 233.

(2) Pag. 441.

séparable de la volonté, puisqu'il y a des circonstances où l'homme *veut* avoir de l'attention. Parfois l'attention constitue une passion agréable comme dans la contemplation. Elle préside aux perceptions, au jugement, et au raisonnement. On ne peut juger, raisonner, avoir des désirs ou des aversions, sans être plus ou moins attentif.

Puisque le centre intellectuel reçoit les sensations d'origines diverses, il s'ensuit que l'attention aura également les siennes. On en compte trois: les sensations externes; 2°. les internes ou viscérales; 3°. celles que l'homme éprouve de la mémoire, de la réflexion, du raisonnement, du jugement. Mais, pour mieux éclaircir cet objet, considérons, pour un moment, les sensations isolées de l'attention.

Deux routes conduisent au cerveau les sensations: les sens externes et les internes. C'est par les premiers qu'on jouit de la vue, de l'odorat, de l'ouie, du goût et du toucher; c'est par ces sens que le centre intellectuel s'enrichit de toutes les connaissances qui viennent de dehors. La faim, au contraire, la soif, le besoin d'air, celui d'expulser les matières fécales, les urines, le désir du coït, et celui d'allaiter le nouveau-né, sont des sensations internes, instinctives; elles ne donnent nulle notion sur la cause qui les met en jeu; le cerveau ne connaît que le plaisir ou la douleur qu'elles provoquent: il agit en conséquence. Les sensations externes, au contraire, nous avertissent de la cause qui les a produites; elles sont remarquables par une plus grande clarté; et donnent

des connaissances rélatives aux choses en général; tandis que les sensations internes n'ont pour but que la conservation de l'individu et celle de l'espèce; elles sont toujours ou douloureuses ou agréables, tandis que les sensations qui viennent de l'extérieur, quoiqu'en disent nombre d'écrivains, sont souvent caracterisées par l'indifférence: la vue d'un morceau de fer, de bois, ou d'un autre objet de cette nature, ne cause, dans nombre de cas, ni plaisir, ni douleur. L'instinct, dit Condillac (1), n'est qu'une imagination dont l'exercice n'est point du tout à nos ordres, mais qui, par sa vivacité concourt parfaitement à la conservation de nötre être: l'instinct exclut la mémoire, et la réflexion.

Les sensations que l'on perçoit de la réflexion et du raisonnement, ne sont pas moins dignes d'étude. L'énergie en est parfois si forte que les excitans les plus vifs sont incapables d'en détourner l'attention: c'est ce dont Archimède nous offre un exemple remarquable.

Étudions les sensations dans l'aliénation mentale.

La perversité de nos sensations entre comme caractère dans le plus grand nombre des folies. Le centre intellectuel juge alors sur de faux rapports; mais, on n'est pas encore parvenu à démontrer, par des preuves irrécusables, si des vices locaux d'un ou de plusieurs sens, sont capables d'engendrer l'aliénation mentale. Quelques faits semblent par-

(1) Essai sur l'entend. humain, pag. 151.

parler pour l'affirmative. *Reil* dans ses rapsodies, rapporte le cas d'une dame qui devint aliénée à la suite d'une maladie des nerfs. Elle croyait, en plein jour et les yeux ouverts, que des spectres de différentes formes et dimensions la suivaient partout. Un jour, elle courut dans son appartement, pour saisir un de ces prétendus fantômes: la garde-malade appliqua, par hasard, la main sur les yeux de l'aliénée, et, à l'instant même où l'entrée de la lumière était interceptée dans l'œil, tout désordre intellectuel cessa: il reparut en exposant la malade à la clarté.

Dufour (1) cite le cas d'un homme chez lequel une cataracte donnait lieu au désordre intellectuel. L'aliénation mentale ne fut manifeste que dans le premier temps du développement de la cataracte; mais quand celle-ci fut devenue mûre, comme on dit, la raison se rétablit, et l'homme se soumit à l'opération.

Casper parle d'un jeune homme qui croyait sentir partout l'odeur de charbon et de fumée: sa raison ne tarda pas à s'aliéner, et le malade refusa bientôt toute espèce de nourriture croyant que tout ce qu'il mangeait était imprégné de cette odeur. Nous devons observer que l'organe de l'odorat, ainsi que celui du goût, sont ceux qui offrent le moins d'altérations dans leurs fonctions:

ces

(1) Essai sur les opérations de l'entend. hum. pag. 201.

ces sens se rapportent spécialement à la vie organique.

Nous devons croire que l'altération des organes des sens doit être rarement une cause de folie, et que c'est dans l'intellect que réside le vrai désordre. Cependant, si nous prenons pour analogie, les altérations des viscères, qu'on doit considérer comme le siége des sens internes ou du moins comme des foyers de sensibilité qui envoient au cerveau des sensations; si, dis-je, nous prenons pour analogie ces viscères, nous y trouvons de forts appuis pour croire aux altérations des sens dans le désordre intellectuel. Nous savons d'ailleurs combien les vices organiques de ces parties sont propres à troubler la raison.

Dans l'Idiotie, toutes les sensations externes sont affaiblies: tel idiot est sourd, l'autre muet, un troisième aveugle et la plupart présentent les organes de l'odorat et du goût dans une insensibilité presque complète; ils n'attachent aucun prix aux qualités des alimens ou des boissons: aussi la faim et la soif n'existent presque pas chez eux. Les idiots souffrent, avec indifférence, les rigueurs de l'atmosphère. Il y a de ces malheureux qui se mordent, se déchirent sans témoigner de la douleur; on en a vu qui, avec les doigts et les ongles, s'etaient percé et déchiré la joue, jusqu'à la commissure des lèvres, sans paraître souffrir. Plusieurs, d'entre ces malades, ont les pieds gelés et n'y rapportent aucune douleur. Leur insensibilité est

souvent portée au point de ne pas entendre des sons ni voir des objets présens (1).

C'est dans la Manie que les sensations viscérales éprouvent des changemens notables : le sentiment de la faim et celui de la soif sont par fois chez ces malades, considérablement augmentés; dans d'autres cas les idiots dévorent les alimens quand on leur en présente, et ne songent à boire qu'à la vüe de la boisson. Les organes des sens externes, la vue et l'ouie sont spécialement alterés chez ces malades. *Cox* (2) parait avoir remarqué que l'ouie est, d'entre les sens, celui qui est le plus lésé chez le maniaque.

Il est cependant rare, comme l'observe *Georget* (3), que les aliénés aient perdu la faculté de percevoir les objets ; mais il arrive qu'ils se méprennent sur leurs véritables qualités ou attributs. Ils ne prendront point un homme pour une femme ; mais ils reconnaîtront, dans un inconnu, un parent, un ami ou un ennemi ; ils transforment la maison qu'ils habitent, en palais, en prison &c.

Dans les diverses espèces de Monomanie, la lésion des sensations n'est pas moins évidente. Les sens existent chez ces malades ; mais l'impression qu'ils envoient au cerveau, y est vicieusement reçue. On trouve parfois chez eux une diminution considérable

(1) Esquirol.
(2) Practical observ. trad. de *Reil*, pag. 12.
(3) De la folie, 2e édit. pag. 88.

ble dans la sensibilité de l'organe du tact. Il y a des monomaniaques qui se déchirent les mains, les extrémités des doigts, s'arrachent même les ongles, sans témoigner la moindre sensation pénible. Le début de beaucoup de variétés de la monomanie est remarquable par des phénomènes tout-à-fait opposés : un excès de sensibilité dans toutes les sensations caractérise souvent la période d'invasion de ces affections. En général, la faim et la soif y sont fortement diminuées.

Dans la démence, toutes les sensations présentent un affaiblissement plus ou moins notable.

Pour celui qui dirige la cure morale, les organes des sens sont autant de surfaces sensibles sur lesquelles on fait parvenir des impressions diverses qui, envoyées au cerveau, sont destinées à bouleverser l'action maladive existante dans cet organe. Qu'on passe en revue toute la série des moyens moraux ; on se convaincra que tous doivent préalablement affecter les sens, et notamment les externes, avant d'être perçus par le centre intellectuel. La vue et l'ouïe sont les organes qu'on met le plus à contribution pour la cure morale. L'aspect riant et pittoresque des champs, la vue d'un objet aimé, les sons d'une musique agréable, les délices d'une conversation douce et persuasive ; toute la série des consolations, ne portent-ils pas une action première sur la rétine, ou sur le tympan ? De là, il faut déduire que, tant que les fonctions de l'entendement ne sont que perverties, et que le malade sent l'impression des objets qu'on appli-

que

que sur ses surfaces de rapport, on peut encore avec espoir de succès, tenter la cure morale. Il n'en est pas ainsi des aliénations mentales avec perte de la faculté sensitive, comme dans l'idiotie et la démence. Dans la première affection, les moyens moraux sont sans effet ; dans la seconde, ils sont de peu d'efficacité. Le succès de la cure morale dépend du choix qu'on fait des impressions auxquelles on soumet l'aliéné, et de la juste application de ces mêmes moyens aux cas qui en réclament l'usage.

Voyons l'attention.

L'abus qu'on fait de cette opération de l'entendement porte, parfois, le désordre dans l'esprit, en dirigeant par reprises l'attention sur un même objet. En l'y fixant d'une manière durable ; en négligeant des momens de relâche, à la fin, l'harmonie de l'intellect se rompt. Les études prolongées, la culture d'un art ou d'une science abstraite, celle de la musique, de la peinture appartiennent aux causes de cette nature.

On observe cependant une infinité de nuances dans ces désordres : l'attention peut être lésée sans qu'on puisse soupçonner une aliénation mentale. Les grands génies, ceux qui exercent fortement leur intelligence sur des idées abstraites, prêtent tous peu d'attention aux sensations venant de dehors. L'ame de ces individus est en quelque sorte toute intérieure.

Ce vice de l'attention pour les objets extérieurs se nomme *distraction*. L'homme distrait est dé-

pour-

pourvu de réflexion pour son être, pour tout ce qui l'entoure; les sensations passent par son cerveau et ne l'affectent point. Il y a des cas où des sensations émanées d'objets externes donnent lieu à la distraction : c'est la *contemplation*. Cet état est plus rare que le premier. L'immortel Newton fut bien évidemment distrait quand, tout occupé à fumer, il prit le doigt d'une dame qui était assise à ses côtés, pour enfoncer le tabac brûlant qui se trouvait dans sa pipe : les cris perçans que la dame poussa avertirent le grand homme de sa méprise (1). Personne n'a mieux dépeint l'homme distrait que Labruyère (2). En parlant de son Ménalque il dit : « il entre dans l'appartement, « il passe sous un lustre où sa perruque s'accroche « et demeure suspendue : tous les courtisans regar- « dent et rient : Ménalque regarde aussi et rit plus « haut que les autres ; il cherche des yeux, dans « toute l'assemblée où est celui qui montre ses « oreilles et à qui il manque une perruque."

Dans toutes les aliénations mentales, l'attention se trouve plus ou moins lésée. Dans la monomanie elle est exaltée ; mais elle ne porte plus cette mobilité qui en constitue un des principaux caractères physiologiques. L'attention, dans cette aliénation mentale, se moule, en quelque sorte, exclusivement sur une série d'idées isolées ; dans l'hy-

(1) Voyez Muratori, T. II. pag. 29. et *Reil*, Rapsod. pag. 105.

(2) Chap. 2. T. II. ed. 1818.

l'hypocondrie, elle se dirige sur l'état sanitaire du corps; dans la monomanie chimérique, elle est toute absorbée dans l'idée dominante de ce délire.

L'indication principale que l'on obtiendra de cette faculté mentale, dans les diverses espèces de monomanie, consistera à détourner l'attention de sa propension habituelle. On y parviendra : 1°. en transmettant au cerveau des sensations propres à éveiller l'attention du malade. Entre celles-ci, on doit choisir celles qui ont le moins de rapport possible avec l'objet du délire; celles qui sympathisent le plus avec les goûts naturels du malade; celles, enfin, qui sont le moins monotones : 2°. en éloignant, en évitant, en obscurcissant tout ce qui, par la transmission des sens, pourrait ajouter à l'attention dominante du malade, ou mettre en jeu des chaînons d'idées qui se rapportent au délire.

Dans la manie avec délire, tout est en opposition avec ce que nous venons de voir dans la monomanie. Au lieu d'une attention fixe et soutenue, cette faculté y acquiert une mobilité extrême; il paraît même que, d'entre toutes les fonctions mentales, c'est celle dont la lésion est la plus sensible dans la manie : elle n'y est ni affaiblie, ni exaltée; mais elle ne se trouve plus liée avec les sensations présentes, les idées et les souvenirs.

Dans la manie sans délire, l'attention n'est que faiblement ou presque point lésée.

On dit, avec raison, que le point le plus important, en employant les moyens moraux dans la ma-

manie, consiste à captiver l'attention du malade. Des sensations produisant des effets instanés dans l'organe intellectuel et propres à fixer et à soutenir l'attention du maniaque sur des objets qui ont, dans leur mode d'être, le moins de diversité possible, rempliront efficacement le but. Ceux qui mènent à la surprise ou à l'admiration tiennent le premier rang parmi ces moyens.

L'attention, dans la démence, est fortement affaiblie. Qu'un objet quelconque frappe la vue, l'ouie, ou un autre sens; la sensation et l'attention qni en sont le résultat se trouvent bien au dessous de l'état naturel. Les excitans énergiques et durables des organes des sens occupent une place dans la cure de cette affection.

Dans l'idiotie, le manque d'attention est le résultat d'une disposition vicieuse innée dans l'individu. Cette faculté y est le plus souvent nulle: l'oreille de l'idiot peut être affectée d'une impréssion des sens, mais le cerveau n'y peut diriger l'attention; l'œil peut être agacé par le stimulus de la lumière, et l'idiot voir sans regarder.

On sent que cette faculté doit être d'un faible secours pour la cure de l'idiotie. Il n'est pas au pouvoir du médecin d'établir une fonction où elle n'a jamais existé, et où peut-être manque l'appareil organique que lui a destiné la nature.

On peut donc dire de l'attention, à l'égard de son application à la cure morale, que, tantôt on l'amortit, tantôt on l'excite, ou qu'on la porte,

da-

dans d'autres cas, vers un objet étranger au délire.

Comparaison, jugement, raisonnement.

La comparaison est un résultat de sensations reçues. Pour comparer il faut avoir des sensations sur lesquelles cette faculté puisse s'exercer. On compare, on juge, quand l'attention se porte sur deux ou plusieurs objets, pour en étudier les rapports ; car, comme nous venons de dire, sentir est avoir de l'attention, et puisqu'on ne peut juger sans sentir, il est évident que l'attention fait la base du jugement.

La comparaison est cependant une faculté distincte de l'attention. L'attention, proprement dite, n'est qu'une sensation par excellence ; tandis que comparer suppose une action, un mouvement, une manière d'être de notre intelligence, par laquelle le principe sentant se porte tantôt sur un objet, tantôt sur un autre.

D'après La Romiguère, la comparaison se distingue du jugement. On ne peut, dit cet auteur, considérer ainsi que l'ont fait Condillac et d'autres, cette derniere faculté comme une sensation. Dans le jugement, dit-il, nous n'agissons pas (1), nous avons agi, puisqu'il a fallu comparer ; mais la per-

(1) Ouvrage cité.

perception du rapport vient après l'action : le travail de l'esprit est fini au moment où il aperçoit le rapport.

Le rapport est donc, dans le sens qu'y attache La Romiguière, le jugement proprement dit; tandis que la comparaison est l'action même de juger.

Quoiqu'il en soit, la comparaison offrira toujours, dans ses résultats, une sensation, puisque le centre de perception reçoit un rapport. Il en résulte un ordre d'idées qui se rapporte aux objets jugés. Je ne dis pas que ce rapport appartienne invariablement, comme l'a avancé Condillac, à une sensation reçue par les sens externes; mais, comme nous l'ayons déjà fait voir dans nos remarques précédentes, les sensations sont les stimulans qui éveillent nos facultés mentales, et celles-ci, à leur tour, produisent des composés d'idées qui ne se rattachent à aucune sensation reçue. Le jugement a pour élémens des sensations: lui-même est un rapport que l'ame perçoit; mais l'objet idéal qui résulte de la chose jugée est parfois totalement distinct de toute sensation perçue antérieurement par les sens proprement dits.

Le raisonnement est la connaissance que l'ame reçoit d'une certaine liaison entre un nombre d'idées, ou de rapports. Il nous fait passer d'une proposition à une autre; il nous avertit de l'ordre, du désordre qui règnent dans nos idées, de leur ressemblance ou dissemblance, de la liaison qui les rapproche de leur idendité. C'est par cet éminent attribut que l'intelligence humaine se distingue de celle des bru-

 tes,

tes, qui sont apparemment dans l'impossibilité d'abstraire et de généraliser les idées.

Tous ces différens actes sont des jugemens plus ou moins multipliés et renfermés les uns dans les autres. La manifestation d'un rapport qui était renfermé dans un autre rapport, le passage du connu à l'inconnu, la liaison d'un principe à sa conséquence, une composition qui mène à une décomposition, l'enchainement de nombre de vérités, la succession de propositions identiques ou analogues les unes aux autres, sont tous des rapports d'identité, de ressemblance, ou d'une autre manière d'être de nos idées; que l'ame perçoit plus ou moins clairement, et sur lesquels elle juge, quelle que soit d'ailleurs la nature des idées qui ont donné lieu à ces rapports.

Si dans le raisonnement je suis porté à reconnaître le jugement, je ne prétends pas confondre ensemble ces deux états de notre entendement; toujours je trouverai, dans le raisonnement, des ordres supérieurs d'idées qui n'ont plus le monde extérieur pour base. Cette faculté de l'homme est la plus noble et la plus indéfinissable de son individu. Seul d'entre tous les animaux, il possède la raison. Quelques brutes paraissent bien douées d'intelligence; mais jamais elles ne sauraient distinguer la cause de son effet, ni juger sur des sensations internes que l'esprit fournit au centre des perceptions. C'est la comparaison, le jugement dans le raisonnement, qui distingue cette dernière faculté de l'imagination. Penser sans juger, c'est

pro-

produire des idées au hasard. Je réserve le nom de jugement pour les sensations de rapport que l'on reçoit par les sens externes; tandis que je prends la raison pour la comparaison que le centre intellectuel fait sur des sensations fournies spontanément à l'entendement, sans l'intervention des sens externes.

Le degré de force, dans le raisonnement, se mesure par l'empire que cet attribut exerce sur l'instinct et sur les passions. Cet esprit, cette énergie de raisonnement, impose des lois aux besoins les plus pressans de notre organisme. Jamais l'homme n'est plus grand que lorsqu'il peut, par sa force morale, envisager avec froideur les rigueurs du sort. Au fond d'un cachot, à la table des rois, au milieu de l'infortune, l'homme raisonnable est en paix avec lui-même; son esprit résiste à tout et ne s'abandonne à aucune faiblesse. La douleur et le plaisir, sources de nos passions, nous ont été donnés par la nature, afin d'assurer notre existence et notre progéniture; mais le plaisir présente maintefois de séduisans appas et mène à de funestes conséquences: c'est alors que, du fond de cet abîme, s'élève une voix, et c'est celle de la raison: elle seule promène un œil vigilant à travers les nuages qui obscurcissent nos passions. Quel est l'animal qui offre un tel phénomène?

La raison et les passions sont deux puissances qui se contrebalancent continuellement.

Si l'homme raisonne sur les sensations qui lui arrivent de l'instinct, il jouit indépendamment de

cela, comme nous l'avons déjà fait entrevoir, de cette prérogative, qu'il raisonne sur son propre être sentant: il peut dire, je sens que j'existe. C'est par cet attribut qu'il se sépare de toute la création. Nulle part ne se voit un être ayant le sentiment de sa propre existence, de sa propre reflexion, de ses sensations, de ses raisonnemens.

Parlerai-je de toutes ces abstractions, de ce nombre immense de conclusions que l'homme produit dans son imagination fertile? Les arts, les sciences ne sont qu'un tissu de raisonnemens divers qui s'entrelacent de mille manières, et qui ne font un tout commun, qu'après avoir passé par le raisonnement.

Il serait aussi hasardeux de définir la raison que d'en déterminer les limites. Nous ne connaissons de cette faculté que quelques caractères généraux dont les plus saillans sont ceux que nous venons d'énumérer. Il est difficile, je dirais même impossible, de connaître jusqu'à quel point nos abstractions, nos idées sublimes font partie de la raison. Les plus sages manquent quelquefois de raison; quel doit être le sort des esprits médiocres! La connaissance du vrai, de ce vrai qui est sensible à tous les esprits, et que le créateur a mis à la portée de tout le monde, sera cependant le caractère distinctif de cet attribut. Du moment qu'on passe ces limites, on risque d'embrasser des erreurs pour des vérités. Laissons parler l'homme le plus spirituel de son siècle.

« La

« La raison va toujours torte, boiteuse et des-
« hanchée, et avec le mensonge comme avec la
« vérité. Par ainsi, il est malaisé de descouvrir son
« mescompte et desreiglement, dit *Montaigne* (1).
et plus loin : « cette raison, de la condition de la-
« quelle il y en peut avair cent contraires autour
« du même sujet, c'est un instrument de plomb,
« de cire alongeable et ployable et accommodable à
« tout biais et à toutes mesures; il ne reste que la
« suffiseance de le savoir contourner."

D'après ce qui précède, il sera facile de voir que le raisonnement se compose 1°. d'imagination, pour ce qui regarde l'abondance des idées; 2°. d'attention, pour ce qui concerne le sentiment de l'ame; 3°. de jugement, quant à la chose raisonnée.

Si l'homme est un animal raisonnable, sa raison varie néanmoins considérablement, non seulement selon les divers tempéramens, mais l'age, le climat et l'éducation y apportent les plus grandes modifications. La raison n'est pas la même à toutes les périodes de la vie. C'est à la fleur de l'age, depuis trente, à cinquante ans, qu'elle a le plus de vigueur. C'est l'age dégagé des passions et des infirmités; alors, l'homme règne par son moral. Hélvétius dit que la raison est triste et pesante dans les régions froides; qu'elle est plus élevée, plus sublime dans ces heureuses contrées où l'ar-

(1) Liv. I.

l'ardeur du soleil est tempérée par de douces rosées.

Celui qui raisonne mal ne mérite par le nom de fou: il n'y a pas d'hommes, aussi sages qu'on les suppose, qui n'aient leurs momens de folie. Cette remarque faite par Crichton (1) est un proverbe connu chez toutes les nations.

Il serait difficile d'établir quand l'écart de notre raison mérite le nom de folie. On trouve, entre la santé parfaite de notre intelligence et l'aliénation mentale prononcée, des nuances qui vont à l'infini. Tous les jours, un homme enfermé dans l'hospice des aliénés à Gand demande, avec les plus grandes instances, sa sortie. Il éprouve un désir violent de voyager, et voilà tout son délire. Cet homme raisonne juste sur tous les objets; il est même doué d'une intelligence peu commune. Toutes ses manières décèlent une éducation soignée, un fonds de connaissances et du génie; mais que le mot voyage soit prononcé, sa figure devient rayonnante de joie; sa raison l'abandonne; et son discours n'est bientôt qu'un déluge de mots, qui font connaître combien il souhaiterait de parcourir des pays. Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que cet individu ne déraisonne que sur un seul ordre d'idées, qui est le désir dont je viens de parler: du reste, tout ce qu'il dit sur les endroits

qu'il

(1) Inquiry into the orig. etc. trad. de *Hoffbauer*. S. 60.

qu'il souhaiterait de voir, porte l'empreinte du savoir. Il parle des mœurs, de la religion, des coutumes des peuples, en homme instruit; et, ce qui n'est pas moins étrange, il s'excuse sur ce penchant d'une manière encore plus raisonnable en répétant : chacun a ses désirs, et, malheureusement pour moi, le mien est traité de folie.

Voila donc là raison qui, dans un seul point, dépasse les bornes naturelles. Un nombre immense d'altérations de cette nature se rencontrent à tout instant dans la vie sociale.

L'aliénation mentale se complique par des nuances imperceptibles. Goo......... à la suite d'une violente colère, devient aliéné; il accuse sa femme d'avoir égorgé deux de leurs enfans. Dans un transport de fureur il porte, à cette malheureuse, un coup de hache qui pénètre jusque sur la table interne du crâne. On le relègue dans l'hospice des aliénés à Gand. Jamais il ne me voit sans s'informer si sa femme n'a pas encore été jugée par les tribunaux. C'est là toute la folie de cet homme : ce crime supposé est le sujet de tous ses faux raisonnemens.

Ici, nous n'avons pas, comme dans le cas précédent, un simple désir d'éprouver des sensations; le trouble intellectuel est plus abstrait. Cet individu a cru recevoir des sensations de rapport qui lui ont fait voir un crime; et c'est en cela qu'il s'est trompé; il a reçu des sensations, mais il en a méconnu l'origine. Toutes les idées, tous les raisonnemens qui ont procédé de ce faux rapport,

n'ont rien de raisonnable ; mais c'est dans la sensation primitive qu'existe le désordre. Cet homme a reçu de fausses idées ; elles lui ont fait voir sa femme voulant attenter aux jours de ses propres enfans, et c'est sur ces sensations que le faux jugement s'est prononcé.

La faculté de comparer, de juger, de raisonner, est lésée dans toutes les aliénations mentales; dans l'une cependant plus que dans l'autre. C'est le désordre de cette faculté, qui fait que l'insensé diffère de celui chez lequel l'intellect se trouve à son ton naturel. Une vérité non moins importante à connaître, c'est que la plus grande partie de la cure morale ne se compose que de moyens dirigés sur le jugement. Pouvoir ramener cette faculté à son état normal, c'est faire d'immenses progrès vers la guérison ; mais, tout ce que l'on peut mettre à contribution pour ce but doit d'abord agir sur les sensations ainsi que sur l'attention. Il faut que l'aliéné juge sur les sensations de dehors avant de le faire raisonner.

Dans la manie, la faculté de juger, de raisonner existe, mais elle donne de faux résultats. Il arrive cependant, dans ces affections, que le jugement le plus précis naît d'une idée chimérique. Un aliéné se croyait Louis XVI : on lui observa que les rois savaient du moins lire et écrire : pénétré de cette vérité, le malade qui ne connaissait rien de tout cela, se mit à l'étude, et, en trois semaines de temps, il lisait et écrivait, passablement bien.

Pi-

Pinel (1) engagea un jour un aliéné à lui écrire une lettre. Cet homme était d'un esprit très cultivé, et la lettre, quoique écrite dans l'accès même du délire, fut pleine de bon sens.

Un orfèvre, cité également par Pinel, s'infatua du mouvement perpétuel: on lui donna des outils, et il construisit les machines les plus ingénieuses, quoique la découverte n'eut pas lieu.

Il y a des exceptions à cet égard. Des déterminations intérieures qui, comme il a été dit, sont indépendantes de la volonté, peuvent porter l'insensé à commettre toutes sortes d'extravagances, bien qu'il conserve la faculté de juger. On trouve souvent ce phénomène dans le début de la monomanie; il est frappant dans la manie sans délire où le malade est poussé à suivre un penchant qui domine sa volonté. Franck nous donne un fait remarquable en ce genre. Un enfant de dix ans, qui lui fut montré au Bedlam à Londres, était tourmenté par un désir inexprimable d'injurier, de léser tout ce qui se présentait à sa rencontre. Cet enfant se montrait, pour le reste, aussi raisonnable qu'on pût le souhaiter, et à tel point qu'il manquait rarement de demander la punition du mal qu'il venait de commettre.

La manie malicieuse offre, parfois, des exemples frappans de combinaisons intellectuelles les plus justes. Ces individus possèdent l'art de cacher leur dé-

(1) Encyclop. art Manie.

délire par une infinité d'artifices et une pureté admirable dans le langage. (Cette variété pourrait très bien remplir le vide qui se trouve entre la manie, et la monomanie).

C'est dans de pareils cas que l'on peut tirer des avantages réels des facultés dont il s'agit.

Dans la démence et l'idiotie, cette faculté intellectuelle est ou fortement affaible, ou eteinte.

Mémoire, souvenir, réminiscence, caténation des idées.

La mémoire est une des fonctions les plus importantes, pour ne pas dire, avec Hélvétius, la plus essentielle (1) de l'intelligence humaine. C'est par cette faculté que nous sommes en rapport avec des objets absens. Sans elle, l'homme n'aurait qu'une misérable existence, qu'un sentiment éphémère; toutes ses idées seraient sans liaison: sans la mémoire, on ne vivrait que dans le présent.

La mémoire est le sentiment des objets tout récemment sentis.

Le souvenir se rapporte à des idées plus anciennes.

La réminiscence est une idée reproduite et qu'on ne se rappelle pas avoir eue précédemment.

Nous comprendrons ces trois divisions sous le nom de mémoire.

La

(1) De l'homme pag. 76.

La mémoire est, pour l'ame, le sentiment d'une sensation déjà reçue : c'est la répétion d'une idée dans l'absence de l'agent qui l'a produite : c'est une sensation demeurée dans le cerveau, et qui a été plus ou moins vivement sentie.

La mémoire se distingue de la sensation proprement dite. Quand je me rappelle, dit Destutt-Tracy (1), que j'ai souffert, je n'éprouve pas la même affection que je ressens lorsque je souffre actuellement. Il ajoute que, quand nous éprouvons une sensation, le mouvement quelconque, qui s'opère dans nos nerfs, va de la circonférence au centre; et que, quand nous sentons un souvenir, il se porte du centre à la circonférence. Ce qui aiderait à y croire, c'est que, quand le souvenir est très vif, il va quelquefois éveiller la sensation elle-même, dans la partie où elle a été sentie.

Des sensations qui sont venues des objets externes au cerveau ne constituent pas, à elles seules, les élémens de notre mémoire : les sensations viscérales et celles que l'entendement fournit lui-même, entrent encore dans la composition de la mémoire. Nos raisonnemens, toutes nos idées simples ou combinées peuvent faire partie de cette faculté mentale.

Les sensations qui arrivent au centre des perceptions, par la mémoire, sont rarement aussi vives que celles qui lui viennent directement des

sens.

(1) Idéolog. pag. 40.

sens. On ne voit, on n'entend jamais si distinctement dans ses souvenirs, que lorsque l'objet de la sensation est présent.

Le réveil de nos souvenirs a presque toujours pour cause le plaisir ou la douleur, la volonté, ou l'enchainement des idées.

Le plaisir et la douleur prennent une grande part à la répétition des idées dans notre entendement; il est même rare, quand nous nous ressouvenons d'un objet qui a passé par les sens externes ou viscéraux, que les parties qui nous ont procuré du plaisir ou de la douleur, ne nous en donnent pas le souvenir. C'est par là que nous sommes heureux ou malheureux par la mémoire.

La volonté a quelque empire sur la mémoire; mais, elle ne l'exerce ordinairement, que par l'enchainement de nos idées. Il suffit même qu'on veuille se ressouvenir d'un objet, pour que la mémoire reste en défaut. On n'a le *vouloir* que sur la récapitulation d'un nombre plus ou moins grand de sensations qui peuvent conduire à une réminiscence, par la liaison qu'une ou plusieurs d'entre elles ont avec l'objet qu'on désire connaître.

Le vulgaire, dépourvu de toute notion d'idéologie, reproduit à chaque moment l'enchainement des idées pour se rappeller un objet quelconque. La tabatière ou le mouchoir sont les moyens auxquels il a ordinairement recours. Un morceau de papier placé dans la première, un nœud fait au mouchoir etc. éveillent notre attention, et nous aver-

avertissent de l'idée que nous avions en employant de tels moyens. Le vulgaire est loin de connaître le mécanisme de ces sortes d'actions; il ignore qu'en plaçant un morceau de papier dans une tabatière pour servir d'objet de réminiscence, il associe différentes idées entre elles, dont une doit frapper la vue ou un autre sens, et mettre en jeu toute la série d'idées avec laquelle elle est enchaînée. La tabatière, le nœud fait au mouchoir, un objet quelconque ajusté de manière à exciter l'attention, sont des représentations physiques qui, par leur contact fréquent avec les sens, deviennent singulièrement propres à servir de réveil à notre mémoire.

La liaison de nos idées est admirable. Une pensée en renferme toujours d'autres: on ne peut se représenter un objet, sans qu'une infinité de qualités de ce même sujet ne viennent se joindre à l'idée-mère. Quand je pense à une fleur, je suppose la rose, couleur, parfum, disposition de la corolle, feuilles, tout fait partie de l'idée que je m'en forme. Je ne puis y songer sans me représenter l'endroit, le sol dans lequel elle était placée quand je l'observais en réalité. Une infinité d'autres circonstances peuvent encore venir grossir le chaînon de ces idées.

Chaque note musicale a, pour idée d'association, un son vocal ou instrumental. A chacun de ces signes correspond une modulation de la parole; de manière que, lorsque le sens de la vue transmet au centre intellectuel une ou plusieurs notes, il se fait

fait une impulsion de la volonté dans les organes vocaux, ou dans ceux destinés à diriger un instrument: cette action, c'est l'expression de la valeur de ces caractères musicaux. Mais cette association d'idées demande une éducation préalable, avant qu'elle acquière de la perfection. Si l'intelligence n'a pas lié cet enchainement d'idées par de nombreuses répétitions, il reste toujours un intervalle plus ou moins long, entre la vue du signe musical et l'exécution de ce qu'il exprime.

On observe de singuliers caractères dans l'enchainement de nos idées. Tantôt une sensation externe détermine un chainon d'idées; tantôt une sensation instinctive produit le même phénomène; mais, ce qui est étonnant, dans nombre de cas, une idée se représente à notre intelligence si instantanément, qu'elle confond celui chez lequel ce phénomène a lieu. Chacun l'a éprouvé maintefois dans sa vie. Je me charge, le matin, d'une affaire plus ou moins importante; mais j'en perds totalement le souvenir: je poursuis mes occupations, et ne songe plus à cette pensée. Je me repose: je suis, en quelque sorte, sans idées, et voilà tout-à-coup que cette idée première, se présente à mon esprit: c'est un éclair qui frappe mon ame. Ce phénomène n'est pas rare dans l'aliénation mentale; on l'observe surtout dans la monomanie. Le malade parfois se souvient tout-à-coup d'un ami, d'un parent ou de tout autre objet, et il n'est pas rare de le voir ainsi rendu à la raison.

L'enchainement des idées est ce qu'il y a de

plus

plus étonnant, de plus impénétrable, dans notre intelligence. Nos idées se lient, entre elles, par de certains rapports; mais il y a, outre cela, une espèce d'affinité, une sorte de coordonance, entre les diverses idées. L'homme éprouve ce phénomène à tout instant de sa vie, et quelques actions, plus que d'autres, le lui montrent dans tout son état de nudité. La musique est l'exemple le plus frappant qu'on puisse en offrir: pour exprimer sa pensée en musique, les idées marchent par degrés, mais chacune selon l'affinité quelle a avec sa semblable. On franchit l'échelle diatonique par demi-tons. (On passe, p. ex., facilement de *sol*, *si*, *ré*, *sol* naturels. à *ré*, *la*, *ré* naturels, *fa* diéze. L'oreille se plait dans cet accord; tandis qu'en venant de *ré*, *si*, *ré*, *fa* naturels, en celui de *la* naturel, *ut* diéze *mi* naturel, on produit une dissonance désagréable pour l'oreille.) De cette manière, on ne peut passer d'une expression gaie, bruyante, à une autre qui soit sombre et triste, que par des nuances imperceptibles. Cette vérité se retrouve encore dans la peinture. Une discordance dans le ton du tableau fait disparaître l'illusion des couleurs. Qui sait jusqu'à quel point cette basse-continue ne se rencontre dans notre entendement? J'insiste sur ce phénomène parcequ'il me parait d'un grand intérêt pour la cure des aliénations mentales. Un homme devient fou à la suite d'un grand malheur: on veut le distraire, le consoler: tout le succès dépendra de la manière dont ces moyens précieux seront mis

en

en usage. Arrache-t-on subitement l'aliéné de son triste recueillement, l'expose-t-on au tumulte bruyant d'un rassemblement de monde, on manque son but. Le malade se trouvera environné de puissans moyens de distraction; mais ils ne seront pas tels pour lui: la distance qui existe entre eux et les idées du délire est trop considérable; et pour remplir ce grand vide, on doit marcher par degrés, par nuances, tout comme en musique, et se mettre, en quelque sorte, à l'unisson avec le malade, pour pouvoir l'amener ensuite vers un autre accord: qu'on veuille me passer cette comparaison.

Les songes offrent encore des images frappantes de l'enchainement de nos idées. Je me trouve, au debut de mon rêve, à une promenade, à un repas, à un concert de musique; mes idées sont d'abord assez justes et donnent une image exacte de la chose; si cependant, à un des mets que je crois manger, se trouve associée l'idée d'un chasseur, p. ex., dans l'instant même, le rêve se grossit de l'attribut de cette idée secondaire, et on en verra nombre d'autres qui lui appartiennent venir s'enchainer avec les idées primitives du rêve.

De tels phénomènes se trouvent, à chaque pas, dans l'aliénation mentale. Un fou délire sur un objet, et toujours un nombre d'idées accessoires, entées pour ainsi dire sur les premières, viendront grossir ses illusions. Il se dit Mahomet, et voilà que des idées de sérail, de femmes, de costume oriental, d'habitations asiatiques viendront

dront bizarrement s'associer avec l'idée dominante du délire, et il n'est pas rare de voir, comme par incident, une série d'idées qui n'a pas le moindre rapport avec l'essence du délire primitif.

Si l'enchainement morbide de nos idées est un caractère de la folie, cette même liaison n'en est pas moins digne de remarque pour les avantages qu'on en retire dans la cure morale de cette affection. C'est ainsi qu'un chainon vicieux d'idées peut être rompu par un autre chainon qui restitue les rapports entre le jugement et les sensations. Je médite sur un objet quelconque: un incident imprévu arrive, je suppose l'explosion d'une arme à feu: dans cet instant même, le chainon de mes idées est rompu, et un autre s'établit. C'est sur cet attribut que repose une grande partie de la cure morale des aliénations mentales. Un aliéné délire sur un objet; toutes ses facultés s'exercent sur ce même objet: se sont là ses idées habituelles; mais on fait promener ce malade, on le mène chez ses amis, dans des sociétés amusantes, on le fait voyager, on l'expose à la surprise, et à toutes les distractions possibles: de cette manière on étouffe les idées du délire, par d'autres sensations qui sont comme un stimulus sur lequel l'attention se dirige. Si ces nouvelles idées se trouvaient enchainées avec celles du délire, on manquerait son but.

En voyant ce nombre immense d'idées, en envisageant leur mutuelle alliance, doit-on encore s'étonner de ce que l'homme offre tant d'exemples de vices dans les chainons de sa pensée. C'est là

fond de nombre de folies; c'est encore là le motif pour lequel l'homme civilisé en offre tant d'exemples. Mais revenons à la mémoire proprement dite. Quelques individus présentent des exemples d'une mémoire au delà de toute croyance. Mouchart (1) parle d'un enfant aveugle qui retenait le contenu d'un sermon avec une telle exactitude qu'il pouvait dire, mot pour mot, les textes de la bible, les chapitres et les versets que le prédicateur avait cités: un an après avoir assisté au sermon d'un célèbre prédicateur, il en avait retenu le détail avec une exactitude au delà de tout exemple. Le *Gentleman's magazin* contient le récit d'un individu de basse-extraction sachant à peine écrire, qui fut remarquable par une prodigieuse mémoire dans le calcul (2).

Si quelques hommes sont étonnans par la force de leur mémoire, on en rencontre d'autres chez lesquels cette faculté offre de singulières anomalies.

L'épouse du professeur Hennert d'Utrecht offrit un exemple étrange d'une lésion de la mémoire. Cette dame avait un oubli parfait des mots. Elle se souvenait de la chose; mais le terme technique, le mot propre ne se présentait point à son esprit, et celui dont elle faisait emploi appartenait à

(1) T. 1. du Magasin Psycholog.

(2) Feb. 1751.

à la signification d'un autre objet. Quand elle voulait qu'on lui apportât une chaise, elle demandait une table, et lorsqu'elle demandait une table, elle prononçait le mot verre etc. Ce qui est plus remarquable, c'est que jamais elle ne put reconnaître son erreur quand on lui dit le nom propre (1).

J'ai vu, dans la personne de mon Oncle J. De L....., un exemple de cette nature. Vers l'age de soixante-dix ans, on observa chez lui une perte dans la mémoire des mots. En voyant une personne qu'il avait connue dans sa jeunesse, il la remettait; en mangeant d'un mets auquel il était habitué, il le reconnaissait pour tel; mais il avait complètement oublié le souvenir des mots. Demandait-il à boire, il prononçait le mot échelle, maison ou autre; aucune expression n'avait le moindre rapport avec l'objet à désigner, et jamais la chose n'était désignée deux ou trois fois de suite, par les mêmes mots.

Nombre de causes diminuent l'énergie de la mémoire: cet effet est presque toujours dû à des agens affaiblissans.

La mémoire se présente, dans les aliénations mentales, ou augmentée, ou abolie, ou diminuée. Dans la Monomanie, elle est le plus souvent en excès. Dans la Manie elle est tantôt faible et tantôt elle se présente avec une vigueur peu commune. Souvent les idées qui ont assiégé le malade le matin,

---

(1) Voyez Crichton, ouvrage cité. pag. 214.

tin, viennent se reproduire encore le lendemain : aussi ces malades se souviennent-ils, avec la plus grande netteté, d'un bienfait ou d'une insulte (1). Il y a des cas de manie où la mémoire est affaiblie; les idées se succèdent le plus souvent dans cette aliénation mentale, avec une telle rapidité, l'attention y est si offusquée, que le cerveau agissant successivement sur une foule d'objets divers, ne reçoit que de faibles sensations qui, par conséquent, ne peuvent laisser que des traces peu profondes: et, chose assez remarquable, c'est que, les aliénes rendus à la raison conservent souvent, avec une étonnante justesse, le souvenir de tout ce qui leur est arrivé pendant leur état de folie.

Dans la démence la mémoire est presque nulle; aussi ne voit-on pas, dans cette affection, la moindre association des idées: c'est en quoi elle se distingue de la Monomanie et de la Manie, où la mémoire existe, mais souvent dans un état d'aberration notable. Chez l'Idiot cette faculté, en quelque sorte, n'existe pas: des sensations faibles ou nulles, et un défaut d'attention ne peuvent laisser dans l'intellect des impressions durables.

Doit-on faire ensorte que l'aliéné ne vive que dans le présent? Doit-on éloigner de lui tout souvenir, tout objet qui lui retrace tout ce qu'il avait vu, connu, ou chéri avant sa maladie; ou faut-il, par une pratique toute opposée, provoquer sa mé-

(1) Esquirol.

mémoire à chaque moment? L'une et l'autre de ces méthodes peut être funeste; toutes les deux parfois sont efficaces: un juste milieu devient ici d'une rigoureuse nécessité. Eloigner du malade tout ce qui pourrait communiquer à sa mémoire la cause de son délire, porter ses souvenirs sur d'autres séries d'idées qui n'ont point d'enchainement avec sa maladie, telle est l'idée générale qu'on peut se former de la méthode curative empruntée de cette faculté de l'ame.

Dans la Monomanie, un seul chainon d'idées ne s'exerce point selon son ordre naturel, tandis qu'une grande partie des autres fonctions intellectuelles est intacte: c'est dans l'inaltérabilité de ces dernières, que le médecin trouvera des conditions favorables, et un champ libre pour l'application de ses moyens curatifs. Ce sera dans la Monomanie que les souvenirs pourront, avec le plus de succès, être mis à contribution. Le choix de ces moyens est un objet important. On aura recours: 1°. à ceux qui peuvent laisser des actions durables dans le cerveau; 2°. à ceux qui s'exercent sur plusieurs sens à la fois; 3°. à ceux dont les effets sont le mieux connus sur la mémoire; 4°. à ceux qui peuvent le plus captiver l'attention du malade; 5°. à ceux qui sont susceptibles de répétions fréquentes; 6°. enfin, à ceux qui n'ont point de liaison avec les idées du délire.

Ces moyens n'auront qu'un succès douteux chez les Maniaques. Dans la Démence et dans l'Idiotie ils sont, en quelque sorte, inutiles; et pour des raisons déjà rapportées, les souvenirs ne peuvent

 être

être provoqués si les fonctions primitives de l'intelligence sont en défaut : je parle des sensations et de l'attention.

Imagination.

L'imagination est l'emploi que fait l'homme de toutes ses facultés mentales pour former de nouvelles combinaisons.

Elle diffère de la mémoire et des sensations proprement dites, en ce que la première ne considére que des choses passées ; que les sensations supposent le présent ; et que l'imagination voit les objets dans l'avenir.

L'enchainement des idées joue un grand rôle dans l'imagination. C'est par elle que les idées, d'abord simples, deviennent composées, et que s'effectue la combinaison des sensations. C'est cet heureux concours de l'imagination et du jugement qui produit les œuvres du génie.

L'homme de génie combine les idées d'un art, d'une science ; il en invente de nouvelles ; il marche du connu à l'inconnu, et produit ce que jamais n'avait été inventé.

L'excès qu'on fait de cette faculté mène à la folie.

C'est un objet curieux que l'imagination étudiée chez les aliénés, surtout dans la Monomanie. Tout est chimérique chez ces malades : l'un se croit de beurre, de limon ; un autre dit son nez d'une longueur démesurée ; un troisième prétend avoir des ser-

serpens, des grenouilles dans le ventre, ou porter des cornes sur la tête. Le grammairien Artemidor fut tellement saisi en voyant inopinément un crocodile vivant qu'il s'imaginait que l'animal lui avait mangé le pied gauche et la main du même côté (1).

Le poëte Torquato Tasso éprouva un singulier délire: en plein jour, il croyait voir un fantôme qui se présentait à lui à des époques différentes. On tachait en vain de lui démontrer que sa vision n'était qu'un jeu de l'imagination. Au milieu d'une conversation qu'il eut avec son ami Manso, il crut voir son prétendu esprit; lui adressa la parole, et ne finit ses discours qu'avec la disparition du fantôme. Manso ne vit que le soleil qui donnait sur une des croisées de la chambre de son ami (2).

On a remarqué que la monomanie est très fréquente parmi les individus chez lesquels l'imagination est naturellement très développée.

Le trouble de l'imagination est à son plus haut degré dans le suicide, dans la panophobie, et dans la monomanie joyeuse et chimérique.

Dans la manie l'imagination est exaltée, mais elle y présente un caractère de mobilité extrême.

Dans la démence, l'imagination est éteinte.

Dans l'idiotie, elle n'a jamais existé.

L'on peut, dans la cure des aliénations mentales, tirer de grands avantages, en mettant en jeu l'imagi-

---

(1) Cœlius Aurel. Lib. I. Cap. 5.

(2) J. Coole Life of Tasso. pag. 48.

gination. Cette méthode curative embrasse toutes les distractions qui se composent d'un travail de l'esprit dont les arts et les sciences sont les chefs principaux. On aura cependant toujours en vue le caractère dominant du délire.

C'est dans la monomanie que cette cure peut trouver les plus grandes applications. Dans la manie, elle pourrait avoir des suites funestes, vû la grande mobilité qui caractérise les opérations intellectuelles. On en sentira le peu de succès dans la démence et dans l'idiotie.

Tout l'avantage de cette méthode curative consiste dans le choix de l'agent qu'on destine à éveiller l'imagination du malade. Jamais on ne perdra de vue, que le vice de cette faculté est un foyer d'où pullulent une foule de désordres de l'organe intellectuel: par conséquent, une prudence extrême doit ici guider le médecin.

Volonté.

La volonté est une détermination de l'ame vers de certains actes; une passion active, indéfinissable par sa nature, reconnaissable seulement par ses phénomènes. Elle n'est point du domaine des sensations pures et simples, et s'en distingue parcequ'elle suppose une action qui émane du centre intellectuel et se dirige dans les idées, ou dans les muscles volontaires; tandis que les sensations externes ou viscérales vont de la circonférence au centre. Mais veut-on sentir plus que le sentiment ne nous don-

donne, le centre intellectuel agit et tâche de prolonger la sensation, ou de la rendre plus vive, en y dirigeant la volonté. On conçoit, par là, quelle part cette faculté prend à l'attention.

L'influence de la volonté est moins générale sur le jugement qu'on ne serait en droit de le croire; et pour prouver que le jugement en est un acte distinct, on n'a qu'à observer qu'il ne nous est pas libre, quand nous sentons des rapports, de ne pas les sentir tels qu'ils sont.

La volonté est plus souvent la conséquence du jugement ou du raisonnement; mais alors le plaisir ou la douleur en sont les plus grands moteurs.

Si la volonté a quelque empire sur la mémoire, elle ne peut exercer cette influence que par la liaison des idées.

La volonté a une influence manifeste sur l'imagination.

Le grand but de cette faculté est de diriger la locomotion.

On doit encore considérer, dans la volonté, la liberté morale qui est, comme le dit fort bien La Romiguière (1), le pouvoir de vouloir ou de ne pas vouloir après délibération. Elle enfante la bonté, la générosité, la reconnaissance et leurs contraires.

De la volonté aux passions il n'y a presque pas de distance; et comme le plaisir et la douleur sont les

(1) C. 1. ouvrage cité.

les mobiles des dernières, ces deux sensations sont également les principaux excitateurs de la volonté.

La volonté, chez quelques individus, est portée à un point d'énergie au delà de toute croyance: c'est ainsi que j'ai vu cautériser toute la surface postérieure des extrémités inférieures d'un homme paralysé de ces parties, sans qu'il témoignât la moindre douleur pendant que durait l'opération.

Cette faculté éprouve dans les aliénations mentales des aberrations notables; mais c'est toujours la perversité dans les sensations qui, tout en bouleversant l'ordre naturel du jugement, doit être envisagée comme la source d'où dérive le trouble de la volonté.

Il y a des cas de folie où l'homme est dépourvu de volonté: par ex. dans ces espèces d'idiotie où l'aliéné n'existe que végétativement; sans sensations, sans raison, sans mémoire, sans passions, il ne vit plus comme animal, et encore moins comme homme.

Avant de finir ces considérations, je dois dire un mot de *l'imitation*.

L'homme et un grand nombre d'animaux sont doués de ce singulier attribut. C'est une source de maux, de bonheur, de sagesse et de malheurs. Des philosophes ont nommé l'homme un animal d'imitation par excellence, et ont démontré que l'imitation est le mobile de presque tous les actes de la vie civile, de l'éducation, des mœurs. On y trouve les actes les plus étranges. Que je voie souffrir un homme, dans le moment même, une

sen-

sensation pénible se fait sentir dans tout mon individu : il pleure, je pleure également. Deux, trois, qnatre individus rient aux éclats, et moi, étranger au motif qui les fait agir ainsi, je dois m'armer d'une forte raison, pour ne pas exécuter le même acte. Un enfant reçoit, pour compagnon, un autre enfant qui bégaie, et peu de temps s'écoule qu'il ne soit atteint du même vice dans le langage. Les révolutions politiques, les sectes quelconques se composent toujours d'une immense foule d'individus qui n'agissent que par imitation. Le public au spectacle n'est-il pas une machine d'imitation ? Il applaudit, il désapprouve selon l'intention de la masse générale. Que sont les modes sinon des folies d'imitation ? N'a-t-on pas vu des épidémies de folie, de suicide, d'épilepsie, et d'autres affections transmises par la seule voie de l'imitation ? Les filles de Millet, dont parle Plutarque, n'étaient-elles pas dans ce cas ? Kaau Boerhaave rapporte un exemple singulier d'imitation. Un écossais du côté d'Aberdeen à Strachebuge était porté, par un mouvement involontaire, à imiter tous les gestes qu'on faisait devant lui. Il se découvrait, ou se couvrait la tête selon qu'il le voyait faire, et cela avec une promptitude étonnante. Cet individu, quand il paraissait en public, était forcé de fermer les yeux de crainte d'exécuter ce singulier automatisme (1).

On

(1) Impetum faciens Hipp. auct. K. Boerhaave, pag. 345. 1745.

On sent bien que l'imitation doit être le partage des hommes à jugement faible : c'est ce que les faits attestent. Les idiots, les aliénés en démence sont singulièrement enclins à l'imitation. Nombre de ces malades répètent précisément les mots qu'on leur adresse, et exécutent les mêmes actions qu'on fait en leur présence. Je connais un maniaque qui a été mordu au pouce par un autre aliéné ; depuis ce temps, il ne fait que mordre les autres. Voyez encore les enfans : chez eux l'imitation est à un haut dégré : les femmes n'en sont pas exceptées.

Passions de l'ame.

Les passions résident-elles dans le cerveau, existent-elles dans les viscères ?

Cette question a fait le sujet d'intarissables discussions, et l'on peut dire que la science a fort peu gagné de ce côté. On a fait dériver les passions tantôt du cerveau, et tantôt des organes internes. Je ne puis y voir qu'un acte cérébral, qu'une puissance de l'entendement aux ordres des viscères, aux ordres de toutes les parties vivantes de l'organisme. La cause des passions peut résider dans les viscères ; mais l'homme, en fuyant la douleur, en cherchant le plaisir, en songeant à la conservation de son individu et de son espèce, n'agit que par son centre intellectuel. Si quelqu'un m'adresse des injures, me porte des coups, ou me fait souffrir d'autres outrages, ce sont les sens externes qui

se

se trouvent primitivement affectés : ils transmettent cette sensation au centre sensitif qui réagit à son tour, et conduit la volonté dans les muscles, ou dans d'autres facultés intellectuelles.

Mais, dit-on, le cœur palpite; l'homme vomit dans les passions; le sperme accumulé dans les vésicules séminales, la privation d'alimens, un vice organique dans les viscères etc. donnent lieu aux passions de l'ame; la grossesse, l'hystérie, la chlorose et d'autres affections provoquent les désirs les plus étranges; un foie gros, volumineux, obstrué dispose à la mélancolie; nombre d'animaux dépourvus de cerveau montrent évidemment des passions. Le langage vulgaire dit: un bon cœur, une mauvaise tête. En établissant l'origine de la plûpart des passions dans les viscères, on a dit vrai; mais on aurait dû voir que, si l'estomac, l'utérus, le foie, le cœur, les viscères, les vaisseaux spermatiques, par une modification de leur sensibilité, excitent des passions, ces dernières ne résident point dans les viscères; mais que c'est seulement la cause qui les provoque qui s'y trouve. La passion est toujours un acte cérébral; elle engendre des idées, une grande sensation, des mouvemens ou des prostrations musculaires. Si l'on place les passions dans les viscères, on a droit d'exiger qu'on les mette dans l'œil, dans l'oreille, dans le tact, en cas que la vue d'un objet hideux, que des injures reçues, des douleurs &c. donnent lieu à ces affections. Ce sont donc l'estomac, le foie, ou d'autres organes qui transmettent, au centre intellectuel, comme le

fe-

feraient l'œil, l'oreille ou tout autre sens, des sensations qui y sollicitent les passions proprement dites.

Ainsi, on ne peut voir dans toute passion, que des séries d'idées portées hors de l'influence de la raison. Voyez cette femme jalouse qui accuse son amant, son mari d'inconstance; son regard est vif; son maintien est assuré; les paroles lui découlent de source; l'indignation, la fureur, le rire sardonique sont peints sur son visage; mais tout cet ensemble de phénomènes ne me dénote qu'une action vive des sensations. Si les traits de cette femme sont animés, c'est l'influence nerveuse cérébrale qui y préside; si son œil est perçant, si sa démarche est assurée, si elle rit, si elle pleure, c'est aux nerfs cérébraux vivement irrités qu'on doit attribuer ce phénomène. Cet homme qui s'afflige sur la mort de son épouse, de ses enfans, ou sur l'absence de son pays, ne me fait voir qu'une suite d'idées qui émanent de la perte d'un stimulus auquel les sens étaient habitués. Il est vrai que les passions provoquent parfois de violens troubles dans les viscères; mais, il est impossible de supposer, pour ce motif, que les passions résident dans ces mêmes organes: ce ne sont pas l'estomac, le foie, l'utérus, ou le cœur qui pensent, qui sentent, mais ces organes peuvent déterminer le cerveau à penser, à sentir avec violence, avec désir ou aversion; et le cerveau, à son tour, lorsqu'il est vivement excité, peut communiquer cette irritation à toutes les parties avec lesquelles il a des liai-

liaisons. Les parties avec lesquelles il sympathise seront les premières à se ressentir de cette influence.

Les passions retentissent non seulement dans les viscères, mais cet effet est encore sensible même dans les sens. N'a-t-on pas vu des hommes insensibles à toute douleur physique dans la colère, dans la joie violente? N'a-t-on pas vu des aveugles recouvrer la vue, et d'autres perdre ce sens dans les violens transports de l'âme? L'homme en fureur ne perd-il pas souvent la parole; les forces musculaires ne lui sont-elles pas, dans nombre de cas, ravies comme par enchantement? On voit donc bien que le trouble des viscères émane de la forte irritation que reçoit toute l'économie animale de la part du cerveau; et que, l'altération des sensations externes est aussi frappante dans les passions, que l'est celle des organes internes.

Je le répète: il est impossible de songer à une passion sans y voir un travail intellectuel, des séries d'idées, des sensations et la volonté. Voyons les passions amoureuses: les sensations y existent à un degré bien élevé, le jugement y est affaibli ou presque nul; mais l'imagination, au contraire, s'y trouve très développée. En général, les sensations sont plus vives dans les passions agréables; la vue y est parfois d'une précision remarquable; l'ouie y est fine au dernier point; toutes les actions musculaires y sont énergiques. Il en est de même de l'imagination. Dans la frayeur, l'homme enfante parfois les idées les plus hardies, les plus no-

nobles. Notre existence est-elle menacée : à l'instant même, une foule d'idées qui appartiennent à la conservation de notre individu se déploient : l'homme, peut-être, n'est jamais plus industrieux que quand un péril menace son existence.

Donc, les passions appartiennent aux opérations intellectuelles : on y trouve, comme élemens essentiels : des sensations, de l'imagination, de la volonté, etc. ; mais la cause qui les met en jeu réside 1°. ou dans les sensations externes ; 2°. ou dans la mémoire, l'imagination, le jugement et la réflexion ; 3°. ou dans une modification survenue dans les viscères, soit thorachiques, soit abdominaux.

On n'existe, en quelque sorte, que par le plaisir ou par la douleur. Tous les actes de la vie sont marqués par ces sensations : ces deux états de notre sensibilité paraissent bien éloignés l'un de l'autre, Ils se rapprochent cependant par leurs extrèmes ; les mêmes causes produisent la douleur et le plaisir ; celui-ci, quand on en use à l'excès, conduit à la douleur ; celui-là peut avoir quelquefois ses charmes.

N'attachons point un sens exclusif aux sensations que nous appelons agréables : en nombre de cas, pour ne pas dire en général, elles n'ont leur source que dans une sensation désagréable, absente. Cicéron avait cette observation en vue quand il disait : « Nimium boni est cui nihil est mali (1). » En ré-

(1) Tusculan. 9. l. 4.

réfléchissant bien sur nos actions, il est facile de s'assurer que nous avons plus à faire à la douleur qu'à un plaisir réel. L'homme fortuné, à qui rien ne manque, est un être misérable en comparaison de l'artisan honnête qui trouve dans le présent, dans l'avenir, mille sources propres à agrandir la sphère de ses jouissances. Le premier mouvement qui se développe chez l'individu échappé à un péril imminent est encore remarquable par l'expression du contentement. On exceptera pour le plaisir moral, l'amour : passion qui parait agréable par excellence. On fera la même exception pour le plaisir physique, le chatouillement par exemple, la vue d'un beau tableau, le goût d'un mets exquis, d'une boisson agréable, et un grand nombre d'autres sensations de cette nature qui toutes provoquent un plaisir pur.

L'amour est le prototype de toutes les passions agréables ; il a sous sa dépendance *l'amitié ; l'amour du sexe ; l'amour-propre ; la bienveillance et la dévotion. Le bien-être*, sensation agréable présente ; *la joie*, contentement subit ; *l'espérance* ou sensation agréable future ; *l'assurance* et la *hardiesse*, qui ne supposent qu'un retour certain de plaisir, ont presque toujours leur origine primitive dans un mal antécédent.

Les passions désagréables présentent différentes nuances. *La colère*, *la vengeance*, *le désespoir* supposent une sensation pénible à son plus haut dégré. La *haine* et *le mépris* ont lieu lorsque l'in-

l'individu évite, fuit, ou abhorre un objet quelconque qui le rebute. La machine animale est-elle menacée d'un péril imminent, il en résulte la *terreur*. Les sensations douloureuses futures donnent lieu à *l'anxiété* et à la *crainte ;* les présentes et les passées conduisent à la *tristesse*.

Voyons les effets secondaires des passions sur nos différentes fonctions : sans la connaissance de ces importans phénomènes, la cure morale ne pourrait être qu'illusoire.

1°. *Les passions agréables provoquent, augmentent, ou soutiennent l'énergie des opérations intellectuelles :* les sensations en deviennent plus vives, la mémoire plus forte, et l'imagination plus ardente. On doit en excepter la joie instantanée, qui souvent abolit les actes de l'entendement. Les *passions désagréables*, comme la crainte et la tristesse, détruisent l'imagination en rendant les sensations moins vives; mais elles concentrent les idées sur un seul objet. La colère affaisse tantôt les opérations de l'entendement, au point de les arrêter totalement; tantôt elle les anime d'une vigueur nouvelle; elle rend les sensations aiguës; elle produit, dans l'imagination, des séries d'idées, parfois justes, et parfois en opposition avec l'ordre naturel des choses. C'est par là que la colère devient cause d'aliénation mentale.

2°. Indépendamment du changement d'état que les

les passions apportent dans l'entendement, *elles ont une influence spéciale sur les muscles qui tirent du cerveau le principe de leur contractilité.* Tantôt les affections de l'ame augmentent l'aptitude aux mouvemens musculaires, et tantôt elles l'affaiblissent: le contentement, l'amour sans contrainte, et l'espérance rendent non seulement la contractilité plus énergique dans tous les muscles volontaires, mais excitent encore celle des muscles de la voix et de la parole: jamais l'homme n'est plus disposé à la locomotion, à la parole et au chant, que lorsque son esprit est occupé de sensations agréables. La crainte, la tristesse et la haine sont remarquables par des effets contraires. La joie, la colère, et la terreur sont tantôt excitans, tantôt affaiblissans de l'appareil musculaire.

3°. *Les fonctions de la digestion sont fortement modifiées* par les passions. Celles qui sont agréables en augmentent la vigueur; celles au contraire, qui sont tristes et pénibles en diminuent, en suspendent, ou en abolissent l'exercice. Mais, en général, quel qu'en soit le caractère, les affections de l'ame, lorsqu'elles sont impétueuses, ou instantanées, suspendent toujours la digestion: la joie, l'amour violent, la colère, la terreur et d'autres en sont des exemples.

4°. Toute passion est remarquable *par une*

influence sur la circulation. La joie, le contentement, et l'amour non contrarié favorisent la circulation du sang. La crainte, la tristesse, la terreur sont plus propres à produire des congestions locales du cerveau, de la poitrine, ou de l'abdomen: (Voyez nos remarques précédentes sur la nostalgie).

5°. *La respiration est également influencée* à la suite des affections de l'ame. Souvent un resserrement spasmodique des poumons empêche, ou rend difficile l'entrée de l'air dans ces organes; d'autres fois le trouble de la respiration tient à l'accumulation du sang dans le système capillaire des poumons; un phénomène non moins fréquent, c'est l'état convulsif des muscles respirateurs. Ces anomalies sont exclusivement propres aux affections tristes.

6°. *L'influence des passions s'étend, presque toujours, à un organe sécréteur ou exhalant.* Quelques passions diminuent les sécrétions; d'autres les augmentent. La crainte et la terreur suspendent la transpiration cutanée, et donnent lieu à une élaboration plus copieuse des urines et du mucus intestinal; la tristesse excite la sécrétion des larmes; la colère, celle de la bile; l'amour, celle dus perme.

7°. *La nutrition éprouve des changemens considérables* sous l'influence des passions. On

On connait la maigreur extrême qui est souvent la suite des affections tristes, et l'embonpoint qui suit de près les passions agréables.

8°. La frayeur est remarquable par son influence *sur le système pileux:* en un clin d'œil elle rend les cheveux blancs.

D'après cet exposé on sent avec quelle prudence on doit agir, en faisant entrer les passions comme élémens, dans la cure morale de la folie. Il en est de ces moyens comme des poisons les plus actifs : c'est à des mains habiles que doit être confié le soin de leur emploi. L'action violente et instantanée de ces moyens, la durée de leurs effets, et la sensibilité de l'individu seront, tour à tour, prises en considération. *Quae profuerunt*, dit le médecin de Cos, *ob rectum usum profuerunt; quae vero nocuerunt ob id, quod non rectè usurpata sunt, nocuerunt.*

Avant de parler des indications générales de ces moyens, étudions d'abord le caractère des passions dans l'aliénation mentale même.

Tantôt simple, tantôt combinée, il n'y a pas de passion qu'on ne trouve dans l'aliénation mentale. Dans l'hypocondrie, dans la nostalgie, dans la monomanie religieuse, dans la misanthropie et dans la démonomanie, la crainte, la prudence et la tristesse sont des caractères dominans. La terreur appartient à la panophobie; le désespoir au sui-

cide; le contentement, l'espérance à la monomanie joyeuse, et l'amour à l'érotomanie.

Quoique constituant un des caractères dominans de la monomanie, les passions sont loin de s'y trouver dans un état parfait d'isolement. C'est ainsi qu'on trouve, dans la monomanie érotique, le désir d'obtenir l'objet du délire, réuni à la crainte de le perdre; que, dans la nostalgie, un violent amour de la patrie marche de pair avec l'abattement et la tristesse; que, dans la monomanie religieuse, il y a une crainte d'offenser la divinité, avec un désir de jouir de la félicité éternelle. A l'exception de la monomanie joyeuse, l'on peut dire que l'effroi, la crainte, l'inquiétude, la méfiance, l'orgueil, et la jalousie se rencontrent chez tous les monomaniaques.

Dans la Manie, les passions sont éminemment exaltées: tout, dans ce genre de délire, est fureur, amour, colère, joie, haine, vengeance, désespoir, jalousie, orgueil; ces affections y présentent encore une mobilité extrême dans l'ordre de leur succession; elles s'y succèdent avec une telle vélocité, que ni l'une ni l'autre ne saurait être regardée comme appartenant à une cause particulière. De là, selon l'impulsion qu'une imagination exaltée leur communique, les maniaques agissent tout-à-fait au hasard.

L'exaltation des passions sans lésion de la raison constitue parfois, comme il a déjà été remarqué, l'unique altération de l'entendement. C'est dans la manie sans délire, que ce phénomène est

frap-

frappant. On y trouve les passions les plus violentes; un penchant irrésistible à nuire, à commettre des meurtres; et toutes sortes d'extravagances, sans que, pour le reste, l'entendement soit en aucune manière lésé. Ces malheureux sentent plus ou moins leur penible position; mais ils ne peuvent appeler la raison à leur secours.

Un défaut d'énergie dans les fonctions intellectuelles appartient, comme nous avons vu, à la démence. Nous retrouvons ce même symptôme pour les passions: elles existent dans cette espèce de folie, mais à un bien faible degré. Aucun agent n'est en quelque sorte capable d'émouvoir le moral des individus atteints de ce délire. Les spectacles les plus touchans ne provoquent pas, chez eux, le moindre attendrissement: que tout soit en allarme, en pleurs, ils manifestent l'indifférence la plus froide. Ces hommes sont, en un mot, sans passion; et c'est à juste titre qu'on peut dire ici avec Zimmermann: qu'un état sans passion est la mort de l'ame. On provoque bien, chez ces individus, la colère et la jalousie; mais la durée de ces passions est si courte, qu'elles meurent pour ainsi dire en naissant. On peut faire les mêmes remarques à l'égard de l'idiotie.

Il n'y a presque pas de cause morale qui ne suscite, en produisant l'aliénation mentale, une passion de l'ame: tels sont tous les agens nombreux qui exaltent l'attention et l'imagination: les excès d'étude, les méditations profondes, la cultu-

re du génie, l'art de la musique, de la peinture, de la sculpture, l'excès de religion ; tels sont encore le passage subit de la misère à l'opulence, la possession d'un objet chéri &c.

Parmi les causes, qui affectent l'homme dans ses facultés intellectuelles, les passions tristes doivent occuper le premier rang. La jalousie, un amour contrarié, l'éloignement du pays natal, des craintes exagérées, les revers de fortune, les remords, les grands événemens politiques, les opinions religieuses, une frayeur violente, une ambition, une espérance trompée, la misère, les soucis domestiques, la colère et d'autres sont les sources les plus fécondes de folie.

Appliquons maintenant, ce que nous venons de dire des passions à la cure des aliénations mentales.

a. Vu le trouble que les affections de l'ame déterminent dans tout l'organisme, et notamment l'agitation qu'elles sollicitent dans le centre cérébral, ces moyens peuvent être mis à contribution pour la cure morale des aliénations mentales.

b. Elles peuvent, pour les mêmes motifs, avoir des conséquences funestes dans ces affections.

c. Avant d'avoir recours aux passions, on doit connaître l'origine du mal, parceque la folie, ayant parfois un caractère opposé à celui de sa cause, pourrait s'aggraver par une passion qui, quoique en opposition avec les symptômes de l'aliénation mentale, aurait

ce-

cependant des rapports avec la cause de cette affection.

d. On aura en vue la susceptibilité de l'individu, son âge, son tempérament, son sexe, sa manière habituelle de vivre, et surtout les passions qui le dominaient dans son état physiologique.

e. Toute passion ne peut être provoquée qu'autant que les sens jouissent de la faculté de transmettre, au cerveau, l'impression des objets externes, et que le cerveau lui-même soit en état de la percevoir. Dans la démence ces fonctions sont affaiblies; dans l'idiotie elles sont nulles, ou imparfaites.

f. Par la soustraction d'énergie que portent, dans la force contractile des muscles volontaires, la crainte et la terreur, on pourra indiquer ces passions dans l'aliénation mentale accompagnée de vigueur considérable de ce système d'organes, si toutefois des contr'indications ne viennent s'opposer à cette cure.

g. La crainte et la terreur peuvent utilement être provoquées, lorsqu'il s'agit de changer l'ordre maladif des idées, ayant toujours égard aux contr'indications.

h. La haine, la jalousie, la vengeance, et d'autres passions de cette nature ne peuvent avoir que des résultats douteux et souvent funestes.

i. La colère et la terreur doivent être employées avec des précautions extrêmes.

k. En général, les passions agréables auront la préférence sur celles qui sont pénibles, 1°. parce qu'elles sont plus rarement cause d'aliénation mentale, et 2°. qu'elles offrent, dans leurs effets, des conséquences moins funestes.

l. On doit avoir moins de précautions lorsqu'on emploie les passions dans des cas urgens, comme dans le suicide &c.

MO-

MOYENS MORAUX.

On voit, par ce qui précède, que la cure morale aura tantôt pour but d'obscurcir des idées ou de fausses perceptions, tantôt de susciter des opérations intellectuelles étrangères à celles que produit l'aliéné dans son délire.

L'objet le plus important, dans la direction des moyens moraux, c'est la connaissance de la cause à laquelle tient le trouble de l'entendement. Comment saurait-on, en effet, obtenir une guérison durable, si des impressions reçues par les surfaces des sens alimentaient sans cesse la cause primitive du délire : quelques genres d'études portées à l'excès, des professions propres à exalter l'imagination, une inaction mentale, un amour-propre excessif, le chagrin profond, un amour contrarié, la jalousie, le scandale, des craintes, des terreurs, la duplicité, l'ambition, les remords de conscience, des découvertes importantes, les opinions religieuses, les bouleversemens politiques, et plusieurs autres causes de cette nature agissent avec énergie sur le moral, et sont capables d'en troubler les fonctions. Ces agitations morales ne

sauraient être assez soigneusement prises en considération, quand il s'agit de l'emploi des moyens moraux dans la folie.

Je divise les moyens moraux en quatre sections capitales :

1°. Les distractions.

2°. Les moyens qui nourrissent l'aliéné dans son délire.

3°. Ceux qui, en agissant sur l'évidence des sens et du jugement, convainquent le malade de son erreur.

4°. Les passions de l'ame.

SEC-

SECTION PREMIÈRE.

Des Distractions.

Les fonctions de l'entendement sont étroitement enchaînées entre elles. Il est impossible d'en étudier isolément une, sans y trouver des caractères qui appartiennent à l'action d'une autre opération intellectuelle, tellement elles sont inséparables les unes, des autres. Ce principe est applicable aux moyens dont se compose la cure morale : il est rare qu'un ou plusieurs agens moraux bornent leur action à une seule faculté intellectuelle ; ils présentent un effet dominant, mais on les voit parcourir des séries d'autres opérations, soit morales, soit physiques, qui en compliquent le mode d'agir. C'est ainsi que les distractions se composent *de sensations, d'exercices du corps, de jugement et d'autres facultés intellectuelles.*

Eloigner, diminuer l'idée erronée que l'aliéné produit dans son délire (1), voilà la première, et peut-être la plus essentielle indication curative mora-

(1) Lorry de melanchol. T. II. pag. 59.

rale de la folie. Chaque idée dominante, dans l'aliénation mentale, devient un stimulus nouveau qui affermit le malade dans son illusion.

Distractions par les exercices du Corps (1).

Les exercices du corps ne sont pas également propres à la cure de toute aliénation mentale prise indistinctement; une condition générale est cependant nécessaire pour que tout exercice du corps soit utile: le centre des perceptions doit y diriger l'attention; il faut que l'individu sente, qu'il ait la conscience de ces actes, et agisse en vertu d'une telle impression. Si ces conditions manquent, les exercices se bornent à une utilité exclusivement hygiénique; et, c'est comme tels qu'on les emploie dans la démence et l'idiotie. Dans les diverses variétés de la manie et de la monomanie, ces agens sont de puissans moyens moraux, en même témps qu'il agissent sur le physique.

Gouvernées par le cerveau, les actions musculaires volontaires sont dans une liaison intime avec les opérations de l'entendement. C'est par la volonté que les mouvemens locomoteurs se combinent et s'indentifient avec la pensée.

Chez les monomaniaques, tout est vigueur dans les

(1) J'envisage ici les exercices du corps comme moyens moraux et non comme physiques, puisque la distraction fait la base de leur effet curatif.

les opérations intellectuelles, et défaut d'action dans les muscles volontaires.

La violence des idées et des actions musculaires se trouve à des degrés extrêmes dans la manie.

Dans la démence, le système musculaire est inactif, ou offre des irrégularités bizarres, déterminées sans motif, sans liaison intellectuelle.

Dans l'Idiotie, la locomotion est nulle ou incomplète.

Il résulte de ces remarques, que les mouvemens musculaires seront indiqués de préférence dans la monomanie. C'est en sollicitant le travail d'une série plus ou moins étendue de muscles, en appelant l'esprit vital dans le tissu de ces organes, qu'on émousse l'érétisme existant dans la pensée. Ce ne sont pas ici des mouvements sympathiques : le mécanisme locomoteur reçoit directement son principe d'excitation, d'activité, du cerveau même. Tout est en inaction chez la plupart des mélancoliques : qu'on excepte les idées produites dans le délire, toutes les fonctions du corps sont en défaut ; c'est au système locomoteur que cette remarque est même le plus applicable : on dirait que la vigueur de l'organisme est, dans cette espèce de folie, dépensée avec une sorte de profusion dans l'acte de penser. C'est par la distraction, que les exercices du corps deviennent des moyens curatifs par excellence. Les voyages, les jeux d'exercice, les travaux domestiques, le soin et la culture des jardins, la conduite des chevaux, les exercices sur l'eau, et bien d'autres ne sont efficaces

ces qu'autant qu'ils fixent l'attention de l'aliéné.

Indépendamment de la diversion qn'elle apporte dans les idées, la locomotion influence encore fortement la circulation du sang. Elle favorise singulièrement la progression de ce fluide, et trouve de nombreuses indications, par rapport à cette influence, dans la monomanie. Nous savons combien le sang circule avec lenteur dans la mélancolie, et l'expérience a toujours demontré la grande utilité des exercices du corps dans cette affection mentale.

Le système vasculaire abdominal demande, plus que tout autre ordre de vaisseaux, l'emploi des exercices du corps. Déjà peu disposé, dans l'état naturel, à favoriser le cours du sang, le système de la veine-porte se trouve souvent, en état d'inertie dans les aliénations mentales. En rendant plus fortes, plus fréquentes, par l'exercice du corps, les contractions alternatives des muscles diaphragmatiques et abdominaux, les viscères contenus dans l'abdomen reçoivent de continuelles secousses qui aident la progression du sang dans ces parties.

Comme elle anime tous nos tissus, la puissance nerveuse est susceptible de se concentrer dans un système organique. Cependant, toute vigueur superflue communiquée à une partie quelconque, suppose une soustraction d'énergie dans d'autres organes. Nous venons de voir l'atonie et la torpeur des vaisseaux sanguins et des muscles dans la monomanie : qu'on étudie encore les exhalations, les sécrétions ainsi que les excrétions, on verra partout un dé-

défaut d'action : l'exhalation des sueurs, la sécrétion sébacée et muqueuse, celle de la bile, de l'urine sont considérablement diminuées dans cette affection. La peau est sèche, aride; la constipation est opiniâtre ; l'excrétion des urines est rare; en un mot, toutes les fonctions y éprouvent une soustraction considérable dans leur activité naturelle. C'est en de pareils cas que les exercices musculaires trouvent encore des indications précieuses: rien, en effet, ne favorise tant les sueurs, l'expulsion de l'urine, l'évacuation des matières fécales, que les mouvemens locomoteurs.

On peut, en grande partie, appliquer ce principe à la *manie*. Toujours, les exercices du corps sont d'un avantage inappréciable dans cette affection; mais c'est dans l'intervalle des accès, et dans la convalescence, qu'on obtient le plus de succès de ces moyens. L'utilité en est également constatée, quand il s'agit de procurer du sommeil et du repos; souvent, l'un ou l'autre exercice longtems soutenu, porté même à un degré de lassitude, amène le calme et la tranquillité chez ces malades. Les mêmes observations peuvent être faites à l'égard des monomaniaques chez lesquels rien n'est plus fréquent que l'insomnie.

Dans la démence, on ne pourra jamais prolonger les exercices du corps jusqu'à la fatigue: ils doivent agir, dans cette affection, comme restaurateurs du ton des organes de l'entendement; la fatigue ne serait nullement salutaire là, où l'entretien gé-

néral des fonctions est le seul effet qu'on soit en droit d'en attendre.

Dans l'idiotie, les exercices du corps seront simplement employés comme moyens hygiéniques. L'imperfection, ou, pour mieux dire la nullité des opérations intellectuelles, est telle chez l'idiot, qu'aucun moyen connu n'est en état d'apporter la moindre amélioration dans l'état moral de cet individu.

En général, tout ce qui exerce le corps sera employé avec avantage dans la plûpart des maladies qui compliquent la folie, surtout dans l'*épilepsie*, ainsi que dans la *paralysie*. Il est permis, dans la première, de porter les exercices du corps jusqu'à la fatigue.

Il est inutile de dire que, dans des cas pareils, on ne saurait assez redoubler de soins et de vigilance envers ces malades. Soit dans les promenades, soit dans les occupations auxquelles ils se livrent, on doit toujours pourvoir à leur sureté, en prévenant les suites fâcheuses des coups, des chutes, ou des blessures qu'ils pourraient se faire, étant abandonnés à eux-mêmes.

Il est à observer que l'exercice qui convient à un aliéné n'est pas propre à l'autre. Aux personnes très irritables, il ne faut qu'une agitation douce et modérée; aux constitutions molles, lymphatiques, il faut, au contraire, des mouvemens plus rudes, qui seront même portés jusqu'à la fatigue. En général, l'exercice sera proportionné aux forces du malade et à sa manière habituelle de vivre.

Avant de finir ces remarques, je dois encore revenir sur une observation déjà faite en partie, à l'article enchainement des idées, et qui peut s'étendre à tout genre de distraction indistinctement. Il faut que, dans le changement que le médecin veut introduire dans les idées dominantes, la manière de vivre du malade soit lentement graduée et s'éloigne insensiblement de son rythme anormal « *paulatim et non evidenter ab his quae stulte dicuntur, ad meliora mens adducenda*, dit « *Celse* (1)." Cette sentence est de la plus grande vérité. On n'arrachera pas le mélancolique d'une solitude où il met toute sa jouissance. Il faut lui faire oublier ses passions dominantes, tandis qu'on dirige, sur ses sens, des sensations nouvelles et variées, selon qu'il est disposé à les recevoir ou à les rejeter. Nul doute, en agissant autrement, que l'aliéné, privé d'un objet sur lequel se concentrent toutes ses facultés mentales et pour lequel il existe exclusivement, ne voie avec douleur, éloigner de lui tout ce qui caressait son imagination. Cela est tellement vrai que, du moment où ces malheureux s'aperçoivent que tout ce qui les entoure ne tend qu'à les distraire, qu'à les mettre en révolte avec eux-mêmes, ils deviennent plus moroses, se méfient de leus gardiens, et empêchent bientôt tout progrès vers la guérison.

Vo-

---

(1) Lib. III. Cap. 18.

Voyons maintenant comment ces considérations nous mèneront aux divers exercices du corps étudiés en leur particulier.

Voyages. Les voyages sont les moyens de distraction par excellence. Le principal but que l'on doit se proposer, dans ce genre d'exercice, c'est de choisir un pays, un endroit où le malade puisse être agréablement distrait, où les sites soient beaux, pittoresques et variés (1), où l'air soit pur, ni trop froid, ni trop chaud.

On prône exclusivement *l'Italie*, les provinces méridionales de la *France*, *la Sicile*, et *l'Andalousie*.

C'est en Italie surtout, et en Sicile, que les anglais envoient leurs aliénés. Les belles provinces de notre Belgique offrent, sous le rapport de l'agrément, de la température atmosphérique et des commodités de voyage, tout ce que l'on peut souhaiter. Les environs de Spa, d'Aix-la-Chapelle, de Liége, de Bruxelles, et de Gand, ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Une grande partie de la Hollande offre encore, dans la saison d'été, par ses sites agréables et ses différentes rivières, des variétés nombreuses.

Les voyages aux eaux minérales sont des moyens de distraction non moins efficaces dans la folie. L'espérance que le malade met dans ce moyen nouveau,

---

(1) Lorry de Melanc. T. II. pag. 65.

veau, la cessation de toute application, la distraction à laquelle donne lieu le sentiment d'admiration qu'inspire la vue des champs et des prairies, le bien-être qui suit l'inspiration de l'air de la campagne, la nouveauté des objets, le mouvement qu'on se donne, la communication avec des sociétés variées, sont autant de distractions salutaires (1).

Il y a peu de pays, surtout en Europe, où l'on ne trouve des eaux minérales. Celles de Barèges (2), de Bagnères (3), de Bonnes (4), d'Aix-la-Chapelle (5), de Bâde en Suisse (6), de Loèche

(1) *Villermay*. traité des maladies des nerfs, et article *hypocondrie* du dict. des sciences médic.

(2) Les eaux de Barèges sont sulfureuses. Leur température est de 30 à 40 degrés + 0 du Therm. Cent. Ces eaux agissent sur la peau et sont préférables dans la folie qui a pour cause des affections de ce système organique.

(3) Leur température est de 30 à 62 Deg. Ttre. Centide. L'hydrogène sulfuré est le principe dominant de ces eaux. Elles agissent sur la peau.

(4) Leur température est 26 à 27 + 0 du Ttre. Centide. et elles contiennent les mêmes principes que les eaux de Barèges. Leur vertus sont égales à ces dernières.

(5) Ces eaux méritent de la préférence par rapport aux distractions que fournit la ville. Leur température est de 36 à 75 + 0 Ttre. Centde. elles sont sulfureuses.

(6) La température de ces eaux approche de celle de

che (1), d'Enguien (2), et de Passy (3) près de Paris; celles de Seltz, pres du Bas-Rhin (4), de Sedlitz (5), de Toeplitz (6), de Wisbaden pres Dé-

---

de l'eau bouillante: elles contiennent beaucoup de gaz hydrogène sulfureux et de l'acide carbonique etc. Ses propriétés curatives sont comme les précédentes.

(1) Elle est à six lieues de Sion à droite du Rhône. Tempre. 44 à 51 deg. + o Ttre. Centde. Elles contiennent du gaz hydrogène sulfuré en grande proportion, et sont recommandées dans les maladies de la peau, dans le rhumatisme et dans l'arthrite chronique.

(2) La température de cette eau est de 14 + o Ttre. Centide. Elle contient du gaz hydrogène sulfuré etc.; cette eau est particulièrement utile dans les engorgemens abdominaux.

(3) C'est une eau ferrugineuse, acidule, froide.

(4) L'acide carbonique est le principe dominant de cette eau. Sa température est celle de l'eau froide. L'eau de Seltz se prend généralement en boisson. Elle est utile dans la débilité des solides.

(5) En Bohème. Ces eaux sont froides amères et salées. Prises à l'intérieur, elles sont utiles pour produire une légère purgation.

(6) En Bohème. Cette eau contient du carbonate, du sulfate, du muriate de soude; du carbonate de chaux, de fer et de la Silice. Elle a les vertus curatives de celle de Sedlitz.

de Mayence (1), de Spa (2) dans le Liégeois, de Dinan (3) en Bretagne, de Swalbach (4) en Franconie, de Cambridge (5), de Harrowgate en Angleterre, de Ribas en Espagne, de Altwasser en Silicie sur les confins de la Pologne, et de Wicksberg en Suède sont les plus visitées.

La distraction et l'exercice du corps peuvent ici seulement fixer notre attention. On a attribué des vertus médicamenteuses extraordinaires aux eaux minérales, soit thermales, soit froides; il y a peu de maladies pour la guérison desquelles on ne les ait

---

(1) La température da cette eau est de 60 + o deg. Ttre, Centide. Elle contient beaucoup de gaz hydrogène sulfuré. L'usage de ces eaux est celui des eaux sulfureuses en général.

(2) C'est une eau ferrugineuse acidule froide. Cette eau se prend ordinairement en boisson. Elle peut être utile dans les obstructions Viscérales.

(3) La température de ces eanx est de 27 à 50 + o Ttre. Centide. La saveur en est très salée. Leurs vertus sont celles des eaux sulfureuses.

(4) Ces eaux sont froides et contiennent du muriate de soude; du carbonate de chaux, de magnésie, de fer; du sulfate de chaux; quelques matières extractives; de l'acide carbonique et du gaz oxigène, Leur usage est intérieur.

(5) Les eaux de Cambridge contiennent de l'acide carbonique; de l'hydrogène sulfuré; du muriate de soude; du carbonate de fer; du muriate de magnésie; et du sulfate de chaux.

ait proposées, et la folie n'a point été passée sous silence dans l'énumération des étonnantes guérisons qu'ont opérées ces eaux. Nous ne pouvons attribuer généralement les effets salutaires qu'ont produits, dans l'aliénation mentale, les voyages aux eaux minérales à des vertus médicamenteuses particulières : la beauté du ciel et l'extrême pureté de l'air, en agissant sur le physique, et les distractions que le malade rencontre en ces endroits, en influençant son moral, nous paraissent particnlièrement mériter l'attention des médecins.

Il y a des cas où l'aliénation mentale est le résultat d'une maladie répercutée de la peau ; alors, il est vrai, les eaux thermales deviennent de salutaires moyens auxiliaires puisqu'ils agissent sur la cause du mal. La gale surtout parait singulièrement propre à produire la folie lorsqu'elle est traitée par les répercussifs : dans des cas pareils, les eaux sulfureuses sont d'une efficacité reconnue.

La débilité des organes abdominaux, et notamment celle du système de la veine-porte entrent parfois comme cause, et parfois comme symptôme dans la folie. Nous sommes portés à croire que les eaux ferrugineuses, amères, et salées peuvent, comme dans les cas précédens, devenir des moyens auxiliaires assez efficaces. On a particulièrement prôné, dans l'hypocondrie, les eaux de Carlsbad et de Eems.

Les eaux minérales froides conviennent généralement dans la folie avec débilité des solides.

En parlant des boissons, nous reviendrons sur l'usage interne des eaux minérales.

Si le voyage se fait sur l'eau, on donne au malade quelque emploi dans la direction du batiment. Si les forces sont bonnes, on le fait ramer, ou on le place au gouvernail; s'il est en voiture, rien de plus salutaire que de lui confier la conduite des chevaux, comme le remarque Sydenham (1). L'idée de péril qui s'attache à un pareil exercice fait avec négligence provoque l'attention du malade, et le force, malgré lui, à perdre de vue, du moins pour le moment, l'objet de son délire.

Quant aux voitures, on préfère celles qui sont ouvertes, comme les calèches, les cabriolets et d'autres en ce genre etc. On demande encore, pour les voyages, des chemins raboteux et inégaux, qui peuvent agir sur les sens, et sur l'esprit. Le printemps est la saison la plus convenable pour ces sortes d'exercices. Le ciel est plus serein; les jours sont plus longs; et tout offre, à la vue, un coup d'œil attrayant. Il faut aussi que le malade soit accompagné d'une personne qui ait la surveillance sur lui. Le choix de ce gardien, ou d'un autre compagnon de voyage, n'est pas du tout indifférent; des amis, des hommes gais et instruits sont toujours à préférer.

Pour ce qui concerne les voyages sur mer, ils sont utiles, sous différens rapports: 1°. en affectant les organes des sens, et en dirigeant les esprits vers une heureuse diversion; 2°. en déterminant sur-

(1) Op med. Cap. VII.

surtout chez ceux qui n'y sont pas habitués, des nausées et des évacuations alvines; 3°. sous le rapport du doux exercice, et sous celui de la salubrité de l'air.

Il est inutile d'observer que les voyages sont loin de pouvoir être mis en usage dans toute espèce de folie prise indistinctement, sans égard pour le caractère, ou pour la cause du mal. Il est évident qu'on n'exposera pas à cet exercice le maniaque furieux, ni celui qui exige beaucoup de soins et de surveillance. Le malade doit, plus ou moins, s'y plaire; il faut encore qu'il soit docile, et n'ait pas le désir de se soustraire à la vigilance de ses gardiens, soit par ruse, soit par force. En général, dans la convalescence, n'importe de quelle nature ait été l'altération de l'esprit, les voyages sont d'une grande ressource. Les aliénés, a cette époque du mal, sont très seusibles; ils sont enclins aux émotions, surtout à la tristesse, et redoutent souvent l'entrevue de leurs parens ou de leurs amis: rien, dans ces cas, n'affermit plus la guérison, que les distractions procurées par les voyages.

C'est dans la *monomanie* que ce genre d'exercice est très utile. Il est, dans l'hypocondrie, dans la misanthropie, dans la monomanie érotique et chimérique, d'un secours inappréciable.

Dans la *manie*, l'emploi des voyages sera extrêmement limité. Si le malade n'est pas dans l'habitude de se livrer à de fortes extravagances, ou à des actions bruyantes et tumultueuses, ces exerci-

ces

ces seront toujours salutaires, et d'autant plus qu'une peine morale aura déterminé cette maladie.

Malheureusement, ces moyens d'une efficacité si reconnue ne peuvent pas toujours être mis en pratique, par un défaut de fortune, ou par un autre obstacle.

L'emploi des voyages, dans la *démence*, ainsi que dans *l'idiotie*, est purement hygiénique.

Promenades. En général, rien n'est plus mauvais, plus irrationnel que de tenir l'aliéné enfermé dans un appartement bien clos. C'est une pratique qui est contraire aux lois de l'hygiène, qui est également en opposition avec le but qu'on se propose dans le traitement moral de la folie.

On doit autant que possible choisir, pour ce genre d'exercice, des lieux convenables. Les endroits où se rassemble la multitude, et ceux où régne un sombre silence, seront évités. On fera les promenades à l'aube du jour (1), lors de la saison d'été, ou au printemps.

Jamais le soleil ne se laisse voir sous des dehors plus majestueux qu'à l'aube du jour. Le silence agréable et imposant qu'on trouve à la campagne produit, dans l'homme, des sentimens difficiles à décrire. Jamais, peut-être, son ame n'est plus satisfaite que lorsque la nature se présente, à lui, dans tout son état de simplicité: il ne peut fixer l'œil sur le mouvement ondulatoire d'un ruisseau; il

(1) *Hippocrate* de Diaeta. Lib. III.

il ne peut entendre le chant des oiseaux, il ne peut promener les regards sur un lointain montagneux, ni voir la verdure, ses fleurs, les bosquets les arbres qui parent les campagnes, sans qu'une inquiète agitation ne s'empare de son esprit. Cette impression est durable; elle est aussi un moyen de distraction des plus puissans. L'aliéné qu'on y expose est forcé d'y diriger son attention; son centre intellectuel est forcé de raisonner sur des sensations externes, et ne perçoit point, pendant cet acte, les idées du délire. On répète cet exercice; l'entendement se soumet à l'habitude; l'attention devient toute extérieure; les idées du délire deviennent moins énergiques, moins fréquentes, à la fin, nulles. Si aucune liaison des idées ne vient rappeler, au malade, la source de sa folie, si tout le plan curatif est dirigé par un moraliste habile, il arrive plus d'une fois que le malade marche, à pas rapides, vers sa guérison.

C'est dans ces sortes d'amusemens que l'homme, dont l'esprit est égaré, trouve les distractions les plus efficaces. Il y reçoit souvent, d'un ami fidèle, d'une personne chérie, les consolations les plus salutaires, qui sont fréquemment le premier pas vers son rétablissement.

Les promenades sur l'eau sont encore très efficaces pour la cure des aliénations mentales. C'est dans ces divertissemens qu'on peut avantageusement réunir des sociétés amusantes; d'autant plus que le malade croit voir, dans ces distractions, un motif étranger à l'idée qu'il a que tout ce qu'on

met

met en usage n'est fait que pour le détourner de ses opinions.

Les diverses espèces d'aliénations mentales où ce moyen de distraction est employé, et celles où il ne convient pas d'en faire usage, sont les mêmes dont nous venons de parler à l'égard des voyages.

Equitation. depuis longtems l'équitation a fait partie des préceptes hygiéniques. Les légères secousses que cet exercice communique au cavalier; l'attention que celui-ci porte à la surveillance de son cheval; la distraction et le renouvellement d'air sont autant de conditions qui parlent en faveur de ce moyen dans l'aliénation mentale; mais il faut, pour qu'il soit réellement salutaire, que le malade évite, dans ses courses, les endroits sombres où régne la monotonie; il faut encore qu'il soit en compagnie agréable.

On sent, par rapport au péril qui accompagne l'équitation, que l'usage de ce moyen quoique réellement efficace doit être fortement limité dans l'aliénation mentale: quelques variétés de la monomanie, entre lesquelles figure comme la plus essentielle l'hypocondrie, le réclament presque seules.

Chasse. La distraction qui s'attache à la chasse est des plus puissantes; mais il faut que cet exercice soit bien approprié au cas: quand le malade en veut à ses propres jours, rien ne serait plus imprudent que de lui donner en main des instrumens pour accomplir ses mauvais desseins. Cette observation s'étend à toute sorte d'exercice,

ou

ou d'occupation, qui exige l'emploi d'un instrument dangereux quelconque.

Jeux d'adresse. Les jeux, en général, ne conviennent, dans l'aliénation mentale, qu'autant qu'on est à même de provoquer l'attention et d'autres facultés de l'intelligence. La danse, la course, la paume, le volant, le billard, les boules, le petit mail méritent, entre un grand nombre de jeux, la préférence. Ceux où règne le calcul et une grande contention d'esprit sont rarement salutaires, et presque toujours nuisibles.

Les jeux d'adresse seront spécialement indiqués chez les aliénés d'une condition supérieure, ou chez ceux qui n'ont point l'habitude du travail.

Pour ce qui concerne les danses, les *walzes* sont très propres à distraire. Elles agissent sur une passion dont le rôle est d'une importance majeure dans l'économie animale. Les attitudes attrayantes dans ce genre de danse, les licences, les attouchemens fréquens, presque continuels (1), sont autant de puissances d'excitation, qui invitent au plaisir sentimental ou à la volupté : d'un autre côté, l'activité que cette danse imprime à la circulation du sang, les excrétions et les sécrétions qu'elles favorise sont des conséquences qui doivent faire de cet exercice, un moyen précieux dans l'aliénation mentale. C'est par rapport aux sensations agréables que la danse procure quelle sera par-

---

(1) *Villermay* Dict. des sc. méd.

particulièrement utile dans l'hypocondrie: on connait l'état de tristesse et d'abattement propre à ces malades. La danse n'est pas moins salutaire dans *l'érotomanie* survenue à la suite d'une infidélité, ou par la perte d'un objet aimé. C'est par là qu'on mène souvent le malade à de nouveaux liens.

Le billard, le volant, la paume, et la course conviennent, sous beaucoup de rapports, avec la danse: l'exercice du corps et la distraction en sont la base principale.

Horn a fait construire, dans la charité à Berlin, une charette qui peut contenir quatre aliénés. Elle est tirée par une trentaine d'autres aliénés, qui se remplacent à tour de rôle. Cet exercice se fait dans des allées du jardin, et sous la surveillance des gardiens de l'institut. On détermine, avec ponctualité, les routes par où la charette doit être conduite, et le plus grand ordre préside à ce mouvement. C'est un moyen de distraction très efficace, au rapport de Horn.

Travail. Le travail proprement dit, est indiqué dans presque tous les genres de folie. Dans la *monomanie* et la *manie*, il procure de salutaires distractions, et c'est dans l'intervalle des accès de cette dernière qu'il est le plus convenable d'en faire emploi, autant que la chose est possible. On ne portera pas le travail jusqu'à la fatigue: il est seulement nécessaire de produire des distractions, de provoquer des nuits tranquilles et le repos des fonctions intellectuelles. Dans

la

la *démence* et *l'idiotie*, l'usage de ce moyen sera plus limité: le *travail modéré* fortifie et donne de la vigueur aux organes des sens dit *Hippocrate* (1). C'est sous ce rapport et sous celui de l'entretien des autres fonctions qu'il sera uniquement salutaire dans de pareils désordres de l'esprit.

Les genres de travaux auxquels on pourrait assujettir l'aliéné sont nombreux. Le soin du jardinage, du ménage, des animaux domestiques, principalement des chevaux, du bétail, et tout travail dur, y tiennent le premier rang.

Reil donne trop d'extension à l'emploi des exercices du corps; il propose les combats, les exercices tumultueux en tout genre. Nous croyons pouvoir dire que le travail, plus ou moins dur du labourage ou d'un autre en ce genre l'emporte, en efficacité, sur tous les autres exercices violens, comme la course, les combats. Ces genres de distractions sont plutôt pernicieux qu'utiles, par rapport aux passions violentes qu'ils suscitent.

Un fermier écossais s'est donné un grand nom dans la cure des aliénations mentales. Il employait les insensés à son service; il les faisait travailler au labourage, les attelait à la charrue, et parvenait ainsi, à mener les plus furieux à la tranquillité. On dit qu'il a fait des cures réellement étonnantes.

Dis-

(1) De vict. ration. in acutis.

Distractions par le travail de l'esprit.

La section précédente nous a fourni des distractions qui se composent d'actions musculaires, et d'impressions faites sur les sens externes : dans celle-ci nous aurons occasion d'observer un acte plus compliqué des fonctions intellectuelles.

L'occupation de l'esprit n'est pas un genre de distraction qu'on peut, avec le même espoir de succès, mettre en usage chez tous les aliénés. Ce moyen demande du goût et de la disposition. Soit qu'on emploie la musique pour flatter l'oreille, soit que l'aliéné lui-même s'applique à l'étude de cet art, il faut encore, pour en retirer des avantages marquans, du goût de la part du sujet. La peinture, les belles-lettres exigent également une certaine aptitude vers ces sciences, jointe à une éducation préliminaire : sans ces conditions, tout ce qu'on met en usage est à pure perte.

Musique. Parmi les applications de l'esprit, dont se composent les beaux-arts et les belles-lettres, la musique occupe une place éminente.

Cet art est utile, dans l'aliénation mentale, sous deux rapports : 1°. exécuté par l'aliéné, il provoque une attention soutenue et produit, dans l'entendement, des combinaisons fort compliquées ; 2°. exécuté par nn autre, il envoie toujours à l'oreille une somme de sensations plus ou moins agréables.

Les anciens ont supérieurement bien connu l'empire de la musique sur le moral de l'homme, et par-

partout cet art constituait un des premiers élémens dans l'éducation de leur jeunesse (1). Les émotions que donne la musique affectent singulièrement notre moral : tantôt elle nous conduit dans un doux recueillement; tantôt elle nous inspire des sentimens de valeur et de courage ; en d'autres cas, elle rend l'ame abattue ; elle va même jusqu'à provoquer des larmes ; en un mot, elle nous affecte de mille manières, qui sont encore différentes selon la constitution de celui sur lequel elle agit.

Ces effets divers indiquent les précautions que doit prendre le médecin qui adapte ce moyen à la cure des désordres de l'esprit. Des hommes habiles peuvent, seuls, décider de l'emploi d'un tel agent; car lorsque le choix n'en est pas applique au cas, la musique est non seulement de peu d'efficacité, mais elle peut encore devenir un moyen nuisible pour l'aliéné. A ce sujet, *Frank* (2) rapporte que le Doct. Herberski fut appellé pour un jeune homme aliéné d'origine et affecté périodiquement de manie, qui, chaque fois qu'il venait d'entendre les sons d'une musique quelconque, était pris d'accès furieux de manie. J'ai vu, dit Esquirol, « des aliénés que la musique rendait furieux ; l'un, « parcequd les tons lui paraissaient faux, l'autre « parcequ'il trouvait affreux qu'on s'amusât autour « d'un infortuné."

Il

(1) Plutarch. de Laconic. instit. Voyage du jeune *Anacharsis*.

(2) Prax. méd. univ. præcept. Part. 2. Vol. I.

Il serait irrationnel de faire usage de toute espèce de musique indistinctement. L'expérience a appris que celle composée d'un petit nombre d'instrumens et qui porte des secousses promptes, légères et agréables est la plus convenable : telles sont les marches guerrières, les walzes, les danses villageoises et d'autres en ce genre. Les aliénations mentales avec tristesse, l'hypocondrie, la misanthropie, la démonomanie réclameront, plus que toute autre espèce de folie, l'usage de la musique. Les effets en sont rarement salutaires, au rapport de quelques auteurs, quand l'aliénation mentale prend sa source dans une passion amoureuse.

La musique est un excellent moyen quand la folie est accompagnée de transports de fureur et de colère. Plusieurs auteurs rapportent, à cet effet, des cures étonnantes; Frank, entre autres, dit que, dans des cas pareils, il en a retiré les meilleurs effets (1).

L'influence de la musique sera plus salutaire si le malade lui-même s'applique à cette science. Cette étude demande beaucoup d'adresse; une attention vive et soutenue; du jugement, et de la mémoire; par conséquent des opérations très complexes de l'entendement.

Voici un cas où la musique a produit les plus salutaires effets; l'amour était cependant la cause du mal, et cette espèce de folie, comme je viens de di-

(1) Prax. medic. Part. 2. Vol. 1.

dire, ne parait que peu susceptible de recevoir l'application d'un pareil moyen.

Une demoiselle d'un tempérament très nerveux, jeune, jolie, et enjouée, va demeurer chez un de ses amis, pour lequel elle ne tarde pas d'avoir de l'inclination. Soudain, elle gagne un accès de manie; elle quitte la maison; elle extravague; elle parle beaucoup de son amour, et commet une foule d'absurdités. Reconduite chez elle, elle se place, de son propre mouvement, à son piano, instrument qu'elle aimait beaucoup. Les premiers tons sont incohérens; mais en peu d'instans, elle observe la mesure, et suit rigoureusement les règles de la musique; et chose étonnante, dès ce moment même, on ne peut plus observer le moindre écart dans ses fonctions intellectuelles. Elle avait récupéré sa raison. Les mêmes accès ayant reparu plusieurs fois, toujours elle a retrouvé sa raison par les accords de cet instrument.

Après le chant, le choix de l'instrument de musique ne sera pas du tout indifférent. Tous les instrumens à cordes me paraissent devoir convenir particulièrement. La harpe, la lyre, la guitare, la mandoline et le piano sont singulièrement propres, et plus que tout autre instrument, à susciter des émotions: Pythagore, en établissant les bases de cet art divin, pour calmer les transports de l'ame, eut recours à un instrument à cordes. La flûte, la clarinette et la cornemuse, peuvent également convenir. Ce dernier instrument doit cependant être interdit chez les nostalgiques de l'Ecosse.

Cet-

Cette musique seule, peut faire renaître les douleurs que provoque, chez ces malades, l'impatience pénible de revoir le pays natal: il est généralement reconnu que les montagnards de l'Écosse recherchent cet instrument avec une sorte de volupté.

Spectacles. On a proposé, comme moyen de distraction, de faire jouer aux aliénés la comédie. Il parait même que cette pratique est en vogue dans quelques instituts pour aliénés en Allemagne. *Klose* (1) veut que l'aliéné ne remplisse aucun rôle qui ait des connexions avec le caractère de son délire. On ne peut concevoir comment, dans un hospice de fous, il est possible de venir à bout de la direction d'une troupe de comédiens de ce genre; on ne peut encore moins comprendre comment il est possible de faire jouer, par ces malades, une pièce quelconque. Il me semble que la prudence exige de permettre tout au plus, en quelques cas de folie, que le malade assiste, en spectateur, à des pièces choisies, et qu'il n'est nullement convenable de faire de ces malades, des artistes dramatiques.

Le maniaque est exclu de cette cure: elle ne peut convenir que dans quelques genres de monomanie et dans la convalescence.

Peinture, Architecture &c. On peut placer dans ce cadre la *peinture*, le *dessin*, *l'architec-*

(1) Beitr. S. 33.

tecture civile, *militaire et maritime*, la *sculpture*, et la *belle-écriture*.

Parmi tous les moyens qui demandent une application de l'esprit, il ne s'en trouve pas de plus attachant que la *peinture* et la musique; car pour peu qu'on y réusisse, l'attrait en devient extrême. Les asyles des aliénés nous offrent tous l'influence de ces deux sciences sur le moral: partout on y rencontre soit des peintres, soit des musiciens.

Le malade choisira de préférence dans la peinture le genre paysage et les marines. L'exécution en est plus facile que celle des tableaux d'histoire; aussi, l'imagination en reçoit-elle une plus grande diversité d'impressions.

Cette distraction mène naturellement à une autre: au moindre progrès que fait le peintre, il est pressé par le besoin de consulter la nature; son plus grand soin et toute sa jouissance ne consistent bientôt que dans les promenades faites à la campagne. C'est là qu'un beau ciel, des groupes d'arbres, des sites romantiques, une vue pittoresque, le ton de coloris d'un objet quelconque, tout en excitant son attention, lui font perdre de vue l'idée dominante de son délire.

Cet art n'est pas propre à être mis en usage indistinctement dans toute espèce d'aliénation mentale: c'est aux différentes variétés de la monomanie qu'il est presque exclusivement applicable.

Je dois observer ici, et cette remarque est en partie applicable aux articles précédens, qu'il ne suffit pas d'indiquer ce moyen de distraction, en

tel ou tel cas de folie, sans qu'on soit instruit de l'origine du mal. On aurait beau soumettre à l'influence de la musique ou de la peinture, le mélancolique, le misantrope, le maniaque sans délire, si le mal a pris son origine dans une altération organique; toujours la nature resterait sourde à nos efforts. Que pourraient faire ces moyens si la folie était la suite d'un vice organique du cerveau, du foie, du tube alimentaire ou de tout autre organe? C'est sur les causes morales que le psychologiste dirigera particulièrement ses vues: celles qui se caractérisent par des revers de fortune, des malheurs de toute espèce etc. réclameront le plus les distractions dont il s'agit.

La période du mal est encore une circonstance qui mérite d'être prise en considération. Toujours, on obtiendra le plus d'effet des distractions et de tout moyen moral dans le début de la maladie. Quand la folie est devenue ce que l'on appelle chronique, on a tout lieu de craindre que le moral, en influençant le physique, ait produit des altérations secondaires dans les tissus, aussi difficiles à guérir que la maladie primitive. Cependant, il n'en est pas, dans ces sortes de cas, comme lorsque l'altération organique est la cause primitive du désordre mental: l'influence bienfaisante d'un traitement moral sur le physique est assez bien constatée pour que nous ayons la certitude qu'un moyen moral mis en usage avec les précautions et les conditions nécessaires est encore en état de guérir la fo-

 lie,

lie, quand celle-ci a déjà produit des altérations de tissu. Nous croyons avoir assez clairement démontré la désorganisation inflammatoire des membranes et des parenchymes organiques dans les cas de folie par cause morale; et l'expérience atteste également que de pareils cas ont plus d'une fois été guéris par des moyens moraux. Nous avons cité, à cet effet, la nostalgie; et nous sommes d'opinion que ces guérisons sont applicables à d'autres variétés de l'aliénation mentale, notamment dans ces circonstances où l'on peut satisfaire le malade par une passion, qu'il aime d'accomplir.

Il serait superflu d'entrer ici en de plus longs détails à l'égard du dessin, de la belle-écriture, de l'architecture, et de la sculpture: les observations que je pourrais faire, à cet effet, sont celes que nous venons de voir: l'attention et l'imagination jouent dans ces travaux, comme dans la peinture, le plus grand rôle.

Culture des sciences et belles-lettres. La culture des sciences est un moyen qui ne peut être négligé dans la cure morale des aliénations mentales. Il y a, dans ces travaux de l'esprit, un désir, une passion qui parfois devient un puissant aiguillon pour éloigner le malade de son idée dominante. Mais l'emploi de tels moyens exige de la prudence: il pourrait avoir des conséquences funestes, n'étant pas bien adapté au cas. Tissot (1)

a

(1) Sur la santé des gens de lettres.

a surtout bien étudié les désordres nombreux dans lesquels nous entraine une contention d'esprit trop soutenue. Les maladies des gens de lettres, dit-il, « ont deux sources principales: les travaux « assidus de l'esprit, et le continuel repos de leur « corps:" joignez à cela, les écarts de régime, comme le défaut d'air; la négligence de prendre des nourritures suffisantes; les veilles; un goût trop décidé pour la solitude &c.

L'application de l'esprit ne donne des avantages réels que dans quelques variétés de la *monomanie*; dans la *manie*, le désordre dans le développement des idées est tel que l'attention, comme je l'ai déjà observé en d'autres endroits, est incapable de se soutenir sur un objet particulier. C'est encore avec une grande réserve qu'on doit avoir recours à l'étude dans la monomanie érotique, où le bon choix de ce moyen doit décider du succès de la cure de cette affection. A cet effet, on évitera toute lecture qui dispose à des passions fortes: telle est la poësie. C'est pour les mêmes motifs que la musique, les spectacles, la danse, la vue des tableaux et des images lascifs, demandent de si fortes précautions dans cette variété de monomanie.

Règle générale c'est que toute application de l'esprit qui roule sur la fortune, ou qui a des rapports avec le calcul, est indistinctement plus nuisible qu'utile dans toutes les espèces de folie. Les mathématiques, la logique, et la méta-

taphysique sont dans ce cas. Il faut à ces malades des sciences qui fournissent de la nouveauté et du plaisir. On peut, sous ce rapport, concéder le premier rang à la botanique, à la chimie, à la physique expérimentale, à l'astronomie physique, à l'histoire naturelle des animaux et des minéraux ainsi qu'à l'économie rurale. La morale philosophique, les antiquités romaines, grecques et juives, l'histoire générale, et les belles-lettres peuvent également y être compris.

Je le répète : les applications de l'esprit ne sont réellement utiles que dans quelques variétés de la monomanie. C'est ainsi que la misantropie, la nostalgie, le suicide et l'hypocondrie en réclament plus l'usage que toute autre espèce de folie. Ce genre de distraction est surtout convenable dans la convalescence de ces maladies.

Les belles-lettres offrent un vaste champ de distraction ; elles attachent souvent plus que les travaux scientifiques. Il faut cependant qu'on en fasse un bon choix. Tous les ouvrages qui suscitent de violens transports de l'ame seront à rejeter.

Le choix de ces ouvrages sera basé sur le caractère du mal, l'éducation littéraire, et les idées dominantes du malade. Il est impossible de déterminer ici les ouvrages qui conviendraient dans une bibliothèque pour des aliénés ; c'est au médécin psychologiste à se régler d'après les circonstances.

En

En général, les voyages, les livres de morale et le genre historique seront à préférer.

Sandtmann (1) veut que l'aliéné lise à haute voix: son attention, dit-il, devient, par là, plus forte et plus soutenue.

---

(1) Nonnulla de quibusd. remediis ad animi morbos curandos. pag. 41.

SEC-

SECTION DEUXIÈME.

Des moyens qui agissent sur l'imagination et nourrissent l'aliéné dans son délire.

Des exemples nombreux' attestent combien la méthode curative qui fait le sujet de cette section, à été couronnée de succès. Elle demande cependant, de la part de celui qui en fait l'application à la folie, de la prudence et un rigoureux discernement. On n'a pas encore, par des règles fixes, su établir jusqu'à quel point le moyen moral dont il s'agit est susceptible d'etre mis en usage. Je n'entreprendrai point de remplir ce vide. Tout, dans cette cure, doit être basé sur les circonstances; car tant de variétés se présentent dans le délire, qu'il est vraiment impossible d'en connaître toutes les nuances, et encore moins d'indiquer les limites de ses diverses méthodes curatives.

Dans la section précédente, nous avons fait mention de tous les moyens moraux qui sont à même d'endormir ou d'offusquer la pensée morbide : ici, nous remplissons une tout autre indication ; nous nourrissons le malade dans ses chimères. Les distractions peuvent agir de concert avec cette cure ; mais

mais, jamais celle-ci ne saurait se joindre aux distractions.

L'usage des moyens moraux dont il s'agit doit être très limité dans l'aliénation mentale; il ne s'adapte qu'à quelques variétés de la monomanie: c'est lorsqu'on voit que les fonctions intellectuelles, pour le reste, sont en bon état; lorsqu'on connaît la source du mal, et que l'on entrevoit que, par un stratagême, on dissipera le délire: que dis-je, ces moyens donnent la plus grande espérance de succès. Dans la nostalgie, ils ne pourraient être que nuisibles; le misantrope en recevrait de funestes atteintes, et le suicide n'y verrait que des raisons pour accomplir son malheureux dessein; les mauvais effets n'en seraient pas moins à craindre dans l'hypocondrie, et dans la monomanie érotique.

Lemnius rapporte le fait suivant (1).

Un aliéné refuse de manger, parcequ'il se dit mort. On s'épuise en moyens, pendant plusieurs jours, pour lui faire avaler quelque nourriture; vains efforts: le malade ne cesse de soutenir qu'un mort ne mange point. On imagine, en dernière ressource, de faire venir dans sa chambre des individus affublés d'un drap blanc, et de les y faire manger en sa présence. Ce stratagême est exécuté; les fantômes entrent dans la chambre du malade et mangent de bon appétit d'un diner qui leur est offert. Frappé de cette scène étrange, l'a-

(1) De Moder. L. II. C. 6.

l'aliéné s'empresse de demander le motif d'une telle visite. Les nouveaux convives lui font comprendre qu'ils sont des hommes qui ont cessé de vivre, et qu'ils viennent rendre visite à leur nouveau confrère : ils n'oublient pas de l'inviter à partager avec eux le diner. Le malade est stupéfait ; il hesite, et finit par dire qu'il ne savait pas que les morts pouvaient manger. Il se met à table, mange d'un appétit vorace, et, après un long sommeil, il est délivré de son délire en se trouvant vivant.

Un célèbre médecin et magistrat d'Amsterdam, *Tulp*, nous a laissé l'histoire d'un peintre qui croyait ses os de cire. Pour pouvoir mieux le guérir, ce médecin assura à l'aliéné qu'une telle affection était parfaitement connue des hommes de l'art, et pourvu qu'il voulût se prêter à ses conseils, il lui promettait une guérison assurée et durable. Le malade fut exact à obéir, et guérit dans les sept jours, temps prédit pour son rétablissement complet (1).

Gatianar guérit une femme qui croyait avoir des grenouilles dans le ventre, en lui donnant un purgatif, et en mettant, sans qu'elle s'en aperçût, dans ses déjections alvines, des grenouilles vivantes (2).

On rapporte, dans le Dict. des Scienc. Médic. qu'un particulier se persuadait que ses ennemis l'avaient dépouillé de toute sa fortune. Le malade devient triste, morose et refuse de manger, [illegible] sous

(1) Obs. med. L. I. Cap. VIII.

(2) Voyez Frank praxeos med. Vol. I. Par. 2. p. 782.

sous pretexte qu'il n'a plus les moyens de se procurer de la nourriture. Il est envoyé à Paris. Après plusieurs mois, le Docteur Esquirol conseille à l'un des parens de persuader au malade de consulter un avocat, afin de mieux connaître la situation de ses affaires. Après quelques jours d'hésitation, il commence un long mémoire, qui nécessite plusieurs courses, et même de petits voyages. Un mois à peine est écoulé, que le malade tend à la guérison.

Tout le monde connait l'histoire de cet aliéné qui croyait ne plus pouvoir uriner, sans faire encourir à la terre le risque d'être submergée par un nouveau déluge, et qui ne fut déterminé à évacuer ses urines, qu'à la nouvelle que le feu embrasait toute la ville, et que tout deviendroit la proie des flammes, s'il ne consentait à uriner (1).

Un jeune homme, dit Cox (2), se croyait affecté du mal vénérien, parcequ'il s'était placé sur une chaise que venait de quitter une personne atteinte de cette affection. Un médecin lui déclara son mal réel, et feignit de lui administrer un traitement mercuriel en conséquence, quoiqu'il ne lui donnât que des choses sans vertu. Par ces procédés, le malade récupera la raison.

Sauvages rapporte le cas d'un homme, at-
teint

---

(1) Esquirol art mélanc. du Dict. des Scienc. Méd. art. manie. Une historie pareille se trouve citée par Terrier.

(2) Pract. obs. trad. all. pag. 63.

teint de folie religieuse, qui se disait indigne de la miséricorde divine, et qu'on guérit en faisant venir, de nuit, dans sa chambre un homme travesti en ange, et portant dans une main une torche allumée, et dans l'autre un glaive : au nom de la Sainte Trinité, il apporta au malade le pardon de ses prétendus péchés (1).

L'histoire suivante que je rapporte ici littéralement, est un fait curieux observé par Frank (2).

« Nobilissima fæmina, triginta circiter annorum, « plurimorum prolium mater, rebus mirabilibus ut « præsagiis ex chartis lusoriis, præparatione cosme- « ticorum, ab animi pathematibus, præcipue ab « amore, agitata, quamvis parum menstruata, at- « tamen jam a sex mensibus, quavis catameniorum « periodo accedente, periculum lethalis metrorragiæ « sibi imminere imaginabatur. Cui ficto periculo « obviam tunc ire conabatur, statuæ instar in lecto « decumbendo, stragula rejiciendo, per signa lo- « quendo, cibos, potumque gelidum sumendo et « abdomini aquam frigidissimam imponendo. Nec « satis ! simul enim vaginam turundis clam adimple- « bat ; ad quas, magis magisque firmandas, manu « sinistra, partes genitales externas comprimere erat « solita. Quoniam vero eodem pacto et alvinam « evacuationem timebat, à qua se quam maxime « debilitari asserebat, fæcum excretioni digitum ma-

« nus

(1) Reil raps. pag. 345.

(2) Praxeos med. univers. praecept. Part. 2. Vol. I.

« nus dextræ ano immittendo obstabat. Verisimi-
« liter ut evacuationibus facilius invigilare possit,
« sese undique a candelis accensis circumdabat.
« Tempore menstruali periodo intermedio, vitam
« valetudinariam, veluti hysterica, duxit. Ultima
« menstruatione accedente, ut antea se gessit, ea
« solum cum diversitate, quod nunc et lucem ad-
« versabatur et diutius solito, ob magis protractum
« metrorragiæ timorem quin vel lavationi, vel lin-
« teorum mutationi indulserit, decumbebat. Advo-
« catus ad ægram, (mihi prius ignotam) secunda jam
« hebdomade lecto affixam interrogavi, quid pate-
« retur? Tremente et demissa voce verbisque inter-
« sectis, timorem suum de metrorragia et lucis hor-
« rorem patefacit. Omnia nulla motu difficultate
« accepi, imo prudentiam ægræ in fluxu sanguinis
« perpendiendo laudavi. Quoad horrorem lucis, me
« malum istud, in longæva praxi, pro secunda
« tantum vice observare asserui; quæ singula fidu-
« ciam et benevolentiam ægræ quam maxime apta-
« runt. Quæso, addidit, sanastine ægrotum qui
« lucem abhorrebat? utique; quibusdam remediis?
« certe non pharmaceuticis. Quibus igitur? Libros
« pretiosos hereditario jure acquisivi ex quibus
« plurima secreta, vulgo medicorum ignota, didici.
« Num communicabis mihi quid ex istis? videbo,
« quo primum fortior eris; sed dic, ante omnia,
« undenam horror tuus lucis originem ducat? ori-
« ginem ducit a luce qua tota imbuta sum; lux enim
« in venis meis in circulum agitur; lucida sunt
« mihi ossa et omnia ad combustionem parata. Sed

« quo pacto ita a luce imbuta fuisti? Per candelas « accensas quibus me incaute nimis tam diu cir- « cumdedi. Jam satis! liberabo te a nimia luce et « ab hemorragiæ periculo. Sumpsi tunc solutio- « nem oleosam phosphori in cavum manus meæ « chirothecâ munitæ, eaque clausa ægram adivi, « rogando ut brachium mihi porrigeret suum. Ex- « hibito brachio, frictiones deorsum institui, sub « quibus manum tantillum aperiendo lux revera ex « ægræ superficie manare videbatur. Obstupuit « ipsa, et se valdopere recreatam esse asseruit. « Illico cessari rogo: ait perge facere. Pergere ne- « queo nisi prius experiar utrum nunc radium lu- « cis a candela emanantis perferre poteris nec ne « successit experimentum; et sic, repetitis periculis « phosphoricis, nunc manus, nunc pedes perfri- « cando, sensim sensimque secundum jam nychte- « mero candelam umbraculo munito in ipso suo « cubiculo perferebat. Rebus huc perductis, fæces in « intestino recto et lintea in vagina collecta, ulteriori- « bus experimentis obstare monui. Tunc ægra remo- « tioni horum obstaculorum non obstitit. Exhibui in- « terius Elexirium acidum Halleri, cum aqua et syrupo « rubi idæi. Munditione, qua ægra valdopere alias « delectabatur, adeo recreata fuit, ut paullo post et « elegantia, sese lumbis denticulatis et margaritatis « ornando accesserit. Totam diem cum ipsa transi- « gendo, colloquium a rebus ad morbum spectanti- « bus ad res musicas, theatrales, atque hujus ge- « neris deducere sategi. Cum semel ægram, in « chartis, futura quærentem invenerim, ut instru-

« men-

« menta hæc insaniæ mihi traderet expetii: recusa-
« vit. Me illico nisi accederit, abiturum fore (ha-
« bitabat nempe in urbe, quadraginta et ultra mil-
« liaria Vilna distante) declaravi. Annuit tandem.
« Tali triumpho obtento, omnia dein facile ad nu-
« tum procedebant. Iter nunc Vilnam proposui,
« quo valde recreata est. Proxima hic accedente
« menstruatione, ipsi quietem medicamenta ad hæ-
« morragiam uteri præpediendam pro forma certe
« exhibui. Ægra hac cautela contenta, nulla pate-
« facit alienatæ mentis signa. Jam sanitati tonicorum
« sub usu restituta videbatur, cum fervidissimæ
« æstatis, tempore anni 1810, derepente in paroxis-
« mum maniæ sævientis per mensem durantem in-
« ciderit. Eo veluti critico terminato, omnino con-
« valuit ut Vilnam dereliquit. Sibi ipsi nunc com-
« missa vitam ad huc ducit sanam sed, ut antea,
« absurdam et probrosam."

Sous de certains rapports, cette méthode curative présente une étendue vaste: « Sæpius assen-« tiendum quam repugnandum, dit Celse (1)," et tous les grands hommes de l'art ont confirmé la vérité de cette sentence. Une foule d'aliénations mentales exigent que, dans le principe du mal, on se prête aux idées délirantes. C'est surtout dans la folie accompagnée de passions tristes, qu'il est urgent de partager les souffrances du malade. Rien ne serait plus révoltant, et plus nuisible que de vou-

(1) Lib. III. Cap. 18.

vouloir porter, dans une ame attristée, le bien-être et le contentement, à force de plaisirs badins et folâtres. Qu'on se tromperait! Au lieu de soulager les maux de cet infortuné, on ne ferait que lui en rendre la charge plus pesante. On a dit, avec raison, que le chagrin exige du respect: c'est en parlant, au malade de l'objet de son délire, en provoquant sa tendresse, sa confiance, qu'on devient le dépositaire de ses secrèts, et qu'on le mène, par degrés, et sans qu'il s'en aperçoive, vers un autre but. Mais comme l'a dit *Marmontel*, le point le plus essentiel dans l'art de mener les esprits, c'est de leur cacher qu'on les mene. On doit prendre garde que le stratagême dont on fait usage, ne soit plus tard connu du malade: rien ne serait plus facheux. *Michel Wagner* (1) rapporte qu'un militaire s'imaginait avoir, dans la tête, cinq cigales; un chirurgien lui proposa d'en faire l'extraction: l'opération fut faite, et on montra au malade cinq insectes vivans de cette espèce, qu'on s'était procurés d'avance. Le malade guérit. Nombre d'années se passèrent dans cet état; mais, un jour, des camarades lui firent connaître le moyen dont on s'était servi pour le délivrer de sa folie: depuis ce moment, cet homme n'eut plus de repos; son délire chimérique se déclara de nouveau, et se changea en manie furieuse, à laquelle ce malheureux succomba.

Maas

(1) Beytrag. zur Philos. Anthrop. 1 B. S. 279.

Maas (1) parle d'un homme qui croyait avoir un oiseau dans la tête. On le guérit par un stratagême qui fut également communiqué au malade: celui-ci retomba dans son délire primitif. Pinel parle d'un individu aliéné qui se disait destiné à subir le supplice de la guillotine. On fit dresser un tribunal simulé, et le malade récupéra par là sa raison: un imprudent lui découvrit le moyen qu'on avait employé pour le guérir, et le délire reparut.

---

(1) Versuch über die Einbildungskraft. S. 171. Halle.

SECTION TROISIÈME.

Des moyens qui agissent sur l'évidence des sens et du jugement, en convainquant l'aliéné de son erreur.

Philotinus guérit un homme, qui croyait ne plus avoir de tête, en lui posant subitement sur cette partie un bonnet de plomb, lequel par son poids avertit bientôt le malade de son erreur. (Alexandre de Tralles (1).

Un homme de lettres, dont parle van Zwieten (2), croyait avoir les os de verre, et craignant la frêle consistance de ces parties, réprimanda sa servante pour avoir jeté rudement à terre le bois quelle venait d'apporter pour alimenter le feu. Lasse des folies de ce maître importun, elle prit une souche et lui en donna sur la jambe. Le malade transporté de douleur et de colère oublia à l'instant ses os de verre pour se venger de cette insulte,

---

(1) L. 1. Cap. 16.
(2) Comm. T. III. pag. 514.

sulte ; mais, en se levant de sa place, il se réjouit bientôt de ce qu'il pouvait se maintenir sur ses jambes. Le malade fut guéri.

Un aliéné se dit Dieu le père ; on le voit en permanence étendu à terre, les yeux fixés sur le plancher. Dans cette attitude il se croit couché sur la voute d'un arc-en-ciel ; c'est de là qu'il prétend observer tout ce qui se passe sur notre globe. Par les soins d'un gardien instruit, cet homme a récupéré sa santé. A chaque moment, il mettait le malade dans des situations, qui lui faisaient sentir son erreur et sa dépendance : tantôt il l'enlevait de son prétendu arc-en-ciel ; tantôt il excitait, par tous les raisonnemens possibles, son jugement, pour lui montrer qu'il ne différait aucunement des autres hommes. Le malade commença d'abord à en douter ; plus tard, il fut convaincu de son erreur. (Ce fait s'est passé sous mes yeux).

Le journal général de médecine française et étrangère (1) contient le fait suivant observé par *Falret*: « une jeune fille élevée au milieu des plai-« sirs et de la mollesse, mariée à dix-neuf ans, « voit la mère et la sœur de son mari devenir fol-« les ; un homme, par lequel elle à été adoptée et « qu'elle croit son véritable père, devient égale-« ment fou quelques années après. Des lors, la « malheureuse femme est poursuivie par la crainte « d'avoir un sort semblable au leur, et de finir

« ses

(1) N°. 803. Févr. 1822.

« ses jours dans un état d'aliénation mentale.
« Cette crainte la jette dans une véritable folie ; seulement, elle a quelques instans lucides ; « tout à coup elle découvre le secrèt de sa « naissance ; son père adoptif, mort fou, ne lui a « pas donné le jour, comme elle se l'était persuadée ; son véritable père a succombé à une maladie totalement étrangère à l'aliénation mentale ; « elle trouve les preuves de sa filiation dans des « papiers secrèts qu'elle découvre, et dans la conformation de ses traits avec ceux d'un portrait « de ce même individu. Dès lors, elle est persuadée et s'écrie : je ne dois pas être folle ! Le rétablissement parfait ne tarda par d'avoir lieu.

Une autre observation consignée dans le même journal contient le fait suivant : « une jeune fille « d'une constitution éminemment nerveuse, apprend, à l'age de dix-neuf ans, qu'un oncle du « côté paternel s'était donné volontairement la « mort. Cette découverte l'afflige beaucoup parce- « qu'elle craignait l'hérédité de l'aliénation mentale « et redoute de tomber dans ce triste état. L'homme qui passe pour son père se donne la mort, « quelque tems après. Dès lors, la malheureuse « fille se croit nécessairement dévouée à une mort « violente. A l'époque prochaine des règles, le sang « coule en moindre quantité, et décoloré. Depuis ce « moment, elle n'a plus de doute que son saug ne soit « décomposé : elle va se précipiter dans la rivière. « On parvient à la sauver. La mélancolie suicide « se déclare au plus haut dégré ; l'embonpoint est

« per-

« perdu ; la menstruation est peu abondante. C'est « alors qu'on annonce à la malade quelle est la fil- « le, non de l'homme suicidé, mais d'un autre « qu'elle ne connaissait pas. Celle-ci d'abord re- « fuse de croire au récit qu'on lui fait ; mais une « entrevue a lieu, et il existe une ressemblance si « frappante entre elle et l'individu qu'on lui dit « être l'auteur de ses jours, qu'elle voit tous ses « doutes se dissiper, et, dès l'instant même, elle se « rétablit parfaitement (1)."

Un tailleur, dit le Docteur *Hayner* (2), s'imagine voir toutes sortes de fantômes ; deux compagnons de travail s'entretiennent avec lui sans discontinuer sur l'absurdité de son délire : Ils mettent son esprit à la torture, et le déterminent ainsi, à juger de sa propre folie. Le malade guérit parfaitement.

Un homme, dit Cox (3), agé de cinquante ans, devient mélancolique et se croit damné. Tous les moyens imaginables sont, en vain, mis en usage, pour le rendre à la raison. Le malade est doué d'une bonne conception pour tout ce qui n'a point de rapport avec l'objet de son délire; il a même reçu une éducation littéraire : on fait parvenir dans ses mains un écrit traitant de l'aliénation mentale. Ce livre fixe son attention: il le médite ; il dou-

(1) N°. 303. Févr. 1822.
(2) Nasse. Zeitsch. 1822. Heft. II. S. 98.
(3) Pratic. Obs. trad. All. pag. 59.

doute sur la réalité de l'objet de ses idées, et s'aperçoit bien vite que tout ce qu'il avait pris pour vrai n'était qu'illusion.

Un jeune homme fait un voyage à Amsterdam; il y voit des femmes, et à son retour en son pays, se croit affecté de la maladie vénérienne, sans en avoir eu jamais un seul symptôme. Il consulte nombre de médecins. Quelques-uns lui donnent le mercure, d'autres lui conseillent d'autres moyens et seulement pour le contenter. Il s'infatue de l'idée qu'il est infecté du virus syphilitique; il devient morose et maigrit; son imagination s'embrouille; il croit ne plus pouvoir marcher, et n'ose plus faire un pas dans les rues. C'est dans cet état, qu'il fut confié aux soins d'un de mes amis qui, voyant que tous les moyens moraux avaient déjà été presque épuisés, se décida à convaincre le malade de son erreur. Il commença par proposer les promenades: d'abord, refus complet. A la longue, le malade se rendit à condition qu'on l'accompagnerait, et qu'on se munirait de moyens nécessaires en cas de syncopes ou d'autres accidens qui auraient pu lui survenir en chemin. On consentit à tout. Les premières questions, dans ces excursions, roulaient sur son mal; mais insensiblement on détourna la conversation sur d'autres points qui piquaient la curiosité du malade; peu à peu il oublia sa prétendue faiblesse et ses douleurs; il marcha avec aisance, et perdit de vue pour le moment, sa maladie. On saisit cet instant pour lui faire sentir, par tous les raisonnemens possibles, le change-

ge-

gement qui s'opérait en lui. Il fut lui-même étonné; il balança, et se prêta enfin aux conseils qu'on lui prescrivit. Quelques promenades ont suffi pour le guérir.

On sent facilement que l'application de pareils moyens doit se borner à quelques espèces d'aliénations mentales: dans l'hypocondrie, par exemple, cette cure sera d'un grand secours; il en est de même pour la monomanie chimérique. Il y a des cas où l'aliéné, tout en sentant son état, convient du désordre de son imagination; c'est avec douleur qu'il en fait l'aveu: sans cesse dominé par une passion fatale, il lui est impossible d'appeller la raison à son secours. Cet état appartient à la manie sans délire, comme nous avons vu; il se trouve également dans le début de la monomanie. Il s'agit, dans ces sortes de cas, d'inspirer au malade une volonté ferme sur l'ascendant des passions, pour maîtriser le trouble de son intelligence.

SEC-

SECTION QUATRIÈME.

Des moyens spécialement tirés des passions de l'ame.

Les trois sections précédentes nous ont fourni des opérations de l'entendement où la locomotion, l'attention, la mémoire le jugement et l'imagination sont, tour à tour, mis à contribution. Ces diverses facultés sont loin de pouvoir entrer en exercice, sans que les passions ne viennent s'y joindre. C'est ainsi que toutes les distractions ne peuvent réellement être efficaces qu'autant qu'elles sont accompagnées d'affections agréables de l'ame. Tout s'enchaine dans les opérations de l'entendement : tout, par conséquent, doit s'entrelacer lorsqu'on fait servir ces facultés comme moyens curatifs. De là, les passions dont nous allons parler, quoique pouvant être directement excitées dans l'aliénation mentale, marchent de pair, dans nombre de cas, avec les moyens moraux que nous venons de passer en revue.

Pas-

Passions agréables.

Consolations, amitié, espérance, secours de la religion. Pour amener le calme et la sérénité dans l'ame d'un malheureux, rien ne surpasse les consolations. Cependant cette tache importante n'est pas du tout facile à remplir. Tout se modifie tellement dans la cure du désordre de l'esprit, selon la diversité des circonstances, qu'il est impossible d'assigner, à cette méthode curative, des règles générales et invariables.

Les premiers essais tendront à captiver la confiance des malades. Pour atteindre un but si désirable, il faut partager les peines de celui que l'on console : *tel est, en effet, l'instinct de l'homme qu'il exige pour prix de son amitie et de son estime, qu'on caresse ses passions, qu'on imite ses actions, et qu'on se préte à ses caprices.* Ce premier pas fait, on dirigera ses efforts pour exciter le courage, et faire renaître l'espérance : dans les premiers momens de chagrin la méthode consolatrice de mon oncle Tobie dans Tristram Shandy, dit *Darwin* (1), est sans doute la meilleure : il s'assied dans un fauteuil à côté de son ami malheurenx, et...... ne dit rien ! La vue d'un ami qui partage nos souffrances est une consolation bien douce aussi l'amitié devient elle dans

(1) Zoonomie. T. IV. pag. 105. trad. de Kluyskens.

dans cette cure, d'un secours inappréciable ; elle a fixé l'attention de tous ceux à qui à été confié le soin des malheureux aliénés. Il n'y a point d'insensé, aussi féroce qu'on le suppose, qu'on ne voit sensible à l'amitié. *Willis* (1) insiste surtout sur ce précepte : de petits dons de fleurs, de quelque ornement, une nourriture agréable, des vêtemens mieux soignés, une liberté plus grande, des témoignages de bienveillance sont, dit-il, autant de moyens par lesquels on gagne l'estime des aliénés. Il faut toujours que la conversation qu'on entretient avec ces malades soit aussi entrainante que persuasive ; et il n'y a rien, pour remplir un tel but, qui surpasse, en efficacité, la société des femmes. La sensibilité morale, les soins assidus, l'art de parler au cœur paraissent l'apanage par excellence de ce sexe.

Pour appliquer les consolations avec succès, il faut qu'on descende à la source du mal. C'est ici surtout qu'on appréciera combien la connaissance des causes morales est importante. La mort d'un parent, d'un ami, ou d'une amie, d'un époux d'une épouse, d'un enfant, la perte d'un bien considérable, d'un procès, d'un patrimoine, une espérance déchue, un amour malheureux, une infidélité, la jalousie, un ménage embrouillé, la crainte, la terreur, l'éloignement du pays natal, sont les principales causes qui portent le désordre dans l'es-

---

(1) Frank Reise nach Paris. S, 161. T. II.

l'esprit ; ce sont encore celles qui exigent le plus impérieusement des consolations.

Dans tous les cas où l'aliénation mentale est accompagnée de chagrins et de passions sombres, les consolations sont indispensables. C'est dans la nostalgie surtout que le médecin doit nourrir son malade d'espérance et d'illusions. Dans ce cas et plus que dans tout autre, il s'agit de faire passer le temps en promesses, et d'employer des fictions bien concertées. On a vu guérir, à l'hopital militaire de Gand, un soldat suisse déjà atteint de fièvre lente, chez lequel nombre de moyens avaient été employés sans effet. On lui promit son congé, avec cette injonction, qu'on ne pouvait l'obtenir du préfet du département qu'après son entier rétablissement. Un nommé Hoogstoel, milicien, se trouvait au même hopital pour nostalgie ; le marasme était presque complet, quand on parvint à lui faire donner son congé. Il retourna chez ses parens : on fut forcé de l'y transporter avec toutes les précautions possibles ; tellement son état était inquiétant ; mais à peine eut-il été quelques jours dans ses foyers, qu'il fit des progrès étonnans vers sa guérison. Il est actuellement tout-à-fait rétabli. On flatte l'imagination du malade, en lui faisant entrevoir la perspective de retourner en son pays ; on répète ce stratagême d'après les circonstances ; et, de cette manière, s'il est impossible de détruire l'aliénation mentale, on soutient du moins la santé qui se détériore si vite quand on laisse

ces malheureux abandonnés à leurs tristes idées. On ne saurait trop redoubler de soins, d'affabilité et d'attention: des compatriotes pourront fournir ici les consolations les plus efficaces.

Quand le délire provient de la perte d'un objet chéri, cette méthode sera également indispensable. Pinel (1) a gueri de cette manière un jeune homme qui devint aliéné par suite de la perte de ses parens. « La taciturnité sombre de cet aliéné, son « abattement, son air pensif et concentré, quel- « ques propos décousus qui lui échappent sur ses « malheurs, laissent entrevoir l'incohérence de ses « idées, le principe de sa manie; on le console, « on lui parle avec intérêt de son sort, et on « parvient, peu à peu, à dissiper sa défiance om- « brageuse."

Quand l'aliénation mentale provient d'un amour malheureux, il est nécessaire de mettre dans les consolations toute la prudence possible: on commence par s'accorder avec le malade sur ses plaintes « placeat illi primum reciprocis amantium quæ- « relis patientem aurem præbere, easque ut genui- « nas et reales accipere," dit avec justesse Frank (2). A cet effet, on écoute avec intérêt, tout ce que le malade raconte sur son amour malheureux; on le questione; on lui rappelle même les brillantes qualités, les charmes de l'objet pour lequel il soupire c'est

(1) De la Manie. pag, 98.

(2) Praxeos. med. un. præc. Part. 2. Vol. I. pag. 650.

c'est en lui arrachant des larmes qu'il se sent soulagé, et que souvent on devient le dépositaire de ses secrèts.

Si le chagrin a sa source dans le déchet d'un bien considérable, d'un patrimoine ou d'un autre malheur de cette nature, on fera sentir au malade en quoi consiste le vrai bonheur; on lui fera voir que la santé et une médiocre fortune laissent plus d'agrémens qu'un amas d'or, qui n'est souvent propre qu'à rendre notre existence ou inquiete, ou insupportable à nous-mêmes et à la société.

On retire des consolations non moins efficaces de la *religion* (1): c'est en adressant des prières ferventes à l'Être suprême; c'est en se pénétrant de la toute-puissance divine, que l'aliéné sent renaître le calme dans son ame attristée. Ce mobile sera parfois plus puissant que toutes les consolations que pourrait mettre en usage un médecin, un ami, ou tout autre.

Les anciens ont fort bien connu l'influence des idées religieuses sur le moral de l'homme. Chez les grecs et chez les romains, des temples furent consacrés au culte divin et à la cure des maladies. De tout temps la médecine fut associée à la religion; et l'antiquité nous a laissé maintes preuves de leurs effets étonnans snr l'homme. De nos jours même,

(1) Cox Pract. obs. on insanity. Esquirol Dict. des Scienc. méd. art. Mélanc. et Démonomanie. Frank. Prax. Med.

me, on voit, à chaque pas, la religion invoquée pour la cure des maladies en général, et pour celle des désordres de l'entendement en particulier (1).

L'homme, par la prééminence de son moral, a dû reconnaître une puissance divine présidant à tous les actes de l'univers. Partout il trouve cette force inpénétrable; partout, il la craint et l'adore. Attributs éminens du genre humain, ces deux sentimens sont tour à tour la source du bonheur de l'homme. Mais un crime provoque parfois les remords de la conscience: c'est alors que le Tout-puissant devient une arme redoutable; c'est alors que l'homme est proche du désordre intellectuel, et qu'il peut trouver encore dans sa profession de foi le remède le plus salutaire. C'est la divinité qu'on offense, et c'est d'elle que l'on attend les arrêts les plus justes; c'est à la divinité que nous adressons toutes nos actions, et c'est encore de la divinité que nous attendons les plus douces récompenses. Dans cette inquiétante alternative, le moral parfois s'égare.

Le

(1) à Besançon on fait des neuvaines pour les aliénés. La même pratique a lieu au village Bonnet, Département de la Meuse, en France; et notre pays possède des exemples de cette espèce de cure dans la petite ville de Gheel, (dont nous aurons encore occasion de parler), ainsi que dans le village de Schaffen, de saint Hubert. A Gheel on pretend guérir les démonomaniaques; à saint Hubert, les hydrophobes.

Le secours de la religion ne peut, dans l'aliénation mentale, devenir un moyen généralement admissible. On aura en vue la cause, le caractère, et la nature du mal, la disposition et le moral de l'individu, ses idées dominantes &c.

On doit distinguer la cause des phénomènes du délire; parceque ces derniers ne portent pas toujours le caractère de la cause du mal: un homme peut devenir aliéné, s'écarter dans sa fureur de toute morale; et cependant, la cause de cet égarement intellectuel peut résider dans la religion même. Cet homme peut, d'un autre côté, offrir dans le désordre de son intelligence, les idées les plus religieuses, sans que la religion entre pour la moindre des choses dans la cause de ce délire. Ainsi la mélancolie religieuse n'est souvent qu'apparente; elle est réelle, quand la cause du mal réside dans la religion même. Ceci n'a rien d'étonnant: puisque le plus sévère en fait de religion est susceptible dans la folie de produire tout ce qu'il y a d'irréligieux; pourquoi le libertin, l'homme sans mœurs, l'indifférent en matière de culte religieux ne pourrait-il pas affecter, dans son illusion mentale, la foi la plus pure?

Cette observation est importante. On doit agir avec la plus grande prudence, si l'aliénation mentale a seulement pour caractère, et non pour cause, la religion.

Tantôt le malade adresse les prières les plus ferventes au Tout-puissant, et ne cesse de contempler ses œuvres sublimes: et tantôt, plongé dans

une profonde tristesse, il ne croit voir que tout ce que l'enfer a de plus affreux. Le suicide est un caractère qui s'associe parfois à ces deux variétés. C'est au médecin instruit de connaître quand le secours de la religion devient utile, et quand il est nécessaire d'écarter de l'aliéné tout ce qui a rapport à la science divine. Rien ne menera mieux au but, que la connaissance de l'origine du mal. Un amour malheureux, des affaires politiques, l'esclavage, la misère et d'autres causes de cette nature, peuvent agir sur le moral, et donner à la folie un caractère qui ne participe plus de celui de sa cause.

Il existe, non moins fréquemment, une prédisposition morale qui n'a besoin que d'une cause occasionnelle pour produire la folie religieuse (1). L'aliénation mentale qui en résulte n'a plus alors le caractère de sa cause. Ne voit-on pas tous les jours des victimes d'un amour malheureux prendre pour dernière ressource la religion, comme sujet de leurs désirs? Que de femmes ne voit-on pas déposer aux pieds de l'autel les chagrins que leur cause les inévitables rides de l'age! peut-on dire que, dans des cas pareils, l'excès de religion mene au désordre intellectuel? il n'est qu'une modification de la cause du mal.

L'esprit religieux même devient, en nombre de cas,

---

(1) Voyez le Doct. *Bird* über die Relig. Nasse Zeit. 1823. Heft. I. S. 230.

cas, une source d'égarement de la raison. Sans citer ici tout les écarts intellectuels qu'ont enfantés les différentes sectes religieuses, nous nous bornerons à celles qui sont d'une importance majeure pour nos contrées.

Il paraît, d'après l'observation des modernes, que le catholicisme romain serait moins propre à produire la folie religieuse que le protestantisme. Hallaran (1) rapporte que dans l'asyle des aliénés à Cork en Irlande le nombre des aliénés romains est aux reformés, comme un à dix; et il ajoute qu'on n'y trouve point d'exemple, chez les premiers, d'aliénation mentale religieuse.

Cette remarque avait été faite par Crichton, quand il a dit que la mélancolie religieuse est fréquente en Angleterre parmi la secte des méthodistes (2). Les épouvantables peintures, dit cet auteur (3), que les ministres du culte font des tourmens de l'autre monde, agissent d'une désastreuse manière sur la cervelle du vulgaire simple et crédule. Perfect a fait la même remarque (4).

En

(1) Pract. obs. on insanity. p. 32.

(2) Ouv. cité. pag. 283.

(3) Pag. 408.

(4) L'enthousiasme religieux favorise sans doute le développement de la folie. Burrow est le premier qui ait recherché pourquoi le désordre mental est plus fréquent chez les réformés que parmi les catholiques romains? C'est le changement de croyance, favorisé par les nombreuses sectes qui composent l'eglise Angli-

En tout temps, en tout lieu, l'homme fut toujours dominé par la violence de ses passions : la créa-

---

glicane, sectes qui s'efforcent, comme à l'envi, de faire de nombreux prosélytes. L'irrésolution qu'apporte dans l'ame le changement de croyance est un pas avancé vers la folie. Le danger est grand, dit Burrow (1), quand l'homme se trouve dans l'alternative d'abandonner d'anciennes idées de foi, pour en embrasser de nouvelles. Ce passage ne peut se faire sans une espèce de crainte. C'est un combat funeste pour la raison. La moindre cause occasionelle suffit alors pour déterminer la folie religieuse. D'ailleurs, celui qui échange sa religion contre une autre, doit être un esprit faible, et qui porte plus ou moins en lui le germe de la folie. Une circonstance qui affermit cette opinion, c'est que les femmes sont le plus sujettes à la mélancolie religieuse.

Cet état d'irrésolution est favorisé par l'existence des nombreuses sectes qui composent l'église réformée, et par la latitude qu'on y trouve de passer successivement de l'une dans l'autre. L'instigation qui est le grand mobile de ces changemens de principes religieux, doit encore favoriser cet état de fluctuation entre la crainte et l'esperance.

L'église romaine est plus à l'abri de ce désordre, de cette alternative : un de ses principes fondamentaux même s'y oppose : le moindre doute sur un dogme quelconque de l'église attire dans l'esprit de ce culte, la

---

(1) Ouv. cité, pag. 186.

créature raisonnable par excellence est seule capable de dompter les besoins de son organisation. C'est

---

la punition de l'être Suprême. Cette loi écarte donc tout raisonnement en matière de religion. Le moral parmi les réformés est plus abstrait, en fait d'idées religieuses; les écrits théologiques sont dans les mains de tout le monde. Chez les romains, l'explication des saints écrits est défendue à tous ceux qui n'appartiennent point au corps écclesiastique. Rome s'est réservée ce droit, tandis que tout réformé peut le faire, et le fait par devoir. Or, la religion catholique romaine est plus dans les sens, tandis que la réformée exige le concours de la réflexion. J. J. Rousseau (1) a fait sentir cette différence, d'une manière frappanté. « Les protestans sont généralement mieux instruits, « dit-il, que les catholiques. Cela doit être: la doc« trine des uns exige la discussion; celle des autres, « la soumission. Le catholique doit adopter la déci« sion qu'on lui donne; le protestant doit apprendre « à se décider."

La faculte de passer d'une secte religieuse dans une autre sera toujours, comme dit Burrow, très favorable au développement de la folie, mais d'autres causes inhérentes à la religion protestante me paraissent encore agir, avec non moins de violence, sur le moral: les voici. Dans la religion réformée, l'homme est abandonné à sa propre vertu, à lui même; il se concilie avec la divinité, sans l'intervention d'aucun au-

---

(1) Confessions. T. I. pag. 61. Édit. de Londres.

C'est ainsi qu'une injure, qu'une injustice, qu'un meurtre se commettent parfois dans l'exaltation des passions, et plongent celui qui en est l'auteur daus une profonde mélancolie. C'est dans des cas pareils que les consolations tirées des principes religieux deviennent d'un grand secours. Mais toute religion n'est pas également propre à cet office. Le culte romain parait renfermer plus de sujets de consolation que tout autre. Quel secours un infortuné dévoré par les remords de sa conscience peut-il attendre da la religion réformée? Les exhortations, les consolations ne sauraient porter le cal-

---

autre personnage; il s'humilie devant Dieu; il ouvre les replis de son coeur à cette toute-puissance, et en attend la félicité éternelle, ou les peines de l'enfer. Cette alternative est terrible: elle l'est bien plus encore, puisque cet homme, pendant tout le cours de son existence, ne saura, soit par des œuvres de bienfaisance, soit par des prières ou tout autre moyen, soulager sa conscience opprimée. Il peut avoir un vrai repentir de ses fautes; il peut, dans la ferveur de ses prières, avoir mille fois mérité le pardon du Tout-puissant; mais, jamais rien ne lui fait entrevoir quel sera son sort dans l'autre monde. Ce principe religieux a des résultats et nuisibles et avantageux pour la vie sociale; il donne à ceux qui le professent une grande pureté de mœurs; mais il est plus que probable qu'il favorise le trouble de l'intelligence. Ajoutons que les réformés portent, dans leur culte, beaucoup de soin, d'assiduité, et de vraie croyance.

calme dans son ame timorée. Les prières, les bienfaits, qu'il ne met en usage qu'à l'imitation du FILS de DIEU, ne peuvent tourner à l'avantage de son individu spirituel : il voit partout son arrêt fatal et ne peut supposer dans la justice divine qu'elle se laisse fléchir : l'idée que peu d'hommes sont destinés à la gloire céleste est toujours présente à son esprit.

Nous trouvons au contraire, chez les catholiques romains, des sujets de grande consolation et des obstacles à l'égarement intellectuel. La confession auriculaire, quoique en quelques cas source de la folie, a toujours été un moyen efficace pour soulager les peines de l'ame. Les prières, les jeunes, les bienfaits, les offrandes, les pélerinages peuvent, selon les dogmes de cette croyance, arrêter les punitions de l'autre monde. Le purgatoire, en établissant un milieu entre le séjour du ciel et celui de l'enfer, est très propre à rendre l'idée de l'avenir beaucoup moins terrible. Si je vois un infortuné courbé sous le poids de sa conscience s'acheminer vers le confessionnal ; si je le vois quitter celui que l'a soulagé de ses remords pour aller remercier le tout-puissant au pied de l'autel : ce spectacle, dis-je, n'est pas pour le philosophe impartial dénué de grandeur.

Ces motifs me font donc croire, je le répète, que la religion catholique romaine renferme des sources étendues de consolation. C'est aussi l'opinion de Frank. « Felicissima vitæ humanæ mo-

« menta morsu conscientiæ venenantur; Poe-
« na illa atrocissima vitiorum et criminum præ-
« cipue melancholiis ansam porrigit. Religio chris-
« tiana et, ut reor, maxime catholica romana fra-
« gilitatis generis humani præ alia memor pœnitenti
« manus auxillares tendit paceque divina animum
« sincerum perfundit. Quoties igitur contraria age-
« re videtur, id solum administris genio religionis
« non imbutis vel peccatorum imbecillitati tribuen-
« dum: loquor de sermonibns sacris et confessione
« utpote maniarum causa excitante (1)."

Il

(1) Prax. univ. ce n'est pas que l'église romaine soit contraire au développement du désordre intellectuel; ses nombreuses cérémonies, ses images, la confession même portent, frequemment, le trouble dans l'ame, et sont souvent cause des passions les plus affreuses.

Nous avons rapporté tous les points où la religion réformée parait favorable au développement de l'aliénation mentale; mais il ne reste pas moins vrai que l'assertion de Hallaran et de Burrow n'est en grande partie applicable qu'à l'Angleterre.

Tous ceux qui ont visité les asiles des aliénés en d'autres pays où règne le catholiscisme romain ont observé que l'aliénation mentale religieuse n'y est pas si rare qu'en Angleterre; et Klaatsch (1) rapporte qu'il a trouvé a Aversa près de Naples, et au St. Boniface à Flo-

(1) Horn's Archiv., 1824; Jul. S. 62, 65.

Il est facile de voir avec quelle prudence on doit agir, quand il s'agit d'appeler la religion à son secours

---

Florence, un grand nombre de folies religieuses et surtout parmi les prêtres. Chiarugi (1), lors de son voyage en Italie, remarqua que presque tous les mélancoliques qu'il trouva en Toscane l'étaient par religion. Nous pouvons dire que les hospices des aliénés à Gand renferment différens individus atteints d'aliénation mentale religieuse entre lesquels il y a plusieurs prêtres et des femmes qui ont appartenu à des sociétés religieuses. En visitant les divers instituts des aliénés dans le Brabant et la Flandre, on pourrait, je crois, s'assurer encore que la folie religieuse n'est pas du tout rare chez les catholiques romains. Esquirol, au contraire (2) ne vit qu'une seule fois la mélancolie religieuse sur 337 aliénés; mais ceci ne doit en rien nous étonner, quand on considère combien la religion a été envisagée avec indifférence en France il y a quelques années.

Dans le duché de Bâde, il se trouve 600,000 catholiques romains, sur 400,000 protestans. Le relevé des aliénés fait par le Docteur Groos (3) porte 109 catholiques et 82 protestans; de maniere que, pour les 600,000 premiers, il y a, à-peu-près 18 aliénés, par cent mille; et chez les 400,000 réformés, 20 pour cent mil-

---

(1) Abh. über d. Wahns. B. 3. S. 258. Voyez encore Jacobi, Samml. S. 17. B. 1.

(2) Art. folie du Dict. des Scien. Méd.

(3) Nasse Zeitsch.

cours pour obvier aux troubles de l'ame. C'est une arme qui ne peut être confiée qu'à des mains habiles. Du moment que le délire prend un caractère superstitieux, il serait plus qu'imprudent d'user d'un pareil moyen. Il n'en est pas de même, si l'aliéné est en proie à de violens chagrins, par suite d'un amour malheureux, de la perte d'un bien, d'une fortune déchue, ou de la mort d'une personne chérie : alors la religion peut devenir la source des consolations les plus touchantes ; elle relève, comme on a dit, l'ame affligée ; elle donne de l'espérance au coupable, et fait-naitre le pardon chez celui qui se repent.

D'après ce point de vue, il est évident que le

se–

---

mille. La différence n'est donc pas si considérable ailleurs qu'à Cork ; puisqu'elle n'est, dans ce duché, que de deux pour cent mille. Ne soyons donc pas empressés à reconnaître dans la religion protestante, une disposition trop spéciale pour le désordre de l'esprit ; la religion romaine peut-être pourrait marcher de pair avec elle. Ce relevé, il est vrai, n'offre qu'un coup d'œil général et ne désigne point les folies religieuses en leur particulier ; mais il est évident que le nombre total des aliénés devrait, si la religion réformée avait une vertu spéciale pour produire la folie, s'en ressentir en Bâde, comme à Cork.

Les idées religieuses sont une source féconde de trouble intellectuel ; mais il serait difficile à décider quelles sont celles qui l'emportent sous ce point de vue.

secours de la religion ne peut être considéré comme un moyen moral généralement admissible : il convient à des cas particuliers.

Dans toute maison d'aliénés, il est indispensable que le culte religieux soit observé, du moins, que quelque personne capable d'enseigner la morale religieuse y soit attachée. Cet individu se souviendra toujours que son office n'est point de faire des prosélytes, mais de calmer les souffrances de l'ame.

C'est encore ici le lieu d'observer que le succès de la cure morale ne peut s'obtenir d'un moyen pris isolément : il faut un concours d'agens divers qui tous se prêtent une assistance mutuelle. Après avoir gagné la confiance du malade et lui avoir procuré toutes les consolations possibles, on l'éloignera insensiblement de sa passion dominante ; et, par une conduite sagement dirigée, on attachera son attention à d'autres objets ; on écartera tout ce qui pourrait donner lieu à des passions tristes ; on lui fera rechercher la compagnie, la société des femmes, les conversations gaies et variées, les épanchemens de cœur ; et si, par ces moyens, on ne guérit pas constamment, du moins, dit Esquirol, on n'aggrave point le mal, et toujours on tranquillise, on soulage et on ranime l'esprit des malades.

Joie. « Relaxatio et hilaritas summæ necessitatis « sunt ad melancholiam curandam" dit Lorry (1). En

(1) T. II. Ouvrage cité. p. 242.

En parlant des distractions, j'ai déjà donné les premières remarques sur cet article, lorsque jai envisagé les effets de la musique, des voyages, des promenades, et des exercices divers, sous le rapport de l'attention qu'ils provoquent: il faut également les considérer sous celui de la passion qu'elles suscitent.

La gaîté est une passion qui doit se lier à presque toutes les distractions. Rien ne remplit mieux ce but que la vue et l'entretien de personnes chéries; les parties de plaisir; une jouissance instantanée (1); la musique; les spectacles; les pièces de Molière; les opéra de Rossini: mais il faut que, dans tout ceci, on marche par degrès insensibles.

Une grande prudence est surtout nécessaire lorsqu'il s'agit d'une joie instantanée. L'art possède nombre d'exemples où ces sortes de passions ont donné lieu aux résultats les plus facheux; plus d'une fois, on en a vu survenir des mort-subites.

Il est inutile d'observer que les jouissances et la gaîté ne sont point indiquées dans toute espèce d'aliénation mentale indistinctement; les plaisirs bruyans sont nuisibles aux maniaques; et dans la monomanie joyeuse ils ne feraient qu'aggraver le mal. En tout cas, les jouissances modérées sont à préferer dans l'hypocondrie, la misantropie, la nostalgie et dans la monomanie érotique. On peut toujours tenter de procurer des sensations agréables dans la démence. Une règle générale, c'est de ne met-

(1) Curt. Sprengel Inst. Pathol. T. IV. pag. 663.

mettre l'aliéné en contact qu'avec des personnes qui lui plaisent.

Amour, coït, gestation. Un inconvénient propre au plus grand nombre des passions, et qui en rend les effets douteux, quand on les excite pour la cure de la folie, c'est la courte durée de leur action. Beaucoup de passions ébranlent bien fortement le centre sensitif; elles secouent même, toute l'économie animale; mais tous ces effets se dissipent avec une célérité étonnante. Il se trouve une exception à cette règle dans les passions amoureuses: on jugera par la difficulté que l'on rencontre à déraciner cette passion de la domination qu'elle exerce sur l'entendement. L'amour est parmi les affections de l'ame une des plus durables et des plus fortes; et c'est dans une pareille passion que le médecin psychologiste doit trouver de grandes ressources.

Indépendamment des aliénations mentales survenues à la suite de la privation d'un bien, d'un ami, d'un parent, d'un emploi éminent, et de plusieurs autres cas de cette nature, l'amour sera principalement utile, quand ces affections mentales ont pour cause cette passion même. Il peut alors remplir deux indications capitales: ou l'on fait naître l'amour pour le fixer sur un autre objet que celui pour lequel soupire le malade; ou bien on nourrit celui-ci dans cette passion, pour le laisser parvenir au but auquel il vise.

L'homme devient aliéné à la suite d'un amour malheureux ou par d'autres causes de ce genre; les voya-

voyages, les consolations, et toutes les distractions ont été employées sans succès; il ne reste alors d'autre ressource, si les circonstances le permettent, que d'emmener le malade à de nouveaux liens: en provoquant une passion nouvelle, on obscurcit celle qui est la cause du délire.

Ick rade tot behulp van u verdwaelde sinnen,
Dat ghy op eenen tyt twee vrysters siet te minnen:
Een die der twee gelyck voor hem verkiesen kan
Dat is een lustigh hert, dat is een rustigh man.
Jacob Cats (1).

Ce n'est pas sans peine qu'on arrive à ce point. Tout le monde connait combien les amoureux sont sourds aux conseils les plus sages; aussi tout est souvent mis en usage, à pure perte, dans des aliénations mentales qui proviennent d'une cause pareille.

Si ces tentatives sont sans succès, il ne reste plus rien, quoique la chose ne soit pas toujours d'une exécution facile, que la possession de l'objet désiré. Que toutefois on soit circonspect, quand de tels moyens doivent être mis en pratique: ils ont

(1) C'est une imitation *d'Ovide:*

Hortor et ut pariter binas habeatis amicas;
Alterius vires substrahit alter amor.
Intrat amor mentis usu, didiscitur usu;
Qui poterit sanum fingere sanus erit.
De arte amandi.

ont donné lieu à des suites déplorables. C'est le principe du mal qui doit ici être soigneusement étudié. L'aliénation mentale dépend-elle réellement d'un amour malheureux, le mariage est le moyen par excellence; mais l'érotomanie n'est-elle qu'un symptôme du désordre de l'esprit, l'amour n'est-il point la cause du mal, rien ne serait plus téméraire, plus irrationnel, que d'accomplir l'acte du mariage. Frank nous donne en ce genre un exemple aussi instructif que déplorable: son père fut consulté pour une jeune demoiselle qu'on disait aliénée par suite d'amour; le meilleur moyen parut à ce médecin le mariage: il fut célébré; la malade récupera insensiblement sa raison; mais ce ne fut que pour abhorrer celui qu'elle n'avait aimé que dans son imagination déréglée.

Je crois pouvoir m'abstenir de parler de la cure, quand l'aliénation mentale provient d'un veuvage prématuré et du célibat.

Le coït a une influence marquée sur les fonctions intellectuelles, et sur toutes les fonctions du corps. Un acte voluptueux de cette nature peut, étant adopté à des circonstances favorables, produire la diversion la plus heureuse dans les idées. Cette méthode curative n'est point nouvelle, puisqu'elle date des temps les plus reculés; comme on peut s'en convaincre par les annotations suivantes transcrites de l'ouvrage de Frank (1).

« Im-

(1) Prax. Med. Univ. Præcept. Part. II. V. I. pag. 759.

« Imperator Augustus melancholia ægrotantibus « romanis suavem et cujuslibet ingenio bene con- « venientem conjugem, quæ tanquam fidelis socia « in lætis et dulcibus, consolatrix in adversis, tum « sanum exhilarare, tum ægrum curare possit ut « præstantissimum remedium imperasse legitur (1)."

« Quam etiam expertam curatricem quippe quæ « cor a curis avertat, et animum irritatum placet, « nomine *viri placam* et *verticordiam* romani sibi « ipsis invicem commendarunt animis ægrotantes."

« Postea (2), notat Arnold de Villa Nova coï- « tum per intervalla multum prodesse, et pulchras « mulieres amplecti, tangere, secum jacere ac verba « salacia mirabiliter valere (3)."

« Additque *Bartholinus* ex relatione Sylvatici « maniacam mulierem a ministris nosocomii St. « Francisci Patavii sæpius compressam conva- « luisse (4)."

« Tandem *Alexander Benedictus Veroniensis* « de maniaca narrat per totam noctem a quinde- « cim viris venere defatigatam et hinc largum « mensium, qui annos aliquot substiterant, proflu- « vium passam, non sine pudore diluculo, menti « sanæ restituta est (5)."

La

---

(1) Dio Cass. in Cæs. Aug. L. LVI.

(2) Marlian Antiq. Rom. L. III. C. 3. A. C. ab Alex. pag. 57. et Brisson L. I. Val. Max. L. II. C. 1. L. VIII. C. 15.

(3) Breviar. L. I. C. 18.

(4) Hist. Anat. II. Obs. 69.

(5) L. I. Cap. 8.

La privation des jouissances ordonnées par le travail même de nos organes est parfois cause d'aliénation mentale. Dans des cas de cette nature le coït doit promettre des avantages.

Quant à l'utilité de la conception et de la gestation dans le désordre de l'intellect, les opinions sont fortement partagées. Je sais fort bien que ces actes ne produisent pas toujours les résultats heureux qu'on serait en droit d'en attendre, et que la délivrance même a souvent été cause déterminante de la folie. Une vérité qu'on ne saurait cependant révoquer en doute, c'est que l'allaitement opère presque toujours sur le moral de l'aliénée des changemens heureux. Darwin assure avoir vu des guérisons étonnantes de cette nature (1).

Il arrive souvent que des enfans en bas age deviennent mélancoliques par suite de jalousie. Quelques caresses accordées à un enfant plus jeune sont cause qu'un autre voit dans sa mère des préférences qui éveillent sa jalousie. La maigreur, la morosité, et le désordre de l'entendement en sont souvent les suites (2). L'amour maternel, en ce cas, peut être le seul moyen curatif efficace.

Que dire de l'extirpation des ovaires et de la castration chez l'homme? On prétend avoir retiré de

---

(1) Zoonom. T. IV. pag. 83.

(2) Esquirol Dict. des Scienc. Méd.

de brillans résultats de ces opérations (Buchan, Lieutaud, Frank.); non que je doute de la vérité de ce qui a été relaté sur cet objet; mais ne faut-il pas que les ressources de l'art soient entièrement épuisées avant d'avoir recours à un moyen si répugnant? Je demanderai plus: la vie ne doit-elle pas être compromise avant de priver l'homme de la faculté de procréer son semblable? *La conservation de la vie de relation est-elle plus dans la nature, que la conservation de l'espèce?* L'homme ainsi mutilé rendu à la raison, quelle sera sa situation! l'idée seule de se voir dans un tel état de dégradation, ne suffira-t-elle pas pour plonger ce malheureux dans le plus noir chagrin, et le faire retomber dans une aliénation mentale d'autant plus facheuse que tous les moyens auront été employés chez lui sans succès, et que le cerveau est déjà disposé vers ce genre d'affection?

Il y a des cas où ces opérations se trouvent indiquées sans restriction; c'est lorsque les testicules ou les ovaires sont attaqués de vice organique rebelle à tout moyen curatif, et auquel l'aliéné doit inévitablement succomber. Toutefois de tels cas sont rares.

Frank (1) parle de la castration et de l'extirpation des ovaires, comme d'une opération qui produit les effets les plus salutaires dans la manie in-

(1) Praxeos Med. Part. II. Vol. I. pag. 806.

invétérée avec Epilepsie, dans celle provenant de vice organique des testicules ou des ovaires et rebelle à tout moyen curatif; il en prouve encore l'utilité dans la manie accompagnée de pollutions fréquentes. Il est à plaindre qn'en proposant un tel moyen cet homme érudit n'ait pas donné à ce sujet une extension plus grande.

Passions désagréables.

Tristesse. Quand l'aliénation mentale résulte d'un chagrin, d'un malheur irréparable, d'un fond de tristesse, doit-on éloigner l'aliéné de tout objet ayant des rapports avec la cause du mal, ou faut-il, par une pratique opposée, le mettre en contact avec cette même cause, ou avec des objets qui s'y rapportent, pour le rendre peu-à-peu insensible à tout ce qui lui rappelle de tristes souvenirs? Pinel (1) nous rapporte l'histoire suivante: « un négociant étranger, tombé dans l'aliénation « mentale par des chagrins profonds et la perte « de sa fortune, avait été transféré à Bicêtre, « après le traitement ordinaire à l'hospice d'huma- « nité. Le rétablissement de sa raison, par le trai- « tement moral, faisait des progrès rapides; et j'ai « eu avec lui des entretiens suivis, sans apercevoir « le moindre trouble dans les idées, dit Pinel; « mais tout est changé dans quelques jours: il ap- « prend

(1) Ouv. cité. pag. 221.

« prend que ses associés s'étaient emparés d'un « certain mobilier qui lui restait, et une femme a « même l'imprudence de venir le voir avec des « ajustemens qu'il ne pouvait reconnaître ne pas « lui avoir appartenu : il pousse un profond soupir, et « tombe dans une mélancolie de consternation, qui « l'a mèné, par degrés, à une démence complète, « maintenant regardée comme incurable."

Cet exemple nous fait voir les bons effets de l'éloignement de tout ce qui a des rapports avec le malheur de cet individu ; il nous démontre aussi les pernicieuses conséquences qui suivent de près la vue des objets avec lesquels se trouve liée son infortune.

Pour éviter de si redoutables suites, Frank (1) veut que le malade soit mis en un contact permanent avec tout ce qui pourrait développer en lui des souvenirs pénibles. En éloignant de l'aliéné, dit Frank, tout ce qui se lie à la cause de sa folie, on l'expose à l'exacerbation de son délire, ou à des rechûtes. Le malade ne peut rencontrer la source de son infortune sans en être vivement ému. Si on l'habitue à cette impression, on n'a jamais à craindre ces funestes impressions.

Une telle méthode curative peut trouver des indications nombreuses dans l'aliénation mentale provenant de la séparation, de l'absence, ou de la perte d'un objet chéri. Les voyages et les autres dis-

(1) Praxeos Med. P. II. Vol. I. pag. 616.

distractions, ne seront ici des moyens réellement efficaces que lorsque le malade aura été préalablement rendu insensible à tout ce qui lui rappelle la source de son malheur. Il est vrai que la présence d'un objet auquel se rattache l'origine de son mal doit infailliblement provoquer des réminiscences pénibles; telle est l'habitation d'une maison où l'on a vu habiter un père, une mère, une épouse, un enfant; tel est encore l'effet du portrait d'un défunt, ou d'une personne qui nous a été ravie; la vue des vétemens qui lui ont appartenus; la présence d'individus auxquels se rattache l'infortune de l'aliéné, et d'autres sujets de cette nature; mais, le malade étant bientôt gouverné par les loix de l'habitude, l'impression pénible de ces objets devient pour lui de jour en jour moins forte, pour n'être à la fin plus perçue qu'avec indifférence. De cette manière, le désespoir le plus violent ne tarde guères à se changer en une tristesse chronique. On souffre d'abord, mais on s'y accoutume; et après avoir éprouvé de fortes angoisses, l'ame tombe dans un repos silencieux. Ce ne sera qu'après ce calme de l'esprit, qu'on aura recours aux distractions, aux consolations, et que le malade sera mis en contact avec les objets qui pourront imprimer une direction salutaire aux chainons vicieux de ses idées. Une prudence sans bornes est cependant exigée dans de pareilles circonstances. C'est à des cas particuliers que cette cure sera applicable: certes, si l'on s'apercevait que l'état du malade devint de jour en jour

 plus

plus alarmant par cette pratique, ce né serait pas le cas d'en poursuivre l'usage.

Crainte. La crainte peut être suscitée dans quelques cas de folie comme moyen curatif; mais en ayant recours à une telle passion, on ne saurait trop redoubler de précautions. In concitandis illis, dit Lorry (1), animi motibus, ingenti artis prudentia opus est, ne melancholiæ ipsi, quam fugare satagimus, ansam præbeamus.

L'art abonde en faits qui prouvent la facheuse influence de la crainte sur le physique et le moral. Tantôt, c'est une grande prostration des forces; tantôt des vices en tout genre et de différens organes; en d'autres cas, c'est le moral qui éprouve seul tous les mauvais effets de cette passion.

Une règle importante à observer à l'égard de cette méthode curative, c'est que le médecin doit, autant que possible, s'abstenir d'inspirer lui même de la crainte à l'aliéné; il se rendrait odieux par là, et perdrait toute la confiance du malade. Il faut qu'un autre personnage le remplace dans cet office. Pour rendre solides et durables les effets de cette passion Il est encore nécessaire que la crainte s'allie au sentiment de l'estime (2).

C'est dans le suicide, et principalement quand l'aliéné refuse de manger, qu'une telle pratique trouve des indications utiles. L'obstination à rejeter tout

(1) De melanch. Tom. II. pag. 101.
(2) Pinel, de la manie.

tout aliment, toute boisson, est portée au delà de toute idée dans la folie. Haslam, Pinel, Esquirol et d'autres ont particulièrement fixé l'attention sur un symptôme aussi sinistre. L'abstinence complète fut soutenue jusqu'au neuvieme jour, chez deux femmes dont parle Frank (1). Je donne, à l'article régime alimentaire, l'histoire d'un aliéné qui vécut quarante jours, sans prendre d'autre aliment que de l'eau froide. Pinel nous donne le récit d'un aliéné qui refusa, pendant douze jours consécutifs, de prendre de la nourriture, et chez lequel le sentiment de la crainte produisit de salutaires effets. Voici le fait : un aliéné veut mourir; il est couché sur le pavé; on le fixe sur son lit par des liens, et pour s'en venger, il refuse toute sorte d'aliment. Les promesses, les exhortations, les menaces sont vaines. Après quatre jours, soif extrême; l'aliéné boit en abondance de l'eau froide; il repousse le bouillon et toute autre nourriture. Cet état se prolonge jusqu'au douzième jour : amaigrissement extrême, odeur fétide : boisson ordinaire. C'est à cette époque que le surveillant lui annonce qu'il va désormais le priver de son eau froide, puisqu'il se montre si opiniâtre et indocile; et il lui substitue un bouillon gras. L'aliéné reste alors flottant entre deux impulsions contraires, l'une est celle d'une soif dévorante qui le porte à ava-

(1) Praxeos Medic. Univers. Præc. Part. II. Vol. I. art. de maniis.

avaler un liquide quelconque; l'autre est une résolution formée et immuable d'accélérer le terme de sa vie. La première enfin l'emporte; il prend avec avidité le bouillon, et aussitôt il obtient, à titre de récompense, l'usage libre de l'eau froide. On continue de cette manière, et on parvient à faire oublier au malade l'idée de se détruire (1).

Du moment qu'on obtient par la crainte sur le moral de l'aliéné les effets désirés, il faut, autant que la chose est praticable, faire remplacer ce sentiment pénible par une affection agréable; c'est par là qu'on gagne l'amitié du malade, et qu'il se rend docile à nos vœux; et, sous ce rapport, on doit approuver la sage conduite que tint le surveillant dans le rapport que nous venons de voir. En faisant donner au malade de l'eau froide, après que celui-ci eut pris sa nourriture, il lui donna des preuves d'amitie et de bienveillance.

Le choix qu'on fera des moyens qui sont propres à provoquer la crainte n'est point indifférent. Une sentence que les médecins instruits de ce jour ont convertie en loi, c'est de ne jamais se permettre le moindre acte de violence envers les aliénés. Haslam, Pinel, Willis, Esquirol, et d'autres prouvent tous que les violences ne font qu'aigrir ces malades.

On trouve dans van Zwieten (2), qu'un médecin hol-

(1) Pinel, de la manie. pag. 182.
(2) Comment. Tom. III. pag. 114.

hollandais traitait les aliénés par tout ce qui pouvait inspirer la crainte ou la terreur; les coups, les chaines, les affusions d'eau froide étaient, tour à tour, mis en usage par lui; mais aussitôt que le malade se rendait docile, il avait de suite recours aux caresses et aux consolations. *Lichtenberg* professe encore la même opinion: « Helfen die « Stockschlage oft mehr, als andere Mittel. Durch « sie wird die Seele erweckt, sich wieder an die « jenige Welt anzuschliessen aus der die Prügel kom- « men (1)."

Cette pratique inhumaine ne peut, sous aucun prétexte, être mise en exécution. Une froide sévérité de la part des personnes chargées de la direction de ces malades, un appareil imposant de répression, des apparitions magiques, la réclusion, des privations, et d'autres moyens de cette nature remplissent bien plus efficacement le but.

C'est dans les accès de fureur maniaque qu'on obtient de grands avantages par un appareil de crainte. L'expérience apprend que le maniaque ne modère sa fureur qu'à la vue d'un grand nombre de personnes; ce moyen est le plus simple, il est aussi le moins nuisible de tous. Je transcrirai encore ici un rapport fait par Pinel d'un jeune homme aliéné, qui en dépit de toute remontrance refusa sa nourriture. Laissons parler l'auteur: « le cours « de ses idées pouvait-il être autrement détruit que « par

(1) Hufel. Journ.

« par l'impression d'une crainte vive et profonde ?
« C'est dans cette vue que le citoyen Pussin se
« présente le soir, à la porte de sa loge, avec un
« appareil propre à effrayer : l'œil en feu, un ton
« de voix foudroyant, un groupe de gens de ser-
« vice pressés autour et armés de fortes chaines
« qu'ils agitent avec fracas. On met un potage au-
« près de l'aliéné, et on lui intime l'ordre le plus
« rigoureux de le prendre durant la nuit, s'il ne veut
« pas encourir les traitemens les plus cruels. On
« se retire, et on le laisse dans l'état le plus péni-
« ble de fluctuation, entre l'idée de la punition qui
« le menace, et la perspective effrayante des tour-
« mens de l'autre vie. L'aliéné reçoit la nourriture
« et guérit en prenant des restaurans (1). »

L'onanisme est parfois cause d'aliénation mentale, et parfois ne se développe que dans le cours de cette affection. C'est alors qu'il est nécessaire d'inspirer au malade de l'inquiétude sur son état corporel. C'est en lui dépeignant les pertes auxquelles il s'expose et le dépérissement qui en doit être la conséquence ; c'est en invoquant les préceptes de religion et de morale ; qu'on parvient quelquefois à le détourner de ses habitudes vicieuses.

Langerman (2) fournit un cas de monomanie gué-

(1) Ouv. Cité. pag. 60.

(2) Dissert. Inaugural. de method. cogn. curand. animi morb. stabilienda. 1797. Jenæ. pag. 65.

guérie par le sentiment de la crainte. Une femme devient aliénée et prétend avoir assassiné son fils unique. Ni la présence de ce jeune homme, ni aucun autre moyen ne sont en état de la convaincre de son erreur. On lui annonce que son fils, au désespoir de ne pouvoir ramener sa mère à la raison, vient de tomber dans une maladie mortelle et qu'il n'y a de salut pour ce jeune homme que dans le changement de conduite de sa mère. Cette triste nouvelle produit un tel effet sur cette femme qu'elle ne s'oççupe plus que des moyens qui peuvent sauver son enfant. Elle guérit parfaitement.

Terreur. Tout le monde connait l'histoire de cet homme de lettres qui, pressé par l'envie de se détruire, s'acheminait la nuit vers la tamise dans l'idée de s'y noyer. Il fut attaqué par des voleurs et se défendit avec un ferme courage, en s'échappant de leurs mains. Depuis ce temps, il fut délivré de son délire mélancolique.

Haindorf, au rapport de Schneider, dit que l'on conseilla à une dame aliénée les voyages comme moyen de distraction; elle exécuta l'ordonnance de ses médecins; mais chemin faisant, la voiture dans laquelle elle se trouvait versa: la frayeur que lui causa cet accident rétablit aussitôt sa raison, et la guérison fut complète.

Ressemblant sous beaucoup de rapports à la crainte, n'en différant que par des degrés d'intensité, la terreur doit être placée parmi les moyens curatifs que la médecine emprunte des

pas-

passions pour obvier au trouble de l'entendement.
« Subito terrere et expavescere in hoc morbo pro-
« dest, et fere quidquid animum vehementer per-
« turbat. (Celse) (1)."

Parmi les agens auxquels on a recours pour susciter la terreur, le principal est le bain d'immersion. Un accident a fait connaître l'efficacité de ce moyen dans l'aliénation mentale. À Anvers, un ouvrier charpentier perdit la raison par suite d'un spectre épouvantable qu'il crut voir pendant la nuit; devenu maniaque, il trompa un jour la vigilance de ses gardiens, et se noya dans un profond étang: on l'en retira pour mort; mais après quelque tems, il revint à lui-même jouissant de toute sa raison (2). Alibert (3) nous donne un fait à-peu-près semblable à celui-ci: une dame aliénée est conduite à la campagne; au moment où elle s'y attendait le moins, elle fut brusquement jetée dans l'eau, et aussitôt recueillie par des pêcheurs. La malade éprouva un tel effroi qu'elle s'en est trouvée guérie pendant plus de sept années.

Perfect (4) dit qu'une inondation eut lieu à Glasgow; l'eau s'eleva jusque dans les cellules de l'hospice des insensés de cette ville: ce phénomène fit une telle impression sur les aliénés, que les plus

---

(1) Lib. III. Cap. 18.
(2) Van Helmont.
(3) Matière médicale. Tom. II. pag. 40.
(4) Annals of Insanity. pag. 340.

plus furieux devenaient d'une docilité extrême; mais, du moment que l'eau se retira, la fureur et l'indocilité de ces malades reprirent leur cours habituel.

Une femme mélancolique, au rapport de Hufeland, fut jetée dans l'eau et recueillie au même instant: dès ce moment, elle recouvra l'exercice de sa raison.

Le fait qu'on va lire démontre encore les effets de la frayeur. Mr. Si...., particulier à Gand, agé d'environ soixante ans, et issu de parens aliénés, est atteint depuis quelque temps de folie. Un jour, il quitte clandestinement sa maison et se soustrait à la vigilance de ses gardiens, vers sept heures du soir. Apres avoir parcouru quelque chemin, le malade croit regagner sa demeure, mais prend sans le savoir une route opposée. Occupé de toutes sortes de chimères, il passe par une des portes de la ville, et se voyant au milieu des champs, la frayeur lui cause un besoin d'uriner: il y satisfait en se plaçant sur le bord d'un ruisseau. Il glisse sur les gazons humides et tombe dans l'eau jusqu'à la ceinture. En ce moment même, le malade reconnait sa folie, et sorti de l'eau, il prend la résolution de retourner chez lui. Mais tout en nettoyant ses vétemens mouillés ses idées se troublent de nouveau. Le malade accélère sa marche, et se croit de plus en plus proche de la ville; il s'en éloigne cependant. Après avoir fait une demi lieue de chemin, et n'apercevant point les portes de la ville, il

éprou-

éprouve de fortes agitations et les idées les plus bizarres s'ajoutent encore à son délire. Il est onze heures du soir. Isolé dans un endroit inconnu, cet homme est pris d'une vive frayeur : il se met à courir de toute sa force, et, en une demi-heure de temps, traverse un espace d'une bonne lieue. L'escaut serpentant en cet endroit se trouve sur son passage; il n'aperçoit pas cette rivière, et dans le fort de sa course tombe à corps-perdu dans l'eau. Etant bon nageur, il gagne le rivage et revient de sa frayeur : il avait récupéré le libre exercice de sa raison. Le malade reconnut alors fort bien, qu'il se trouvait près du village de Heusden, à cinq quarts de lieue à-peu-près de la ville de Gand. Mouillé et tout seul en cet endroit, au milieu de la nuit, il n'eut d'autre soin que de songer aux moyens de retourner en ville. Un de scs fermiers demeure non loin de là : il s'y rend et se fait accompagner de cet homme. Une année s'est écoulée sans que le moindre écart intellectuel se soit manifesté ; mais, au bout de ce temps, le malade éprouva quelques rechutes. Il mourut sain d'esprit, trois ans après cet accident.

Je pourrais alléguer d'autres faits de cette nature ; tous tendraient à prouver les effets salutaires de l'immersion dans l'aliénation mentale. En Angleterre surtout, on a fait beaucoup de cas de ce moyen. Tous les grands praticiens s'accordent à dire que l'immersion est particulièrement utile dans la manie. Elle est pronée par Frank quand l'aliénation mentale provient de l'usage inconsideré

des

des spiritueux. Pinel borne l'emploi de ce moyen à des circonstances extrêmes; il le recommande dans le cas d'un accès violent de manie; dans la manie continue, et surtout dans celle qui est invéterée. Selon Esquirol, l'immersion est utile dans la manie sans délire. Ce moyen peut encore avantageusement être employé dans le suicide.

Le bain d'immersion a été proposé dans la manie invétérée avec *Epilepsie* (1). Il est à supposer que ce moyen est plus nuisible qu'utile dans le plus grand nombre de cas de cette nature. Ecarter toutes les affections vives de l'ame; éviter tout ce qui pourrait exciter fortement les fonctions intellectuelles, me parait, dans cette terrible affection, la seule cure rationnelle: tous les excitans moraux ou physiques ne peuvent que ramener les convulsions épileptiques.

L'emploi du bain d'immersion exige de fortes précautions, par rapport à l'asphixié. C'est un moyen toujours dangereux, parceque l'on n'est pas à même de mesurer l'étendue et la valeur des effets qu'il produira sur l'aliéné. La constitution plus ou moins robuste du malade, la durée de l'affection, son caractère etc., sont des objets importans à connaître, quand il s'agit de faire emploi de l'immersion. Y a-t-il des symptômes inflammatoires, les bains d'immersion ne peuvent être que fu-

(1) Pinel de la manie. pag. 276.

funestes. La manière de plonger le malade dans l'eau est encore un sujet de grande prudence. On trouve dans le Dictionnaire des sciences médicales que le Docteur Willes a construit un bassin sur lequel est placé un appareil à bascule, au moyen duquel il fait plonger à volonté son malade; ce moyen, comme tous ceux où l'on est maître de la personne de l'aliéné, doit être préféré à tout autre. Jeter le malade dans l'eau pour l'en retirer ensuite, est une pratique qu'on ne pourrait jamais permettre. Le plonger dans l'eau suspendu à une corde, comme on le fait en Angleterre, est une méthode qui, quoique préférable à la précédente, est également très défectueuse.

Ce n'est pas que, pour produire une terreur salutaire, l'on doive exclusivement avoir recours au bain d'immersion; des émotions pareilles, mais plus faibles, peuvent être produites par l'appareil magique, par la vue de quelques objets hideux, comme des serpens, des grenouilles etc. Il faut en tout cas consulter la sensibilité de l'individu qu'on soumet à des expériences pareilles.

Reil (1) veut qu'on suspende le malade au moyen de cordages commodément fixés à son corps, à une hauteur plus ou moins considérable, pour le laisser flotter ainsi entre ciel et terre. Il veut encore qu'on fasse partir des armes à feu tout près du malade; qu'on l'effraie en feignant de vouloir bru-

(1) Rapsod. pag. 211.

bruler son corps par des fers incandescens, et que l'on tire des feux d'artifice à ses cotés. Langerman fit apporter un fer rougi au feu chez une femme aliénée qui refusait de prendre des médicamens. Il provoqua, par là, une terreur tellement salutaire que la malade, croyant qu'elle allait être brulée, prit avec la meilleure volonté tout ce qu'on lui donnait (1). La plûpart de ces agens peuvent être remplacés par les douches et la machine rotatoire, moyens dont nous parlerons bientôt.

Il faut une prudence extrême dans l'administration de ces agens. Donatus, dit Sneider (2), rapporte le cas d'un homme qui se croyait tellement grand qu'il n'osait passer par l'ouverture d'une porte ordinaire: un médecin ordonna d'y faire passer le malade par force. L'ordre fut exécuté; mais l'aliéné en éprouva une telle frayeur, qu'il en mourut.

Cet exemple suffit pour nous rendre circonspect dans l'emploi de ce moyen: plus d'une fois, on a vu des aliénés maniaques, et traités par la frayeur, passer dans un état de démence incurable.

Je dois encore revenir sur cet article.

Haine et aversion. Tout ce qui se rapporte à la haine, pour la cure morale des aliénations mentales, doit être renfermé dans un cadre très étroit.

La

(1) Dissert. Inaugural. pag. 63.
(2) Heilm. pag. 488.

La monomanie érotique seule admet ces passions comme moyens curatifs.

Je ne saurais établir jusqu'à quel point le précepte d'Ovide (1), répété par Sauvages, est vrai: « (vitia objecti amati detegenda, exageranda)." Faire ressortir les vices de l'objet aimé, les exagérer pour détourner le malade de sa passion chérie, est une pratique dangereuse. Si des défauts réels existent, on peut les dépeindre tels qu'ils sont naturellement; mais ils ne seront pas toujours tels pour l'aliéné. Combien de fois ne voit-on pas les vices les plus grossiers se changer en appas séduisans chez les amans: tout doit passer par le prisme de leur passion.

Qu'en tout cas, le médecin se garde d'administrer lui-même ces moyens: l'aliéné pourrait supposer en lui des intérêts personnels.

Orgueil et vanité. Quand un aliéné d'un haut rang, d'une condition supérieure, est présenté à nos soins, on doit lui témoigner les honneurs qui sont dus à ses qualités, et complaire, autant que possible, à son orgueil. Rien ne serait plus mauvais que de suivre une route opposée, quoiqu'en disent différens psychologues allemands, entre autres Snei-

(1) Exige quod cantet, si quæ est sine voce puella;
Non didicit chordas tangere, posce lyram;
Turgida si plena est, si fusca, nigra vocetur;
Et poterit dici rustica, si proba est.
De arte amandi.

Sneider (1); on irriterait le malade, et il n'en deviendrait que plus indocile à nos préceptes. Voyez Willis (2), Pinel (3).

Colère. Il a été observé avec justesse que la colère aggrave toujours la manie, en rendant le malade plus furieux. On a vu passer la monomanie en manie, en provoquant cette passion. On n'excitera la colère qu'à un faible degré : celui de l'impatience par exemple, ou d'un léger mouvement d'humeur. On n'en usera que dans quelques variétés de la monomanie.

Un fait rapporté par Reil prouve le succès de la colère dans un cas de folie. Un jeune homme se croit mort; il refuse de manger, et exige qu'on l'enterre. Il est placé dans un cercueil, et on invite quelques jeunes gens pour venir tenir de mauvais propos contre le prétendu défunt, afin d'exciter sa colère. Ce stratagême est mis en exécution, et réussit parfaitement bien. Le convoi funèbre se met en marche; les jeunes hommes entourent ceux qui font l'honneur du deuil et les felicitent de la perte d'un mauvais sujet; ils se perdent en invectives sur le compte du défunt, en l'accusant d'avoir mené une vie scandaleuse: l'aliéné se lève, sort de son cercueil, et court venger à coups de poing son

(1) Ouv. Cité. pag. 538.

(2) Frank. Reise. Tom. II.

(3) De la Manie.

son amour-propre blessé. Cet accès de colere fit sur lui un si bon effet qu'il fut délivré de son délire (1).

Reil rapporte encore d'autres exemples de cette nature.

---

(1) Voyez Rapsod. pag. 327.

LI-

LIVRE QUATRIÈME.

MOYENS DIRIGÉS SUR LE SYSTÊME NERVEUX CÉRÉBRAL.

Lorry, en divisant la mélancolie en deux espèces, une qu'il appelle sans matière, et une autre qu'il fait dépendre d'une altération dans les fonctions du systême nerveux, a jeté beaucoup de lumière sur le traitement des aliénations mentales. C'est lorsque ces affections offrent de grands caractères d'altération du systême nerveux, lorsque la lésion des fonctions de ce systême entre dans la nature du trouble intellectuel, que les moyens dont nous allons parler trouvent des indications urgentes.

En parlant du siége des aliénations mentales, nous avons déjà fait entrevoir qu'il y a des folies absolument nerveuses, où les altérations des fonctions, soit de la circulation du sang, soit des voies digestives et d'autres, n'arrivent qu'à la suite de ce dérangement primitif dans le systême nerveux. Le cerveau est le siége de l'entendement; il a des nerfs qui lui sont propres, et distincts des nerfs auxquels lui-même il donne naissance: c'est lors-

que le trouble intellectuel a pour cause une aberration dans les fonctions de ces nerfs, que la folie est connue sous le nom de nerveuse, et que les moyens qui agissent particulièrement sur le système nerveux trouvent une application étendue.

La cause du mal sera soigneusement prise en considération. Tantôt ce sont des sédatifs, tantôt des excitans de la sensibilité nerveuse qui produisent la folie : les moyens curatifs seront dirigés en conséquence. Le caractère du délire ne mérite pas moins d'étude. La complication de l'aliénation mentale avec une névrose proprement dite, telle que l'épilepsie, l'hystérie ou une autre, est une circonstance qui indique toujours l'état nerveux. La périodicité du délire nous affermit encore dans cette opinion. Dans tous ces cas, les moyens qui agissent spécialement sur les nerfs trouvent des indications réellement utiles.

Des symptômes dénotent souvent une lésion spéciale et dominante des nerfs chez quelques aliénés : c'est encore le cas de porter ses vues curatives sur le système nerveux. Ces malades sont d'une susceptibilité extrême ; les objets les plus simples, les plus ordinaires se grossissent dans leur imagination ; la moindre variété dans la température de l'air, le bruit le plus léger, une nouvelle tant-soit-peu inattendue les met en agitation. Le cerveau étant dans une action continuelle est incapable de repos ; il absorbe, à lui seul, l'énergie de tous les autres organes ; si même ces malades dorment, leur sommeil est agité ; des rêves pénibles viennent en-

core les accabler quand ils croient se livrer au repos; et ces songes sont souvent tellemeut sinistres que plusieurs aliénés, comme le dit Esquirol, redoutent l'heure du sommeil. Ces phénomènes sont surtout remarquables dans le début de la monomanie, dans la monomanie religieuse, et dans l'hypocondrie.

Que l'on soit cependant circonspect, pour ne point prendre le trouble des nerfs comme primitif, quand il n'est que secondaire à une autre maladie. Nous avons assez agité cette question, pour y revenir encore.

De l'opium.

C'est un moyen auquel les anciens ont eu fréquemment recours dans la folie (1), et qui a été le sujet de vives discussions parmi les modernes. Quelques-uns redoutent l'action de l'opium, d'autres n'y voient que des effets salutaires pour la cure de ces sortes de maladies: certes, dans des mains habiles, il peut être couronné de brillans succès; mais il n'en demande pas moins du discernement de la part de celui qui l'emploie.

L'excitation vasculaire est une condition qui sera soigneusement étudiée, quand il s'agira de l'emploi de l'opium dans l'aliénation mentale. Ce moyen, comme l'on sait, n'occasionne le calme, l'indifé-

(1) *Ætius* L. VI. Cap. 8. — et d'autres.

férence, l'insensibilité la morosité et le sommeil ; qu'après avoir suscité, dans l'appareil circulatoire et les fonctions intellectuelles, un état d'exaltation qui, sans être absolument le même que celui qui suit l'introduction des corps spiritueux dans l'estomac, y ressemble cependant beauconp. De là, tant que le sujet sera pléthorique, robuste, que l'aliénation mentale se trouvera liée à une turgescence vitale de l'encéphale ou d'autres organes, l'opium pourrait donner lieu à des accidens graves, soit en excitant le système sanguin, soit en augmentant l'énergie des opérations intellectuelles et des passions. L'art possède des exemples d'aliénés qui, quoique assez tranquilles, sont devenus furieux par l'usage de ce remède. La constipation et le ralentissement des exhalations et des sécrétions qui suivent de près l'administration de l'opium, doivent, avec non moins de soin, être prises en considération : en donnant ce remede à un aliéné constipé, affecté de vices organiques, d'obstructions abdominales, on ne ferait qu'aggraver le mal.

La source d'où dérive l'aliénation mentale décidera également de l'indication de ce moyen. Une diathèse arthritique, une dartre rétropulsée, des évacuations supprimées, sont-elles causes du désordre intellectuel, l'opium, indépendamment de ce qu'il n'apporte aucun bien, est un moyen dont l'action est en opposition avec le but curatif qu'on se propose dans ces affections.

Cependant de tels obstacles ne forment pas des con-

tre-indications générales et ne doivent pas éloigner le médecin de l'emploi de ce moyen. Quand il choisit bien le cas, quand il écarte tout ce qui pourrait entraver l'action salutaire de ce remède; quand il consulte les forces, les systêmes organiques affectés, l'âge, le tempérament du malade, et la cause du mal, il peut avec confiance y avoir recours. Ainsi, l'opium donne-t-il lieu à la constipation, on fera usage d'un régime humectant, uni aux purgatifs doux, aux lavemens; s'il y a pléthore, si le sujet est jeune, robuste, s'il y a suppression d'une évacuation sanguine, il est nécessaire de faire précéder l'emploi de ce moyen, par les déplétions sanguines générales ou locales, suivant le cas.

L'opium est particulierement indiqué dans l'aliénation mentale avec insomnie. Cullen (1) et Bernard Huet (2) disent que ce rémède est très avantageux dans la manie, en produisant le sommeil. Nombre d'aliénés dorment peu vers le temps de leur convalescence ou restent éveillés par crainte, par jalousie, ou par méfiance: l'opium, en ces cas, lorsqu'il n'y a point de contre-indication, devient un moyen indispensable. On peut avoir recours de préférence à la préparation que le Docteur Ma-

gen-

(1) Médec. pratiq. T. II. pag. 492. trad. de *Bosquillon.*

(2) Voyez *Wepfer* hist. Apopl. à la fin de l'ouvrage.

gendie (1) vient de faire connaître sous le nom de *sirop de morphine.* Elle a, d'après les expériences de cet auteur, la vertu de provoquer le sommeil sans excitation préalable (2).

Lorry (3) est très porté pour l'emploi de l'opium dans l'aliénation mentale périodique, quand, pour le reste, les fonctions sont en bon état.

Frank (4) prétend que l'opium convient particulièrement dans l'aliénation mentale survenue à la suite de passions de l'ame. Cette manière de voir est trop générale: les passions diffèrent trop entre elles, pour pouvoir être rangées dans une même classe, quand il s'agit de moyens curatifs destinés à les combattre; les unes, comme nous avons vu, demandent les sédatifs, les autres exigent une cure toute opposée à celle-ci.

Van Zwieten (5) prône l'usage de ce moyen dans la manie survenue à la suite de suppression des lochies; et cet écrivain observe avec justesse que le régime antiphlogistique doit toujours précéder, dans de pareilles affections, l'emploi de l'opium.

Es-

---

(1) Formulaire pour la préparation de plusieurs médicamens nouveaux. 1822.

(2) Il se compose de sirop de sucre clarif ℥ I, acétate de morphine gr. IV — la dose ordinaire est une cuillerée à café, de 2 en 2 heures.

(3) Ouvrage cité. T. II. pag. 132.

(4) Prax. medic. univers. Par. 2 Vol. I.

(5) Commentar. in aph. Boerhaav. Tom. III. pag. 532.

Esquirol (1) fait usage de l'opium dans la manie avec grande tension nerveuse, dans celle qui a lieu chez des sujets très sensibles, et chez lesquels le système nerveux parait essentiellement affecté.

Toutes choses égales d'ailleurs, l'opium sera très avantageux, comme le dit le Docteur Sneider, dans la monomanie caractérisée par des pleurs continuels, un état de tristesse, des soupirs etc. il veut qu'on le donne, à l'exemple du Nord, à de fortes doses.

L'opium est exclusivement indiqué dans la folie des ivrognes; ce délire, parfois très furieux, se développe ordinairement par paroxismes. Dans le temps de la diminution des accès, le malade offre ordinairement une prostration de forces: état qui s'annonce par le tremblement des mains, la pâleur de la face, et la petitesse du pouls: de là, la dénomination de *Delirium Tremens*. Grand excitateur de l'énergie intellectuelle, l'opium, d'après nombre d'écrivains, entre autres Sutton, Trotter, Gunther, Kriebel et Topken, est d'une efficacité reconnue dans ce délire.

L'état d'inflammation aigue est rare dans cette aliénation mentale; c'est ce qu'ont prouvé le succès d'une cure stimulante, et l'absence d'inflammation dans les cadavres d'individus succombés à cette affection. Il se présente des cas, comme l'observe très bien Hufeland, où la face est rouge, injectée, la

---

(1) Art. mélanc. du Dict. des Scienc. médic.

la constitution forte et robuste, le pouls dur et plein, et où l'on est forcé de mettre en usage le régime antiphlogistique, avant d'avoir recours à l'opium. L'expérience a appris que les saignées générales sont parfois nécessaires, et plus fréquemment les sangsues à la tête, les doux purgatifs et les épispastiques. Cet état inflammatoire, cependant, ne parait ici que secondaire à une altération primitive dans les fonctions du système nerveux: reste même à savoir, si les phénomènes inflammatoires dont il s'agit ne se rattachent pas à un état passif des vaisseaux. On pourrait même en faire dériver cette propension à l'apoplexie qui est propre au délirium tremens. Si le sujet est faible, agé, pâle et défait, s'il offre un pouls fréquent et petit, l'opium devient un excellent moyen. Il serait difficile d'expliquer l'action de l'opium dans cette aliénation mentale. Est-ce, comme le prétend le Docteur Kriebel de Berlin, en provoquant le sommeil, et par conséquent le repos de l'intellect? l'insomnie serait, d'après Kriebel, la cause déterminante de ce délire. Le mode d'administration consisterait, d'après lui, à donner un grain d'opium toutes les heures, jusqu'à la manifestation d'un sommeil parfait. Vingt-six grains, en douze heures, sont le maximum de la dose employée par ce médecin.

On trouve dans la zoonomie de Darwin (1) que le Docteur Buns a prescrit à un aliéné deux scrupu-

---

(1) Ouvrag. cité. T. IV. pag. 81.

pules d'opium solide, en une dose, et vingt grains de la même substance, quatre heures après, et qu'il a ainsi guéri ce malade. On y lit également que, le Docteur Brandreth fit prendre 400 gouttes de laudanum à un maniaque furieux, de sorte qu'au bout de quelques heures, il devint tout-à-fait calme et raisonnable (1). Ces faits vraiment curieux et instructifs mènent à des raisonnemens qu'il n'est pas de notre intérêt d'aborder ici : je dirai seulement que des observations pareilles doivent être connues de tous ceux qui croient voir invariablement dans l'aliénation mentale et notamment dans la manie, un état inflammatoire. Dans les cas que je viens de rapporter, une dose énorme d'opium aurait été meurtrière, si la fureur de ce malade avait eu sa source dans une inflammation des tissus. Je suis cependant loin de vouloir faire passer la pratique du Docteur Brandreth pour généralement admissible; mais il sera facile à concevoir que, dans plusieurs cas, une cure si téméraire serait suivie des résultats les plus déplorables. Si la maladie date de long tems, si le systême sanguin perd, de jour en jour, de son énergie, et que la cause n'est ni une dartre rétropulsée, ni une hémorragie supprimée, ou qu'on n'a que des symptômes nerveux à combattre, je ne tarderai point d'avoir recours à l'opium.

La quantité d'opium que l'on donne aux aliénés doit

(1) Medic. Comment. 1791. pag. 384.

doit être bien plus grande que celle que supporterait un homme dont les fonctions intellectuelles seraient intègres. Il n'est toutefois pas convenable d'en donner, en une seule fois, une forte dose; il vaut mieux, comme je le remarquerai à l'article vomitifs, procéder graduellement dans l'administration de ce moyen, pour en étudier les effets; on commence par deux grains, et la dose est augmentée jusqu'à dix, à quinze, ou à vingt, selon le cas. Cullen en a toujours donné de fortes doses: van Zwieten ne va point au delà de quinze grains.

L'opium n'est pas toujours administré seul; on le joint à d'autres médicamens. C'est ainsi que Fériar fait grand usage, dans la monomanie avec abattement de l'énergie musculaire, d'une combinaison d'opium et de quinquina. L'opium uni au vinaigre parait encore doué de beaucoup d'efficacité dans la manie et la monomanie. Van Zwieten (1) rapporte qu'un cas fortuit a fait connaître l'efficacité d'un tel moyen. Une fille maniaque avala, par mégarde, un mélange d'un scrupule d'opium dans du vinaigre: cette méprise fut cause qu'elle guérit. Je ne déciderai pas si la guérison dans ce cas doit être attribuée à la combinaison de l'opium avec le vinaigre, ou bien si elle est le résultat de l'action du premier. Ce qui est vrai, comme nous avons vu, c'est que les acides sont fort

(1) Ouvr. cité. Tom. III. pag. 533.

fort utiles dans la folie, et que l'opium, à son tour, y est également un moyen non moins efficace, étant bien adapté au cas.

Sydenham a fait grand usage de la *thériaque d'andromaque* combinée avec les amers, dans la démence survenue à la suite de fièvre intermittente prolongée.

On a proposé d'employer l'opium en fumigation dans l'aliénation mentale. Frankenstein dit, qu'administré de cette manière, ce moyen produit un état d'assoupissement, et de sommeil. Etmuller (1) employa les fumigations d'opium dans la folie avec convulsions, chez les mélancoliques, pour produire le sommeil; et chez les furieux, pour calmer l'extrême mobilité musculaire. Un tel moyen ne pourra toujours être que dangereux.

Le Docteur Dunne veut, pour ajouter à l'efficacité de l'opium, qu'on l'unisse au camphre.

On a encore joint l'opium aux errhins. Je ne saurais établir jusqu'à quel point cette espèce de traitement est efficace.

Jusquiame, ou hyosciamus niger.

Willis prétend que l'opium peut avantageusement être remplacé, dans l'aliénation mentale, par l'Hyosciamus. Sous bien des rapports, ce moyen ressemble, par son mode d'agir, à l'opium; sous d'au-

(1) Voyez Schneider ouv. cité.

d'autres, il s'en distingue. L'exaltation des forces devance toujours le repos et l'affaissement des fonctions qui suivent l'ingestion de l'opium dans l'économie animale. L'hyosciamus pris à l'intérieur n'est point accompagné dans son action de symptômes d'excitement; il diminue la sensibilité, sans excitation préalable; il n'arrête point, comme l'opium, les sécrétions et les exhalations; il ne donne pas, non plus, lieu à la constipation; mais il laisse toujours, à sa suite, un grand affaiblissement bien supérieur à celui qui résulte de l'opium: il imprime également au moral une teinte de tristesse et d'abattement: l'opium, comme nous savons, dispose aux passions gaies.

La science possède peu de faits qui attestent l'efficacité de la jusquiame dans l'aliénation mentale. On la préconise exclusivement dans ces affections mentales qui tiennent à des dérangemens du système nerveux. Ne pourroit-on pas en tenter l'usage dans la folie joyeuse?

Un aliéné turbulent à qui le docteur Muller de Würzburg fit prendre l'hyosciamus, devint plus tranquille sous l'influence de ce moyen (1).

Camphre.

Le mode d'agir de ce médicament n'est pas encore bien connu; tout ce qu'on en sait de positif c'est

(1) Nasse Zeitsch. 1823.

c'est qu'il agit sur la peau, qu'il pousse les sueurs, et qu'il est très efficace pour diminuer l'état d'éréthisme des parties sexuelles. Quelques auteurs, entre autres Reil, prétendent que le camphre donné à petite dose est un stimulant, et, qu'à grande dose, il entre dans la classe des sédatifs.

Le camphre a été fréquemment mis en usage dans l'aliénation mentale, et grand nombre de médecins n'ont cessé de préconiser les avantages qu'ils en ont cru obtenir dans ce genre de maladies. Le docteur Consbruch (1) veut qu'on donne cette substance à de fortes doses: un scrupule, jusqu'à deux dragmes. Dopson (2) a donné à un maniaque furieux trois dragmes de camphre, en vingt-quatre heures (un scrupule à chaque prise); le jour suivant, la même quantité fut consommée, et le malade parvint à un entier rétablissement. Auenbrugger (3) a particulièrement employé le camphre dans l'aliénation mentale avec rétraction du membre viril, « *duriusculum leniter ad an*« *teriora flexum:*" où le scrotum paraît vide et les testicules retirés vers le pubis; où tout l'appareil génital est frappé de froid. Chez les femmes, dit Avenbrugger, le camphre est indiqué, dans l'alié-

(1) Klin. Tasschenb. II B. 5 Aufl. S. 94.

(2) Samml. f. prac. Aerzte B. xiij. pag. 647. Heinroth Seelenst.

(3) Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in maniâ.

l'aliénation mentale, quand les mains sont froides, contractées et tremblantes; symptômes qu'on rencontre également chez le sexe viril.

Hufeland (1) guérit une femme aliénée en faisant injecter dans une de ses veines un mélange de quatre grains de camphre, et autant de tartre stibié, avec deux dragmes de mucilage de gomme arabique; il en augmenta graduellement la dose. Viborg, Schonheyde et Schneider ont également fait connaître les succès du camphre dans l'aliénation mentale; mais Perfect peut être cité comme en ayant le plus fait usage dans ces sortes de maladies; il le prescrivait à presque tous ses aliénés indistinctement. Cependant, des 108 cas d'aliénation mentale que cet auteur rapporte, et qui presque tous, sont des guérisons, il est impossible de reconnaître si la raison a été rappelée par l'usage du camphre, ou par un autre moyen; puisque la saignée, le camphre, le séton, le vésicatoire, et le vomitif sont toujours employés chez le même individu, et presque tous à la fois: aussi, Perfect n'a-t-il que fort peu distingué les cas où le camphre convient, de ceux où il n'est que nuisible. Voici quelques histoires rapportées par cet auteur.

Deux scrupules de camphre, avec quinze gouttes de teinture d'opium camphrée, furent prescrits à une femme atteinte de mélancolie avec aménorrhée. Elle avait fait usage de beaucoup d'autres moyens, mais

(1) Journal Bd. XXIII. H. 1. S. 178.

mais sans succès. Par l'emploi de l'opium et du camphre, elle récupera la raison, et les règles parurent également (1).

Mme. S. B., femme mariée, d'un tempérament leucophlegmatique devint mélancolique. Son teint était pâle ; l'urine rougeâtre ; la langue sèche ; le pouls contracté, dur, et inégal. Après avoir saigné et émetisé la malade, Perfect prescrivit deux scrupules de camphre à prendre matin et soir. Il se manifesta, sur toute la superficie du corps, une éruption, et les règles, qui avoient été supprimées pendant tout le temps de sa maladie, reprirent leur cours naturel. On ajouta le nitre au camphre, et la malade se rétablit parfaitement bien (2).

Une femme, après avoir été guérie d'un catharre contagieux qui régnait en Angleterre, en éprouva des rechutes périodiques. On lui donna le quinquina ; elle perdit l'esprit, et, dès ce moment, se plaignit d'anxiétés et d'inquiétudes continuelles ; les pupilles étaient dilatées ; l'extérieur de la malade était pâle et défait ; elle parlait à voix basse et sans cohérence ; sa respiration était pénible, et, sur plusieurs endroits de la peau, se manifestèrent des éruptions. Perfect fit prendre à la malade le camphre ainsi que le musc, et appliqua un vésicatoire à l'épigastre. Après avoir fait, pendant quatre

(1) Annals of Insanity, pag. 22.
(2) Pag. 24.

tre semaines, usage de ces moyens, la malade fut rendue à la raison (1).

Un homme, agé de quarante-cinq ans, à structure élevée, aux fibres lâches, après avoir fait excès dans les spiritueux, fut atteint de palpitations de cœur, de difficulté de respirer, de vertiges, et de défaut d'appétit. L'intelligence devint vacillante. Le malade éprouva un accès épileptique, et une douleur se fit sentir dans l'hypocondre droit. Quand Perfect vit, pour la première fois, cet individu, il observa que les pupilles, étaient fortement dilatées et que les yeux étaient remarquables par une excessive mobilité. Le malade n'avait pas eu de sommeil pendant sept jours consécutifs. La face était rouge, le pouls fréquent et plein. Il y avoit constipation. Le malade fut saigné, émétisé et purgé; mais le trouble mental n'en persistait pas moins. On prescrivit d'abord un liniment volatil, et ensuite un vésicatoire pour une espèce de paralysie dont le malade était atteint à la jambe gauche. Il éprouvait aussi de fréquentes douleurs spasmodiques dans le bras. Un séton fut mis entre les épaules; mais le malade ne revint à la raison qu'après avoir fait usage d'un bol composé de camphre, de valériane et de moutarde (2).

Perfect a guéri beaucoup d'aliénés; mais personne n'a été plus empirique que lui. Il entassait un

(1) Pag. 98.
(2) Pag. 229.

un grand nombre de moyens ensemble, et ne s'attachait à aucun en particulier. En effet, est-ce à l'opium, ou au camphre, que nous devons attribuer la guérison de cette mélancolie citée à la tête de ces faits? Mad. S. B. revint-elle à la raison par la saignée, par le camphre, par l'éruption qui lui survint à la peau, ou par les règles qui venaient de couler? Fut-ce le camphre, le musc, ou le vésicatoire appliqué à l'épigastre qui rétablit la raison chez la personne qui fait le sujet de la troisième histoire que nous venons de voir? Et dans le dernier cas, doit-on attribuer le retour de la santé à la moutarde, ou bien au camphre que prit le malade?

Le succès du camphre, dans l'aliénation mentale, n'est pas généralement approuvé par les hommes de l'art. Cox (1) dit qu'il a vu passer la mélancolie en manie furieuse, par l'emploi de ce médicament en petite quantité, et qu'à grande dose, on a vu qu'il produisait parfois la mort. Jamais, Cox ne vit les bons effets qu'on attribue à ce médicament dans l'aliénation mentale. Muller de Würzburg (2) a donné le camphre, à grande dose, et n'en a obtenu d'autre effet qu'une augmentation de calorique sur toute la surface cutanée, ainsi qu'une plus grande énergie dans les pulsations du cœur.

J'ai fait, à l'hospice des hommes aliénés à Gand, quel-

(1) Practic. observ. trad. all. pag. 149.
(2) Zeitsch. von Nasse. 1823. Heft. I. S. 224.

quelques expériences avec le camphre, et je ne saurais rapporter aucun cas où ce moyen ait produit un effet avantageux marquant. Rancon, aliéné en démence, par onanisme, prit le camphre pendant un temps fort long, sans le moindre succès. Van Laar, atteint de manie, en fut soumis à l'usage pendant six semaines, et n'en éprouva aucun changement au moral. Je donnai encore le camphre, à grande dose, à un mélancolique qui offrait toutes les indications données par Auenbrugger et Bursérius (1) pour l'emploi de ce moyen, tels que la pâleur de la face, le froid des extrémités et des parties génitales, et la lenteur du pouls; mais le malade, après avoir pris ce remède, pendant quarante jours, n'offrait pas, dans tout son individu, le moindre changement remarquable.

On a combiné le camphre avec le vinaigre, le nitre, l'opium et le Musc.

Musc.

Grand excitateur des propriétés vitales, le musc demande de la circonspection dans son application à l'aliénation mentale. Jamais ce moyen ne peut convenir lorsqu'on a à redouter l'exaltation de l'appareil vasculaire. Il parait qu'on l'a donné, avec avantage, dans les désordres de l'esprit provenant de rétrocession de quelque exanthème, et dans ceux ac-

(1) Institut medic. prac. Vol. III. pag. 189.

accompagnés de mouvemens convulsifs. Van Zwieten (1) a donné ce médicament avec succès à un jeune maniaque.

Locher (2) dit avoir calmé les transports furieux d'un maniaque par 15, à 20 grains de musc par jour: ayant donné ce medicameut à six autres maniaques, il n'en a obtenu aucun succès (3).

Digitale pourprée.

Au rapport de différens écrivains recommandables, la digitale pourprée peut être employée très avantageusement dans l'aliénation mentale. Cox ne cesse d'en relever les vertus curatives. Il n'envisagerait point l'aliénation mentale comme incurable, s'il n'avait fait usage de cette plante.

Fanzago (4) rapporte aussi des faits d'aliénation mentale guérie par la digitale. La folie, à son dire, avec exaltation de la sensibilité, en demande particulièrement l'usage; et un état de débilité est, d'après l'avis de ce médecin, une contre indication pour l'emploi de ce moyen.

D'après Frank (5), elle est particulièrement indiquée dans

(1) Ouvr. cité. T. III. pag. 524.
(2) Heinroth Seelenst. pag. 125. Bd. II.
(3) Schneider ouv. cit. pag. 351.
(4) Voyez Nasse. Zeitsch. Heft. III.
(5) Prax. Medic. Part. II, Vol. 1. pag. 819.

dans la manie récente qui n'a point sa source dans un vice organique.

Sous le rapport des nausées que ce moyen suscite, il peut également être avantageux. Willis (1) affirme qu'il en a vu parfois de bons effets.

La digitale pourprée a été recommandée dans l'aliénation mentale avec scrophules.

Le docteur Muller de Würzburg a fait beaucoup d'expériences avec cette plante. Il l'a donnée à grande et à petite dose, dans la manie furieuse. Cinq grains administrés, matin et soir, ont produit le vomissement, et quelque calme au moral. En en donnant deux grains, toutes les deux heures, ces phénomènes n'ont point eu lieu. Il a observé que la digitale produisait des momens lucides; mais quand on en continuait l'usage, que le défaut d'appétit, la maigreur, et des accidens très graves en étaient le résultat. Il a cependant remarqué que le moral perdait, sous l'emploi de ce moyen, beaucoup de son énergie; et Muller conclut de ses expériences que la digitale est un moyen qui n'est pas à rejeter dans la manie furieuse.

Je viens de donner la digitale à un maniaque chez qui tous les symptômes demandaient l'emploi de ce moyen. Le pouls était d'une vitesse remarquable; la manie étoit périodique, et le malade avait par intervalles, la figure rouge et boursoufflée. Il prit la digitale, à raison de cinq grains par jour; mais, aucun chan-

(1) Frank Reize nach etc. T. II. S. 169.

changement ne se fit remarquer au moral ni au physique; le pouls conserva toujours la même fréquence.

Il serait inconséquent de vouloir révoquer en doute, par ce fait seul, les succès que Cox, Currie, Jones, Parkinson, Halleray, Nord, Zwédiaur, Fanzago et d'autres, ont obtenu de ce moyen. J'aime à croire, avec Muller, que la digitale, étant bien adaptée au cas, peut donner des résultats avantageux; et le fait suivant, qui vient de se passer sous mes yeux, me détermine à voir, dans cette plante, des propriétés salutaires.

La femme de Smet, agée de trente-trois ans, jardinière, sanguine-lymphatique, d'une structure de corps colossale, et mère de plusieurs enfans, éprouve, à chaque grossesse, un œdème aux extrémités inférieures qui se dissipe après sa délivrance.

En 1823, elle fut enceinte de son septième enfant, et l'infiltration des extrémités abdominales devint très considérable; la respiration était embarrassée, et tout annonçait un hydrothorax. Vers le septième mois de sa grossesse, elle accoucha d'un enfant mort: l'hydropisie disparut et la mère se rétablit.

En Avril 1824, la femme de Smet se dit derechef enceinte. Le gonflement œdémateux des extrémités inférieures se montre dans les premiers jours du mois de Juin, (7tieme mois de sa grossesse). La respiration est difficile; l'œdème devient en peu de jours considérable; la malade ressent d'intolérables douleurs dans les pieds; elle ne peut plus va-

vaquer à ses affaires, elle n'a pas de sommeil, elle est agitée et se trouve dans l'impossibilité de se tenir dans une position horizontale. Bientôt ces symptômes alarmans procèdent d'une manière effrayante. Je fais placer des vésicatoires aux jambes et produis, par ce moyen, une évacuation de sérosité assez copieuse. Les symptômes morbides restent quelques jours stationnaires, mais reprennent, bien vite, une marche très rapide. La malade passa trente jours sans le moindre sommeil. Elle accoucha, au bout de ce temps, d'un enfant mort, près du huitième mois de sa grossesse. La difficulté de respirer diminua aussitôt, et le volume des extrémités s'affaissa rapidement. La malade était tourmentée d'une toux violente et continuelle.

Le cinquième jour après la délivrance, il se déclare une manie. La malade chante, rit, et fait mille extravagances. Le pouls est d'une célérité remarquable; la température cutanée n'est pas accrue, et il n'y a pas le moindre signe d'inflammation abdominale. La toux cesse avec l'apparition de la folie. Aucune apparence de sécrétion lactée ne s'annonce. Les yeux sont ternes, et la malade présente un aspect fort égaré: il n'y a pas de rougeur à la face.

Afin d'étudier la marche de ces symptômes, j'abandonnai le tout à la nature; mais voyant, après une attente de huit jours, la folie devenir, de plus en plus, intense, je résolus d'agir sur le système nerveux, et, guidé dans mes indications par la vitesse du pouls sans fièvre, je donnai un demi grain

grain de digitale le matin, et autant le soir. Après avoir pris ces deux poudres, la malade éprouva des nausées suivies de vomissement. Elle dit avoir des vertiges et la nuit fut très agitée. Le lendemain, elle avala de bonne heure, une troisième dose d'un demi grain de digitale; mais à peine l'avait-elle prise, que tous les symptômes de l'empoisonnement se declarèrent d'une manière aussi prompte qu'effrayante. Les vomissemens étaient continuels; la soif était inextinguible; la malade se plaignait d'ardeur et de sécheresse de la gorge; la déglutition était difficile, et la prostration musculaire bientôt si forte, que la malade était dans l'impossibilité de mouvoir ses membres. Elle éprouva, dans la nuit, différentes syncopes, et l'urine coulait involontairement. Croyant que la malade allait mourir, on lui apporta les derniers secours de sa religion. Le lendemain, les signes de l'empoisonnement diminuèrent d'intensité; mais la soif était toujours extrême. La malade prit une énorme quantité de boissons acides. Vers le soir, un état soporeux, en tout semblable à celui qui est propre aux fièvres typhoïdes, se manifesta tout à coup. La malade répondait cependant plus juste aux demandes qui lui étaient faites. Cet état d'ivresse comateuse dura, à peu près, trente six heures et se dissipa insensiblement. Le retour de la raison fut si rapide, que le cinquième jour, après la prise de la première dose de digitale, la malade était déjà parfaitement raisonnable. L'appétit se déclare; le sommeil est paisible, et tout annonce, en ce mo-

moment, que la femme de Smet pourra, sous peu, vaquer à ses occupations.

Indépendamment du grand succès que j'ai obtenu ici, cette cure est tout-à-fait remarquable sous le rapport de la promptitude que les symptômes d'empoisonnement ont mise à se développer, après l'ingestion d'une si modique quantité de digitale (un grain et demi). On ne saurait attribuer ce phénomène étrange qu'à l'extrême susceptibilité de la femme, qui, comme il est prouvé, augmente si considérablement à l'époque de la délivrance.

Stramoine, ou pomme épineuse.

Stork est le premier qui ait fait usage de la stramoine dans la folie. Il a employé ce moyen dans deux cas de manie, et il prétend en avoir obtenu des succès. Au rapport de Engelhart (1), Smaltz a guéri, par la stramoine, une demoiselle alternativement atteinte de manie et de mélancolie. Bergius cite des guérisons opérées par ce moyen sur différens maniaques. Grandidier parle aussi d'un cas où le stramonium a produit les résultats les plus avantageux.

On lit, dans le Journal de Nasse, le cas suivant. Une femme mariée, agée de 50 ans, d'un tempérament colérique, atrabilaire, saine de corps et d'esprit, avait éprouvé beaucoup de revers, et dans le

(1) Diss. de datura stramonio. Ultraj. 1822.

le cours de l'an 1821, se trouve atteinte de choléra-morbus. Cette affection la jette dans une débilité extrême, suivie d'une convalescence longue. L'âge critique se fait sentir; sa santé se détériore de jour en jour, et insensiblement des symptômes de démonomanie se déclarent. Le docteur Schneider, rapporteur du fait, trouva cette femme dans une tristesse extrême; elle poussait des cris et des sanglots continuels; avait les yeux rouges, toujours remplis de larmes; la peau froide et humide, et soutenait, avec indifférence, la faim, la soif et le froid. Elle était excessivement craintive; croyait sentir et voir des démons; et se disait indigne de la miséricorde divine. Toute sa conversation se rapportait aux tourmens de l'autre monde; elle était effrayée de tout, et ne dormait pas; elle désiroit des boissons, mais refusoit tout aliment. La constipation devint bientôt opiniâtre. La langue conservait toujours sa netteté, le pouls étoit régulier, l'urine peu copieuse, et des douleurs dans l'abdomen se faisoient sentir de temps en temps.

Les déplétions, les évacuans, les toniques, la belladone, furent tour à tour mis en usage, mais sans succès. Le docteur Schneider eut finalement reçours à la teinture de stramoine de Hufeland, et en fit prendre à la malade, quatre fois par jour, vingt gouttes. Cette femme, dans l'intention de se guérir bien vite, en avala trente à quarante gouttes à la fois. Aussitôt, elle éprouva une prostration de forces extrême; peu s'en fallut qu'elle n'y succombât. On réduisit la dose à vingt gouttes, et les

pro-

progrès vers le rétablissement furent frappans: insensiblement la malade récupera le libre exercice de sa raison (1).

Le docteur Schneider rapporte encore (2) le cas d'une manie puerpérale guérie par la teinture de stramoine. Il en donna quinze à vingt-cinq gouttes, deux ou trois fois par jour. La malade avoit fait usage de toutes sortes de moyens, sans le moindre avantage; mais l'intégrité des fonctions intellectuelles fût rétablie par l'emploi de ce remède. La maladie avait duré, depuis le mois de Mars 1821, jusqu'en Février 1822. Une abondante menstruation suivit de près cette cure heureuse.

La teinture dont nous venons de parler se compose comme suit (3):

℞. Pulv. sem. stramonii ℥ij
Vin. hispani ℥viij
Spirit. vini ℥i — digere per aliquot dies leni calore et filtra. La dose est de 6, 10, 20 gouttes.

Read fait cette préparation d'une autre manière (4): il prend

℞. Pulv. semin. datur. stramon. ℥ij
Alcool vini diluti ℔i
Digere leni calore per aliquot dies et filtra.
La dose est de 10 à 20 gouttes.

Reil

(1) Voyez Nasse. Zeitsch. 1823. Heft. II. S. 430.
(2) Idem. Heft. 1. S. 172.
(3) Hufeland Journal.
(4) Treat. of the physic. medic. societ. of Newyork 1817.

Reil (1) donne le stramonium en extrait, à la dose d'un grain par jour, en l'augmentant graduellement jusqu'à dr. v, en 24 heures.

Le stramonium conviendrait-il dans la manie avec épilepsie? Storck a fait grand usage de ce moyen dans cette espèce de convulsion, et Rasoux, Adhel et Widenberg en confirment également les bons succès dans l'épilepsie.

D'après ce qu'on vient de voir, la stramoine est un remède dont l'administration exige des précautions dans son application à la cure de la folie. La sécheresse de la gorge, l'anxiété, les vertiges, une altération dans la voix, la diminution de la vue, de l'ouie, la petitesse du pouls, le froid des extrémités, la paralysie des membres, l'insomnie, l'altération intellectuelle sont des phénomènes propres au mode d'agir de la stramoine, quand on n'en donne qu'une dose faible; si elle est plus forte, l'individu qu'on y expose, est pris de délire furieux, suivi de léthargie, de mort même. Chez quelques individus, des mouvemens convulsifs se manifestent; chez d'autres, une espèce de danse a lieu. La dilatation de la pupille est encore un symptôme qui appartient à l'empoisonnement par cette plante.

Belladone.

Le belladone est egalement un moyen qui agit puissa-

(1) Fieberl. Bd. IV.

samment sur le système nerveux cérébral, et dont l'usage a été préconisé dans l'aliénation mentale. Murray (1) l'a donné à la dose de cinq grains, avec autant de rhubarbe, dans un cas de folie, et il prétend en avoir obtenu de bons effets.

Muller de Würzburg a vu des effets satisfaisans de ce moyen. Une femme agée de quarante ans, était depuis un an atteinte de manie furieuse; il lui donna la belladone, et elle guérit en faisant usage de la racine pulvérisée de cette plante; il en augmentait la dose, jusqu'à trente-six grains par jour, et la diminuait ensuite ou en cessait l'emploi, quand des signes d'empoisonnement se déclaraient, tels que la cécité, les vertiges, la dilatation de la pupille &c. (2).

Münch (3) parle de la belladone comme d'un excellent remède dans la mélancolie, la manie et l'épilepsie.

Frank la recommande dans l'aliénation mentale avec visions phantastiques (4), et dans celle accompagnée d'épilepsie. Nous devons, cependant, dire que les succès de ce moyen, dans ce dernier cas, sont peu connus: d'ailleurs, l'aliénation mentale avec épilepsie est presque toujours, comme nous l'avons déjà observé, une maladie in-

(1) V. I. pag. 450.
(2) Nasse. Zeitsch. 1823.
(3) Observ. practic. circa usum belladonæ.
(4) Prax. medic. univ. præcept. T. II. V. I. pag. 816.

incurable. Le bon air, une occupation soutenue, le travail, les promenades, une nourriture saine, de facile digestion, de la vigilance de la part de ceux qui soignent ces malades, l'entretien des forces dans un juste équilibre sont presque, dans tous les cas, les seuls moyens auxquels on peut avoir recours, lorsque cette complication facheuse vient se joindre à l'aliénation mentale.

Eau de Lauro-cerasus.

On dit que ce médicament est d'une grande efficacité dans plusieurs variétés de la monomanie et notamment dans l'hypocondrie. Il diminue considérablement les battemens du cœur et aurait, par conséquent, quelque analogie avec l'action de la digitale. Une remarque qu'on ne peut pas perdre de vue, c'est que l'emploi de presque tous les moyens que nous venons de passer en revue a été souvent cause de folie : par conséquent, une grande prudence est exigée dans leur administration.

Plusieurs autres medicamens dirigés sur les fonctions du systême nerveux ont été employés dans l'aliénation mentale; tels sont : *l'aconit; la cigue; l'æther sulfurique et nitrique; la valériane; la serpentaire de virginie; l'oxide de zinc; l'oxide de bismuth; le safran : la liqueur de corne de cerf; l'huile de Dipel; le castor; l'acide prussique; l'arsenic; le nitrate d'argent &c.*; mais on n'a pas, jusqu'à ce jour, publié le résultat qu'ont produit ces moyens dans

la folie. Je dois cependant recommander à l'attention des praticiens *le Borax*, remède employé par le docteur Monro (1) à larges doses dans l'insomnie, pour provoquer le sommeil et le repos des organes. Le docteur Muller de Würzburg a fait des essais avec ce moyen; mais il n'en a obtenu aucun succès.

Je dois également renouveler une observation déjà émise par van Zwieten (2) concernant l'emploi *des vomitifs* comme moyens narcotiques dans l'aliénation mentale. Cet auteur observe que le sommeil le plus profond succède souvent à l'introduction du tartre-émétique dans les premières voies lorsque, bien entendu, cette substance ne produit point le vomissement. Un jour j'ai vérifié cette observation sur un sujet empoisonné par des moules envenimées. Une telle médication est incertaine, puisqu'on possède des moyens plus efficaces administrés dans un but pareil.

Kramer (3) propose le *phosphore* dans l'aliénation mentale, et Muller de Würzburg (4) a fait des expériences avec ce moyen, sur un aliéné en démence. Il en a continué l'usage jusqu'à ce que des symptômes d'inflammation de gorge se mani-

fes-

---

(1) Voyez l'homme consid. dans l'état d'aliénation mentale par le docteur Dunne T. I. pag. 70.

(2) Tom. III. pag. 524.

(3) Comm. Norimburg pag. 180.

(4) Nasse. Zcitsch. 1823.

festassent ; mais l'intelligence n'a éprouvé, par cet agent, aucune amélioration.

De l'Electricité, du Galvanisme et du Magnétisme animal.

Je pourrais m'étendre fort loin sur cet article, en rapportant tout ce que les auteurs ont écrit sur le mode d'agir de ces moyens ; mais de telles remarques seraient déplacées ici : bornons nous à notre objet. Au rapport de différens écrivains, l'électricité et le galvanisme auraient été employés avec succès dans la folie, et dans diverses variétés de la monomanie. Esquirol (1) en recommande surtout l'usage dans la démence chronique.

On possède quelques faits qui démontrent l'efficacité de ce moyen. Perfect donne la relation de trois cas d'aliénation mentale guéris par l'électricité. Hufeland parle d'une fille, agée de dix-huit ans, devenue aliénée mélancolique, et qu'on guérit par le galvanisme. Le doct. Most guérit également un hypocondriaque par le galvanisme (2).

Quant au *magnétisme animal*, les résultats que l'on en a obtenus sont peu satisfaisans ; c'est un moyen avec lequel on doit être sur ses gardes ; plus d'une fois, il a produit le désordre de l'esprit (3).

L'élec-

(1) Diction. des Scien. Médic. art Démence.
(2) Voyez Schneider ouv. cité. pag. 387.
(3) Dict. des sc. med.

L'électricité et le galvanisme ont été beaucoup employés dans l'aliénation mentale avec paralysie; mais une telle affection est souvent rebelle à tout moyen curatif. On pourrait dire, en thèse générale, que le point capital dans la cure de cette complication doit presque entièrement se borner à la sage direction des moyens hygiéniques: tels sont le bon air; l'habitation d'un lieu spacieux, de la campagne; l'exercice modéré; une nourriture substantielle; une compagnie agréable; et une grande observance de la part de celui à qui est confié le soin de ces malades. De quelle utilité pourraient être ces moyens dans l'idiotie avec paralysie, affections qui dépendent, presque toujours, d'un vice organique inné?

De la Rotation, Rotatory motion, Drehmachine, Schaukel, divers appareils rotatoires. Essais de l'auteur, expériences de COX *et d'autres.*

Darwin a proposé la rotation, comme moyen agissant sur le système nerveux, et singulièrement propre à diminuer l'action trop active des organes de la circulation. Il a donné, à cet effet, un dessin dont la copie est ci-jointe. (Planche I. V. 1. (1). Le malade, placé dans une couchette, est tourné horizontalement; sa tête se trouve à la circonférence, et ses pieds sont au centre du mouvement, com-

(1) Voyez Zoonomie de Darwin T. IV. pag. 507. traduite par Kluyskens.

Face latérale.

A *Corde.*
B *Corde d'appui.*
C *Chassis du lit de repos.*
D *Seuil.*
E *Mat.*
F *Chenilles pour les cordes.*
G *Cercle de fer.*
H *Pivot pour tourner dans une yomelle contre le plafond.*

Pl.II. V.1.

Face latérale.

Jos.h Guislain del.

P.r Veelnaard sculp.

1 2 3 4 5 6 7 *Pieds R.*

Note.) La construction de cet appareil n'est pas exactement la copie du fauteuil de Horn. J'ai donné le dessin de cette manière pour mieux faire concevoir le mécanisme de cette machine.

comme s'il était placé en travers sur une meule de moulin.

Cœlius Aurelianus (1) avait déjà conçu l'idée de bercer le malade dans un lit suspendu, afin de diminuer l'exaltation des fonctions cérébrales : l'origine de cet agent date donc des temps les plus reculés.

Darwin n'a fait aucune application de ce moyen. Cox a été le premier qui en ait fait usage, dans l'aliénation mentale. Il a conservé l'idée de Darwin, quant à la rotation ; mais il a inventé un appareil nouveau qui, par sa grande simplicité, présente de nombreux avantages. Le tout consiste dans un fauteuil de forme ordinaire, construit d'un bois fort, suspendu par quatre cordes, dont les extrémités supérieures se réunissent dans un crochet mobile chassé dans la charpente du plafond, et dont les extrémités inférieures se trouvent attachées, chacune, à un pied du fauteuil. Ce fauteuil est suspendu à quelques pouces du pavé. Pour que le malade ne puisse tomber, ni se faire aucun mal, on lui met la camisole de coercition, et son corps, ses bras et ses jambes se trouvent fixés par des bandes de cuir ou de toile forte, aux différentes parties du fauteuil. Un aide fait tourner la machine.

Le même mécanisme peut se faire au moyen d'un lit ordinaire, si l'on veut tourner le malade dans

(1) Morb. Chron. L. I. C. 5. pag. 161.

dans une position horizontale : dans le fauteuil il tourne étant assis.

Le fauteuil de Cox est moins violent, dans son action, que le lit rotatoire de Darwin : celui-ci, après une ou deux minutes de rotation, produit déjà son effet, tandis que le premier exige plus de temps.

Cox (1) propose, pour améliorer la machine de Darwin, de fixer un fauteuil, au lieu du lit dont nous venons de parler, sur la verge de fer horizontale de cette machine. Il veut encore, quand on fait servir le lit, qu'une tige de fer passe, de la partie supérieure du poteau perpendiculaire, jusqu'à l'extrémité de la verge horizontale; et soit construite de manière à pouvoir rapprocher ou éloigner, à volonté, la verge horizontale du poteau perpendiculaire. Par ce moyen, on donne au lit placé sur cette tige horizontale, une position plus ou moins droite.

Von Hirsch (2) a cru perfectionner les appareils inventés par Darwin et Cox, en suspendant le malade dans une espèce de lit de navire, pratique qui avait déjà été proposée par Hallaran. En voici la construction.

Une pièce de toile, longue de six pieds, sur cinq de large, est destinée à recevoir le corps de l'aliéné. Sur les bords de cette toile sont fixés des anneaux aux-

(1) Voyez Cox pratic. observ. trad. par Reil. p. 149.
(2) Nasse. Zeitsch. 1823. Heft. 2. S. 459.

auxquels s'attachent de forts cordages qui vont aboutir à une barre de fer convexe en haut, concave en bas. Ce fer est, lui-même, suspendu à des cordages qui passent par une moufle (sorte de poulie) attachée à la charpente du plafond.

A la toile, constituant le lit proprement dit, se trouve fixé un autre morceau de toile destiné à couvrir le malade; il se ferme par des boutons, et ceux-ci sont disposés de manière à pouvoir contenir l'individu corpulent, comme celui qui est maigre. A l'une des extrémités du lit, se trouve un coussinet servant de soutien à la tête du malade.

Tout cet appareil est donc suspendu à une moufle, et c'est par ce moyen qu'il offre l'avantage de pouvoir se tourner dans un sens vertical et horizontal. En tirant en bas l'extrémité qui correspond aux pieds du malade, on produit l'élévation de sa tête, et vice-versa. Un aide est destiné à mettre en mouvement cet appareil.

Les bras et les jambes du malade sont fixés dans des espèces de sacs attachés à la grande toile du lit proprement dit.

Le tout est placé dans un endroit spacieux. Au dessus de la partie qui correspond à la tête du malade, est construit un bain d'affusion, qu'on fait communiquer avec cet appareil, par une ouverture ménagée dans le plafond. On peut également placer au dessus de l'aliéné des douches à gouttes.

Le docteur Von Hirsch prétend que l'effet de son lit de navire n'est pas si violent que celui des

autres appareils en ce genre, mais qu'il a l'avantage d'être plus durable dans son action.

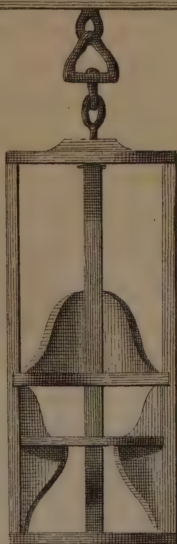
Dans le Vol. 65ième du journal général de médecine, on trouve une notice du docteur Haldet concernant une méthode pour produire des vertiges, et mise en usage dans le village Bonnet, département de la meuse, en France. Il s'agit d'un berceau de bois très solide, et semblable à ceux dont les habitans de la campagne se servent pour leurs enfans en bas âge, dans lequel on étend le malade.

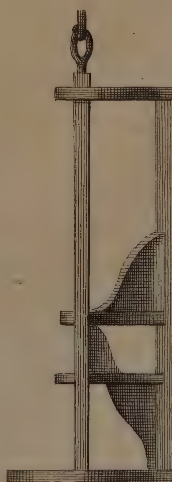
Ce berceau formé de traverses et de barreaux est d'une longueur égale à celle du corps. Après y avoir placé le malade, on le retient par un lacet qui le comprime sans le blesser, mais qui ne lui permet aucun mouvement. On produit des oscillations plus ou moins rapides.

A Berlin, dans l'hospice de la charité, on a construit deux machines rotatoires; l'une est pour la rotation horizontale, l'autre pour la perpendiculaire. La première est d'une construction très lourde; l'autre est le fauteuil de Cox perfectionné, et qui me parait assez ingénieusement construit. (Voyez planch. II. V. 1.) Le dernier cependant est susceptible de plus grandes améliorations; en suspendant à la poulie rotatoire, au lieu de cette cage de bois pesante dans laquelle se trouve le malade, le fauteuil ordinaire de Cox, (avec cette différence que les cordes ne doivent point être fixées ensemble en haut à un crochet, mais qu'elles glissent dans un anneau mobile de fer), on pourrait, dis-je, bien mieux

Voyez pour la face latérale de la mécanique le dessin précédent.

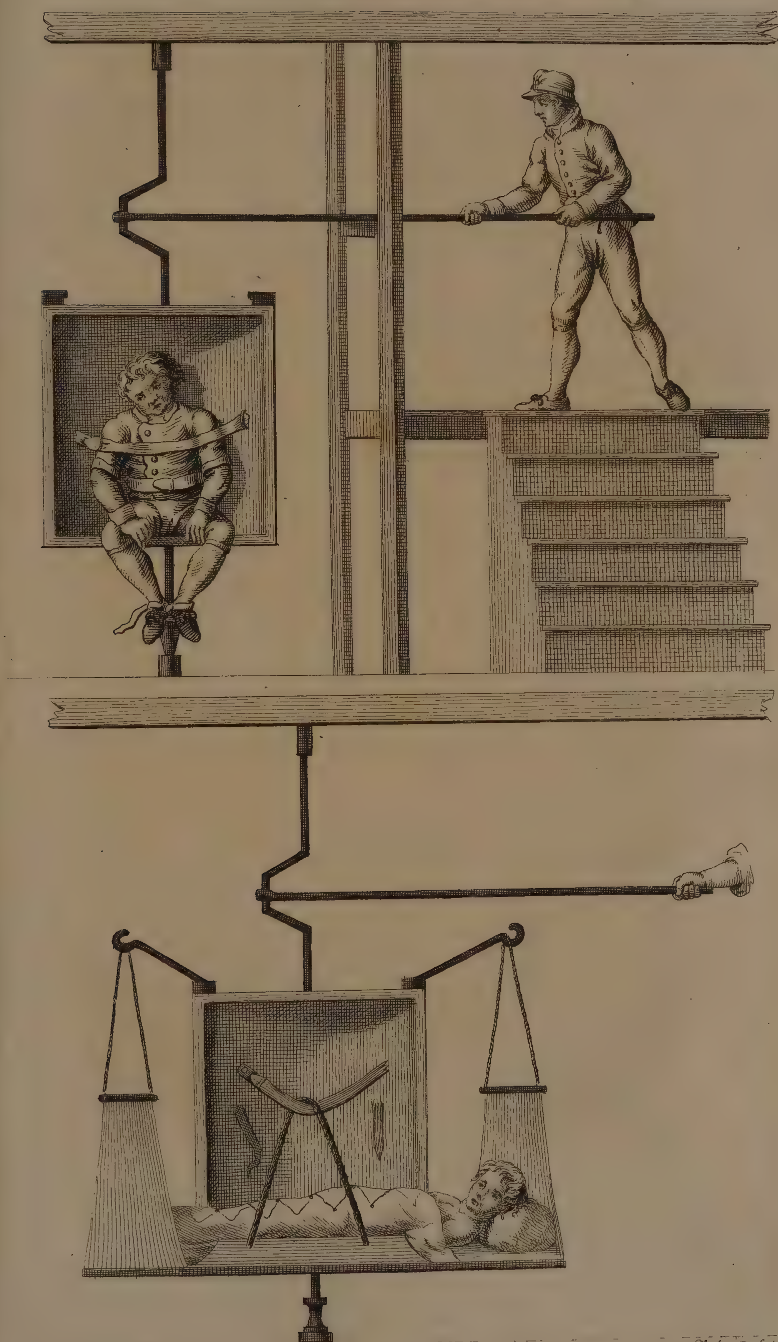






1 2 3 4 5 6 7 Pieds R.

Josh. Guislain del. *D. Veelwaard Sculp.*



Josh. Guislain, del. D: Veelwaard, sculp.

mieux remplir le but; car, alors on seroit à même de donner au fauteuil tantôt une position horizontale, tantôt perpendiculaire, et on aurait réuni, d'une manière très simple, l'appareil de Darwin, celui de Cox, ainsi que le hamac de Von Hirsch. La planche III, V. 1. fait mieux concevoir la chose.

Hayner a donné le dessin d'un fauteuil dans le genre de celui de Horn; mais il est plus simplifié: c'est, tout comme le fauteuil de Horn, une chaise de bois, mais qui est seulement munie, à sa partie supérieure, d'une tige de fer reçue dans un crochet mobile. Un aide fait tourner la machine, en y donnant des secousses; tandis que celui de Horn tourne par une mécanique. (Voyez, pour la machine de Hayner, la planche IV, V. 1.)

Hallaran a inventé deux machines rotatoires: une perpendiculaire, et une autre horizontale: (voyez la planche V, V. 1.) L'appareil en est assez simple; mais il peut être remplacé par celui que je viens de proposer.

La navigation sur mer, pour celui qui n'y est point habitué peut donner des résultats analogues à la rotation.

Quel que soit l'appareil qu'on emploie, le but est toujours de produire une grande prostration dans les fonctions intellectuelles. Cet effet sera plus prompt à obtenir quand le malade se trouve placé dans une position horizontale. Darwin dit qu'en mettant le malade ayant la tête au centre du

mou-

mouvement, on produit une accumulation de sang dans les extrémités inférieures; tandis qu'il en résulte un phénomène opposé, si la tête se trouve à la circonférence: c'est-à-dire que, dans cette dernière position, les fluides se dirigent par un mouvement excentrique. L'expérience n'en a pas encore décidé.

L'intensité des effets que produit la rotation, est en raison de la sensibilité physique de l'individu qu'on y expose. C'est une preuve, comme le dit fort bien Cox, que la sensibilité est la voie par où agit la rotation. J'ai observé, à cet égard des différences étonnantes. Tel aliéné peut à peine soutenir la rotation, pendant une ou deux minutes, sans en être fortement influencé; chez tel autre, cet effet est extrêmement tardif. J'ai remarqué en outre, que tous ceux qui ont la sensibilité des yeux peu vive, qui présentent dans le regard quelque chose de stupide et de comateux, étaient les moins affectés par ce moyen. Les aliénés jeunes, au contraire, aux regards vifs, aux yeux mobiles, aux mouvemens impétueux et agiles, soutiennent à peine la rotation pendant trois ou quatre minutes. Je parle toujours du fauteuil de Cox: c'est de celui-ci que j'ai fait usage à l'hospice des hommes aliénés à Gand.

Quand un homme, en bonne santé est soumis à l'action du mouvement rotatoire, le premier phénomène qu'il perçoit, est une sensation désagréable au front, et à la région épigastrique. La

pa-

parole s'embarrasse, et la respiration se fait péniblement. Une sensation difficile à décrire se fait sentir dans tous les membres. Bientôt des nausées se manifestent, auxquelles souvent succède le vomissement: des vertiges ont lieu, et si alors on prolonge la rotation, tous les muscles volontaires sont frappés d'une paralysie momentanée; tout le corps perd son équilibre; la tête tombe sur la poitrine; les mains se fléchissent sur les avant-bras; le bassin se glisse en avant; et on perd tout sentiment physique et moral. Le pouls, pendant la rotation, est presque toujours plus lent qu'à l'ordinaire. Chez quelques individus, la figure devient bleuâtre; chez d'autres elle est blême et défaite. Horn dit (1) qu'il a très souvent vu une légère injection de la conjonctive qui se dissipe en quelques jours, et j'ai eu occasion de vérifier ce phénomène.

Cox assure qu'il n'a jamais observé que ce moyen fût suivi de quelque facheux résultat. Il en a obtenu, dans l'aliénation mentale, les plus grands succès, et l'indication la plus favorable lui parait l'alteration du pouls sans fièvre.

J'ai essayé ce moyen sur un individu qui offrait tous les indices de cet orgasme du système sanguin dont parle Cox, et mes résultats n'ont pas été conformes aux siens. Voici le cas.

P. S., agé de 57 ans, homme fort et sanguin, ap-

(1) Nasse. Zeitsch. 1818.

apprend que son père vient de mourir subitement. Dès cet instant, il devient maniaque et reste, dans cet état, pendant une année. Sept mois se passent, et le malade devient raisonnable. Il se déclare encore, après cette époque, un accès maniaque qui se change en manie tranquille. L'aliéné n'offre pas le moindre changement au moral pendant 6 mois consécutifs. Le 5 Mars 1824, on observe qu'il est plus agité ; ses yeux sont plus ouverts ; il parle plus que de coutume, et son pouls est d'une fréquence extraordinaire ; de temps en temps, il a des rougeurs à la face. Cet état d'orgasme me fit songer à la rotation. Le malade est mis dans le fauteuil, le 10 Avril 1824. Rotation pendant vingt minutes sans le moindre changement au physique. Le 11, rotation pendant 15 minutes : le malade en sortant du fauteuil chancelle un peu. Le 12, rotation de 25 minutes : nul effet. Le 13, le malade est plus turbulent que jamais ; son pouls est d'une excessive célérité : rotation de 20 minutes, sans le moindre effet. Le 14, même insensibilité. Le 16, il est atteint de manie furieuse. Je fais cesser le mouvement rotatoire, voyant l'inutilité de ce moyen, pour faire des essais avec la digitale.

Ce cas est instructif sous deux rapports : 1°. le malade était absolument insensible au mouvement rotatoire, et 2°. le pouls n'en éprouvait pas le moindre retard dans ses battemens. L'assertion de Cox est donc inexacte, quand il dit,

dit, que le physique est toujours influencé par le mouvement rotatoire.

Horn prétend que l'aliéné peut soutenir, tout-au-plus, pendant deux à trois minutes, le mouvement rotatoire. J'ai observé, à cet égard, une grande variété. Quelques aliénés pouvaient à peine supporter deux ou trois rotations, sans être pris de vertiges, et de vomissemens; mais le cas que je viens de rapporter démontre combien l'insensibilité pour ce moyen est grande chez quelques-uns de ces malades. Weyers, un individu dont nous parlerons encore à l'article *frictions du tartre stibié*, est atteint, depuis deux mois, d'aliénation mentale chimérique, et croit porter la tête d'un autre homme. Des symptômes de manie se déclarent; on le met, huit jours de suite, dans le fauteuil, et chaque fois il est exposé à cette opération pendant une demi-heure, sans qu'il perçoive le moindre sentiment désagréable.

Tous ceux qui ont fait emploi de ce moyen en ont reconnu l'utilité dans la manie périodique. On a observé dans ce cas que les accès se mitigeaient beaucoup; qu'ils laissaient de plus longs intervalles lucides, et que, dans quelques circonstances rares, la rotation faisait cesser les accès. Je n'ai pas eu occasion de remarquer ce grand succès; mais je puis assurer que c'est le meilleur moyen que je connaisse pour diminuer la violence des exacerbations maniaques, ou pour en retarder l'explosion.

A. B., agé de 50 ans, maigre, long, yeux grands;

grands, mobiles, agilité extrême dans les muscles locomoteurs est, depuis vingt ans, atteint de manie furieuse périodique. à Chaque exacerbation, on est forcé, pour sept à huit jours, de l'enfermer dans sa chambre; après ces accès de fureur, il est calme et défait. Le 25 Février 1824, tout annonce une nouvelle exacerbation: rotation pendant 6 minutes. Le malade perd son équilibre; la face devient blême, et les paupières se ferment. On le transporte dans son lit, et il dort paisiblement. Le pouls est un peu plus lent qu'à l'ordinaire. Le lendemain le malade est agité, turbulent, et indocile: rotation de cinq minutes. Prostration; pâleur de la face; pouls lent; calme parfait pendant tout le jour. Le 27, refus de manger: rotation pendant 4 minutes. Vomissemens abondans; le malade mange, et reste plus calme que jamais. Déjà, on a répété sur cet individu la même expérience plusieurs fois, et toujours avec le même succès.

F. Pinel, agé de trente-sept ans, est maniaque depuis plusieurs années: les accès reviennent périodiquement tous les onze à douze jours. Dans ces intervalles, il est comme dans un état de démence, et, pendant ses accès, d'une versatilité et d'une agitation insupportable.

Le 24 Janvier 1824, il est porté dans le fauteuil rotatoire, et après cinq minutes de rotation, il montre des signes de défaillance. Le malade est calme, et l'accès maniaque, qui avait été sur le point de se développer, ne parait point. On répète cette expérience à plusieurs reprises, et on

par-

parvient à gagner un intervalle de six semaines; mais, à la longue, la rotation devient sans effet, et la maladie reprend son cours habituel.

Jean de Klercq, agé de vingt-cinq ans, d'un tempérament nerveux, teint pâle, crâne régulier, se trouve depuis deux ans à l'institut des hommes aliénés, pour une aliénation mentale revenant périodiquement par accès. Quelques minutes avant l'explosion du délire, le malade ressent une douleur dans le bas-ventre; une sensation désagréable, mais moins pénible que cette dernière, monte successivement, de la région épigastrique, à la poitrine et à la tête. Alors, l'intelligence se trouble; un désir insurmontable à commettre des actes d'extravagance et de violence, un penchant à détruire s'empare de l'esprit du malade. Pendant le délire, il est doué d'une force physique étonnante; son aspect est effrayant; des illusions de toute espèce s'emparent de son moral: il croit voir des personnages mystérieux, et semble s'entretenir avec des génies malfaisans. Dans cet état il ne connait personne. Il est porté à briser, à détruire tout ce qui tombe sous ses mains, à sacrifier, avec une fureur épouvantable, tout ceux qui l'entourent. Il éprouve une soif inextinguible. Son regard est menaçant; ses yeux étincellent de rage; mais, ce qui n'est pas moins digne d'attention, il est rare que le malade n'annonce point à ses gardiens le moment où va s'effectuer l'explosion de ses accès. Presque toujours

 il

il sollicite la réclusion. L'accès dure quelques heures; parfois peu de minutes: il est remplacé par des momens lucides. Le délire reparait, et alterne ainsi avec des momens de calme et de fatigue. Cet état de folie atroce et de raison dure quelques jours, et fait place au calme de l'ame le plus parfait. Le malade conserve un souvenir net de tout ce qu'il sent pendant le délire. Le retour des accès est très irrégulier; il arrive parfois, que, pendant quatre mois de suite, le malade n'éprouve pas le moindre écart intellectuel: d'autres fois les accès reviennent tous les mois. Le 22 Décembre 1825, l'aliéné annonce au directeur de l'institut que son délire va éclater. On le met en sureté, et peu après il ne se possède plus. L'accès dure trois heures. Je vis le jeune-homme le lendemain de cette attaque. Il était calme et tout-à-fait raisonnable: il m'assurait cependant que, sous peu, de nouveaux accès éclateraient. J'ordonnai, qu'au moindre signe précurseur du délire, il fut exposé au mouvement rotatoire. Vers le soir, le malade commença à sentir des douleurs d'entrailles et avertit ses gardiens de son état. L'anxiété pectorale était déjà manifeste, quand il se trouvait dans le fauteuil rotatoire. Après quatre minutes de rotation, la figure pâlit et le pouls devint plus rare: on continua encore la rotation pendant deux minutes, et l'aliéné se plaignit de nausées. On le retira du fauteuil. Sa figure était pâle, son regard abattu; il lui était impossible de se soutenir sur

ses

ses jambes. Un vomissement abondant se manifesta, et il eut quelques selles copieuses. L'intégrité de l'esprit était parfaite. Un sentiment de faiblesse et de malaise se fit sentir encore pendant quelques heures. Après l'opération, le malade eut un sommeil paisible. Depuis ce temps, il n'a pas éprouvé d'écart intellectuel, et il y a actuellement quatre semaines que la rotation fut mise en usage.

Nonobstant un succès si éclatant, on ne pourra considérer ce cas, d'ailleurs si admirable sous tous les rapports, comme une guérison parfaite: le temps et des expériences ultérieures apprendront jusqu'à quel point la rotation a décidé du rétablissement de cet infortuné malade. Indépendamment encore de ces effets avantageux, on est loin de pouvoir établir, en règle générale, que l'altération provoquée par le mouvement rotatoire dans les divers systêmes de l'économie animale, est un moyen infaillible pour faire disparaître ou rendre moins fortes les aliénations mentales périodiques considérées indistinctement. Le cas qui suit ne laisse que trop voir combien nous sommes encore éloignés de connaître la nature intime des aliénations mentales; il ne nous fait que trop voir que, tout en reconnaissant de bons effets à la rotation, nous sommes encore bien loin de pouvoir clairement démontrer le vrai mode d'agir de cet agent sur le corps vivant de l'homme.

Braconnier fut transporté, de la maison de détention de Gand, à l'hospice des hommes aliénés de la même ville. Il est agé d'environ trente qua-

tre ans; son tempérament est nerveux, et il présente le front assez proéminent: le crâne pour le reste est régulier. Cet homme est atteint tous les mois, même à jour fixe, de manie sans délire. Les avant-coureurs de ce mal sont des douleurs abdominales qui montent progressivement vers la tête. Le malade éprouve alors une syncope convulsive, et le trouble mental s'établit. Il ne dort point; son élocution est facile; il éprouve une propension particulière à chanter, et est enclin à des actes de violence; mais ce qui est digne de remarque, il a la conscience de sa propre situation. Cet état dure environ six à sept jours, et est remplacé par le retour de la raison. Cet aliéné se trouve, depuis trois ans, à l'institut, et, pendant tout ce temps, le délire n'a pas cessé de paraître avec les caractères que je viens de tracer. Au dire du malade, il fut pris de ce mal à l'age de seize ans; mais le délire était alors moins prononcé, et se répétait à des intervalles plus ou moins irréguliers: depuis ce temps, il a augmenté d'intensité et revient régulièrement à des périodes fixes. Voulant tenter des expériences sur cet homme, je saisis le moment où il commençait à se plaindre de mal au ventre, pour le placer dans le fauteuil rotatoire: je lui donnai, en même temps, un drastique. La rotation fut continuée pendant onze minutes: alors, pâleur de la face, prostration des forces, lenteur du pouls et nausées. Le malade fut conduit au lit; il ne reposa point, et l'aliénation mentale se développa comme

de

de coutume. Nulle amélioration ne se fit observer; ni dans l'intensité, ni dans la durée du délire: l'expérience fut remise au retour de l'accès. Cette époque étant arrivée: mêmes prodromes. On eut recours au mouvement rotatoire. Le malade montra à peu-près les altérations observées dans l'expérience précédente; mais l'aliénation mentale n'en subit aucune amélioration. Cette expérience se fait au moment où j'écris ces lignes (1).

Par rapport aux sensations pénibles que le mouvement rotatoire produit, il peut être compté parmi les moyens de coercition les plus efficaces. Cox en a particulièrement reconnu l'avantage chez les aliénés qui refusent de manger. « Nombre de « fois, dit-il, j'ai vu que les malades préféraient « de prendre des alimens que d'être soumis à la « rotation; a tel point ils avaient ce moyen en « aversion."

Steens, agé de trente ans, maniaque refuse de manger pendant six jours consécutifs. Je le fais placer dans le fauteuil, et il est tourné pendant onze minutes. Il vomit abondamment. Dès ce moment, il prend des nourritures avec la plus grande docilité.

Souplet, agé de cinquante ans, crâne régulier, à l'exception de l'occiput qui est peu développé, tem-

(1) L'histoire relative à l'aliénation mentale dont cet homme est atteint offrant des considérations importantes et curieuses, j'aurai encore, dans le cours de cet ouvrage, occasion d'y revenir. Voyez la note insérée à l'article Toniques. T. II.

tempérament nerveux, se trouvait depuis deux ans à l'hospice des hommes aliénés de Gand, quand on l'exposa à l'action de fauteuil rotatoire, le 20 Decembre 1824. A son entrée en cet institut, il était atteint de manie tranquille et d'une cécité presque complète. Il passa dans cet état, près de deux ans, et n'offrit pas le moindre indice d'amélioration au physique ni au moral. Au bout de ce temps, il refuse de prendre des nourritures, et, en quelques jours, rejete tout aliment qu'on lui présente: rotation pendant dix minutes. Le malade fait des instances pour qu'on cesse le mouvement rotatoire: sa figure pâlit; le pouls devient moins fréquent et une prostration considérable a lieu dans les forces musculaires. On prend le malade du fauteuil; on le met au lit, et il repose quelques heures. Dès ce moment, il prend des alimens avec la plus grande docilité. Une amélioration sensible a également lieu au moral: elle se prononce, de jour en jour et à tel point, qu'en deux mois, le malade parvient à une guérison parfaite. Pendant tout le temps qui a suivi cette expérience, il n'a pas cessé de prendre, avec la meilleure volonté, sa nourriture. Au dire du malade, un mal de tête violent avait précédé son état de folie, en même temps que sa vue s'affaiblissait beaucoup. Il ne put plus continuer sa profession de barbier, et fut réduit à pourvoir à sa malheureuse existence, en travaillant dans un atelier de charité. Cet homme a une parfaite connaissance de toutes les actions qu'il a commises

pen-

pendant son état de folie, et dit que la frayeur qu'il ressentit lorsqu'il fut tourné, surpasse tout ce qu'il a éprouvé en ce genre : mais il ajoute qu'il a senti manifestement revenir son goût pour les alimens quelques heures après cette expérience, et que ce n'est nullement la frayeur qui l'a déterminé à prendre des nourritures.

Ce changement n'est pas toujours aussi sensible ; quelquefois le malade persiste dans le même refus.

Van Laer, agé de 50 ans, atteint de manie périodique, refuse de manger. On l'expose à la rotation, pendant vingt minutes, sans la moindre altération au physique ni au moral. Il reste opiniâtre dans son refus de manger. Le lendemain 19 Fevrier, on répète l'opération sans le moindre succès. Le 20, même insensibilité, même refus ; le 21, répétition sans succès ; le 22, on observe seulement chez le malade, qu'il se soumet avec répugnance à l'action de ce moyen ; le 13, on force le malade de prendre de la nourriture au moyen d'un biberon.

Comme moyen de répression proprement dit, la rotation sera très avantageuse. J'en ai vu un exemple curieux ; le voici :

Goossens, individu dont nous avons encore parle, agé de 52 ans, monomaniaque depuis deux ans, s'infatue de l'idée que sa femme en a voulu aux jours de leurs enfans. De temps en temps, il est d'une humeur insupportable, et s'en prend à tout ce qui l'entoure. Le 17 Juin 1824, il est en querelle avec tout le monde. Porté dans le fau-

 teuil,

teuil, on le tourne pendant neuf minutes. Sa figure pâlit, et il a des vomissemens abondans. Transporté dans son lit, il fait un sommeil de six heures. Jamais, peut-être, changement au moral ne fut plus sensible. Goossens, qui est l'homme le plus sombre, le plus emporté, et le plus indocile de l'institut, est devenu doux, et d'une affabilité prévenante : avant cette expérience il était paresseux, et maintenant il ne cesse de se mettre dans les bonnes graces des gardiens, par ses soins et ses prévenances continuelles. L'idée dominante du délire persiste toujours ; mais j'ai le pressentiment que, si des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'eussent empêché de faire des expériences ultérieures sur cet homme, il aurait récupéré la raison par ce moyen.

Schneider (1) prétend, pour augmenter l'efficacité de ce moyen, quand on l'emploie comme agent de répression, qu'il est très avantageux de soumettre l'aliéné à cette opération dans un endroit sombre, écarté, et privé de la lumière du jour ; par là, dit Schneider, on ajoute à la terreur que la rotation inspire toujours aux aliénés. Donc, ce moyen n'agit par sur le moral, par le sens de la vue : aussi, le trouble qu'il provoque ne derive t'il pas d'un trouble de la circulation, puisqu'il est en raison de la sensibilité de celui qu'on y expose ?

Voici des cas où les succès de ce moyen furent assez satisfaisans.

Le

(1) Heilmit. S. 108.

M. H...... ecclésiastique, agé de 70 ans, d'un tempérament nerveux, jouissant d'une excellente santé, et d'une force physique et morale nullement en rapport avec son age avancé, entre à l'hospice des hommes aliénés de Gand, le 8 Fevrier 1824. Il est en état de manie, et la cause occasionnele du mal parait être une vive frayeur. Cet homme, à l'age de trente ans, était devenu aliéné, et n'avait recouvré la raison qu'après dix années de séjour dans un hospice de fous. A 65 ans, il fut, pour la seconde fois, pris de manie; mais, en quatre semaines de temps, il revint à la raison. A son entrée dans l'institut, le 8 Février 1824, il était en état de manie furieuse. On se vit forcé de l'enfermer dans une cellule destinée à loger ces sortes de malades. Pendant huit jours consécutifs, on ne remarqua pas la moindre diminution dans les symptômes. Le 17 Février, il fut placé dans le fauteuil rotatoire; mais à peine s'y trouva-t-il, qu'il ferma les yeux. Après avoir continué l'opération pendant dix minutes, le malade ne parlait plus; la tête lui tombait sur la poitrine, et il était presque sans connaissance. Comme il n'avait point été à selle depuis six jours, on saisit cette occasion pour lui donner un lavement. Après six heures de sommeil il eut des selles abondantes. Le malade était plus tranquille. Vers le soir, l'agitation augmenta. Le 18, rotation pendant cinq minutes. Le malade tomba sans connaissance. Son pouls ne donna, tout au plus, que cinquante pulsations par minute. Revenu à lui-même, l'aliéné resta assez tranquille

 pen-

pendant la plus grande partie du jour. Le lendemain 19, il n'était pas du tout furieux. Le 20, caractère primitif du délire. Le 21, le malade était tranquille. Le 22, accès maniaque: on remarqua que le délire avait pris un caractère intermittent. Rotation pendant quatre minutes: le malade témoigne un grand désir qu'on le sorte du fauteuil. On arrête subitement la rotation, et il en ressent, à son dire, un sentiment très pénible. On le porte dans son lit, et il y repose tranquillement. Les accès de manie furieuse avaient disparu; il ne restait, au malade, qu'un langage versatile, mais pas absolument incohérent. Il demanda de l'encre et du papier, disant qu'il voulait faire des vers. Je connaissais sa passion pour la poésie, et lui accordai sa demande. Il passa trois à quatre jours à écrire des phrases incohérentes; mais finalement d'excellens vers sortirent de sa plume. Ce fut le signal de son rétablissement. Après trente jours de convalescence, il sortit de l'hospice parfaitement raisonnable.

Je ne saurais cependant considérer ce cas comme une cure parfaite: j'apprends actuellement que ce malade a derechef l'esprit troublé, et il n'y a que deux mois qu'il a quitté l'hospice.

Joseph de Jonghe, agé de trente ans, tempérament sanguin-lymphatique, crâne régulier, se trouve, depuis trois ans, à l'hospice de hommes aliénés de Gand. Il est atteint d'une aliénation mentale qui participe du caractère de la manie et de celui de la démence. Il est, en quelque sorte, sans

idées

idées, mais turbulent et parfois très dangereux par ses manières brutales, à tel point qu'on est souvent forcé de l'enfermer pendant deux à trois mois consécutifs. Le 22 Novembre 1824, on l'expose à l'action rotatoire pendant douze minutes. Vomissement abondant, pâleur de la face, selles copieuses, ralentissement du pouls, débilité musculaire. Le changement au moral fut marquant; le malade devint paisible; il s'occupa des travaux de la maison et parvint, en peu de temps, à un rétablissement parfait. Lors de cette expérience, cet homme en avait gagné une frayeur si vive, qu'il fit les plus grandes instances pour ne plus devoir y être soumis, et comme son moral s'améliorait, de jour en jour, je crus convenable d'accéder à sa demande.

Dans un seul cas, j'ai cru observer que le mouvement rotatoire, loin de produire des effets avantageux, a fait, au contraire, empirer l'état du malade. Voici le fait.

P. S. Srophuleux, tempérament lympathique, crâne mal conformé, se trouve depuis un an à l'institut des hommes aliénés à Gand. Il est paralytique du côté gauche, et porte une tumeur enkystée considérable à la joue droite. Il est atteint de manie, et offre dans son délire, comme caractère dominant, une obstination à ne pas vouloir répondre aux questions qui lui sont faites. Le 5 Novembre 1824, on le porte dans le fauteul rotatoire, et après y avoir été exposé pendant seize minutes, le vomissement a lieu, et il éprou-

éprouve une prostration musculaire considérable. Le lendemain de cette expérience, on s'aperçut que le malade était moins remuant que de coutume; mais on observa, en même temps, que l'intelligence avait subi un affaissement considérable. Cet individu est resté, jusqu'à ce moment, dans un état voisin de la démence.

Cox prétend que la rotation a une influence salutaire sur les aliénés épileptiques. Il veut qu'elle rende les accès de cette maladie plus rares, et moins violens. Je n'ai point observé cette influence bienfaisante.

Cox veut encore que ce moyen soit très efficace dans l'aliénation mentale par suppression des menstrues. Les cas qui suivent, et que je rapporte ici très sommairement, laissent voir les résultats que ce praticien a obtenus de la machine rotatoire, dans le désordre intellectuel.

1°. Un homme d'un tempérament atrabilaire agé de 34 ans, devient aliéné à la suite de fortes contentions d'esprit. Sa folie est caractérisée par un état d'insensibilité, et un défaut total de locomotion. On le porte dans la machine rotatoire. Il se plaint, pendant l'opération, de sensations très desagréables, et fait les plus vives instances pour qu'on cesse le mouvement. Mis hors du fauteuil, il avait des vertiges et des nausées. L'abattement musculaire était assez considérable; la face était défaite, et le pouls battait avec moins de vitesse que de coutume.

Le

Le malade eut un sommeil de trois heures. A son réveil il n'offrit aucun changement au moral. Le lendemain on eut encore recours à la rotation. Cette fois, le malade vomit. Il eut un sommeil de six heures: purgatif de calomel, bon air et nourriture substantielle. Le malade devient docile; l'état sombre de son esprit se dissipe, et il suffit, dans la suite, de parler seulement de la rotation, pour lui faire abjurer son entêtement.

2°. M....., agé de quarante ans, perd l'esprit à la suite d'un chagrin profond. Il est turbulent, et se perd en invectives contre les moyens de répression qu'on emploie pour le contenir. Rotation, pâleur de la face; écoulement involontaire de l'urine. Le malade supplie pour qu'on cesse le mouvement. Vomissement, abattement, sommeil de deux heures. A son réveil, le malade est tranquille et bien dispos. Bientôt, par l'usage d'une diète substantielle, il recouvre la raison.

3°. M....., agé de vingt-six ans, habitué à une vie déréglée, après avoir été attaqué d'une maladie inflammatoire avec délire, est atteint d'une altération d'esprit, à la moindre ingestion d'une boisson forte. La folie se porte sur un seul objet, et le malade reste dans cet état pendant six mois. Rotation: frayeur, vertiges; évacuations involontaires. Le malade-

la-

lade devient plus paisible, mais ne guérit point.

4°. M....., agé de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin, est atteint de manie furieuse, sans cause connue, après avoir mené une vie dissipée. On le soumet à la rotation; mais ce moyen ne le guérit point; il le rend seulement plus docile.

5°. Mad..., agée de vingt-cinq ans, d'un tempérament délicat et sensible, est atteinte de phthysie: une manie se déclare, dans le cours de cette maladie, et en fait cesser les progrès. Après avoir essayé différens moyens, on eut recours à la rotation horizontale. D'abord, la malade y fut exposée, pendant dix minutes, et s'y soumit avec répugnance. On continua les jours suivans, en prolongeant, chaque fois, la durée du mouvement rotatoire. Des nausées se déclarèrent: la face était pâle, et la malade avait l'aspect très effrayé. On persista dans l'emploi de ce moyen, et bientôt il produisit, en moins de cinq minutes, les altérations au physique et au moral qui sont propres à son action. Les progrès vers le rétablissement furent rapides; la malade guérit complètement, et n'éprouva plus la moindre rechute de sa maladie de poitrine.

6°. M....., agé de vingt-deux ans, homme sombre, taciturne, après s'être adonné à la méditation des doctrines religieuses est atteint

teint de mélancolie avec propension au suïcide. Le malade se fait une plaie grave, et refuse de prendre des alimens. On eut recours au mouvement rotatoire horizontal. L'aliéné en éprouve d'abord de la frayeur; des nausées et des vomissemens eurent lieu. Son caractère sombre et opiniâtre n'en fut point amélioré. Répétition du mouvement rotatoire. Pendant l'opération le malade promit d'être plus docile. On le mit au lit, et il eut un sommeil de plusieurs heures. A son réveil, il refusa toujours de prendre des alimens; on lui parle de la rotation de la veille, et il obeit en mangeant les alimens qui lui furent offerts. On l'expose encore, à deux ou trois reprises à la rotation, et il se rétablit parfaitement bien.

7°. M....., agé de vingt-cinq ans, devient maniaque sans cause manifeste. On le soumet à la rotation, mais on ne peut en obtenir qu'un bien-être momentané. Le malade en est fortement effrayé; le délire reste dans le même état.

8°. Mad..., agée de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin, est sujette à des maladies de poitrine; d'une constitution maigre et hectique, irrégulièrement menstruée, elle devient triste, abattue et à la fin complètement aliénée, sans cause apparente. Dans le principe du mal, l'aliénation mentale ne fut qu'in-

qu'intermittente ; mais à la fin, elle devint continue. Après avoir essayé différens moyens, on eut recours à la rotation horizontale. Pendant l'opération, le pouls prenait de l'accélération, la respiration était plus fréquente. On mit la malade dans une position plus droite, et le pouls devint plus lent ; la figure pâlit. En arrêtant subitement le mouvement rotatoire, on provoqua fortement l'attention de la malade. Conduite au lit, elle eut un sommeil de plusieurs heures. Sa peau était sèche. Le moral n'avait subi, à son réveil, aucune amélioration. On reprit les mêmes expériences, et, en cinq minutes de temps, le pouls s'abaissa ; la respiration devint difficile ; des nausées eurent lieu ; une espèce de salivation s'établit, et l'attention de la malade en devint plus soutenue. L'amélioration au moral n'eut lieu que pendant la rotation ; mais après quelques répétitions, on observa plus d'ordre dans les idées. L'aliénée redoutait toujours, de plus en plus, d'être exposée à l'action de ce moyen. A la fin, le flux menstruel se fit voir, et l'intelligence éprouva des changemens tellement remarquables, que la malade récupera, en peu de temps, toute sa raison.

Horn (1) rapporte le cas d'un aliéné guéri par le

(1) Voyez Archiv. 1813.

le mouvement rotatoire. Un prédicateur issu de parens aliénés, agé de 52 ans, ayant perdu la raison depuis nombre d'années, offrit tous les symptômes d'une manie furieuse. On mit en usage toutes sortes de moyens, mais sans succès. Horn exposa le malade à l'action de la machine rotatoire, et l'esprit récupera son exercice naturel.

Voilà du moins ce que l'on peut dire, dans l'état actuel de la science, à l'égard de l'utilité de ce moyen dans l'aliénation mentale. En faisant voir ici les principales indications et contre-indications de la rotation, je ne prétends nullement établir des règles fixes et invariables: c'est un résultat des expériences des auteurs et de celles qui me sont propres. Le raisonnement ne peut s'établir qu'après l'exposition des faits: c'est en accumulant un grand nombre d'expériences qu'on peut seulement parvenir à des données sûres. Trop souvent, une pratique contraire a lieu; un seul fait, une seule réussite, monte l'esprit de celui qui en est l'observateur, et dans cet instant même, son enthousiasme le porte par la force de son *raisonnement* à mouler tout ce qu'il voit, dans la suite, sur les faits qu'ils a crus dignes de sa méditation. Ce sont ces motifs qui m'ont déterminé à penser, que ce ne sera, qu'avec de la patience, et en accumulant un nombre considérable de résultats observés dans des circonstances diverses, qu'on parviendra à déterminer, avec précision, les avantages que procure, dans l'aliénation mentale,

le mouvement rotatoire, et les cas où il n'est que nuisible.

Si nous passons au resumé des expériences que nous venons de rapporter, nous obtenons pour résultat :

que des huit faits rapportés par Cox, il y en a trois ou le mouvement rotatoire a produit des résultats avantageux comme moyen de répression, et un égal nombre de guérisons. Dans un seul cas, il ne se fit voir qu'une amélioration dans l'état moral du malade, et, dans un autre, l'expérience fut faite sans succès :

que des treize expériences dont je viens de donner le détail, j'obtins ; trois guérisons complètes ; deux cas de cessation d'accès maniaques ; trois où la rotation produisit d'excellens effets comme moyen de répression ; quatre où le succès fut nul, et un seul ou la rotation fut nuisible.

Conclusion.

1°. Le mouvement rotatoire est donc un moyen qui promet des avantages dans le désordre intellectuel.

2°. Il provoque l'attention de celui qu'on y expose.

3°. La débilité qui suit son action n'est, au rapport des auteurs, que momentanée, et ne produit pas de résultats facheux. Une seule fois j'observai une exception à cette règle.

4°. Par

4°. Par rapport aux sensations désagréables qu'il cause, le mouvement rotatoire est un moyen de coercition efficace.

5°. Dans quelques cas, il agit sur le moral comme moyen curatif, produit souvent le sommeil et le repos du corps. Il est utile pour exciter le vomissement, en cas que les émétiques soient sans effet sur l'estomac. Le traducteur allemand de l'ouvrage de Cox cite un cas de cette nature.

6°. Le mouvement rotatoire est inutile dans la folie par vice organique et dans celle avec grande insensibilité.

7°. Il sera éloigné, dans l'aliénation mentale avec propension à l'apoplexie.

8°. La rotation exige de la prudence dans le délire avec pléthore.

9°. Il faut une circonspection sans bornes avec ce moyen dans l'aliénation mentale compliquée de phthisie (1), quoique Cox en ait éprouvé de bons effets dans cette complication.

10°. L'application de ce moyen ne sera jamais permise qu'en présence d'un médecin.

11°. L'usage en parait principalement utile avant l'explosion des accès maniaques, et dans la manie périodique.

12°. Ce

(1) Horn.

12°. Ce moyen promet des avantages dans la monomanie, avec paresse et nonchalance.

13°. Il convient également, dans l'aliénation mentale avec propension au suicide.

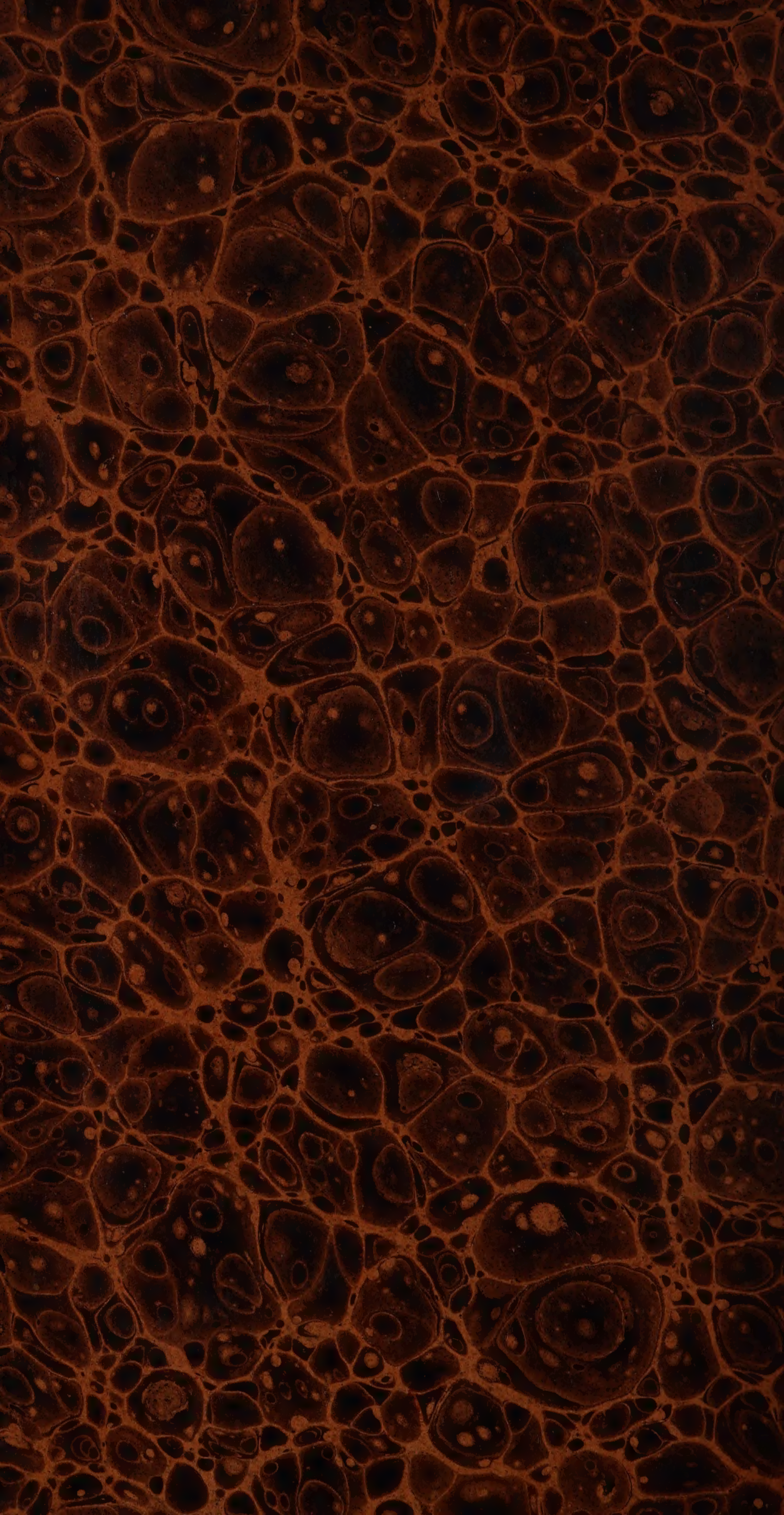
14°. On dit que la rotation est un bon moyen dans la manie avec épilepsie.

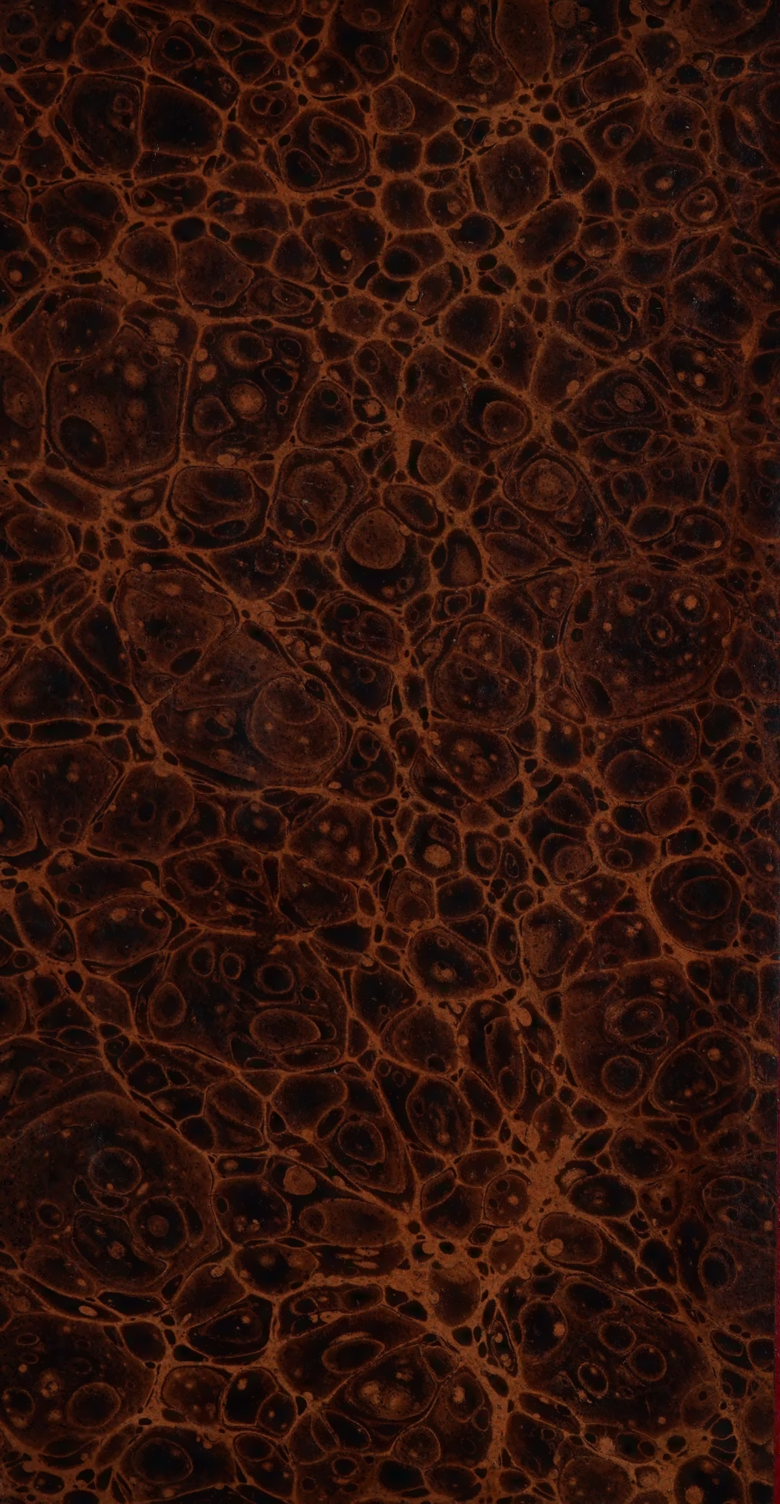
La table des matières paraîtra à la fin du second Volume.

ERRATA.

Page 4;	*Ligne* 7;	coeur : *lisez* cœur
—— 6;	—— 5;	Hyponchond : *lisez* Hypocond
—— –;	—— 27;	Leupold : *lisez* Leupoldt
—— 7;	—— 7;	Sneider : *lisez* Schneider
—— 12;	—— 2;	Zoantrophie : *lisez* Zoantropie
—— 18;	—— 16;	sans, cependant : *lisez* sans cependant
—— 25;	—— 10;	Ψυχὴ : *lisez* Ψυχή
—— 26;	—— 12;	baton : *lisez* bâton
—— –;	—— 27;	phtisie : *lisez* phthisie
—— 42;	—— 19;	cadavérique, des : *lisez* cadavérique des
—— –;	—— 22;	peuvent, être : *lisez* peuvent être
—— 65;	—— 10;	*Chrichton : lisez Crichton*
—— 82;	—— 18;	s'etoit percée le cœur : *lisez* s'etait percé le cœur
—— –;	—— 22;	grandes vaisseaux : *lisez* grands vaisseaux
—— 89;	—— 22;	guères : *lisez* guère
—— 104;	—— 8;	Mair : *lisez* Mais
—— 115;	—— 1;	les convulsions : *lisez* des convulsions
—— 160;	—— 27;	1816 : *lisez* 1806
—— 161;	—— 19;	cathégorie : *lisez* catégorie
—— 178;	—— 2;	décrépité : *lisez* décrépite
—— 213;	—— 6;	avair : *lisez* avoir
—— 240;	—— 19;	Ils se : *lisez* ils se
—— 245;	de la pag 7	jusqu'à la 23e il faut une impressions sans marge blanche.
—— 264;	—— 10;	particnlièrement : *lisez* particulièrement
—— 266;	—— 18;	seusibles : *lisez* sensibles
—— 296;	—— 12;	individu, Des : *lisez* individu. Des
—— 301;	—— 26;	douce aussi : *lisez* douce : aussi
—— 337;	—— 19;	l'asphyxié : *lisez* l'asphyxie

Page 349 ; Ligne 6 ; Sneidei : *lisez* Schneider
—— 352 ; —— 14 ; Fériar : *lisez* Ferriar
—— 355 ; —— 18 ; Auenbrugger : *lisez* Avenbrugger
—— 363 ; —— 6 ; Hallerey : *lisez* Halliday
—— —— ; —— 7 ; out obtenu : *lisez* ont obtenus
—— 369 ; —— 3 ; dr. v : *lisez* un demi drachme
—— 372 ; —— 17 ; enveminées : *lisez* envénimées
—— 399 ; —— 1 ; suïcide : *lisez* suicide
—— 7 ; —— 9 ; *p.* 117 ; *l.* 12 ; *p.* 354 ; *l.* 22 ; *p.* 262 ; *l.* 8 ; *p.* 370 ; *l.* 6 ; *p.* 372 ; *l.* 5, 21 ; Würzburg : *lisez* Würtzburg







W

